OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635242-p0007-5

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-SIXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635242-p0009-0

№ 3536

L 39

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635242-p0010-2

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

1758–1760.

Universitäts- u. Landesbibliothek HALLE (SAALE)

Universitäts- und Landesbibliothek Zweigstelle Aufläufung

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635242-p0012-3

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lauſane, 5 de janvier.

LE roi de Pruſſe, en parlant à M. *Mitchel*, miniſtre d'Angleterre, de la belle entrepriſe de la flotte anglaiſe ſur nos côtes, lui dit : Eh bien, que faites-vous à préſent ? Nous laiſſons faire DIEU, répondit *Mitchel*. Je ne vous connaiſſais pas cet allié, dit le roi. C'eſt le ſeul à qui nous ne payons pas de ſubſides, répliqua *Mitchel* : auſſi, dit le roi, c'eſt le ſeul qui ne vous aſſiſte pas. 1758.

Voilà, mon cher ange, les dernières nouvelles après la priſe de Breſlau. Le roi de Pruſſe a quarante mille priſonniers à préſent, en nous comptant. Je fais des vœux et je crains pour M. de *Richelieu* : quoiqu'il ait refuſé un malheureux quart de part à *le Kain*, je l'aime toujours. Mais *que diable allait-il faire dans cette galère* ? et vous, pourquoi avez-vous une maiſon dans une maudite île ? c'eſt l'affaire de M. de *Boulogne*,

1758. de vous la payer. Son père l'aurait peinte; il a peint le plafond de la comédie.

Mais daignez donc me dire ce qu'on fait en faveur des pauvres auteurs qui viennent se faire siffler sous ce plafond. De mon temps, on ne cherchait pas à les consoler. Nous allons, nous autres suisses donner nos comédies gratis; nous ne payons ni auteurs, ni acteurs; mais aussi nous ne sommes point sifflés. Nous n'avons point de premier gentilhomme, et nous ne jouons point à la cour. *Le Kain* m'a fait faire des habits pour *Zamti* et pour *Narbas*. Nous jouerons la Femme qui a raison; et, si cette femme et Fanime font plaisir, nous vous les enverrons.

Pour comble de bénédiction, il nous vient un peintre assez bon. Il ne peint qu'en pastel: il travaillera sur ma maigre effigie, pour vous et pour les quarante. Il faudra une copie à l'huile pour mes confrères qui ne veulent pas de crayons. Vous aurez l'original, mon cher et respectable ami; cela est bien juste. Il y a une comédie du roi de Prusse, intitulée le Singe de la mode: nous pourrions bien la jouer, tandis qu'il fait de si terribles tragédies en Allemagne. La catastrophe était peu attendue: vous n'auriez pas dit, au premier octobre, qu'il écraserait tout, quand vous autres le teniez pour écrasé, et qu'il m'écrivait qu'il était perdu et qu'il voulait mourir, et que j'essuyais de loin ses larmes que je ne veux plus essuyer de près. Il n'y a qu'à vivre pour voir des prodiges.

Adieu, mon divin ange. Ah! si vous pouviez voir ma maison qui forme un cintre sur mon jardin, et qui voit d'un côté quinze lieues de lac, et sept de l'autre, et qui a le lac en miroir au bout du jardin,

et la Savoie par-delà ce lac, et les Alpes au-delà de cette Savoie. Vous me diriez : tenez-vous là. Mais je suis trop loin de vous. 1758.

LETTRE II.

A M. D'ARGET.

A Lausane, 8 de janvier.

Vous me demandez, mon cher et ancien compagnon de Potsdam, comment *Cinéas* s'est raccommodé avec *Pyrrhus*. C'est, premièrement, que *Pyrrhus* fit un opéra de ma tragédie de Mérope, et me l'envoya; c'est qu'ensuite il eut la bonté de m'offrir sa clef qui n'est pas celle du paradis, et toutes ses faveurs qui ne conviennent plus à mon âge; c'est qu'une de ses sœurs, qui m'a toujours conservé ses bontés, a été le lien de ce petit commerce qui se renouvelle quelquefois entre le héros-poëte-philosophe-guerrier-malin-singulier-brillant-fier-modeste, &c. et le suisse *Cinéas* retiré du monde. Vous devriez bien venir faire quelque tour dans nos retraites, soit de Lausane, soit des Délices : nos conversations pourraient être amusantes. Il n'y a point de plus bel aspect dans le monde que celui de ma maison de Lausane. Figurez-vous quinze croisées de face en cintre, un canal de douze grandes lieues, une terrasse qui domine sur cent jardins, ce même lac qui présente un vaste miroir au bout de ces jardins, les campagnes de la Savoie au-delà du lac, couronnées des Alpes qui s'élèvent

1758. jusqu'au ciel en amphithéâtre; enfin, une maison où je ne suis incommodé que des mouches au milieu des plus rigoureux hivers. Madame *Denis* l'a ornée avec le goût d'une parisienne. Nous y fesons beaucoup meilleure chère que *Pyrrhus;* mais il faudrait un estomac: c'est un point sans lequel il est difficile aux *Pyrrhus* et aux *Cinéas* d'être heureux. Nous répétâmes hier une tragédie; si vous voulez un rôle, vous n'avez qu'à venir. C'est ainsi que nous oublions les querelles des rois et celles des gens de lettres, les unes affreuses, les autres ridicules.

On nous a donné la nouvelle prématurée d'une bataille entre M. le maréchal de *Richelieu* et M. le prince de *Brunswick*. Il est vrai que j'ai gagné aux échecs une cinquantaine de pistoles à ce prince; mais on peut perdre aux échecs, et gagner à un jeu où l'on a pour seconds trente mille baïonnettes. Je conviens avec vous que le roi de Prusse a la vue basse et la tête vive; mais il a le premier des talens au jeu qu'il joue, la célérité. Le fonds de son armée a été discipliné pendant plus de quarante ans. Songez comment doivent combattre des machines régulières, vigoureuses, aguerries, qui voient leur roi tous les jours, qui sont connues de lui, et qu'il exhorte, chapeau bas, à faire leur devoir. Souvenez-vous comme ces drôles-là font le pas de côté et le pas redoublé, comme ils escamotent les cartouches en chargeant, comme ils tirent six à sept coups par minute. Enfin, leur maître croyait tout perdu, il y a trois mois; il voulait mourir; il me fesait ses adieux en vers et en prose, et le voilà qui, par sa célérité et par la discipline de ses soldats, gagne deux grandes batailles en un mois,

court aux Français, vole aux Autrichiens, reprend Breslau, a plus de quarante mille prisonniers, et fait des épigrammes. Nous verrons comment finira cette sanglante tragédie, si vive et si compliquée. Heureux qui regarde d'un œil tranquille tous ces grands événemens du meilleur des mondes possibles. 1758.

Je n'ai point encore tiré au clair l'aventure de l'abbé de *Prades*. On l'a dit pendu, mais la renommée ne sait souvent ce qu'elle dit. Je serais fâché que le roi de Prusse fît pendre ses lecteurs. Vous ne me dites rien de M. *Duverney;* vous ne me dites rien de vous. Je vous embrasse bien tendrement, et j'ai une terrible envie de vous voir.

Le Suisse V.

LETTRE III.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausane, 22 de janvier.

J'AI reçu votre lettre du 13, mon cher et respectable ami, mais rien de M. de *Choiseul*. J'ai présumé, par ce que vous me dites, qu'il s'agissait d'obtenir un congé pour monsieur son fils blessé et prisonnier. Je doute fort que le roi de Prusse voulût, à ma chétive recommandation, s'écarter des idées qu'il s'est prescrites, et je suis d'autant moins à portée de lui demander une pareille grâce pour M. de *Choiseul*, que je lui écrivis, il y a huit jours, en faveur d'un génevois qui est dans le même cas, et qui, probablement, restera estropié à Mersbourg.

1758. Mais le roi de Pruſſe a une ſœur qui doit avoir quelque crédit auprès de lui, et à qui je puis tout demander. Je lui ai écrit de la manière la plus preſſante, et je lui ai recommandé M. le marquis de *Choiſeul* comme je le dois. Ne doutez pas qu'elle n'en écrive au roi ſon frère : il ne doit lui rien refuſer. Je crois que le roi de Pruſſe peut s'amuſer actuellement à faire des grâces ; il n'y a pas moyen de ſe battre avec ſix pieds de neige : auſſi Schwednitz n'eſt pas pris, mais j'ai toujours grand'peur que M. de *Richelieu* ne ſe trouve entre les Hanovriens et les Pruſſiens. On ſe moque de tout cela dans votre Paris, et, pourvu que les rentes de l'hôtel de ville ſoient payées, et qu'on ait quelques ſpectacles, on ſe ſoucie fort peu que les armées périſſent. La choſe peut pourtant devenir ſérieuſe, et vos ſibarites peuvent un jour gémir.

Pour moi, mon cher ange, qui ne m'occupe que des ſiècles paſſés, je ne crois pas devoir cette année m'expoſer au refus de la médaille. Qui diable a imaginé cette médaille ? on ne l'aurait pas donnée à l'auteur de Britannicus qui n'eut que cinq repréſentations, et on l'aurait donnée à l'auteur de Régulus ! Fi donc ! il n'y a de médailles que celles que la poſtérité donne. Il faut un ami comme vous pour le temps préſent, et de beaux vers pour l'avenir ; mais je ſuis plus ſenſible à votre amitié qu'aux vains applaudiſſemens de quelques connaiſſeurs obſcurs qui pourront dire dans cent ans : Vraiment ce drôle-là avait quelques talens.

Mille reſpects à madame d'*Argental* et à tout ange.

LETTRE IV. 1758.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Lauſane, 26 de janvier.

Je reçois votre lettre du 19, ma chère nièce, et je me flatte que vous aurez la bonté de m'accuſer la réception de celles que je vous ai envoyées par M. d'*Alembert*. Il faut d'abord que je juſtifie M. *Conſtant* que vous appelez *gros ſuiſſe*. Il n'eſt ni ſuiſſe ni gros. Nous autres lauſannais, qui jouons la comédie, nous ſommes du pays roman, et point ſuiſſes. Il envoya, avant de partir, chercher la boîte chez madame de *Fontaine*. On alla chez la fermière générale qui envoya promener le courier, et qui dit qu'elle n'envoyait jamais rien à Lauſane.

On peint, il eſt vrai, la charpente de mon viſage; mais c'eſt à condition que vous le copierez. Votre ſœur attend l'habit d'*Idamé* avec plus d'impatience que je n'attends ceux de *Narbas* et de *Zamti*. Si elle avait bien fait, elle ſe ſerait habillée à ſa fantaiſie, ſans ſuivre la fantaiſie des autres, et ſans vous donner tant de peines. Pour moi, avec ſept ou huit aunes d'étoffe de Lyon, j'aurais très-bien arrangé mes guenilles de vieux bon homme: je n'aime à imiter ni le jeu, ni le ſtyle, ni la manière de ſe mettre; chacun a ſon goût, bon ou mauvais. Madame *Denis* a cru qu'on ne pouvait avoir une jarretière bien faite, ſans la faire venir de Paris, à grands frais: elle voulait

1758. que je fisse faire mon jardin des Délices à Paris ; mais, comme ce jardin est pour moi, j'ai été mon jardinier, et je m'en trouve très-bien. Vous en jugerez, s'il vous plaît. J'aurais tout aussi-bien été mon tailleur, et je voudrais que vous pussiez en juger. Toutes ces dépenses réitérées ruinent quand on a acheté, réparé, raccommodé, meublé une maison spacieuse, et qu'on l'embellit; mais il ne faut pas y prendre garde : il ne faut songer qu'à la bonté que vous avez d'entrer dans ces misères.

Je ne crois pas que l'abbé de *Prades* soit à Breslau, et je crois encore moins qu'on le fouette avec un écriteau au dos : car, s'il avait au dos cette belle devise, ce serait sur l'écriteau qu'on frapperait. Peut-être le fouette-t-on sur le cu, mais cela est sujet à des inconvéniens : les théologiens disent que cette façon peut occasionner ce qu'ils appellent des pollutions. Je crois encore moins qu'on ait exigé à Paris des cartons pour l'article *Genève :* la cour se soucie peu de nos hérétiques, et d'ailleurs il n'est pas possible d'aller proposer un carton à tous les souscripteurs qui ont reçu le livre. Il n'y a pas quatre lecteurs qui l'achètent sans avoir souscrit.

Je ne crois pas non plus que M. le maréchal de *Richelieu* soit disgrâcié ; il n'a point perdu la bataille de Rosbac ; il a passé l'Aller, il a fait reculer les Hanovriens, il a fait de son mieux : on ne doit punir que la mauvaise volonté, et le roi est toujours juste.

Je ne crois point encore qu'il faille vingt ans pour détromper le public sur une très-mauvaise pièce ; mais je crois fermement que le public d'aujourd'hui

ne vaut pas la peine qu'on travaille pour lui, en quelque genre que ce puisse être. 1758.

Voilà, ma chère nièce, tout ce que je crois, et tout ce que je ne crois pas. Je vous ai ouvert le fond de mon cœur. Si vous avez quelque chose à croire dans ce monde, croyez que ce cœur est à vous. Vous ne me dites point si vous continuez à vous frotter circulairement avec de l'artanit, si vous mangez, si vous digérez, si vous êtes agréablement logée. Il faut, s'il vous plaît, que vous m'instruisiez de votre manière d'exister, car mon être s'intéresse tendrement au vôtre.

Savez-vous si c'est à Paris qu'on élève le prince de Parme, ou si l'abbé de *Condillac* va à Parme lui apprendre à raisonner? savez-vous quand il part? seriez-vous femme à lui persuader de prendre sa route par Genève et par Turin? S'il fait ce voyage cet hiver, nous le recevrions à Lausane, nous le mènerions aux Délices, et de là nous le guinderions par le mont Cénis à Turin, de Turin dans le Milanais, et du Milanais dans le Parmesan.

Portez-vous bien, et aimez-nous.

1758.

LETTRE V.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Lauſane, le 3 de février.

Mon adorable gouverneur, béni ſoit le ſieur *Légier* et ſes conſorts, et ſes mauvais vers, et ſa ſottiſe, puiſque tout cela m'attire tant de bontés de votre part. Soyez bien sûr que je ne ſuis ſenſible qu'aux marques généreuſes de votre amitié, et point du tout à ces platitudes moitié franc-comtoiſes et moitié lotharingiennes. La nation des petits collets et des petits beaux eſprits de province, a été oubliée par M. de *Réaumur* dans l'hiſtoire des inſectes, ainſi ne prenons pas garde à leur exiſtence.

J'étais fort malade quand on me régala de ces beaux vers, dignes d'une académie de ... Madame *Denis* les renvoya à Toul, bien cachetés; elle eſt auſſi ſenſible que moi à la mention que vous voulez bien faire d'elle : vous l'aimeriez davantage ſi vous l'aviez vue jouer avant-hier dans une tragédie nouvelle, ſur un très-joli théâtre, avec de très-bons acteurs dont j'étais le plus médiocre. Je ne me tirai pourtant pas mal du rôle de vieillard, attendu que malheureuſement je le joue d'après nature. J'aurais bien voulu que monſieur le gouverneur de Toul nous eût honorés de ſa préſence réelle.

Les infamies et les perſécutions dont on a affublé nos philoſophes *Diderot* et d'*Alembert*, me tiennent plus au cœur que les beaux vers de M. l'abbé *Légier*.

Je perſiſte toujours dans mon idée qu'il faut déclarer qu'on renonce unanimement à l'Encyclopédie juſqu'à ce qu'on ſoit aſſuré d'une honnête liberté, et d'un peu de protection. Trois mille ſouſcripteurs ſe joindront à eux; ils crieront comme des aveugles, et le cri public eſt la plus infaillible des intrigues et la meilleure des protections. 1758.

Vous avez vu, ſans doute, que notre ami d'*Alembert* appelé *O*, a, dans l'article *Genève*, loué beaucoup cette égliſe calviniſte de n'être pas chrétienne; vous ſavez que ces prêtres en ont été très-ébaubis, et qu'ils ont fait une belle profeſſion de foi dans laquelle ils réſument, pour ſolde totale, qu'ils ont de la vénération pour *Jéſu*, et qu'ils croient en DIEU. Leurs voiſins leur reprochent à préſent d'avoir autrefois brûlé *Servet*, et d'aller aujourd'hui plus loin que *Servet*: c'eſt un bon article pour l'hiſtoire des contradictions de ce monde.

Voici le champ de l'hiſtoire des meurtres qui va ſe rouvrir. M. le comte de *Clermont* aura une armée terriblement délabrée; ſon biſaïeul y eût été bien empêché. Qu'aurait dit *Louis XIV*, s'il avait vu un marquis de Brandebourg réſiſter mieux que lui aux trois quarts de l'Europe? Heureux qui voit du port tous ces orages!

Je vais planter aux Délices; de là, je reviens à Lauſane pour nos ſpectacles; cela eſt plus ſenſé que d'aller en Allemagne. Je ne regrette aucun roi, aucun prince, mais je regrette fort le gouverneur de Toul, pour qui je ſuis pénétré de la plus tendre et de la plus reſpectueuſe reconnaiſſance, et à qui je ſerai attaché toute ma vie.

1758.

LETTRE VI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausane, 5 de février.

Je me flatte, mon divin ange, que M. le comte de *Choiseul* a reçu ma lettre; je lui fais mon compliment, et surtout au prince *Henri* qui a prévenu sa sœur: c'était à qui des deux ferait une action honnête. Ce *Henri* est très-aimable; ce n'est pas *Henri IV*, mais il a des grâces, des talens, de la douceur; et c'est lui qui était à la tête de cinq bataillons devant qui toute votre armée prit la poudre d'escampette, le 5 novembre, journée qui a changé la destinée de l'Allemagne. Je reconnais bien mes chers compatriotes à l'enthousiasme où ils sont à présent pour le roi de Prusse, qu'ils regardaient comme *Mandrin*, il y a cinq ou six mois. Les Parisiens passent leur temps à élever des statues et à les briser; ils se divertissent à siffler et à battre des mains, et, avec bien moins d'esprit que les Athéniens, ils en ont tous les défauts, et sont encore plus excessifs.

Je m'affermis tous les jours dans l'opinion qu'il ne faut pas perdre un demi-quart d'heure de sommeil pour leur plaire. La persécution excitée contre l'Encyclopédie achève de me rendre mon lac délicieux; je goûte le plaisir d'être mieux logé que les trois quarts de vos importans, et d'être entièrement libre: si j'avais été à la tête de l'Encyclopédie, je serais venu où je suis; jugez si j'y dois rester. La littérature est un brigandage; le théâtre est une arène où on est livré

aux bêtes ; et une médaille pour deux succès qui d'ordinaire sont deux exemples de mauvais goût, n'est qu'une sottise de plus. Les fous de la cour portaient autrefois des médailles, c'est apparemment celles-là qu'on donnera. 1758.

Nos médailles sont ici d'excellens soupers ; nous n'avons point de cabales : on regarde comme une très-grande faveur d'être admis à nos spectacles. Les habits sont magnifiques, nos acteurs ne sont pas mauvais. Madame *Denis* est devenue supérieure dans les rôles de mère ; je ne suis pas mauvais pour les vieux fous : nous ne pouvons commencer que dans quinze jours, parce que nous avons eu des malades : voilà l'état des choses. Je suis très-touché de l'état de madame d'*Argental ;* il faut qu'elle vienne à Epidaure consulter *Esculape*. Madame d'*Epinai* a obtenu des nerfs, madame de *Muy* a été guérie, ma nièce *Fontaine* a été tirée de la mort. Il faut aller à Lyon voir son oncle ; de là, dans une terre qui est à M. de *Mondorge* ou à son frère ; et, de cette terre, aux Délices.

Je vous prie de dire à M. le chevalier de *Chauvelin* que je lui souhaite quelque étisie, quelque marasme, quelque atrophie, afin qu'il prenne son chemin par Genève, quand il retournera à Turin.

Mais qu'est devenue la maison de votre île ? Que ne demandez-vous un remboursement sur Hanovre ou sur Clèves ?

Comment vont vos affaires de Cadix ? ne recevez-vous pas quelques débris de temps en temps ? Vivez heureux, mon cher ange ; ce sont les vœux du plus maigre suisse des Treize-Cantons.

1758.

LETTRE VII.

AU MEME.

A Lausane, ce 9 de février.

Avez-vous, lisez-vous l'Encyclopédie, mon cher ange? savez-vous les tracasseries, les tribulations qu'elle essuie? J'ai retiré mes enjeux, et j'ai mandé à M. *Diderot* de me renvoyer les articles et les papiers concernant cet ouvrage, et j'ai pris la liberté de stipuler qu'il renverrait chez vous les papiers cachetés; vous me le permettrez, sans doute: ce n'est plus la peine de travailler pour une entreprise qui va cesser d'être utile, et qui est traversée de tous côtés. Si *Diderot*, qui est entouré de sacs comme *Perrin Dandin*, et qui est accablé du fardeau, oubliait mes paperasses, j'ose vous supplier de vouloir bien envoyer chez lui, rue Taranne, quand vous serez à la comédie.

Nous allons, nous autres Suisses, jouer Fanime et la Femme qui a raison. Je pense qu'il faut différer long-temps pour le tripot de Paris, et laisser dégorger Iphigénie en Crimée. Par ma foi, vous autres Parisiens, vous n'avez pas le sens commun; *Luc* n'en a pas davantage d'avoir commencé cette horrible guerre qui lui a donné, à la vérité, de la gloire, mais qui le rend très-malheureux, lui et onze ou douze cents mille hommes ses semblables, s'il y a quelque chose de semblable à *Luc*. Je ne vois que folie et bêtise. *Interim*, *vale*. Heureux qui digère tranquillement. Comment va la santé de madame d'*Argental*?

LETTRE

LETTRE VIII. 1758.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Lausane, 13 de février.

Je reçois, Monsieur, une réponse à la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire hier. Votre bonté m'avait prévenu. Je ne savais pas que vous eussiez déjà reçu le fatras énorme dont vous voulez bien charger les tablettes de votre bibliothéque. Il y a là bien des inutilités; mais, si on se réduisait à l'utile, l'Encyclopédie même n'aurait pas tant de volumes. Il y a d'excellens articles; et celui de *Génie* n'est pas le moindre. Si vous étiez encore dans les gardes, n'est-il pas vrai que vous auriez arrêté ce père *Chapelain* qui prêche comme l'autre *Chapelain* fesait des vers, et qui a l'insolence de condamner, devant le roi, un livre muni du sceau du roi? Ces marauds-là ont peut-être raison de crier contre la vérité, et de sonner l'alarme quand leur ennemi est aux portes; mais on n'a pas raison de souffrir leurs impertinentes et punissables clameurs.

Voilà le temps où tous les philosophes devraient se réunir. Les fanatiques et les fripons forment de gros bataillons, et les philosophes dispersés se laissent battre en détail: on les égorge un à un; et, pendant qu'ils sont sous le couteau, ils se brouillent ensemble, et prêtent des armes à l'ennemi commun. D'*Alembert* fait bien de quitter, et les autres font lâchement de continuer. Si vous avez du crédit sur *Diderot* et

1758. consors, vous ferez une action de grand général de les engager à se joindre tous, à marcher serré, à demander justice, et à ne reprendre l'ouvrage que quand ils auront obtenu ce qu'on leur doit, justice et liberté honnête. Il est infame de travailler à un tel ouvrage comme on rame aux galères. Il me semble que les exhortations d'un homme comme vous doivent avoir du poids : c'est à vous de donner du cœur aux lâches.

Vous pensez comme il faut d'Iphigénie en Crimée ; mais ce n'est pas la première fois que les badauds de Paris se sont trompés, et ce ne sera pas la dernière.

Vous persistez donc dans le goût de la physique ; c'est un amusement pour toute la vie. Vous êtes-vous fait un cabinet d'histoire naturelle ? Si vous avez commencé, vous ne finirez jamais. Pour moi, j'y ai renoncé, et en voici la raison : un jour en soufflant mon feu, je me mis à songer pourquoi du bois fesait de la flamme ; personne ne me l'a pu dire, et j'ai trouvé qu'il n'y a point d'expérience de physique qui approche de celle-là. J'ai planté des arbres, et je veux mourir si je sais comment ils croissent. Vous avez eu la bonté de faire des enfans, et vous ne savez pas comment. Je me le tiens pour dit, je renonce à être scrutateur : d'ailleurs, je ne vois guère que charlatanisme ; et, excepté les découvertes de *Newton* et de deux ou trois autres, tout est système absurde ; l'histoire de *Gargantua* vaut mieux.

Ma physique est réduite à planter des pêchers à l'abri du vent du Nord. C'est encore une belle invention que les poëles dans les antichambres ; j'ai eu des mouches dans mon cabinet tout l'hiver. Un bon

cuisinier est encore un brave physicien ; cela est rare à Lausane. Plût à Dieu que le mien pût vous servir de nos grosses truites, et que je fusse assez heureux pour philosopher avec vous le long de mon beau lac de Lausane à Genève. 1758.

Recevez les tendres respects du vieux suisse *V.*

LETTRE IX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausane, 25 de février.

Il ne s'agit point, mon cher et respectable ami, des articles qu'on m'avait demandés pour le huitième tome de l'Encyclopédie, ils sont à présent entre les mains de d'*Alembert* : il s'agit de papiers que *Diderot* a entre ses mains, au sujet de l'article *Genève*, et des Kakouacs.

Il faut que mon ame soit bien à son aise pour retravailler à Fanime, dans la multiplicité de mes occupations et de mes maladies. Nous la jouâmes hier, et avec un nouveau succès. Je jouais *Mohadar ;* nous étions tous habillés comme les maîtres de l'univers. Je vous avertis que je jouai le bon homme de père mieux que *Sarrazin :* ce n'est point vanité, c'est vérité. Quand je dis mieux, j'entends si bien, que je ne voudrais pas de *Sarrazin* pour mon sacristain. J'avais de la colère et des larmes, et une voix tantôt forte, tantôt tremblante ; et des attitudes ! et un bonnet ! non, jamais il n'y eut de si beau bonnet.

1758. Mais je veux encore donner quelques coups de rabot à mon loisir, si DIEU me prête vie.

Oui, vous êtes des sibarites, fort au-dessous des Athéniens, dans le siècle présent. La décadence est arrivée chez vous beaucoup plutôt que chez eux; mais vous leur ressemblez dans votre inconstance: vous traitiez le roi de Prusse de *Mandrin*, il y a six mois; aujourd'hui c'est *Alexandre*. Dieu vous bénisse; *Alexandre* n'a point fui dix lieues à Molvitz, et n'a point crocheté les armoires de *Darius*, pour avoir un prétexte de prendre l'argent du pays. Peut-être *Alexandre* aurait récompensé l'Iphigénie en Crimée, comme il récompensa *Chérile*.

Je vous remercie, mon divin ange, de ce que vous faites pour ces *Douglas*. C'est vous qui ne démentez jamais votre caractère, et qui êtes toujours bienfesant. Voulez-vous bien faire mes complimens à M. de *Chauvelin*? Je suis toujours fâché qu'il s'en retourne par Lyon; M. l'abbé de *Bernis* trouverait fort bon qu'il passât par les Délices. J'ai reçu trois lettres de lui, dans lesquelles il me marque *toujours* la même amitié. Madame de *Pompadour* a *toujours* la même bonté pour moi. Il est vrai qu'il y a *toujours* quelques bigots qui me voient de travers, et que le roi a *toujours* sur le cœur ma chambellanie; mais je n'en suis pas moins content dans la retraite que j'ai choisie. Je n'aime point votre pays dans lequel on n'a de considération qu'autant qu'on a acheté un *office*, et où il faut être janséniste ou moliniste pour avoir des appuis. J'aime un pays où les souverains viennent souper chez moi. Si vous aviez vu hier Fanime, vous auriez cabalé pour me faire avoir la

médaille. Mais qui donc jouera *Enide*? Si c'eſt la *Gauſſin*, elle a les feſſes trop avalées, et elle eſt trop monotone. Madame d'*Hermenches* l'a très-bien jouée. Et que dirons-nous de la belle-fille du marquis de *Langalerie*, belle comme le jour? et elle devient actrice, ſon mari ſe forme, tout le monde joue avec chaleur. Vos acteurs de Paris ſont à la glace. Nous eûmes après Fanime des rafraîchiſſemens pour toute la ſalle; enſuite le très-joli opéra des Troqueurs, et puis un grand ſouper. C'eſt ainſi que l'hiver ſe paſſe: cela vaut bien l'empire de madame *Geoffrin*, &c. 1758.

Il faut ajouter à ma lettre que la déclaration des prêtres de Genève juſtifie entièrement d'*Alembert*. Ils ne diſent point que l'enfer ſoit éternel, mais qu'il y a dans l'Ecriture des menaces de peines éternelles: ils ne diſent point *Jéſus* égal à DIEU le père; ils ne l'adorent point; ils diſent qu'ils ont pour lui plus que du reſpect; ils veulent apparemment dire du goût. Ils ſe déclarent, en un mot, chrétiens déiſtes.

1758.

LETTRE X.

A M. DE CIDEVILLE.

A Lauſane, le 3 de mars.

Je reçois de vous, mon cher et ancien ami, deux lettres charmantes ; vers et proſe, tout me rappelle la bonté de votre cœur et les grâces de votre eſprit. J'aime mieux vous dire bien vîte, et tout ſimplement, combien j'en ſuis touché, que d'attendre l'inſpiration et le moment heureux de faire des vers, pour vous remercier dignement. D'ailleurs je ſuis plongé dans les détails de l'hiſtoire, attendu qu'on va réimprimer cette Hiſtoire générale, ce portrait des ſottiſes et des horreurs du genre-humain pendant huit à neuf ſiècles.

Un peu d'hiſtrionage partage encore mon temps. Nous avons joué une pièce nouvelle ſur un très-joli théâtre ; madame *Denis* a été applaudie comme mademoiſelle *Clairon*, et elle l'aurait été de même à Paris. Je vous avertis, ſans vanité, que je ſuis le meilleur vieux fou qu'il y ait dans aucune troupe. Croyez que vous auriez été bien ſurpris, ſi vous aviez vu ſur le bord de notre lac, une tragédie nouvelle très-bien jouée, très-bien ſentie, très-bien jugée, ſuivie de danſes exécutées à merveille, et d'un opéra-buffa, encore mieux exécuté ; le tout par de belles femmes, par des jeunes gens bien faits, qui ont de l'eſprit, et devant une aſſemblée qui a du

goût. Les acteurs se sont formés en un an ; ce sont des fruits que les Alpes et le mont Jura n'avaient point encore portés. *César* ne prévoyait pas, quand il vint ravager ce petit coin de terre, qu'il y aurait un jour plus d'esprit qu'à Rome. 1758.

Comptez que les Iphigénie, les Astarbé, ne nous épouvantent pas, et que notre pays roman n'est pas à dédaigner. Je suis malheureusement obligé de quitter tout cela, pour aller faire quelques jours le métier de jardinier aux Délices. Chacun a son Launay. Je cours du théâtre à mes plans, à mes vignes, à mes tulipes ; et de là je reviens au théâtre, du théâtre à l'histoire ; et de tout cela à votre amitié, qui est la première des consolations.

Les vers du roi de Prusse, dont vous me parlez, étaient fourrés dans une lettre qu'il m'écrivit trois jours avant la journée de Rosbac. La date rend les vers très-beaux. Je lui avais gardé le secret ; mais il a donné lui-même des copies : et vous savez que les rois, qui sont les maîtres du bien d'autrui, sont aussi les maîtres du leur. Ce diable d'homme est, sans contredit, celui de tous les rois qui fait le plus de vers, et qui donne le plus de batailles. Nous verrons comment le tout finira.

La canaille de vos convulsionnaires est, sans doute, digne des petites-maisons ; mais il y a eu des corps, des ordres qui mériteraient d'y être admis. Il faut toujours qu'il y ait en France quelque maladie épidémique, et très-souvent elle tombe sur les cervelles ; si la guerre continue, elle tombera sur les bourses, j'entends *supra loculos*.

Vous ne me dites rien du grand abbé ; on parlait

1758. d'un voyage qu'il devait faire au pays roman ; mais il n'osera, ni vous non plus. Je vous embrasse avec bien de la tendresse et des regrets.

LETTRE XI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausane, 7 de mars.

Mon cher ange, êtes-vous couché sur le testament de M. le cardinal de *Tençin* ? a-t-il laissé quelque chose à son *Goussaut* ? viendrez-vous à Lyon discuter la succession ? Ce serait-là une belle occasion pour madame d'*Argental* de venir consulter *Tronchin* ; nous ferions un feu de joie aux Délices, non pas pour la mort de l'oncle, mais pour le joyeux avénement du neveu. J'ai perdu, dans cet oncle, un homme qui, depuis trois mois, s'était lié avec moi de la manière la plus intime et la plus extraordinaire ; mais il n'y a pas moyen de vous dire comment.

Il suffit que tout le monde nous redemande Fanime, et que nous la rejouons encore demain.

Je persiste, mon cher ange, à conseiller aux encyclopédistes de s'unir comme des frères, et d'être opiniâtres comme des prêtres ; de déclarer qu'ils abandonnent tout, et de forcer le public à se mettre à leurs pieds.

Avez-vous vu le vainqueur de Mahon, qui ne devait pas aller sur le Véser ? est-il encore fâché contre moi, de ce que madame *Denis* étant très-malade des suites de cette ancienne cuisse, je ne l'ai

pas abandonnée pour aller à Strasbourg dans l'antichambre de monsieur le maréchal qui, en passant le nez haut au milieu de deux haies d'officiers, m'aurait demandé s'il y avait une bonne troupe dans la ville? Ce serait pour vous, mon cher ange, que je ferais cent lieues. 1758.

LETTRE XII.

AU MEME.

A Lausane, 12 de mars.

Mon cher ange, je viens de lire un volume de lettres de mademoiselle *Aïssé*, écrites à une madame *Calendrin* de Genève. Cette circassienne était plus naïve qu'une champenoise; ce qui me plaît de ses lettres, c'est qu'elle vous aimait comme vous méritez d'être aimé. Elle parle souvent de vous, comme j'en parle et comme j'en pense.

Vous dites donc que *Diderot* est un bon homme. Je le crois, car il est naïf. Plus il est bon homme, et plus je le plains d'être dépendant des libraires qui ne sont point du tout bonnes gens, et d'être en proie à la rage des ennemis de la philosophie. C'est une chose pitoyable que des associés de mérite ne soient ni maîtres de leur ouvrage, ni maîtres de leurs pensées; aussi l'édifice est-il bâti moitié de marbre, moitié de boue. J'ai prié d'*Alembert* de vous donner les articles que j'avais ébauchés pour le huitième volume; je vous supplie de vouloir bien me les

1758. renvoyer contre-signés, ou de les donner à *Jean-Robert Tronchin* qui me les apportera à son retour.

J'avais toujours cru que *Diderot* et d'*Alembert* me demandaient de concert les articles dont on m'envoyait la liste ; je suis très-fâché que ces deux hommes nécessaires l'un à l'autre, soient désunis, et qu'ils ne s'entendent pas pour mettre le public à leurs pieds.

Pour moi, je me suis amusé à jouer Fanime et Alzire. Mademoiselle *Clairon*, je vous demande pardon, mais vous n'avez jamais bien joué la tirade du troisième acte :

De l'hymen, de l'amour venge ici tous les droits ;
Punis une coupable, et sois juste une fois.

Pourquoi cela, Mademoiselle ? c'est que vous n'avez jamais lié les quatre vers de la fin, et appuyé sur le dernier : c'est le secret. Vous n'avez jamais bien joué l'endroit où l'Alzire demande grâce à son mari pour son amant, et cela par la même raison. Vous êtes une actrice admirable, j'en conviens ; mais madame *Denis* a joué ces deux endroits mieux que vous. Et vous, vieux débagouleur de *Sarrazin*, vous n'avez jamais joué Alvarès comme moi, entendez-vous.

Mon divin ange, depuis cette maudite affaire de Rosbac, tout a été en décadence dans nos armées, comme dans les beaux arts à Paris. Je ne vois de tous côtés que sujets d'affliction et de honte. On dit pourtant que M. *Colardeau* est remonté sur son Astarbé ; je ne sais pas sur quoi nos généraux remonteront. Dieu nous soit en aide !

Comment se porte madame d'*Argental* ? quelles

nouvelles sottises a-t-on faites ? quel nouveau mauvais livre avez-vous ? quelle nouvelle misère ? Si vous voyez ce bon *Diderot*, dites à ce pauvre esclave que je lui pardonne d'aussi bon cœur que je le plains. 1758.

LETTRE XIII.

A M. LINANT. (*)

A Lausane, le 12 de mars.

QUAND je lis vos vers séduisans,
Je ressemble aux vieilles coquettes,
Qui n'osant plus avoir d'amans,
Baissent leurs yeux et leurs cornettes ;
Mais si quelque jeune galant
Parle d'amour en leur présence,
Adieu sagesse, adieu prudence,
La rage d'aimer leur reprend.

La rage des vers ne me reprend pas tout-à-fait, Monsieur ; je me contente de sentir le mérite des vôtres. Il est plus aisé que vous ne le dites, de faire entendre raison à mes suisses de Lausane : il y a suisses et suisses ; ceux de Lausane diffèrent plus des petits Cantons, que Paris des Bas-Bretons.

Je reviendrai aux Délices le plutôt que je pourrai, pour faire ma cour à madame d'*Epinai*. Ne m'oubliez pas auprès du grand philosophe, votre pupille, &c.

(*) Ce M. *Linant* n'est point de la famille d'un autre *Linant*, élève de M. de *Voltaire*.

1758.

LETTRE XIV.

A M. LE BARON DE ZURLAUBEN,

BRIGADIER D'INFANTERIE, ET CAPITAINE AU RÉGIMENT DES GARDES-SUISSES.

A Lausane, le 14 de mars.

MONSIEUR,

Il y a long-temps que je respectais votre nom ; et votre histoire militaire des Suisses en France m'a inspiré pour votre personne l'estime qu'on ne peut lui refuser. Je conviens avec vous que *Benjamin de Rohan* était un grand et digne chef de parti. Il prenait de l'argent des Espagnols, superstitieux catholiques, pour faire révolter les calvinistes fougueux de France ; il en prenait ensuite du roi de France, pour faire la paix. Il fesait toujours étaler une grande Bible sur une table dans tous les cabarets où il couchait ; d'ailleurs, entendant mieux que personne la manière dont on fesait la guerre dans ce temps-là. J'ai fait mention de lui dans une Histoire générale, au chapitre du ministère du cardinal de *Richelieu ;* mais je n'en ai parlé dans ce tableau des malheurs de l'univers, qu'autant qu'on le peut d'un ambitieux subalterne qui n'a troublé qu'une petite province dans un coin du monde, et qui n'a pas réussi. Il aurait fait de plus grandes choses sur un plus grand théâtre, surtout s'il eût employé contre les ennemis de l'Etat le

génie qu'il employa contre sa patrie. Les hommes, qui n'ont pas changé le destin des Etats, n'ont aujourd'hui qu'une place bien médiocre dans les niches du temple de la gloire, où l'on trouve une foule prodigieuse de guerriers. On a tant célébré de grands-hommes, qu'il n'y a presque plus de grands-hommes. Cependant, Monsieur, si un homme de votre mérite gratifie le public d'une partie des mémoires du duc de *Rohan* sur la guerre de la Valteline, je me ferai un plaisir et un honneur d'obéir à vos ordres, supposé que je trouve par hasard quelque idée qui ne soit pas tout-à-fait indigne de vos peines et du service que vous rendez aux amateurs de l'histoire. 1758.

J'ai l'honneur d'être, &c.

AU MEME.

Aux Délices, près de Genève.

Vous me donnez, Monsieur, une extrême envie de vous obéir, mais vous ne pouvez me donner le talent de faire quelque chose d'heureux qui remplisse votre idée, et qui plaise au public et à vous. La langue française n'est guère propre aux inscriptions et aux épigraphes; cependant, si vous en voulez souffrir une médiocre à la tête d'un bon livre, et au bas du portrait du duc de *Rohan*, en voici une que je hasarde, uniquement pour obéir à vos ordres. Puisqu'il s'agit du petit pays et de la petite guerre de la Valteline, ne trouvez pas mauvais que je trouve

1758. le théâtre petit ; c'eſt aſſez que votre héros ne le ſoit pas.

Sur un plus grand théâtre il aurait dû paraître :
Il agit en héros, en ſage il écrivit.
Il fut même un grand-homme en combattant ſon maître,
Et plus grand lorſqu'il le ſervit.

Vous voudriez, ſans doute, de meilleurs vers, Monſieur, et moi auſſi ; mais il y a long-temps que j'ai renoncé à rimer. Une choſe à laquelle je ſens que je ne renoncerai jamais, c'eſt aux ſentimens d'eſtime que je vous dois, et à l'envie de vous plaire. Pardonnez cette courte proſe et ces plats vers à un pauvre malade. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XV.

A M. L'ABBÉ AUBERT, *à Paris.*

Aux Délices, 22 de mars.

Je n'ai reçu, Monſieur, que depuis très-peu de jours, dans ma campagne où je ſuis de retour, la lettre pleine d'eſprit et de grâces dont vous m'avez honoré, accompagnée de votre livre qui me rend encore votre lettre plus précieuſe. Je ne ſais quel contre-temps a pu retarder un préſent ſi flatteur pour moi. J'ai lu vos fables avec tout le plaiſir qu'on doit ſentir, quand on voit la raiſon ornée des charmes de l'eſprit. Il y en a quelques-unes qui reſpirent la philoſophie la plus digne de l'homme. Celle du Merle, du Patriarche, des

Fourmis, ſont de ce nombre. De telles fables ſont du ſublime écrit avec naïveté. Vous avez le mérite du ſtyle, celui de l'invention, dans un genre où tout paraiſſait avoir été dit. Je vous remercie et je vous félicite. Je donnerais ici plus d'étendue à tous les ſentimens que vous m'inſpirez, ſi le mauvais état de ma ſanté me permettait les longues lettres; je peux à peine dicter, mais je ne ſuis pas moins ſenſible à votre mérite et à votre préſent. 1758.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'eſtime que je vous dois, &c.

LETTRE XVI.

A MADAME DE GRAFFIGNI.

Aux Délices, le 22 de mars.

DIEU conſerve votre ſanté, Madame! Je vous tiens ce propos parce que je ſuis revenu malade à ma retraite des Délices, et je ſens que, ſans la ſanté, on n'a ni plaiſir, ni philoſophie, ni idées.

Si j'étais capable de regretter Paris, je regretterais ſurtout de ne me pas trouver à la naiſſance de *la Fille d'Ariſtide* (*), et de ne pas faire ma cour à madame ſa mère. *Melpomène* et *Thalie* ſont donc logées dans la même maiſon? Vous dites que M. de *la Touche* connaît les livres, et très-peu le monde; mais c'eſt le connaître très-bien que de vivre avec vous. Vous lui apprendrez comme le monde eſt fait, et il verra en vous ce que le monde a de meilleur.

(*) Comédie de madame de *Graffigni*, repréſentée le 29 avril 1758.

1758. Vous le peindrez tous deux ; vous, Madame, avec le pinceau de *Ménandre*, et lui, avec ceux d'*Euripide*; car vous voilà tous deux grecs.

Vous avez voulu mettre un homme juſte ſur le théâtre, il a fallu chercher dans l'ancienne Gréce : nous n'avons eu que *Louis XIII* qui ait eu ce beau ſurnom ; DIEU ſait comme il le méritait. Ce titre de *juſte* fut la définition d'*Ariſtide*, et le ſobriquet de *Louis XIII*.

Quant au très-aimable et très-brillant petit-neveu du miniſtre plus grand que juſte de *Louis le juſte*, je vous félicite tous deux de ce qu'il vient oublier avec vous les tracaſſeries de la cour et de l'armée. Je ne puis pas me vanter à vous de recevoir de ſes lettres, comme vous vous vantez de jouir des charmes de ſa converſation ; il m'a abandonné : c'eſt depuis qu'il eſt allé guerroyer chez les Cimbres. Il m'avait donné rendez-vous à Strasbourg ; mais, préciſément dans ce temps-là, une des cuiſſes de ma nièce s'aviſa de devenir auſſi groſſe que ſon corps. Elle avait déjà été à la mort de cette maladie : c'était une ſuite de la belle peur que le roi de Pruſſe lui avait faite à Francfort. Si tous ceux à qui il a fait peur, avaient la cuiſſe enflée, il faudrait élargir bien des chauſſes. Je ne ſais ſi M. le maréchal de *Richelieu* m'a trouvé un oncle trop tendre de ne lui pas ſacrifier une cuiſſe pour le voyage de Strasbourg ; mais, depuis ce temps-là, il a eu la barbarie de ne me plus écrire.

Je me ſuis dépiqué avec le roi de Pruſſe qui eſt beaucoup plus régulier que lui ; mais je ſens cependant que je ferais plus volontiers un voyage pour revoir mon héros français, que mon héros pruſſien.

Je

Je voudrais bien, Madame, me trouver entre vous deux ; ma destinée ne le veut pas ; elle m'a fait fuisse et jardinier. Je m'accommode très-bien de ces deux qualités. Heureux qui sait vivre dans la retraite ; cela n'est pas aisé aux grands de ce monde, mais cela est très-facile pour les petits. 1758.

Je me trouve fort bien, et je suis toujours, Madame, votre très-fidelle fuisse, *Voltaire.*

LETTRE XVII.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON,

Qui avait envoyé à l'auteur son motet français :
Les Israélites sur la montagne d'Oreb.

Mars.

Mon cher évêque (*), j'ai été enchanté de votre souvenir, et de votre beau mandement israélite : on ne peut pas mieux demander à boire : c'est dommage que *Moïse* n'ait donné à boire que de l'eau à ces pauvres gens ; mais je me flatte que vous ferez, pour Pâques prochain, au moins une noce de Cana. Ce miracle est au-dessus de l'autre ; et rien ne vous manquera plus, quand vous aurez apaisé la soif des buveurs de l'ancien et du nouveau Testament. Franchement, votre petit ouvrage est très-bien fait et très-lyrique. *Mondonville* doit vous avoir beaucoup d'obligation ; et j'ai plus de soif de vous revoir que vous

(*) On l'appelait l'évêque de Montrouge, parce qu'il était souvent au château de M. le duc de la *Vallière*, à Montrouge.

1758. n'en avez de venir à mes petites Délices; mais ce n'eſt pas aux Délices qu'il fallait venir, c'eſt à Lauſane. Madame *Denis* y a la même réputation que mademoiſelle *Clairon* a dans votre pays. Vous ſeriez aſſez étonné de voir des pièces nouvelles en Suiſſe, et mieux jouées, en général, qu'elles ne le ſeraient à Paris : c'eſt à quoi nous avons paſſé notre hiver, pour nous dépiquer du malheur de nos armées. Nous vous aurions très-bien logé; nous vous aurions fait manger force gélinotes et de groſſes truites; nous vous aurions crevé, et M. *Tronchin* vous aurait guéri; mais vous n'êtes pas un prêtre à faire une miſſion chez nous autres hérétiques; jamais votre zèle ne ſera aſſez grand pour venir ſur notre beau lac de Genève. Je vous avertis pourtant qu'il y a de très-jolies femmes à convertir dans Lauſane. Madame *Denis* ſe ſouvient toujours de vous avec bien de l'amitié, et n'en compte pas ſur vous davantage. Vous nous écrivez une fois en cinq ans; nous reconnaiſſons-là les mœurs de Paris : encore eſt-ce beaucoup que, dans vos diſſipations, vous vous ſoyez reſſouvenu de vos amis, qui ne vous oublient jamais, et qui ſavent, autant que vos pariſiennes, combien vous êtes aimable. Nous ne regrettons pas beaucoup de choſes, mais nous regrettons toujours le très-aimable et très-volage évêque de Montrouge.

LETTRE XVIII. 1758.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Aux Délices, 4 d'avril.

Mon cher et respectable ami, je ne devrais être étonné de rien à mon âge. Je le suis pourtant de ce testament. Je sais, à n'en pouvoir douter, que le testateur (*) était l'homme du sacré collége qui avait le plus d'argent comptant. Il y a sept ou huit ans que l'homme de confiance, dont vous me parlez, lui sauva cinq cents mille livres qui étaient en dépôt chez un homme d'affaires dont le nom ne me revient pas; c'est celui qui se coupa la gorge pour faire banqueroute, ou qui fit croire qu'il se l'était coupée. On eut le temps de retirer les cinq cents mille livres avant cette belle aventure.

Certainement, si madame de *Groslée* ne se retire pas à Grenoble, si elle reste à Lyon, l'homme de confiance sera l'homme le plus propre à vous servir; et vous croyez bien, mon cher ange, que je ne manquerai pas à l'encourager, quoiqu'un homme qui vous a vu et qui vous connaît, n'ait assurément nul besoin d'aiguillon pour s'intéresser à vous.

Je suis charmé que M. le maréchal de *Richelieu* ait exigé du cardinal, votre oncle, l'action honnête qu'il fit quand il vous assura une partie de sa pension;

(*) Le cardinal de *Tençin.*

1758. mais s'il faut toujours envoyer de nouvelles armées se fondre en Allemagne, il est à craindre qu'à la fin les pensions ne soient mal payées. Heureux ceux dont la fortune est indépendante. Je ne reviens point de votre singulière aventure de cette maison dans une île que les Anglais ont brûlée. Il faut au moins que, par un dédommagement très-légitime, la pension vous soit payée exactement.

Je ne sais si M. le maréchal de *Richelieu* a beaucoup de crédit à la cour; je crois que vous le voyez souvent. Je ne suis pas trop content de lui. Je vous ai déjà dit qu'il s'était figuré que je devais courir à Strasbourg pour le voir à son passage, lorsqu'il alla commander cette malheureuse armée. Madame *Denis* était alors très-malade; elle avait la fièvre. Vous vous souvenez que le roi de Prusse lui avait fait enfler une cuisse, il y a cinq ans; cette cuisse renflait encore. Les maux que les rois causent n'ont point de fin. M. de *Richelieu* a trouvé mauvais apparemment que je ne lui aye pas sacrifié une cuisse de nièce. Il ne m'a point écrit, et le bon de l'affaire est que le roi de Prusse m'écrit souvent. Cependant je veux toujours plus compter sur M. de *Richelieu* que sur un roi. Il est vrai que, dans mon agréable retraite, ni les monarques ni les généraux d'armées ne troublent guère mon repos.

Je suis toujours affligé que *Diderot*, d'*Alembert* et autres ne soient pas réunis, n'aient pas donné des lois, n'aient pas été libres, et je suis toujours indigné que l'Encyclopédie soit avilie et défigurée par mille articles ridicules, par mille déclamations d'écolier qui ne mériteraient pas de trouver place dans le

Mercure. Voilà mes sentimens, et parbleu j'ai raison. 1758.

Mille tendres respects à tous les anges. Je vous embrasse tant que je peux.

LETTRE XIX.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Aux Délices, près de Genève, le 20 d'avril.

MONSIEUR,

Je me console du retardement des instructions que votre excellence veut bien m'envoyer, dans l'espérance qu'elles n'en seront que plus amples et plus détaillées. La création de *Pierre le grand* devient chaque jour plus digne de l'attention de la postérité. Tout ce qu'il a créé se perfectionne sous l'empire de son auguste fille l'impératrice, à qui je souhaite une vie plus longue que celle du grand-homme dont elle est née. Je me flatte, Monsieur, que ceux qui sont chargés par votre excellence du soin de rédiger ces Mémoires n'oublieront ni les belles campagnes contre les Turcs, ni celles contre les Suédois, ni ce que votre illustre nation fait aujourd'hui. Plus votre empire sera bien connu, plus il sera respecté. Il n'y a point d'exemple sur la terre d'une nation qui soit devenue si considérable en tout genre, en si peu de temps. Il ne vous a fallu qu'un demi-siècle pour embrasser tous les arts utiles et agréables. C'est surtout ce prodige unique que je voudrais développer.

1758. Je ne ſerai, Monſieur, que votre ſecrétaire dans cette grande et noble entrepriſe. Je ne doute pas que votre attachement pour l'impératrice et pour votre patrie ne vous ait porté à raſſembler tout ce qui pourra contribuer à la gloire de l'une et de l'autre. La culture des terres, les manufactures, la marine, les découvertes, la police publique, la diſcipline militaire, les lois, les mœurs, les arts, tout entre dans votre plan. Il ne doit manquer aucun fleuron à cette couronne. Je conſacrerai avec zèle les derniers jours de ma vie à mettre en œuvre ces monumens précieux, bien perſuadé que la collection que je recevrai de vos bontés ſera digne de celui qui me l'envoie, et répondra à la grandeur et à l'univerſalité de ſes vues patriotiques. J'ai, &c.

LETTRE XX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 8 de mai.

Mon cher ange, il doit y avoir une petite caiſſe plate, qui contient quelque choſe d'aſſez plat, à votre adreſſe, au bureau des coches de Dijon. Cette platitude eſt mon portrait. Un gros et gras ſuiſſe, barbouilleur en paſtel, qu'on m'avait vanté comme un *Raphaël*, me vint peindre à Lauſane, il y a ſix ſemaines, en bonnet de nuit et en robe de chambre. Je fis partir ma maigre effigie par le coche de Dijon ou par les voituriers. Une madame *Rameau*, commiſſionnaire de Dijon, s'eſt chargée de vous faire tenir

ce barbouillage. Je vous demande pardon pour ma face de carême ; mais non-seulement vous l'avez permis, vous l'avez ordonné ; et j'obéis toujours tôt ou tard à mon cher ange. Est-il vrai que *la Fille d'Aristide* le juste, ait été aussi maltraitée par le parterre parisien, que son père le fut par les Athéniens ? Cela n'est pas poli ; heureusement vous aurez bientôt madame *du Bocage* qui revient, dit-on, avec une tragédie. Madame *Geoffrin* ne nous donnera-t-elle rien ? 1758.

J'ignore ce qu'on fait sur mer et sur terre ; il paraît que les chiens de la guerre, comme dit *Shakespeare*, cessent de mordre et même d'aboyer : les Anglais admirent cette expression. Je suis toujours émerveillé de ce qui se passe : celui que vous appeliez tous *Mandrin*, il y a deux ans, il y a un an, devient un homme supérieur à *Gustave-Adolphe* et à *Charles XII*, par les événemens. On sera réduit à faire la paix. Dieu nous doint cette douce humiliation ! Cependant nous avons une assez bonne troupe aux portes de Genève. La nièce et l'oncle vous baisent les ailes.

1758.

LETTRE XXI.

AU MEME.

Aux Délices, 15 de mai.

Je ſuis chargé, mon cher ange, de vous ſupplier encore de vouloir bien donner un petit coup d'aiguillon au rapporteur de MM. de *Douglas:* je plains plus que jamais les plaideurs que les rapporteurs négligent. Il y a huit ans que, madame *Denis* et moi, nous ſommes très-négligés dans une affaire plus grave que celle de MM. de *Douglas*. Mon émerveillement dure toujours que le fils de *Samuel* nous ait fait banqueroute ſix mois après avoir pris notre argent, et qu'il ait trouvé le ſecret de fricaſſer huit millions obſcurément et ſans plaiſir. Votre premier préſident, ſon beau-frère, ne ſerait-il pas, entre nous, un peu engagé par ſon honneur et par celui de ſa place à faire finir une affaire ſi odieuſe? Le fils d'un banqueroutier, dans notre Suiſſe, ne peut jamais parvenir à aucun emploi, à moins d'avoir payé les dettes de ſon père; mais c'eſt que nous ſommes des barbares, et vous autres, gens polis, vous donnez vîte une belle charge d'avocat général au fils d'un banqueroutier frauduleux. Cependant une partie de la ſucceſſion entre dans les coffres du receveur des conſignations, qui prend d'abord cinq pour cent par an pour garder l'argent, et qui gagne ſix pour cent à le faire valoir; le tout pendant vingt années.

Eſt-ce-là faire droit, eſt-ce-là comme on juge? Pardon; je ſuis un peu en colère, parce que j'ai perdu environ le quart de mon bien en opérations de cette eſpèce; mais je ne dois pas me plaindre devant celui dont les Anglais ont brûlé la maiſon. 1758.

Mon divin ange, je ſonge à une choſe. Si *Babet* vous procurait une ambaſſade! Vous me direz que vous êtes trop honnête homme pour négocier; mais il y a des honnêtes gens par-tout. Je voudrais que vous relevaſſiez M. de *Chavigny*. Comptez que tous nos Suiſſes ſeraient enchantés. Que ſait-on? Ce que je vous dis là n'eſt point ſi ſot; penſez-y.

Ma nièce *Fontaine* eſt à Lyon: j'eſpère qu'elle m'apportera mes paperaſſes encyclopédiques. Savez-vous des nouvelles de cette Encyclopédie? Je les aime mieux que les nouvelles publiques qui ſont preſque toujours affligeantes. Mille reſpects à tous les anges. Je baiſe toujours le bout de vos ailes; le ſuiſſe *V.*

1758.

LETTRE XXII.

A MADAME DE GRAFFIGNI.

Aux Délices, le 16 de mai.

Je suis bien sensible, Madame, à la marque de confiance que vous me donnez. Nous pouvons nous dire l'un à l'autre ce que nous pensons du public, de cette mer orageuse que tous les vents agitent, et qui tantôt vous conduit au port, tantôt vous brise contre un écueil; de cette multitude qui juge de tout au hasard, qui élève une statue pour lui casser le nez, qui fait tout à tort et à travers; de ces voix discordantes qui crient *hosanna* le matin et *crucifige* le soir; de ces gens qui font du bien et du mal sans savoir ce qu'ils font. Les hommes ne méritent certainement pas qu'on se livre à leur jugement, et qu'on fasse dépendre son bonheur de leur manière de penser. J'ai tâté de cet abominable esclavage, et j'ai heureusement fini par fuir tous les esclavages possibles.

Quand j'ai quelques rogatons tragiques ou comiques dans mon porte-feuille, je me garde de les envoyer à votre parterre. C'est mon vin du cru; je le bois avec mes amis. J'histrionne pour mon plaisir, sans avoir ni cabale à craindre, ni caprice à essuyer. Il faut vivre un peu pour soi, pour sa société; alors on est en paix. Qui se donne au monde est en guerre; et, pour faire la guerre, il faut qu'il y ait prodigieusement à gagner, sans quoi on la fait en dupe: ce

qui est arrivé quelquefois à quelques puissances de ce monde. 1758.

Au reste, les cabales n'empêcheront jamais que vous ne soyez du monde qui a l'esprit le plus aimable et le meilleur goût. Je n'ose vous prier de m'envoyer votre grecque ; mais je vous avoue pourtant que les lettres de la mère me donnent une grande envie de voir *la Fille*. Comptez, Madame, sur la tendre et respectueuse amitié du suisse *V.*

LETTRE XXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 24 de mai.

Mon divin ange, je vous envoie de la prose. Vous aimeriez mieux une tragédie, je le sais bien ; et j'aimerais mieux travailler pour vous que pour l'Encyclopédie ; mais, entre nous, il est plus aisé de faire le métier de *Diderot* que celui de *Racine*. Je vous demande en grâce de lire cet article *Histoire* ; il me semble qu'il y a quelque chose d'assez neuf et d'assez utile ; mais si vous n'en jugez pas ainsi, j'en jugerai comme vous. J'ai plus de foi à votre goût que je n'ai d'amour propre.

Je n'en ai point sur mon portrait, c'est d'amour propre dont je parle. Vous dites que le portrait ne me ressemble pas : vous êtes la belle *Javote*, et moi le beau *Cléon*. Vous croyez donc qu'après huit ans

1758. la charpente de mon visage n'a point changé. Je vous jure, en toute humilité, que le portrait ressemble. Je le trouve encore bien honnête à mon âge de soixante et quatre ans, et si vous vouliez vous entendre avec mon patron d'*Olivet*, pour en faire tirer une copie et la nicher dans l'académie, au-dessous de la grosse et rubiconde face de M. l'abbé de *Bernis*, vous empêcheriez nos amis les dévots de dire qu'on n'a pas osé mettre la mine d'un profane comme moi au-dessous de celle du plus gras des abbés. J'aurais plus de raisons, mon cher et respectable ami, de vous demander votre effigie que vous de demander la mienne; mais j'espère vous voir en personne. Je ne peux pas concevoir que madame de *Groslée* ne vous prie pas à mains jointes de venir la voir, et alors je ferai un homme heureux. J'aurais bien des choses à vous dire à présent *secretò*; et surtout sur le ridicule dont je suis affublé de ne pouvoir venir qu'après la paix. Cette aventure est d'un très-bon comique.

Il est vrai, mon cher ange, que, dans les horreurs et les vicissitudes de cette guerre, il y a eu des scènes bouffonnes comme dans les tragédies de *Shakespeare*. Premièrement, le roi de Prusse, qui a un petit grain dans la tête, fait un opéra en vers français, de ma tragédie de Mérope, en faisant son traité avec l'Angleterre, et m'envoie ce beau chef-d'œuvre; ensuite, quand il est battu, et que les Hanovriens sont chassés d'Hanovre, il veut se tuer, il fait son paquet, il prend congé en vers et en prose; moi qui suis bon dans le fond, je lui mande qu'il faut vivre. Je le conseille comme *Cinéas* conseillait *Pyrrhus*. J'aurais voulu même qu'il se fût adressé à M. le maréchal de

Richelieu, pour finir tout en cédant quelque chose. Arrive alors l'inconcevable affaire de Rosbac; et voilà que mon homme, qui voulait se tuer, tue en un mois, Français, Autrichiens, et est le maître des affaires. Cette situation peut changer demain, mais elle est très-affermie aujourd'hui. 1758.

Or, maintenant je suppose que les Autrichiens ont intercepté mes lettres; y a-t-il là de quoi leur donner la moindre inquiétude? n'est-ce pas le lion qui craint une souris? qu'ai-je affaire à tout cela, s'il vous plaît? Tout le monde, je crois, souhaite la paix. Si on empêche de venir dans votre ville tous ceux qui désirent la fin de tant de maux, il ne viendra chez vous personne. J'avoue que je voudrais que M. de *Staremberg* fût bien persuadé que personne n'a plus applaudi que moi au traité de Versailles, en qualité de spectateur de la pièce; j'ai battu des mains dans un coin du parterre.

C'est une chose rare que le roi de Prusse m'ayant tant fait de mal, les Autrichiens m'en fassent encore. Patience: DIEU est juste. Mais, en attendant que je sois récompensé dans l'autre monde, votre ami, le chevalier de *Chauvelin*, l'ambassadeur, ne pourrait-il pas, à votre instigation, dire un petit mot de moi à cet ambassadeur impérial et royal? ne pourrait-il pas lui glisser qu'il y a un barbouilleur de papier qui a trouvé son traité admirable, et qui désire d'en écrire un jour les suites heureuses. Ce serait-là une belle négociation: M. de *Chauvelin* verrait ce que M. de *Staremberg* pense. Pour moi, je pense que ce monde est fou, et que vous êtes le plus aimable des hommes.

1758.

LETTRE XXIV.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

7 de juin.

M. de *Florian* ne ſera pas aſſurément le ſeul, mon très-cher gouverneur, qui vous écrira du petit hermitage des Délices ; c'eſt un plaiſir dont j'aurai auſſi ma part. Il y a bien long-temps que je n'ai joui de cette conſolation. Ma déplorable ſanté rend ma main auſſi pareſſeuſe que mon cœur eſt actif : et puis on a tant de choſes à dire qu'on ne dit rien. Il s'eſt paſſé des aventures ſi ſingulières dans ce monde, qu'on eſt tout ébahi, et qu'on ſe tait ; et, comme cette lettre-ci paſſera par la France, c'eſt encore une nouvelle raiſon pour ne rien dire. Quand je lis les Lettres de *Cicéron*, et que je vois avec quelle liberté il s'explique au milieu des guerres civiles, et ſous la domination de *Céſar*, je conclus qu'on diſait plus librement ſa penſée du temps des Romains que du temps des poſtes ; cette belle facilité d'écrire d'un bout de l'Europe à l'autre traîne après elle un inconvénient aſſez triſte, c'eſt qu'on ne reçoit pas un mot de vérité pour ſon argent. Ce n'eſt que quand les lettres paſſent par le territoire de nos bons Suiſſes qu'on peut ouvrir ſon cœur. Par quelque poſte que ce petit billet paſſe, je peux au moins vous aſſurer que vous n'avez ni de plus vieux ſerviteur, ni de plus tendrement attaché que moi. Peut-être, quand vous

aurez la bonté de m'écrire par la Suisse, me direz-vous ce que vous pensez sur bien des choses. Par exemple, sur l'Encyclopédie, sur *la Fille d'Aristide*, sur l'académie française. N'aurai-je jamais le bonheur de m'entretenir avec vous? n'irai-je jamais à Plombières? pourquoi *Tronchin* ne m'ordonne-t-il point les eaux? pourquoi ma retraite est-elle si loin de votre gouvernement, quand mon cœur en est si près? 1758.

Mille tendres respects, le suisse *V.*

LETTRE XXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de juin.

Mon divin ange, ce paquet contient de plats articles pour ce Dictionnaire encyclopédique. L'article *Heureux* a pourtant quelque chose d'intéressant, ne fût-ce que par le sujet. Il n'appartient guère à un homme éloigné de vous de traiter cette matière.

Si vous avez la bonté de donner ces paperasses avec *Histoire*, on commence à présent le huitième volume, et votre présent sera bien reçu. *Diderot* ne m'a point écrit; c'est un homme dont il est plus aisé d'avoir un livre qu'une lettre. Il est vrai qu'il n'a pas trop de temps, et qu'on peut lui pardonner. Ce n'est qu'à la campagne qu'on a du temps, encore n'en ai-je guère.

Il est toujours bon, mon cher ange, de dire aux auteurs que leur pièce est bonne. Il n'y a que moi à

1758. qui on puisse dire franchement la vérité; d'ailleurs, la pièce en question est si intriguée, si chargée, que je n'y comprends plus rien. On dit que les places du parterre ont été mises au double, et que cela indispose le public contre l'auteur : il n'y a que le temps qui décide du mérite des ouvrages. Il faut donc attendre.

Je rends mille grâces à votre aimable ami, au plus aimable des ambassadeurs. Je suis pénétré de reconnaissance pour vous et pour lui. Sa médiation sera d'autant mieux placée qu'elle sera seulement l'effet de la bonté de son cœur, qu'elle ne paraîtra point mendiée, qu'elle ne pourra embarrasser en rien la personne à qui cette médiation s'adressera, et que probablement elle sera très-bien reçue. Rien ne presse; et on peut attendre très-patiemment le *mollia fandi tempora*. Ce qui me tient beaucoup plus au cœur, c'est que vous veniez à Lyon, mon cher ange. Il faut absolument que *Tronchin*, qui va partir, fasse cette négociation, et qu'il la fasse de lui-même, et qu'il y réussisse. Comptez qu'il entend ces affaires-là comme celles du change. Mon Dieu, le joli coup que ce serait! On est riche comme un puits. On radote. J'aurais le bonheur de vous voir. J'ai toujours peur de radoter moi-même en me livrant trop à mes idées; mais pardonnez-moi la plus douce illusion du monde.

Madame de *Fontaine* vous rapportera Fanime et la Femme qui a raison. Si ces misères vous amusent, elles en amuseront bien d'autres.

Je me flatte que madame d'*Argental* est en bonne santé. Je baise les ailes de tous les anges.

Je

Je fais mille tendres complimens à M. de *Sainte-Palaye ;* je suis aussi honoré qu'enchanté de l'avoir pour confrère. 1758.

LETTRE XXVI.

AU MEME.

Aux Délices, 16 de juin.

MON cher ange, je cours grand risque de vous déplaire en ne vous envoyant que de la prose pour l'Encyclopédie, au lieu de vous dépêcher des cargaisons de vers pour *Clairon* et pour *le Kain.* Je fais partir sous l'enveloppe de M. de *Chauvelin*, *Imagination* et *Idolâtrie ;* ce sont deux morceaux qui m'ont coûté bien de la peine. C'est une entreprise hardie de prouver qu'il n'y a point eu d'idolâtres. Je crois la chose prouvée, et je crains de l'avoir trop démontrée. C'est à vous à protéger les vérités délicates que j'ai dites dans les articles *Idolâtrie* et *Imagination.* Elles pourront passer au tribunal des examinateurs, si elles ne sont pas annoncées sous mon nom. Ce nom est dangereux, et met tout bon théologien en garde.

Enfin, *sermonum nostrorum candide judex*, voyez si vous pouvez avoir la bonté de donner ces articles à *Diderot.* Je vous ai déjà envoyé celui d'*Histoire* par M. de *Chauvelin ;* tout cela composerait un livre. J'ai sacrifié mon temps à l'Encyclopédie ; je ne plaindrai pas mes peines, si le livre devient meilleur de jour en jour, et je souhaite que mes articles soient les moins bons.

1758. Peut-être eſt-ce prendre bien mal ſon temps de vous parler de ce qui ne peut occuper que des philoſophes, tandis qu'il ſe paſſe tant de choſes qui doivent intéreſſer tout le monde.

Je me flatte au moins que vous n'avez de maiſon ni à Saint-Malo, ni ſur les bords du Rhin.

Puiſſe M. le comte de *Clermont* battre les Hanovriens! puiſſent les Anglais, qui ſont deſcendus près de Saint-Malo, ne pas retourner chez eux! et puiſſiez-vous approuver et faire approuver *Hiſtoire*, *Idolâtrie*, *Imagination!* Je n'en ai plus de cette imagination; mais les ſentimens qui m'attachent à vous ſont plus vifs que jamais.

J'ajoute encore un petit mot ſur ma triſte figure. Je vous jure que je ſuis auſſi laid que mon portrait; croyez-moi. Le peintre n'eſt pas bon, je l'avoue; mais il n'eſt pas flatteur. Faites-en faire, mon cher ange, une copie pour l'académie. Qu'importe, après tout, que l'image d'un pauvre diable qui ſera bientôt pouſſière, ſoit reſſemblante ou non. Les portraits ſont une chimère comme tout le reſte. L'original vous aimera bien tendrement tant qu'il vivra.

LETTRE XXVII. 1758.

AU MEME.

Aux Délices, 21 de juin.

PREMIÈREMENT, mon divin ange, le confident *Tronchin* fera sa principale occupation de ménager mon bonheur, c'est-à-dire, de vous attirer à Lyon, et je veux absolument croire qu'il en viendra à bout.

Quant à la négociation d'un très-aimable ambassadeur, je n'en connais pas de plus facile, et je vous aurai la plus grande obligation, à vous et à lui, du petit mot en général qu'il veut bien avoir la bonté de dire de lui-même. Il peut très-aisément, et sans se compromettre, encourager les sentimens favorables qu'on me conserve; il peut faire regarder comme une chose honnête, et même honorable, de revoir un ancien camarade en poësie, en académie, et non pas en visage. Il y a du mérite, il y a de la gloire à faire certaines actions, et tout cela peut être représenté sans être mendié, et sans autre dessein que de vouloir échauffer, dans le cœur d'un homme qui se pique de sentimens, les bontés dont votre aimable ambassadeur lui donne l'exemple. C'est d'ailleurs un plaisir de dire à un auteur, que je suis un des plus ardens partisans de sa pièce, et que je la prône partout. Je ne veux point qu'on me donne un éloge. Je ne veux rien, mais je désire ardemment que votre ancien ami parle à votre ancien ami comme vous

1758. parleriez vous-même, et je vous prie de remercier d'avance votre ambaſſadeur.

Il faut que je vous confie, mon cher ange, que je vais paſſer quelques jours à la campagne, chez monſeigneur l'électeur palatin. Je laiſſerai mes nièces ſe réjouir et apprendre des rôles de comédie pendant ma petite abſence. Je ne peux remettre ce voyage: il faut que, pour mon excuſe, vous ſachiez que ce prince m'a donné les marques les plus eſſentielles de ſa bonté; qu'il a daigné faire un arrangement pour ma petite fortune et pour celle de ma nièce; que je dois au moins l'aller voir et le remercier. M. l'abbé de *Bernis* a bien voulu m'envoyer, de la part du roi, un paſſe-port dans lequel ſa Majeſté me conſerve le titre de ſon gentilhomme ordinaire, de façon que mon petit voyage ſe fera avec tous les agrémens poſſibles. J'aimerais mieux, je vous en réponds, en faire un pour venir remercier madame la princeſſe de *Robecq* de la bonté qu'elle a de m'accorder ſon ſuffrage. Elle a bien ſenti que rien ne devait être plus glorieux et plus conſolant pour moi. C'eſt à vous que je dois l'honneur de ſon ſouvenir, et c'eſt par vous que mes remercîmens doivent paſſer. Adieu, mon cher et reſpectable ami, je pars dans quelques jours, et à mon retour je ne manquerai pas de vous écrire.

LETTRE XXVIII. 1758.

A M. DIDEROT.

Aux Délices, 26 de juin.

Vous ne doutez pas, Monsieur, de l'honneur et du plaisir que je me fais de mettre quelquefois une ou deux briques à votre grande pyramide. C'est bien dommage que, dans tout ce qui regarde la métaphysique et même l'histoire, on ne puisse pas dire la vérité. Les articles qui devraient le plus éclairer les hommes sont précisément ceux dans lesquels on redouble l'erreur et l'ignorance du public. On est obligé de mentir, et encore est-on persécuté pour n'avoir pas menti assez. Pour moi, j'ai dit si insolemment la vérité dans les articles *Histoire*, *Idolâtrie* et *Imagination*, que je vous prie de ne les pas donner sous mon nom à l'examen. Ils pourront passer, si on ne nomme pas l'auteur; et s'ils passent, tant mieux pour le petit nombre de lecteurs qui aiment le vrai.

Je vais faire un petit voyage à la cour palatine. Cette diversion m'empêche d'ajouter de nouveaux articles à ceux que M. d'*Argental* veut bien se charger de vous rendre. J'enverrai seulement *Humeur* (*moral*) et je l'adresserai à *Briasson*.

Je vous avais trouvé deux aides maçons, dont l'un est un savant dans les langues orientales, et l'autre un amateur de l'histoire naturelle, qui connaît toutes les curiosités des Alpes, et qui peut donner de bons mémoires sur les fossiles et sur les changemens arrivés

1758. à ce globe ou globule qu'on nomme la terre. Ces deux messieurs ne demandaient qu'un exemplaire, afin de se régler par ce qui a déjà été imprimé. L'un d'eux a fourni quelques articles, mais il ne paraît pas que les libraires veuillent leur faire ce petit présent. Il y a grande apparence qu'on peut se passer de leur secours.

Je souhaite que vos peines vous procurent autant d'avantages que de gloire. Comptez qu'il n'y a personne au monde qui fasse plus de vœux pour votre bonheur, et qui soit plus pénétré d'estime et d'attachement pour vous que le petit fuisse.

LETTRE XXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 30 de juin.

Mon cher ange, quand j'allais partir pour Manheim, madame *du Bocage* est venue juger entre Genève et Rome, et j'ai retardé mon voyage. On a donné pour elle une représentation de la Femme qui a raison; elle en a été si contente qu'elle a voulu absolument vous l'apporter. J'ai obéi dès qu'elle m'a prononcé votre nom. Il est vrai que nous n'espérons, ni elle ni moi, que cette pièce soit aussi-bien jouée à Paris qu'elle l'a été à Genève, à moins que ce ne soit *Préville* qui fasse le principal rôle. Vous avez un *la Thorillière* et un *Bonneval* qui sont l'antipode du comique. Je suis toujours émerveillé de

la diſette où vous êtes de gens à talent. Je ne ſais ſi la Femme qui a raiſon vaut quelque choſe, et ſi l'on n'eſt pas plus difficile à Paris qu'à Genève. J'ignore ſurtout ſi on peut être plaiſant à mon âge; c'eſt à vous à en décider, à donner la pièce, ſi vous la jugez paſſable, et à la jeter au feu, ſi vous la croyez mauvaiſe. Pour Fanime, nous la jouerons encore à Lauſane, s'il vous plaît; après quoi vous en ferez le maître abſolu, comme vous l'êtes de l'auteur. Je vais faire un voyage dont je n'ai pu me diſpenſer; et le ſeul voyage que je voudrais faire m'eſt interdit. Il eſt triſte de courir chez des princes, et de ne pas voir ſon ami. 1758.

J'ai vu enfin les Sept Péchés mortels de M. de *Chauvelin;* c'eſt le plus aimable damné du monde. Je le remercie du huitième péché mortel qu'il veut faire en diſant à qui vous ſavez combien je lui ſuis attaché, &c.

Je me flatte que madame d'*Argental* eſt en bonne ſanté. Mes reſpects à tous les anges. Adieu, mon cher et reſpectable ami. Je me conſole toujours de mon voyage, en eſpérant une lettre de vous à mon retour.

1758.

LETTRE XXX.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Schwetzingen, maiſon de plaiſance de monſeigneur l'électeur palatin, 17 de juillet.

MONSIEUR,

J'AI reçu, en paſſant à Strasbourg, le paquet dont vous m'avez honoré, par le courier de Vienne. J'ai lu toutes vos remarques et toutes vos inſtructions. Je ſuis confirmé dans l'opinion que vous étiez plus capable que perſonne au monde d'écrire l'Hiſtoire de *Pierre le grand*. Je ne ſerai que votre ſecrétaire, et c'eſt ce que je voulais être.

La plus grande difficulté de ce travail conſiſtera à le rendre intéreſſant pour toutes les nations; c'eſt-là le grand point. Pourquoi tout le monde lit-il l'hiſtoire d'*Alexandre*, et pourquoi celle de *Gengis-kan*, qui fut un plus grand conquérant, trouve-t-elle ſi peu de lecteurs?

J'ai toujours penſé que l'hiſtoire demande le même art que la tragédie, une expoſition, un nœud, un dénouement, et qu'il eſt néceſſaire de préſenter tellement toutes les figures du tableau, qu'elles faſſent valoir le principal perſonnage, ſans affecter jamais l'envie de le faire valoir. C'eſt dans ce principe que j'écrirai et que vous dicterez.

Si ma mauvaiſe ſanté et les circonſtances préſentes le permettaient, j'entreprendrais le voyage de

Pétersbourg, je travaillerais sous vos yeux, et j'avancerais plus en trois mois, que je ne ferai en une année loin de vous; mais les peines que vous voulez bien prendre suppléeront à ce voyage. 1758.

Ce que j'ai eu l'honneur d'envoyer à votre excellence n'est qu'une première et légère esquisse du grand tableau dont vous me fournissez l'ordonnance.

Je vois par vos mémoires que le baron de *Stralenheim*, qui nous a donné de meilleures notions de la Russie qu'aucun étranger, s'est pourtant trompé dans plusieurs endroits. Je vois que vous relevez aussi quelques méprises dans lesquelles est tombé M. le général *le Fort* lui-même, dont la famille m'a communiqué les mémoires manuscrits. Vous contredites surtout un manuscrit très-précieux, que j'ai depuis plusieurs années, de la main d'un ministre public qui résida long-temps à la cour de *Pierre le grand*; il dit bien des choses que je dois omettre, parce qu'elles ne sont pas à la gloire de ce monarque, et qu'heureusement elles sont inutiles pour le grand objet que nous nous proposons.

Cet objet est de peindre la création des arts, des mœurs, des lois, de la discipline militaire, du commerce, de la marine, de la police, &c., et non de divulguer, ou des faiblesses ou des duretés qui ne sont que trop vraies; il ne faut pas avoir la lâcheté de les désavouer, mais la prudence de n'en point parler, parce que je dois, ce me semble, imiter *Tite-Live* qui traite les grands objets, et non *Suétone* qui ne raconte que la vie privée.

J'ajouterai qu'il y a des opinions publiques qu'il est bien difficile de combattre. Par exemple, *Charles XII*

1758. avait en effet une valeur personnelle dont aucun prince n'approche. Cette valeur, qui aurait été admirable dans un grenadier, était peut-être un défaut dans un roi.

M. le maréchal de *Schwerin*, et d'autres généraux qui servirent sous lui, m'ont dit que, quand il avait arrangé le plan général d'un combat, il leur laissait tous les détails; qu'il leur disait: *faites donc vîte, toutes ces minuties dureront-elles encore long-temps;* et il partait le premier à la tête de ses drabans, se fesait un plaisir de frapper et de tuer, et paraissait ensuite, après la bataille, d'un aussi grand sang froid que s'il fût sorti de table.

Voilà, Monsieur, ce que les hommes de tous les temps et de tous les pays appellent un héros; mais c'est le vulgaire de tous les temps et de tous les pays qui donne ce nom à la soif du carnage. Un roi soldat est appelé un héros; un monarque dont la valeur est plus réglée et moins éblouissante; un monarque législateur, fondateur et guerrier, est le véritable grand-homme, et le grand-homme est au-dessus du héros. Je crois donc que vous serez content quand je ferai cette distinction. Permettez-moi de soumettre à vos lumières une observation plus importante. *Oléarius*, et depuis le comte de *Carlisle*, ambassadeur à Moscou, regardent la Russie comme un pays où presque tout était encore à faire. Leurs témoignages sont respectables, et si on les contredisait, en assurant que la Russie connaissait dès-lors les commodités de la vie, on diminuerait la gloire de *Pierre I* à qui on doit presque tous les arts; il n'y aurait plus alors de création.

Il se peut que quelques seigneurs aient vécu avec splendeur du temps du comte de *Carlisle;* mais il s'agit d'une nation entière, et non de quelques boyards. Il faut que l'opulence soit générale, il faut que les commodités de la vie se trouvent dans tous les ordres de l'Etat, sans quoi une nation n'est point encore formée, et la société n'a point reçu son dernier degré de perfection. 1758.

Il est peu important que l'on ait porté un manteau par-dessus une soutane; cependant, par pure curiosité, je désire savoir pourquoi, dans toutes les estampes de la relation d'*Oléarius*, les habits de cérémonie sont toujours un manteau par-dessus la soutane, retroussé avec une agrafe. Je ne peux m'empêcher de regarder cet habillement ancien comme très-noble.

Quant au mot tsar, je désirerais savoir dans quelle année fut écrite la Bible slavone, où il est question du tsar *David* et du tsar *Salomon*. J'ai plus de penchant à croire que tsar ou tshar vient de *sha* que de césar; mais tout cela n'est d'aucune conséquence.

Le grand objet est de donner une idée précise et imposante de tous les établissemens faits par *Pierre I*, et des obstacles qu'il a surmontés; car il n'y a jamais eu de grandes choses sans de grandes difficultés.

J'avoue que je ne vois, dans sa guerre contre *Charles XII*, d'autre cause que celle de sa convenance, et que je ne conçois pas pourquoi il voulait attaquer la Suède vers la mer Baltique, dans le temps que son premier dessein était de s'établir sur la mer Noire. Il y a souvent dans l'histoire des problèmes bien difficiles à résoudre.

1758. J'attendrai, Monsieur, les nouvelles instructions dont vous voudrez bien m'honorer sur les campagnes de *Pierre le grand*, sur la paix avec la Suède, sur le procès de son fils, sur sa mort, sur la manière dont on a soutenu les grands établissemens qu'il a commencés, et sur tout ce qui peut contribuer à la gloire de votre empire. Le gouvernement de l'impératrice régnante est ce qui me paraît de plus glorieux, puisque c'est, de tous les gouvernemens, le plus humain.

Un grand avantage dans l'Histoire de Russie, est qu'il n'y a point de querelles avec les papes. Ces misérables disputes qui ont avili l'Occident ont été inconnues chez les Russes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXXI.

AU MEME.

A Schwetzingen, 1 d'auguste.

MONSIEUR,

Les agrémens de la cour palatine ne m'empêchent pas de songer à la gloire de *Pierre le grand*, et au soin que vous prenez de l'immortaliser. Les mémoires que votre excellence a bien voulu m'envoyer feront mes guides. Je ne vous avais envoyé la première esquisse, que pour savoir de vous si l'ordre dans lequel j'ai travaillé est en général conforme à vos

vues. Les faits, les dates s'arrangeront aiſément, et pour peu que j'aye de ſanté, le bâtiment dont vous aurez fourni les matériaux ſera bientôt achevé. 1758.

Permettez-moi, Monſieur, de joindre ici un petit mémoire des nouvelles inſtructions que je demande au ſujet des remarques ſur la première eſquiſſe.

Au reſte, je regarde les médailles de l'impératrice comme la marque la plus flatteuſe de votre bienveillance, et comme un témoignage de la perfection où les arts ſont parvenus dans votre empire.

J'ai eu l'honneur de voir à la cour de l'électeur palatin le jeune M. de *Vorontzof*. Il eſt une preuve que l'eſprit eſt formé de bonne heure dans votre pays; mais vous, Monſieur, vous en êtes une preuve plus frappante. J'apprends que vous n'avez que vingt-cinq ans, et je ſuis étonné de la profondeur et de la multiplicité de vos connaiſſances. De tels exemples redoublent la reconnaiſſance qu'on doit à *Pierre le grand*, d'avoir amené tous les arts dans un pays où les hommes naiſſent avec tant de génie. Mon attachement redouble pour vous, Monſieur, auſſi-bien que la reconnaiſſance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

Mémoire d'inſtructions joint à la lettre.

Le baron de *Stralemberg* n'eſt-il pas en général un homme bien inſtruit? Il dit en effet qu'il y avait ſeize gouvernemens, mais que, de ſon temps, ils furent réduits à quatorze; apparemment depuis lui on a fait un nouveau partage.

La Livonie n'eſt-elle pas la province la plus fertile du Nord? ſi vous remontez en droite ligne quelle province produit autant de froment qu'elle?

1758. Brême étant plus éloignée de la Livonie que Lubeck, et étant bien moins puiſſante, eſt-il vraiſemblable qu'elle ait commercé avec la Livonie avant Lubeck?

En 1714, l'ordre teutonique n'était-il pas ſuzerain de la Livonie? *Albert de Brandebourg* ne céda-t-il pas ſes droits à *Gautier de Plettemberg*, en 1514? et le grand prieur de Livonie ne fut-il pas déclaré prince de l'empire germanique en 1530? Ces faits ſont conſtatés dans la plupart des annaliſtes allemands.

Il eſt dit, dans le petit eſſai envoyé ci-devant, que le capitaine *Chancelor* remonta la rivière de la Dwina, mais il n'eſt point dit qu'il arriva à Moſcou par eau, ce qui eût été abſurde.

On lit dans l'Hiſtoire du commerce de Veniſe, que les Vénitiens avaient bâti le petit bourg qu'ils appelaient Rana, vers la mer Noire, et de là vient le proverbe vénitien *ire a la Rana*. Les Génois s'en emparèrent depuis, cependant les remarques envoyées par M. de *Stralemberg* m'apprennent que les Génois bâtirent Rana.

Pour ce qui regarde les Lapons, il y a grande apparence que, s'étant mêlés avec quelques natifs du nord de la Finlande, leur ſang a pu être altéré; mais j'ai vu, il y a vingt ans, chez le roi *Staniſlas*, deux lapons dont le roi *Charles XII* lui avait fait préſent. Ils étaient probablement d'une race pure; leur beauté naturelle s'était parfaitement conſervée, leur taille était de trois pieds et demi, leur viſage plus large que long, des yeux très-petits, des oreilles immenſes. Ils reſſemblaient à des hommes à peu-près comme les ſinges. Il eſt vraiſemblable que les Samoïèdes ont conſervé toutes leurs grâces, parce qu'ils n'ont pas eu l'occaſion de ſe mêler aux autres nations comme les Lapons ont fait; l'un et l'autre peuple paraît une production de la nature faite pour leur climat, comme leurs rangifères ou rennes. Un vrai lapon, un vrai ſamoïède, un rangifère ont bien l'air de ne point venir d'ailleurs.

Si du temps de ce coſaque qui, ſelon le baron de *Stralemberg*, découvrit et conquit la Sibérie avec ſix cents hommes, les chefs des Sibériens s'appelaient *tſars*, comment ce titre peut-il venir de céſar? eſt-il probable qu'on ſe fût modelé en Sibérie ſur l'empire romain?

Knès ſignifie-t-il originairement duc? Ce mot *duc* aux dixième et onzième ſiècles était abſolument ignoré dans tout le Nord.

Knès ne signifie-t-il pas seigneur? ne répond-il pas originairement au mot *baron?* n'appelait-on pas knès un possesseur d'une terre considérable? ne signifie-t-il pas chef, comme mirza ou kan le signifie? Les noms des dignités ne se rapportent exactement les uns aux autres en aucune langue. 1758.

Je suis bien aise que l'agriculture n'ait jamais été négligée en Russie; elle l'a beaucoup été en Angleterre, et encore plus en France; et ce n'est que depuis environ quatre-vingts ans que les Anglais ont su tirer de la terre tout ce qu'ils en pouvaient tirer. Leur terre est très-fertile en froment, et cependant ce n'est que depuis peu de temps qu'ils sont parvenus à s'enrichir par l'agriculture; il a fallu que le gouvernement donnât des encouragemens à cet art, qui paraît très-aisé et qui est très-difficile.

Je suis fort surpris d'apprendre qu'il était permis de sortir de Russie, et que c'était uniquement par préjugé qu'on ne voyageait pas. Mais un vassal pouvait-il sortir sans la permission de son boyard? un boyard pouvait-il s'absenter sans la permission du czar?

Je voudrais savoir quel nom on donnait à l'assemblée des boyards qui élut *Michel Fédérowitz*. J'ai nommé cette assemblée *sénat*, en attendant que je sache quelle était sa vraie dénomination. Pourrait-on l'appeler diète, convocation? enfin était-elle conforme ou contraire aux lois?

Quand une fois la coutume s'introduisit de tenir la bride du cheval du patriarche, cette coutume ne devint-elle pas une obligation, ainsi que l'usage de baiser la pantoufle du pape? et tout usage dans l'Eglise ne se tourne-t-il pas en devoir?

La question la plus importante est de savoir s'il ne faudra pas glisser légérement sur les événemens qui précèdent le règne de *Pierre le grand*, afin de ne pas épuiser l'attention du lecteur qui est impatient de voir tout ce que ce grand-homme a fait.

On suivra exactement les mémoires envoyés. A l'égard de l'orthographe, on demande la permission de se conformer à l'usage de la langue dans laquelle on écrit; de ne point écrire *Moskwa*, mais *Mosca*, d'écrire Vesonise, Moscou, Alexiovis, &c. On mettra au bas des pages les noms propres tels qu'on les prononce dans la langue russe.

1758. *N. B.* Il ſerait néceſſaire que je fuſſe inſtruit du temps où les diverſes manufactures ont été établies, de la manière dont on s'y eſt pris, et des encouragemens qu'on leur a donnés.

LETTRE XXXII.

A M. LE COMTE D'ALBARET, *à Turin.*

Aux Délices, 16 d'auguſte.

L'ONCLE et la nièce, Monſieur, devraient avoir répondu plutôt à la lettre dont vous les avez honorés; mais l'oncle était malade, et la nièce apprenait ſon rôle. Vous êtes parti dans le temps où nous avions le plus beſoin de vous. Nous avons un petit théâtre à Tourney; et, hors moi, tous les acteurs ſe portent bien. Tous vous regrettent, tous diſent que ſans vous on n'aura qu'une troupe médiocre; mais on vous regrette encore davantage dans la ſociété: vous en feſiez l'agrément. La bonne compagnie de Turin, qui vous poſsède, ne vous permettra pas de la quitter pour venir nous voir. Nous le ſentons avec douleur; mais ſi jamais vous revenez ſur les bords de notre lac, n'oubliez pas ceux qui ſont pénétrés pour vous de tous les ſentimens que vous méritez. Comptez-nous parmi ceux qui vous ſont le plus dévoués, et ſoyez perſuadé ſurtout de l'attachement tendre et reſpectueux du ſolitaire et du malade *V.*

LETTRE

LETTRE XXXIII.

1758.

A M. L'ABBÉ COMTE DE BERNIS,

Au ſujet de ſa promotion au cardinalat.

A Soleure, du 19 d'auguſte.

Le vieux ſuiſſe, Monſeigneur, apprend dans ſes tournées que cette tête qualifiée carrée par M. de *Chavigny*, eſt ornée d'un bonnet qui lui ſied très-bien. Votre éminence doit être excédée des complimens qu'on lui a faits ſur la couleur de ſon habit, que j'ai vue autrefois ſur ſes joues rebondies, et qui, je crois, y doit être encore.

Mes trente-huit confrères ont pu vous ennuyer, et c'eſt un devoir à quoi, moi trente-neuvième, je ne dois pas manquer. Je dois prendre plus de part qu'un autre à cette nouvelle agréable, puiſque vous avez daigné honorer mon métier avant d'être de celui du cardinal de *Richelieu*. Je me ſouviendrai toujours et je m'énorgueillirai que notre *Mécène* ait été *Tibulle*. Gentil *Bernard* doit en être bien fier auſſi.

J'imagine que votre éminence n'a eu ni le temps ni la volonté peut-être de répondre à la propoſition qu'on lui a faite ſur l'Angleterre : ſi vous ne vous en ſouciez pas, je vous jure que je ne m'en ſoucie guère, et que tous mes vœux ſe bornent à vos ſuccès. Je n'imagine pas comment quelques perſonnes ont pu ſoupçonner que mon cœur avait la faibleſſe de pencher un peu pour qui vous ſavez, pour mon

1758. ancien ingrat; on ne laisse pas d'avoir de la politesse, mais on a de la mémoire, et on est attaché aussi vivement qu'inutilement à la bonne cause, qu'il n'appartient qu'à vous de défendre. Je ne suis pas, en vérité, comme les trois quarts des Allemands : j'ai vu par-tout des éventails où l'on a peint l'aigle de Prusse mangeant une fleur de lis; le cheval de Hanovre donnant un coup de pied au cu à M. de *Richelieu;* un courier portant une bouteille d'eau de la reine de Hongrie, de la part de l'impératrice, à madame de *Pompadour*. Mes nièces n'auront pas assurément de tels éventails à mes petites Délices où je retourne. On est prussien à Genève comme ailleurs, et plus qu'ailleurs; mais quand vous aurez gagné quelque bonne bataille ou l'équivalent, tout le monde sera français ou françois.

Je ne sais pas si je me trompe, mais je suis convaincu qu'à la longue votre ministère sera heureux et grand, car vous avez deux choses qui avaient auparavant passé de mode, génie et constance. Pardonnez au vieux suisse ses bavarderies. Que votre éminence lui conserve les bontés dont la belle *Babet* l'honorait. *Misce consiliis jocos.* Agréez le profond et tendre respect d'un suisse qui aime la France, et qui attend la gloire de la France de vous.

LETTRE XXXIV. 1758.

A M. P. ROUSSEAU, *à Liége.*

A Lauſane, le 24 d'auguſte.

En revenant de Schwetzingen, château de monſieur l'électeur palatin, j'ai reçu à mon paſſage les deux lettres que vous avez bien voulu m'écrire. Il eſt vrai que les choſes écrites à M. d'*Arget*, avec la liberté de l'amitié, ne devaient pas être publiques, et que ma lettre n'a pas été imprimée bien fidellement; mais c'eſt-là un des plus légers chagrins qu'on puiſſe avoir dans ce monde. Ces bagatelles ſont confondues dans la foule des malheurs publics.

Je déſire fort que la néceſſité où l'on eſt de chercher des diverſions à tant de déſaſtres, ramène un peu les hommes aux belles-lettres qui ſont conſolantes. Votre journal ſera continuellement une des plus agréables lectures qui puiſſe amuſer les gens de goût. Je n'aurais guère que des fleurs très-fanées à vous offrir pour votre parterre; et d'ailleurs, on dit qu'il y a des épines qui bleſſeraient certains lecteurs délicats. Si jamais je fais des pſaumes, je vous prierai d'en inonder votre livre; mais je le ferais tomber. En attendant, je le lis avec un très-grand plaiſir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1758.

LETTRE XXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 28 d'auguſte.

Me voilà rendu à mon hermitage des Délices, mon divin ange, après un voyage à la cour palatine, auſſi agréable qu'il était néceſſaire. Votre lettre qui m'attendait redouble le ſeul chagrin que je puiſſe avoir, en m'ôtant l'eſpérance de vous embraſſer. Les tantes et les débarbouillées ſont donc d'étranges perſonnes. Il ne faut pas ſonger à réformer des têtes auſſi mal faites. D'ailleurs, mes établiſſemens et les dépenſes conſidérables que j'y ai faites, ne me permettent pas de me tranſplanter. J'avais voulu acheter une terre, uniquement dans la vue d'avoir un bien ſolide que je puſſe laiſſer à mes héritiers, comptant fort peu ſur la nature des autres biens qui peuvent périr en un jour; mais cela eſt encore auſſi difficile que de faire entendre raiſon à des dévotes.

Je me flatte que votre ami a parlé de lui-même; je ſerais fâché qu'on crût que je l'ai prié de faire cette démarche; mais je n'en aurais pas moins d'obligation à vos bontés et aux ſiennes. Vous avez donc auſſi des coliques, mon reſpectable ami? Ce ſerait bien le cas de venir conſulter *Tronchin*, en dépit des tantes; mais ces mêmes coliques vous empêchent de venir dans le temple d'Epidaure, et c'eſt ce qui me déſeſpère. Je vous conjure de me mander des

nouvelles de votre ſanté; ne me laiſſez pas ſans con-
ſolation. Madame *du Bocage* vous a donc montré 1758.
notre Femme qui a raiſon : elle nous a amuſés en Savoie; mais il ſe pourrait, à toute force, que le goût des Pariſiens fût un peu différent de celui des Savoyards. Madame *Denis* ne m'a point encore fait voir vos commentaires critiques. Je ne crois pas en général que Fanime et madame Duru ſoient des perſonnes bien merveilleuſes; elles peuvent avoir quelque ſuccès par le mérite des actrices; mais, entre le ſuccès et la gloire, la différence eſt grande. Je connais des armées et des généraux, qui n'ont eu ni l'un ni l'autre. Toutes les pièces des Français ſont aujourd'hui ſifflées de l'Europe. On dit que nous n'avons ni auteurs, ni acteurs, ni argent pour payer les places : nous voilà *in fece Romuli*. Où eſt le temps où l'on donnait Iphigénie au retour de la campagne de 1672?

Il ne faut ſonger qu'à vivre dans la retraite; et, ſi les choſes continuent à aller du même train, on n'aura plus même de quoi y vivre. Comment ſe porte madame d'*Argental*? Mille tendres reſpects à tous les anges. Madame *Denis* et madame de *Fontaine* vous font mille complimens; et moi, je ſuis pénétré de reconnaiſſance.

1758.

LETTRE XXXVI.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 2 de ſeptembre.

RITORNO dalle ſponde del Reno alle mie Delizzie; quì vedo la ſignora errante ed amabile quì leggo, mio caro cigno di Padova, la voſtra vezzoſa lettera. Siete dunque adeſſo à Bologna *la graſſe*, ed avete laſciato Venezia la ricca. E per tutti i ſanti, perchè non venire al noſtro paeze libero? voi che dilettate nel viaggiare, voi che godete d'amici, d'applauſi, di novi amori, dovunque andate. Vi è più facile di venire trà i papafighi, che non è à me di andare frà i papimani. Ov'è la raccoltà delle voſtre leggiadre opere? dove la potrò io trovare? dove l'avete mandata? per qual via? non lo ſò. Aſpetto li figliuoli per conſolarmi dell' aſſenza del padre. Voi paſſate i voſtri belli anni trà l'amore, e la virtù. *Orazio* vi direbbe:

Quod tu inter ſcabiem tantam et contagia lucri
Nil parvi ſapias, et adhuc ſublimia cures.

Ed il *Petrarca* ſoggiungerebbe,

Non laſciar la magnanima impreſa.

La ſignora di *Bentinck* e, come il re di Pruſſia, condannata dal conſiglio aulico, e queſta povera *Marfiſa* non è ſeguita dà un eſercito per defenderſi.

Cette pauvre miladi *Blakaker*, ou comteſſe de *Pimbêche*, va encore plaider à Vienne. C'eſt bien dommage qu'une femme ſi aimable ſoit ſi malheureuſe; mais je ne vois par-tout que des gens à plaindre, à commencer par le roi de France, l'impératrice, le roi de Pruſſe, ceux qui meurent à leur ſervice, ceux qui s'y ruinent, et à finir par d'*Argens*. 1758.

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas,
Fortunatus et ille Deos qui novit agreſtes.

Le premier vers eſt pour vous, le ſecond pour moi. Pour miladi *Montaigu*, je doute que ſon ame ſoit à ſon aiſe; ſi vous la voyez, je vous ſupplie de lui préſenter mes reſpects.

Farewell flos Italiæ, farewell wiſe man
Whoſe ſagacity has found the ſecret
To part from Argaleon withom being
Moleſted by luin.

Si jamais vous repaſſez les Alpes, ſouvenez-vous de votre ancien ami, de votre ancien partiſan le ſuiſſe *V.*

1758.

LETTRE XXXVII.

A MADAME DU BOCAGE.

Aux Delices, 3 de septembre.

En revoyant, Madame, mon petit hermitage, mon premier devoir eſt de vous remercier, vous et M. *du Bocage*, de l'honneur que vous avez bien voulu faire aux hermites. Je pourrais en concevoir bien de la vanité, je pourrais vous redire ici tout ce que vous avez entendu de Paris juſqu'à Rome; mais vous devez être laſſe de complimens. Permettez-moi ſeulement de vous dire que, malgré tous vos talens et tout votre mérite, je vous ai trouvée la femme du monde la plus ſimple, la plus aiſée à vivre, la plus digne d'avoir des amis, quoique vous ſoyez très-faite pour avoir mieux. Si l'intérêt que j'ai toujours pris, Madame, à vos ſuccès et à votre gloire, pouvait me donner quelques droits à votre amitié, j'oſerais vous la demander inſtamment. Il y a grande apparence que je finirai, dans la retraite, une vieilleſſe infirme; mais ce ſera pour moi une grande conſolation de pouvoir compter ſur la bienveillance d'une perſonne qui fait tant d'honneur à ſon ſiècle et à ſon ſexe. Quel triſte ſiècle, Madame! et que la diſette des talens, en tout genre, eſt effrayante! Je ne vois que des livres ſur la guerre, et nous ſommes battus par-tout. Que de brochures ſur la marine et ſur le commerce! et notre commerce et

notre marine s'anéantiſſent. Que de fades raiſonneurs qui ont un peu d'eſprit! et il n'y a pas un homme de génie. Notre ſiècle vit ſur le crédit du ſiècle de *Louis XIV*. On parle, il eſt vrai, dans les pays étrangers, la langue que les *Paſcal*, les *Deſpréaux*, les *Boſſuet*, les *Racine*, les *Molière* ont rendue univerſelle, et c'eſt dans notre propre langue qu'on dit aujourd'hui dans l'Europe que les Français dégénèrent. S'il y a quelque homme de mérite en France, il eſt perſécuté : *Diderot*, d'*Alembert* n'y trouvent que des ennemis. *Helvétius* a fait, dit-on, un excellent ouvrage, et on s'efforce de le rendre criminel. Il faut, Madame, que le petit nombre des ſages, ne s'expoſe pas à la méchanceté des fous : il faut qu'ils vivent enſemble, et qu'ils fuient le public. 1758.

J'ai eu la faibleſſe, Madame, de laiſſer ſortir, de notre petit coin des Alpes, cette Femme qui a raiſon. Si elle avait raiſon, elle n'aurait pas fait le voyage de Paris : c'eſt un amuſement de ſociété ; mais vous avez voulu la porter à M. d'*Argental*. J'ai été trop flatté de vos bontés, pour réſiſter à vos ordres; mais il faudra que cette bagatelle, qui a ſervi à nous amuſer, reſte dans les mains de nos amis. Je ſuis las du triſte métier de paraître en public : cela eſt pardonnable dans le temps des illuſions, et ce temps eſt paſſé pour moi. J'aime les Muſes pour elles-mêmes, comme *Fénélon* voulait qu'on aimât DIEU; mais je redoute le public. Que revient-il de ſe commettre avec lui? de l'embarras, des tracaſſeries de comédiens, des jalouſies d'auteurs, des critiques, des calomnies. On n'entend point à cent lieues le petit

1758. bruit des louanges; celui des sifflets est perçant, et porte au bout du monde. Pourquoi troubler mon repos, que j'ai cherché, et que j'ai trouvé après tant d'orages?

Vos bontés pour moi sont plus précieuses, sans doute, que toute la petite fumée de la vaine gloire dont il n'arrive pas un atome dans mon hermitage; j'y ai vu la vraie gloire, quand je vous y ai possédée; je n'en veux pas d'autre.

Tous les habitans de notre retraite se joignent à moi, Madame, pour vous dire combien vous êtes aimable. Conservez quelque bonté, je vous en conjure, pour le vieux suisse *Voltaire*, à qui vous faites encore aimer la France, et qui est plein pour vous de respect, d'estime et de tous les sentimens que vous méritez.

LETTRE XXXVIII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 17 de septembre.

Il faut reprendre où nous en étions, mon ancien ami. J'ai été un peu de temps par monts et par vaux; me voilà rendu à ma famille et à mes amis, dans mes chères Délices. Que faites-vous? où êtes-vous? avez-vous reçu un manuscrit concernant la Russie, que M. l'abbé *Menet* doit vous avoir remis? Il y a un domestique de madame de *Fontaine* qui repartira bientôt pour notre lac; je vous ferai très-obligé d'envoyer le manuscrit chez elle. Je suppose que

vous êtes toujours chez madame de *Montmorenci*, et que votre vie est douce et tranquille; j'en connais qui ne le sont pas. Je n'ai pas été précisément aux champs de *Mars*, mais j'étais assez près de ces vilains champs, quand les Hanovriens battaient une aile de notre armée, prenaient Dusseldorff, et repassaient le Rhin à leur aise. Mes chers Russes sont venus depuis d'Archangel et d'Astracan, pour se faire égorger à Custrin. Nous sommes malheureux sur terre et sur mer; et on dit que l'artillerie prussienne porte jusqu'à Paris, où elle estropie la main droite de nos payeurs des rentes. Je suis honteux d'être chez moi paix et aise, et d'avoir quelquefois vingt personnes à dîner, quand les trois quarts de l'Europe souffrent. 1758.

J'avais lu, dans un journal, que M. *Helvétius* a fait un livre sur l'esprit, comme un seigneur qui chasse sur ses terres; un livre très-bon, plein de littérature et de philosophie, approuvé par un premier commis des affaires étrangères; et j'apprends aujourd'hui qu'on a condamné ce livre, et qu'il le désavoue, comme un ouvrage dicté par le diable. Je voudrais bien lire ce livre, pour le condamner aussi: tâchez de me le procurer. Vous voyez, sans doute, quelquefois cet infernal *Helvétius;* demandez-lui son livre pour moi. Mais vous êtes un paresseux, un *perdigiorno;* vous n'en ferez rien. Je vous connais, allons, courage; remuez-vous un peu. Je suis aussi paresseux que vous, et je viens de faire trois cents lieues. On dit que cela est fort sain, cependant je ne m'en porte pas mieux: une de vos lettres me fera probablement beaucoup de bien. Je suis toujours tout ébaubi d'être venu à mon âge avec une

1758. santé si maudite. Vous qui êtes, à peu de chose près, mon contemporain, et qui êtes gras comme un moine, n'oubliez pas le plus maigre des suisses, qui vous aime de tout son cœur.

P. S. Qu'est-ce qu'un livre de *Jean-Jacques*, contre la comédie? *Jean-Jacques* est-il devenu père de l'Eglise?

LETTRE XXXIX.

A M. VERNES.

23 de septembre.

All that is, is right,

VOILA deux rois assassinés en deux ans, la moitié de l'Allemagne dévastée, quatre cents mille hommes massacrés, &c. &c. &c.

Quelques curieux disent que les révérends pères de la compagnie de *Jésus-Christ* ont empoisonné le roi d'Espagne, et prétendent en avoir des preuves; *ipsi viderint.* Tout le monde crie dans les rues à Paris: *mangeons du jésuite, mangeons du jésuite.* C'est dommage que ces paroles soient tirées d'un livre détestable qui semble supposer le péché originel et la chute de l'homme, que vous niez vous autres damnés de sociniens, qui niez aussi la chute d'*Adam*, la divinité du verbe, la procession du Saint-Esprit, et l'enfer.

Nous sommes un peu brouillés pour les odes,

cependant ma rapsodie sera à vos ordres ; mais il faudra venir dîner quelque jour avec nous ; car, tout soi-disant prêtre que vous êtes, et tout orthodoxe que je suis, je vous aime de tout mon cœur. 1758.

Gratias ago du journaliste anglais ; c'est un bon vivant.

LETTRE XL.

A M. PILAVOINE, *à Surate.*

Aux Délices, près de Genève, le 25 de septembre.

Je suis très-flatté, Monsieur, que vous ayez bien voulu, au fond de l'Asie, vous souvenir d'un ancien camarade. Vous me faites trop d'honneur de me qualifier de *bourgeois de Genève*. Tout amoureux que je suis de ma liberté, cette maîtresse ne m'a pas assez tourné la tête pour me faire renoncer à ma patrie. D'ailleurs, il faut être huguenot pour être citoyen de Genève ; et ce n'est pas un si beau titre, pour qu'on doive y sacrifier sa religion ; cela est bon pour *Henri IV*, quand il s'agit du royaume de France, et peut-être pour un électeur de Saxe, quand il veut être roi de Pologne ; mais il n'est pas permis aux particuliers d'imiter les rois.

Il est vrai qu'étant fort malade, je me suis mis entre les mains du plus grand médecin de l'Europe, monsieur *Tronchin*, qui réside à Genève ; je lui dois la vie. J'ai acheté dans son voisinage, moitié sur le territoire de France, moitié sur celui de Genève, un

1758. domaine assez agréable, dans le plus bel aspect de la nature. J'y loge ma famille, j'y reçois mes amis, j'y vis dans l'abondance et dans la liberté. J'imagine que vous en faites à peu-près autant à Surate, du moins je le souhaite.

Vous auriez bien dû, en m'écrivant de si loin, m'apprendre si vous êtes content de votre sort, si vous avez une nombreuse famille, si votre santé est toujours ferme. Nous sommes à peu-près du même âge, et nous ne devons plus songer l'un et l'autre qu'à passer doucement le reste de nos jours. Le climat où je suis n'est pas si beau que celui de Surate; les bords de l'Inde doivent être plus fertiles que ceux du lac Leman. Vous devez avoir des ananas, et je n'ai que des pêches; mais il faut que chacun fasse son propre bonheur dans le climat où le ciel l'a placé.

Adieu, mon ancien camarade; je vous souhaite des jours longs et heureux, et suis de tout mon cœur, votre, &c.

LETTRE XLI. 1758.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 3 d'octobre.

Urbis amator, credule galle,

Vous êtes donc tous fous avec votre bataille du 26. Le fait eſt que les Ruſſes ont perdu environ quinze mille hommes le 25, et n'avaient nulle envie de ſe battre le 26; que *Frédéric*, après les avoir vaincus, et les avoir mis hors d'état de pénétrer plus avant, a couru dégager ſon frère; qu'il a fait repaſſer les montagnes au comte de *Daun*, et qu'on eſt à peu-près au même état où l'on était avant cette funeſte guerre.

Maupertuis crèverait s'il ſavait que le roi ſon maître m'a écrit deux lettres depuis ſa bataille de Cuſtrin; mais je n'en ſuis ni énorgueilli, ni ſéduit.

Les deux couplets ſur le livre d'*Helvétius* ſont aſſez jolis; mais il me paraît qu'en général il y a beaucoup d'injuſtice et bien peu de philoſophie à taxer de matérialiſme l'opinion que les ſens ſont les ſeules portes des idées. L'apôtre de la raiſon, le ſage *Locke*, n'a pas dit autre choſe; et *Ariſtote* l'avait dit avant lui. Le gros de votre nation ne ſera jamais philoſophe, quelque peine qu'on prenne à l'inſtruire.

J'ai reçu les manuſcrits concernant la Ruſſie; ce ſont des anecdotes de médiſance, et, par conſéquent, cela n'entre pas dans mon plan.

1758. Pour *Jean-Jacques*, il a beau écrire contre la comédie, tout Genève y court en foule. La ville de *Calvin* devient la ville des plaisirs et de la tolérance. Il est vrai que je ne vais presque jamais à Genève; mais on vient chez moi, ou plutôt chez mes nièces: mon hermitage est charmant dans la belle saison.

Je vous suis très-obligé, mon cher et ancien ami, du livre (*) que vous me destinez. Le bruit qu'a fait ce livre m'a engagé à relire *Locke*. J'avoue qu'il est un peu diffus; mais il parlait à des esprits prévenus et ignorans, auxquels il fallait présenter la raison sous tous les aspects et sous toutes les formes. Je trouve que ce grand-homme n'a pas encore la réputation qu'il mérite. C'est le seul métaphysicien raisonnable que je connaisse; et, après lui, je mets *Hume*.

Bonsoir; il est vrai que je me suis amusé avec la Femme qui a raison; mais c'est pour notre troupe, et non pour la vôtre: *Scurror mihi, non populo.*

Madras pris! quel conte! Il n'y a que des *la Bourdonnais* qui le prennent. Ils en ont été bien payés!

(*) De l'Esprit, par *M. Helvétius*.

LETTRE

LETTRE XLII. 1758.

A M. DE FORMONT.

Mon cher philosophe, votre souvenir m'enchante; vous êtes un gros et gras épicurien de Paris, et moi un maigre épicurien du lac de Genève; il est bon que les frères se donnent quelquefois signe de vie. Madame *du Deffant* est plus philosophe que nous deux, puisqu'elle supporte si constamment la privation de la vue, et qu'elle prend la vie en patience. Je m'intéresse tendrement, non pas à son bonheur, car ce fantôme n'existe pas, mais à toutes les consolations dont elle jouit, à tous les agrémens de son esprit, aux charmes de sa société délicieuse. Je voudrais bien en jouir, sans doute, de cette société délicieuse, j'entends de la vôtre et de la sienne; mais allez vous faire... avec votre Paris; je ne l'aime point, je ne l'ai jamais aimé. Je suis cacochyme; il me faut des jardins, il me faut une maison agréable dont je ne sorte guère, et où l'on vienne; j'ai trouvé tout cela, j'ai trouvé les plaisirs de la ville et de la campagne réunis, et surtout la plus grande indépendance. Je ne connais pas d'état préférable au mien; il y aurait de la folie à vouloir en changer. Je ne sais si j'aurai cette folie; mais, au moins, c'est un mal dont je ne suis pas attaqué à présent, malgré toutes vos grâces. Je ne regrette ni Iphigénie en Crimée, ni Hypermnestre; je crains seulement plus encore pour la perte des fonds publics, que pour celle des talens; la compagnie des Indes, le commerce, la marine, me

1758. paraiſſent encore plus en décadence que le bon goût; jamais on n'a tant fait de livres ſur la guerre, et jamais nos armes n'ont été plus malheureuſes. J'ai trente volumes ſur le commerce, et il dépérit. Ni les livres ſur l'eſprit et ſur la matière, ni les arrêts du conſeil ſur ces livres, ne remédieront à tant de maux.

Que dites-vous de la défaite de mes Ruſſes? C'eſt bien pis qu'à Narva; tout eſt mort, ou bleſſé, ou pris. Il y a eu trois batailles conſécutives. Les Pruſſiens n'ont eu que trois mille hommes de tués; mais ils ont dix mille bleſſés au moins. Si le comte de *Daun* tombait ſur eux dans ces circonſtances, peut-être ferait-il aux Pruſſiens ce que ceux-ci ont fait aux Ruſſes. Il y a une tragédie anglaiſe dans laquelle le ſouffleur vient annoncer à la fin que tous les acteurs de la pièce ont été tués; cette cruelle guerre pourra bien finir de même.

Nota qu'il n'eſt pas vrai qu'on ait battu trois fois les Ruſſes, comme on le dit; c'eſt bien aſſez d'une.

Préſentez, je vous en prie, mes très-tendres reſpects à madame *du Deffant;* et ſouvenez-vous quelquefois du vieux ſuiſſe *Voltaire* qui vous aimera toujours.

LETTRE XLIII. 1758.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 4 d'octobre.

Que les Ruſſes ſoient battus, mon cher et ancien ami, que Louisbourg ſoit pris, qu'*Helvétius* ait demandé pardon de ſon livre, qu'on débite à Paris de fauſſes nouvelles et de mauvais vers, que le parlement de Paris ait fait pendre un huiſſier pour avoir dit des ſottiſes, ce n'eſt pas ce dont je m'inquiéte; mais M. *A.... de L.....*, et quatre années qu'il me doit, ſont le grave ſujet de ma lettre. Peut-être M. *A....* me croit-il mort; peut-être l'eſt-il lui-même. S'il eſt en vie, où eſt-il? s'il eſt mort, où ſont ſes héritiers? Dans l'un et l'autre cas, à qui dois-je m'adreſſer pour vivre?

Pardonnez, mon ancien ami; à tant de queſtions. Je me trouve un peu embarraſſé; j'ai eſſuyé coup ſur coup plus d'une banqueroute. Notre ami *Horace* dit tranquillement:

Det vitam, det opes, animum æquum mî ipſe parabo.

Vraiment, je le crois bien. Voilà un grand effort! Il n'avait pas affaire à la famille de *Samuel Bernard* et à M. *A.... de L.....* Ce petit babouin crut faire un bon marché avec moi, parce que j'étais fluet et maigre; *vivimus tamen*, et peut-être *A.... occidit* dans ſon marquiſat.

1758. Qu'il ſoit mort ou vivant, il me ſemble que j'ai beſoin d'un honnête procureur normand. En connaîtriez-vous quelqu'un dont je puſſe employer la proſe?

Mais vous, que faites-vous dans votre jolie terre de Launay? Bâtiſſez-vous? plantez-vous? avez-vous la faibleſſe de regretter Paris? ne mépriſez-vous pas la frivolité qui eſt l'ame de cette grande ville? Vous n'êtes pas de ceux qui ont beſoin qu'on leur diſe:

Omitte mirari beatæ
Fumum et opes ſtrepitumque Romæ.

Cependant, on dit que vous êtes encore à Paris; j'adreſſe ma lettre rue Saint-Pierre, pour vous être renvoyée à Launay, ſi vous avez le bonheur d'y être. Adieu, je vous embraſſe.

Niſi quod non ſimul eſſem, cætera lætus.

LETTRE XLIV.

A M. THIRIOT.

13 d'octobre.

M. *Helvétius* m'a envoyé ſon Eſprit, mon ancien ami; ainſi vous voilà délivré du ſoin de me le faire parvenir: je ne veux pas avoir double eſprit comme *Eliſée*. Je ſuis peu au fait des cabales de votre Paris et de votre Verſailles; j'ignore ce qui a excité un ſi grand ſoulèvement contre un philoſophe eſtimable qui (à l'exemple de St *Matthieu*) a quitté la finance

pour suivre la vérité. Il ne s'agit, dans son livre, que de ces pauvres et inutiles vérités philosophiques, qui ne sont tort à personne, qui sont lues par très-peu de gens, et jugées par un plus petit nombre encore en connaissance de cause. Il y a tel homme dont la simple signature, mise au bas d'une pancarte mal écrite, fait plus de mal à une province que tous les livres des philosophes n'en pourront jamais causer; cependant ce sont ces philosophes, incapables de nuire, qu'on persécute. 1758.

Je ne suis pas de son avis en bien des choses, il s'en faut beaucoup; et, s'il m'avait consulté, je lui aurais conseillé de faire son livre autrement; mais, tel qu'il est, il y a beaucoup de bon, et je n'y vois rien de dangereux: on dira peut-être que j'ai les yeux gâtés.

Il faut qu'*Helvétius* ait quelques ennemis secrets qui aient dénoncé son livre aux sots, et qui aient animé les fanatiques. Dites-moi donc ce qui lui a attiré un tel orage; il y a cent choses beaucoup plus fortes dans l'Esprit des lois, et surtout dans les Lettres persanes. Le proverbe est donc bien vrai, qu'il n'y a qu'heur et malheur en ce monde.

Au lieu de me faire avoir cet Esprit, pourriez-vous avoir la charité de m'indiquer quelque bon Atlas nouveau, bien fait, bien net, où mes vieux yeux vissent commodément le théâtre de la guerre et des misères humaines. Je n'ai que d'anciennes cartes de géographie; c'est peut-être le seul art dans lequel les derniers ouvrages sont toujours les meilleurs. Il n'en est pas de même, à ce que je vois, des pièces de théâtre, des romans, des vers, des ouvrages de morale, &c.

1758. Je dicte ce rogaton, mon cher ami, parce que je suis un peu malade aujourd'hui ; mais j'ai toujours assez de force pour vous assurer de ma main que je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE XLV.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 10 de novembre.

Mon affaire avec le marquis *A*.... est fort sérieuse, mon cher et ancien ami ; mais vous l'avez rendue si plaisante par votre aimable lettre, que je ne peux plus m'affliger. Le *constat de cadavere* me fait encore pouffer de rire. Je crois ce puant marquis bien en colère que je vive encore, et que j'aye douté de son existence. Ce petit gnome ne vous a donc pas répondu ; je le ferai *ester à droit*, de pardieu, fût-ce dans Argentan en Basse-Normandie. Je vous suis doublement obligé de vos bons conseils et de vos bonnes plaisanteries.

Je vois qu'il n'est pas aisé de trouver un procureur honnête homme, encore moins un marquis qui paye ses dettes. Cet *A*.... doit être furieusement grand seigneur ; car, non-seulement il ne paye point ses créanciers, mais il ne daigne pas leur faire civilité. Cet *A*.... n'est point du tout poli.

Vous allez donc à Paris, mon cher ami, chercher le plaisir, et ne le point trouver ; jouir de la ville, et ne l'aimer ni ne l'estimer, et y attendre le moment

de retourner à votre charmante terre. Pour moi, j'ai renoncé aux villes; j'ai acheté une assez bonne terre à deux lieues de mes Délices, je ne voyage que de l'une à l'autre; et, si j'entreprenais de plus grandes courses, ce ne serait que pour vous. 1758.

Le roi de Prusse m'écrit souvent qu'il voudrait être à ma place: je le crois bien; la vie des philosophes est bien au-dessus de celle des rois. Le maréchal de *Daun* et le greffier de l'empire instrumentent toujours contre *Frédéric*. Les uns le vantent, les autres l'abhorrent; il n'a qu'un plaisir, c'est de faire parler de lui. J'ai cru autrefois que ce plaisir était quelque chose, mais je m'aperçois que c'est une sottise; il n'y a de bon que de vivre tranquille dans le sein de l'amitié. Je vous embrasse de tout mon cœur; madame *Denis* en fait autant.

LETTRE XLVI.

A M. DIDEROT, *à Paris.*

Aux Délices, 16 de novembre.

Je vous remercie du fond de mon cœur, Monsieur, de votre attention et de votre nouvel ouvrage (*). Il y a des choses tendres, vertueuses, et d'un goût nouveau, comme dans tout ce que vous faites; mais permettez-moi de vous dire que je suis affligé de vous voir faire des pièces de théâtre qu'on ne met point

(*) Le Père de famille, imprimé en 1758, et représenté en 1761.

1758. au théâtre, autant que je suis fâché que *Rousseau* écrive contre la comédie, après avoir fait des comédies.

J'attends avec impatience votre nouveau tome de l'Encyclopédie : je m'intéresse bien vivement à ce grand ouvrage et à son auteur; vous méritiez d'avoir été mieux secondé. J'aurai la hardiesse de vouloir que l'article *Idolâtrie* soit de moi, s'il a passé; et j'aurais désiré que d'autres articles importans eussent été écrits avec la même passion pour la vérité. Nous étions indignés, l'autre jour, au mot *Enfer*, de lire que *Moïse* en a parlé : une fausseté si évidente révolte.

Vingt articles de métaphysique, et en particulier celui d'*Ame*, sont traités d'une manière qui doit bien déplaire à votre cœur naïf et à votre esprit juste. Je me flatte que vous ne souffrirez plus des articles tels que celui de *Femme*, de *Fat*, &c., ni tant de vaines déclamations, ni tant de puérilités et de lieux communs sans principes, sans définitions, sans instructions. Jugez, à ma franchise, de l'intérêt que votre grande entreprise m'a inspiré.

Je n'ai pu, malgré cet intérêt, travailler beaucoup à votre nouveau tome. J'ai acheté, à deux lieues de mes Délices, une terre encore plus retirée, où je compte finir mes jours dans la tranquillité, mais où je me vois obligé de me donner beaucoup de soins les premières années. Ces soins sont amusans, et les travaux de la campagne me paraissent tenir à la philosophie : les bonnes expériences de physique sont celles de la culture de la terre. Dans cet heureux oubli d'un monde pervers et frivole, j'interromprai mes travaux avec joie, quand vous me demanderez

des articles intéressans dont d'autres personnes ne se feront point chargées. 1758.

Adieu, Monsieur; honorez de quelque amitié un homme qui vous est attaché comme il voudrait que tous les philosophes le fussent, et qui est extrêmement sensible à tous vos talens.

LETTRE XLVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Ferney, le 25 de novembre, mais écrivez toujours aux Délices.

VOTRE amitié pour moi a donc la malice, mon cher ami, de tarabuster le marquis *A*.... et de lui faire sentir que quelquefois les plus grands seigneurs ne laissent pas d'être obligés de payer leurs dettes, malgré les grands services qu'ils rendent à l'Etat. Il ne veut pas m'écrire; vous verrez qu'il s'est rouillé en province. Cependant un bas-normand peut hardiment écrire à un suisse. Le petit bon homme de marquis veut donc me donner une assignation sur son trésor royal, et, de quatre années, m'en payer une à cause des dépenses qu'il fait à la guerre! Je ferai signifier à monseigneur que je ne l'entends pas ainsi, et que, lui ayant joué le tour de vivre jusqu'à la fin de cette présente année, je veux être payé de mon *dû* ou *deu*. On écrivait autrefois *deu* ou *dub*, parce que dû est toujours *dubium*; mais *dû*, ou *deu*, ou *dub*, il faut qu'il paye; et, point d'argent, point de suisse. Et M. le surintendant *le Doux* aura beau faire, je

1758. ferai brèche à son trésor : car je bâtis une terre, non pas un marquisat comme Lamotte, non un palais comme le palais d'*A*...., mais une maison commode et rustique, où j'entre, il est vrai, par deux tours entre lesquelles il ne tient qu'à moi d'avoir un pont-levis, car j'ai des mâchicoulis et des meurtrières; et mes vassaux feront la guerre à *la Motte-A*.... *Licet miscere seria jocis*, mais il ne faut pas abandonner le demeurant; *rem suam deserere turpissimum est*, dit *Cicéron*.

Le fait est que j'ai acheté, à une lieue des Délices, une terre qui donne beaucoup de foin, de blé, de paille et d'avoine; et je suis à présent

Rusticus ab normis sapiens crassâque Minervâ.

J'ai des chênes droits comme des pins, qui touchent le ciel, et qui rendraient grand service à notre marine, si nous en avions une. Ma seigneurie a d'aussi beaux droits que Lamotte; et nous verrons, quand nous nous battrons, qui l'emportera.

Nunc itaque et versus et cætera ludicra pono.

Je sème avec le semoir; je fais des expériences de physique sur notre mère commune; mais j'ai bien de la peine à réduire madame *Denis* au rôle de *Cérès*, de *Pomone* et de *Flore;* elle aimerait mieux, je crois, être *Thalie* à Paris; et moi, non : je suis idolâtre de la campagne, même en hiver. Allez à Paris, allez, vous qui ne pouvez encore vous défaire de vos passions.

Urbis amatorem fuscum salvere jubemus
Ruris amatores.

L'ami des hommes, ce M. de *Mirabeau*, qui parle, qui parle, qui parle, qui décide, qui tranche, qui aime tant le gouvernement féodal, qui fait tant d'écarts, qui se blouse si souvent; ce prétendu ami du genre-humain, n'est mon fait que quand il dit: Aimez l'agriculture. Je rends grâce à DIEU, et non à ce *Mirabeau*, qui m'a donné cette dernière passion. Eh bien, quittez donc votre aimable Launay pour Paris; mais retournez à Launay, et regrettez, comme moi, que Launay soit si loin de Ferney. Ecrivez-nous quand vous serez à Paris; parlez-nous des sottises que vous y aurez vues, et aimez toujours vos deux amis du lac de Genève, qui vous aiment de tout leur cœur. 1758.

LETTRE XLVIII.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 4 de décembre.

MONSIEUR,

BENEDETTO sia il cielo che v'a ispirato il gusto del più divino trastullo, che e i valenti uomini e le virtuose donne possano godere, quando sono più di due insieme.

Vous vous adressez tout juste à un homme qui ne rougit point à son âge de jouer encore la comédie avec ses amis. Nous avons à Lausane un très-joli théâtre; j'en fais bâtir un à une terre que j'ai en France, à quelques lieues de la campagne où je suis à présent.

1758. Les femmes se mettent comme elles veulent, sans beaucoup de dépense, surtout point de cornettes; un petit diadème de perles fausses, quelques rubans, des boucles ou un petit bonnet. Une femme, quand elle est jolie, est mieux coiffée pour un écu, qu'une laide pour mille pistoles.

Questo si a detto per i viventi; vengo adesso ai morti. Quand j'ai fait jouer Sémiramis, j'ai fait placer l'ombre dans un coin, au fond du théâtre; elle montait par une estrade sans qu'on la vît monter; elle était entourée d'une gaze noire: tout dépend de la manière dont sont placées les lumières. Cela fait un effet terrible, quand tout est bien disposé; car

Segniùs irritant animos demissa per aurem,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus....

Vous me demandez, Monsieur, si on doit entendre, au premier acte, les gémissemens de l'ombre de *Ninus*; je vous répondrai que, sans doute, on les entendrait sur un théâtre grec ou romain; mais je n'ai pas osé le risquer sur la scène de Paris, qui est plus remplie de petits-maîtres français à talons rouges, que de héros antiques: je ne conseillerais pas non plus qu'on hasardât cette nouveauté sur un petit théâtre resserré, qui ne laisse pas de place à l'illusion.

Le grand-prêtre *Oroès* ne donne point l'épée de *Ninus* à *Arsace* dans le premier acte; il la lui donne dans le quatrième: je sauvai à l'acteur l'embarras de ceindre une épée et d'ôter la sienne, en le faisant venir sans épée sur le théâtre.

Le tonnerre est aisément imité par le bruit d'une

ou deux roues dentelées qu'on fait mouvoir derrière la scène sur des planches; les éclairs se forment avec un peu d'orcanson. 1758.

Voilà, Monsieur, tout ce que je peux répondre aux questions que vous avez bien voulu me faire; mais je ne pourrai jamais répondre dignement à l'honneur que je reçois de vous, ni vous exprimer assez les sentimens que je vous dois.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XLIX.

A M. THIRIOT.

A Ferney, 6 de décembre.

Ce Ferney dont je vous écris, mon ancien ami, est une terre au bord de ce lac que je ne puis abandonner; c'est le supplément des Délices. *Ex nitido fit rustícus.* Mais, au milieu de vingt maçons qui me rebâtissent un château, et parmi les laboureurs à qui je donne de nouvelles charrues à semoir, je n'oublie point mon Atlas. Je veux avoir la terre entière présente à mes yeux dans ma petite retraite; et, tandis que je me promène des Délices à Ferney et à Lausane, je veux que mes yeux se promènent sur la Lusace et sur la Bohème, sur Louisbourg et sur Pondichéri. *Di grazia*, amusez-vous à me faire un bel Atlas, bien complet, bien relié; ayez la bonté de me l'envoyer, par le carrosse de Lyon, à mon ami *Tronchin*, non pas *Tronchin* l'inoculateur, mais *Tronchin* le banquier, qui m'est aussi utile que l'autre. Madame de

1758. *Fontaine* vous payera les débourſés que vous aurez eu la bonté de faire. Vous aimez les livres et vos amis; ainſi je compte vous ſervir à votre goût, en vous feſant exercer votre double métier d'obliger et de bouquiner. Je ſuis un peu mécontent des bouquins nouveaux; mais je me conſole *cum veterum libris*. Dites de moi : *Felix nimiùm, ſua nam bona novit.* Quelle nouvelle ſottiſe avez-vous dans votre pays? *Interim, vale.*

LETTRE L.

A M. L'EVEQUE D'ANNECY.

15 de décembre.

MONSEIGNEUR,

Le curé d'un petit village nommé Moëns, voiſin de ma terre, a ſuſcité un procès à mes vaſſaux de Ferney, et ayant ſouvent quitté ſa cure pour aller ſolliciter à Dijon, il a accablé aiſément des cultivateurs uniquement occupés du travail qui ſoutient leur vie. Il leur a fait pour quinze cents livres de frais, pendant qu'ils labouraient leurs champs, et a eu la cruauté de compter, parmi ſes frais de juſtice, les voyages qu'il a faits pour les ruiner. Vous ſavez mieux que moi, Monſeigneur, combien, dès les premiers temps de l'Egliſe, les ſaints pères ſe ſont élevés contre les miniſtres ſacrés qui emploient aux affaires temporelles le temps deſtiné aux autels. Mais

si on leur avait dit : Un prêtre est venu avec des sergens rançonner de pauvres familles, les forcer de vendre le seul pré qui nourrit tous leurs bestiaux, et ôter le lait à leurs enfans, qu'auraient dit les *Jérôme*, les *Irénée*, les *Augustin*? Voilà, Monseigneur, ce que le curé de Moëns est venu faire à la porte de mon château, sans daigner même me venir parler : je lui ai envoyé dire que j'offrais de payer la plus grande partie de ce qu'il exige de mes communes, et il a répondu que cela ne le satisfesait pas. Vous gémissez, sans doute, que des exemples si odieux soient donnés par des pasteurs catholiques, tandis qu'il n'y a pas un seul exemple qu'un pasteur protestant ait été en procès avec ses paroissiens. Il est humiliant pour nous, il le faut avouer, de voir dans les villages du territoire de Genève des pasteurs hérétiques qui sont au rang des plus savans hommes de l'Europe, qui possèdent les langues orientales, qui prêchent dans la leur avec éloquence, et qui, loin de poursuivre leurs paroissiens pour un arpent de seigle ou de vigne, sont leurs consolateurs et leurs pères : c'est une des raisons qui ont dépeuplé le canton que j'habite. Deux de mes jardiniers ont quitté, l'année précédente, notre religion, pour embrasser la protestante; le village de Rosières avait trente-deux maisons, et n'en a plus qu'une ; les villages de Magni et de Boisi, ne sont plus que des déserts; Ferney est réduit à cinq familles, ayant droit de commune; et ce sont ces cinq pauvres familles qu'un curé veut forcer d'abandonner leurs demeures pour aller chercher, sur le territoire de la florissante Genève, le pain qu'on leur dispute dans les chaumières de leurs pères. 1758.

1758. Je conjure votre zèle paternel, votre humanité, votre religion, non pas d'engager le curé de Moëns à se relâcher des droits que la chicane lui a donnés, cela est impossible; mais à ne pas user d'un droit si peu chrétien dans toute sa rigueur, à donner les délais que donnerait le procureur le plus insatiable, à se contenter de ma promesse que j'exécuterai aussitôt que mes malheureux vassaux auront rempli une formalité de justice préalable et nécessaire. J'attends de vous cette grâce, ou plutôt cette justice.

Je suis, &c.

LETTRE LI.

A M. HELVETIUS.

17 de décembre.

Vos vers semblent écrits par la main d'Apollon,
Vous n'en aurez pour fruit que ma reconnaissance.
Votre livre est dicté par la saine raison:
Partez vîte, et quittez la France.

J'aurais pourtant, Monsieur, quelques petits reproches à vous faire; mais le plus sensible, et qu'on vous a déjà fait sans doute, c'est d'avoir mis l'amitié parmi les vilaines passions: elle n'était pas faite pour si mauvaise compagnie. Je suis plus affligé qu'un autre de votre tort. L'amitié, qui m'a accompagné au pied des Alpes, fait tout mon bonheur; et je désire passionnément la vôtre. Je vous avoue que le sort de votre livre dégoûte d'en faire. Je m'en tiens actuellement à être seigneur de paroisse, laboureur, maçon

maçon et jardinier ; cela ne fait point d'ennemis. Les poëmes épiques, les tragédies et les livres philosophiques rendent trop malheureux. Je vous embrasse ; je vous aime de même, et je présente mes respects à la digne épouse d'un philosophe aimable. 1758.

LETTRE LII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 de décembre.

Mon cher ange, vous étendez les deux bouts de vos ailes sur tous mes intérêts. Vous voulez que je vous voye et qu'Oreste réussisse ; ce seraient-là deux résurrections dont la première me serait bien plus chère que l'autre. Je suis un peu *Lazare* dans mon tombeau des Alpes. Je vous ai envoyé mon visage de *Lazare*, il y a un an ; et si vous tardez à le faire placer à l'académie, sous la face grasse de *Babet*, bientôt je n'en aurai plus du tout à vous offrir. Je deviens plus que jamais pomme tapée. Ne comptez jamais de ma part sur un visage, mais sur le cœur le plus tendre, toujours vif, toujours neuf, toujours plein de vous.

Oui, sans doute, la scène de l'urne est très-changée et très-grecque ; et, croyez-moi, les Français, tout français qu'ils sont, y reviendront comme les Italiens et les Anglais. Ce n'est qu'à la longue que les suffrages se réunissent sur certains ouvrages et sur certaines gens.

Il n'y avait, à mon sens, autre chose à reprendre

1758. que l'instinct trop violent de la nature, dans la scène de la reconnaissance, et pour rendre cet instinct plus vraisemblable et plus attendrissant, il n'y a qu'un vers à changer. *Electre* dit :

D'où vient qu'il s'attendrit ? je l'entends qui soupire.

Voici ce qu'il faut mettre à la place :

ORESTE.

O malheureuse Electre !

ELECTRE.

Il me nomme, il soupire !
Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire ? &c.

A l'égard de la fin, plus j'y pense plus je crois qu'il faut la laisser comme elle est ; et je suis très-persuadé, étant hors de l'ivresse de la composition, de l'amour propre et de la guerre du parterre, que cette pièce bien jouée serait reçue comme Sémiramis, qui manqua d'abord son coup, et qui fait aujourd'hui son effet. Ce serait une consolation pour moi, et de la gloire pour vous, si vous forciez le public à être juste.

Pour Fanime, il y a long-temps que j'y ai donné les coups de pinceau que vous vouliez, et je vous l'enverrais sur le champ, si vous me promettiez que les comédiens n'auraient pas l'insolence d'y rien changer. Ils furent sur le point de faire tomber l'Orphelin de la Chine, en retranchant une scène nécessaire qu'ils ont été obligés de remettre. Ils allèrent jusqu'à donner à un confident un nom qui

est hébreu ; vous sentez combien cela irrite et décourage. La Femme qui a raison est dans le même cas ; mais je vous avoue que j'aime mieux cent fois labourer mes terres, comme je fais, que de me voir exposé à l'humiliation d'être corrigé et gâté par des comédiens. 1758.

Quand je parle de labourer la terre, je parle très à la lettre. Je me sers du nouveau semoir avec succès, et je force notre mère commune à donner moitié plus qu'elle ne donnait. Vous souvenez-vous que, quand je me fis suisse, le président de *Brosses* vous parla de me loger dans un château qu'il a entre la France et Genève. Son château était une masure faite pour des hiboux ; un comté, mais à faire rire ; un jardin, mais où il n'y avait que des colimaçons et des taupes ; des vignes sans raisin, des campagnes sans blé, et des étables sans vaches. Il y a de tout actuellement, parce que j'ai acheté son pauvre comté par bail emphytéotique, ce qui, joint à Ferney, compose une grande étendue de pays qu'on peut rendre aisément fertile et agréable. Ces deux terres touchent presque à mes Délices. Je me suis fait un assez joli royaume dans une république. Je quitterai mon royaume pour venir vous embrasser, mon cher et respectable ami ; mais je ne le quitterais pas assurément pour aucun autre avantage, quel qu'il pût être.

Ne pensez-vous pas que, vu le temps qui court, il vaut mieux avoir de beaux blés, des vignes, des bois, des taureaux et des vaches, et lire les Géorgiques, que d'avoir des billets de la quatrième loterie, des annuités premières et secondes, des billets sur les fermes, et même des comptes à faire à Cadix ?

1758. qu'en dites-vous? *Et de Babeta, quid? et quid de rege hiſpano?* et des nouvelles deſtructions qu'on nous promet pour l'année prochaine?

Prenez du lait, Madame; engraiſſez, dormez, et que tous les anges ſe portent bien.

Je fais tout ce que M. le comte de *la Marche* exige, j'écrirai à *Monin*. J'écris en droiture à 545, qui a daigné m'écrire. Je vous remercie tendrement.

LETTRE LIII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF, *à Moſcou.*

24 de décembre.

MONSIEUR,

J'EUS l'honneur de vous écrire, il y a quatre ou cinq jours; j'ai reçu le 21 de décembre la lettre dont vous m'honorez du 23 d'octobre, et je ne fais à quoi attribuer un ſi long retardement. Je vous réitère mes prières, et je vous fais mes très-humbles remercîmens ſur vos nouveaux mémoires; vous les intitulez: Réponſes à mes objections; permettez-moi d'abord de dire à votre excellence que je n'ai jamais d'objections à faire aux inſtructions qu'elle veut bien me donner; que je fais ſimplement des queſtions, et que je demande des éclairciſſemens à l'homme du monde qui me paraît le plus ſavant dans l'hiſtoire.

Nous ne sommes encore qu'à l'avenue du grand palais que vous voulez bâtir par mes mains, et dont vous me tracez l'ordonnance. Il y a, dans cette avenue, quelques terres incultes, quelques déserts qu'il faut passer vîte. Il est moins question de savoir d'où vient le mot de *tsar*, que de faire voir que *Pierre I* a été le plus grand des tsars. Je me garderai bien de mettre en question si le blé de la Livonie vaut mieux que celui de la Carélie; j'observerai seulement ici, Monsieur, que l'agriculture a été très-négligée dans toute l'Europe jusqu'à nos jours. 1758.

L'Angleterre, dont vous me parlez, est un des pays les plus fertiles en blé; cependant ce n'est que depuis quelques années que les Anglais ont su en faire un objet de commerce immense. La nouvelle charrue et le semoir sont d'une utilité qui semble devoir désormais prévenir toutes les disettes. J'en ai vu beaucoup d'expériences, et je m'en sers avec succès dans deux de mes terres en France, dans le voisinage de Genève. Vous voyez par là que les arts ne se perfectionnent qu'à la longue; et je vois aussi quelles obligations votre empire doit avoir à *Pierre le grand*, qui lui a donné plusieurs arts, et qui en a perfectionné quelques-uns.

Je me servirai du mot de *russien*, si vous le voulez, mais je vous supplie de considérer qu'il ressemble trop à *prüssien*, et qu'il en paraît un diminutif: ce qui ne s'accorde pas avec la dignité de votre empire. Les Prussiens s'appelaient autrefois *Borusses*, comme vous le savez, et, par cette dénomination, ils paraissaient subordonnés aux *Russes*. Le mot de russes a d'ailleurs quelque chose de plus ferme, de plus noble,

1758. de plus original que celui de ruffien ; ajoutez que ruffien reffemble trop à un terme très-défagréable dans notre langue, qui eft celui de ruffien, et la plupart de nos dames prononçant les *ff* comme les *ff*, il en réfulte une équivoque indécente qu'il faut éviter.

Après toutes ces repréfentations, j'en paſſerai par ce que vous voudrez ; mais le grand point, Monſieur, l'objet important et indiſpenſable devant lequel preſque tous les autres diſparaiſſent, eſt le détail de tout ce qu'a fait *Pierre le grand* d'utile et d'héroïque. Vous ne pouvez me donner trop d'inſtructions ſur le bien qu'il a fait au genre-humain. La plupart des gens de lettres de l'Europe me reprochent déjà que je vais faire un panégyrique, et jouer le rôle d'un flatteur ; il faut leur fermer la bouche en leur feſant voir que je n'écris que des vérités utiles aux hommes.

J'eſpère auſſi, Monſieur, que vous voudrez bien me faire parvenir des mémoires fidelles ſur les guerres entrepriſes par *Pierre I*, ſur ſes belles actions, ſur celles de vos compatriotes ; en un mot, ſur tout ce qui peut contribuer à la gloire de l'empire et à la vôtre.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LIV. 1758.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 24 de décembre.

Vous vous trompez, mon ancien ami, j'ai quatre pattes au lieu de deux, un pied à Lausane, dans une très-belle maison pour l'hiver, un pied aux Délices près de Genève, où la bonne compagnie vient me voir; voilà pour les pieds de devant : ceux de derrière sont à Ferney et dans le comté de Tourney que j'ai acheté par bail emphytéotique, du président de *Brosses*.

M. *Crommelin* se trompe beaucoup davantage sur tous les points. La terre de Ferney est aussi bonne qu'elle a été négligée; j'y bâtis un assez beau château; j'ai chez moi la pierre et le bois; le marbre me vient par le lac de Genève. Je me suis fait, dans le plus joli pays de la terre, trois domaines qui se touchent. J'ai arrondi tout d'un coup la terre de Ferney par des acquisitions utiles. Le tout monte à la valeur de plus de dix mille livres de rente, et m'en épargne plus de vingt, puisque ces trois terres défrayent presque une maison où j'ai plus de trente personnes, et plus de douze chevaux à nourrir.

Nave ferar parvâ an magnâ ferar unus et idem.

Je vivrais très-bien comme vous, mon ancien ami, avec cent écus par mois; mais madame *Denis*,

1758. l'héroïne de l'amitié, et la victime de Francfort, mérite des palais, des cuisiniers, des équipages, grande chère et beau feu. Vous faites très-sagement d'appuyer votre philosophie de deux cents écus de rente de plus.

Imbecilla volet tractari mollior ætas.

Et il vous faut :

Mundus victus non deficiente crumenâ.

Nous serons plus heureux, vous et moi, dans notre sphère, que des ministres exilés, peut-être même que des ministres en place. Jouissez de votre doux loisir, moi je jouirai de mes très-douces occupations, de mes charrues à semoir, de mes taureaux, de mes vaches.

Hanc vitam in terris Saturnus agebat.

Quel fracas pour le livre de M. *Helvétius !* voilà bien du bruit pour une omelette ! quelle pitié ! quel mal peut faire un livre lu par quelques philosophes ? J'aurais pu me plaindre de ce livre, et je sais à qui je dois certaine affectation de me mettre à côté de certaines gens ; mais je ne me plains que de la manière dont l'auteur traite l'amitié, la plus consolante de toutes les vertus.

Envoyez-moi, je vous prie, cette abominable justification de la Saint-Barthelemi ; j'ai acheté un ours, je mettrai ce livre dans sa cage. Quoi, on persécute M. *Helvétius*, et on souffre des monstres !

Je ne connais point *Jeanne*, je ne sais ce que c'est; mais je me prépare à mettre en ordre les matériaux qu'on m'envoie de Russie, pour bâtir le monument de *Pierre* le créateur, et j'aime encore mieux bâtir mon château. Je vous remercie tendrement des cartes de ce malheureux univers. 1758.

Tuus V.

LETTRE LV.

A M. SAURIN,

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

Aux Délices, 27 de décembre.

Ah! ah! vous êtes donc de notre tripot, et vous faites de beaux vers, monsieur le philosophe? je vous en félicite, et vous en remercie. Les prêtres d'*Isis* n'ont pas beau jeu avec vous; l'archevêque de Memphis vous lâchera un mandement, et les jésuites de Tanis vous demanderont une rétractation. Quelle est donc cette *Adelle* dont vous parlez? est-ce qu'il y a eu une *Adelle*?

Dites-moi, je vous prie, ce que devient monsieur *Helvétius*. J'aurais un peu à me plaindre de son livre, si j'avais plus d'amour propre que d'amitié. Je suis indigné de la persécution qu'il éprouve.

Non-seulement l'article en question est imprimé dans la seconde édition des *Crammer*, mais il a excité la bile des vieux pasteurs de Lausane. Un prêtre, plus prêtre que ceux de Memphis, a écrit un libelle

1758. à cette occasion : les ministres se sont assemblés; ils ont censuré les trois bons et honnêtes pasteurs que j'avais fait signer en votre faveur. Je les ai tous fait taire. Les avoyers de Berne ont fait sentir leur indignation à l'auteur du libelle contre la mémoire de votre illustre père, et nous sommes demeurés, votre honneur et moi, maîtres du champ de bataille. Au reste, je suis devenu laboureur, vigneron et berger; cela vaut cent fois mieux que d'être à Paris homme de lettres.

Je vous embrasse du fond de mon tombeau et de mon bonheur.

LETTRE LVI.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 27 de décembre.

J'APPRENDS, Madame, que votre ami et votre philosophe *Formont* a quitté ce vilain monde. Je ne le plains pas; je vous plains d'être privée d'une consolation qui vous était nécessaire. Vous ne manquerez jamais d'amis, à moins que vous ne deveniez muette; mais les anciens amis sont les seuls qui tiennent au fond de notre être, les autres ne les remplacent qu'à moitié.

Je ne vous écris presque jamais, Madame, parce que je suis mort et enterré entre les Alpes et le

mont Jura; mais, du fond de mon tombeau, je m'intéreſſe à vous, comme ſi je vous voyais tous les jours. Je m'aperçois bien qu'il n'y a que les morts d'heureux. 1758.

J'entends parler quelquefois des révolutions de la cour, et de tant de miniſtres qui paſſent en revue rapidement, comme dans une lanterne magique. Mille murmures viennent juſqu'à moi, et me confirment dans l'idée que le repos eſt le vrai bien, et que la campagne eſt le vrai ſéjour de l'homme.

Le roi de Pruſſe me mande quelquefois que je ſuis plus heureux que lui; il a vraiment grande raiſon; c'eſt même la ſeule manière dont j'ai voulu me venger de ſon procédé avec ma nièce et avec moi. La douceur de ma retraite, Madame, ſera augmentée, en recevant une lettre que vous aurez dictée; vous m'apprendrez ſi vous daignez toujours vous ſouvenir d'un des plus anciens ſerviteurs qui vous reſtent.

Vous voyez, ſans doute, ſouvent M. le préſident *Hénault;* l'eſtime véritable et tendre que j'ai toujours eue pour lui, me fait ſouhaiter paſſionnément qu'il ne m'oublie pas.

Je ne vous reverrai jamais, Madame; j'ai acheté des terres conſidérables autour de ma retraite; j'ai agrandi mon ſépulcre. Vivez auſſi heureuſement qu'il eſt poſſible; ayez la bonté de m'en dire des nouvelles. Vous êtes-vous fait lire le Père de famille? cela n'eſt-il pas bien comique? Par ma foi, notre ſiècle eſt un pauvre ſiècle auprès de celui de *Louis XIV;* mille raiſonneurs, et pas un ſeul homme de génie; plus de grâces, plus de gaieté; la diſette d'hommes

1758. en tout genre fait pitié; la France subsistera, mais sa gloire, mais son bonheur, son ancienne supériorité..... qu'est-ce que tout cela deviendra?

Digérez, Madame, conversez, prenez patience, et recevez, avec votre ancienne amitié, les assurances tendres et respectueuses de l'attachement du suisse *V.*

LETTRE LVII.

A M. VERNES.

Le.....

J'AI lu enfin Candide: il faut avoir perdu le sens pour m'attribuer cette coïonnerie; j'ai, Dieu merci, de meilleures occupations. Si je pouvais excuser jamais l'inquisition, je pardonnerais aux inquisiteurs du Portugal d'avoir pendu le raisonneur *Pangloss* pour avoir soutenu l'optimisme. En effet, cet optimisme détruit visiblement les fondemens de notre sainte religion; il mène à la fatalité; il fait regarder la chute de l'homme comme une fable, et la malédiction prononcée par DIEU même contre la terre, comme vaine. C'est le sentiment de toutes les personnes religieuses et instruites; elles regardent l'optimisme comme une impiété affreuse.

Pour moi, qui suis plus modéré, je ferais grâce à cet optimisme, pourvu que ceux qui soutiennent ce système ajoutassent qu'ils croient que DIEU, dans une autre vie, nous donnera, selon sa miséricorde, le bien dont il nous prive en ce monde, selon sa

juſtice. C'eſt l'éternité à venir qui fait l'optimiſme, et non le moment préſent. Vous êtes bien jeune pour penſer à cette éternité, et j'en approche. 1758.

Je vous ſouhaite le bien-être dans cette vie et dans l'autre.

P. S. Tâchez, mon prêtre aimable, de ſavoir et de me dire s'il n'y a pas, au moins, cinq cents familles françaiſes dans Genève. Pourquoi ce monſtre de *Caveyrac* dit-il qu'il n'y en a pas cinquante? Il faut confondre cet envoyé du diable, qui veut juſtifier la Saint-Barthelemi, et les cruautés exercées dans la révocation de l'édit de Nantes.

LETTRE LVIII.

A M. DE BASTIDE,

Auteur de l'ouvrage intitulé : le Nouveau ſpectateur ou le Monde.

Je n'imagine pas, monſieur le ſpectateur du monde, que vous projettiez de remplir vos feuilles du monde phyſique. *Socrate*, *Epictète* et *Marc-Aurèle* laiſſaient graviter toutes les ſphères les unes ſur les autres, pour ne s'occuper qu'à régler les mœurs. Eſt-ce donc le monde moral que vous prenez pour objet de vos ſpéculations? Mais que lui voulez-vous à ce monde moral, que les précepteurs des nations ont déjà tant ſermonné avec tant d'utilité?

1758. Il eſt un peu fâcheux pour la nature humaine, j'en conviens avec vous, que l'or faſſe tout, et le mérite preſque rien; que les vrais travailleurs, derrière la ſcène, aient à peine une ſubſiſtance honnête, tandis que des perſonnages en titre fleuriſſent ſur le théâtre; que les ſots ſoient aux nues, et les génies dans la fange; qu'un père déshérite ſix enfans vertueux, pour combler de bien un premier-né qui ſouvent le déshonore; qu'un malheureux, qui fait naufrage ou qui périt de quelque autre façon, dans une terre étrangère, laiſſe au fiſc de cet Etat la fortune de ſes héritiers.

On a quelque peine à voir, je l'avoue encore, ceux qui labourent dans la diſette, ceux qui ne produiſent rien dans le luxe; de grands propriétaires qui s'approprient juſqu'à l'oiſeau qui vole, et au poiſſon qui nage; des vaſſaux tremblans qui n'oſent délivrer leurs maiſons du ſanglier qui les dévore; des fanatiques qui voudraient brûler tous ceux qui ne prient pas DIEU comme eux; des violences dans le pouvoir, qui enfantent d'autres violences dans le peuple; le droit du plus fort feſant la loi, non-ſeulement de peuple à peuple, mais encore de citoyen à citoyen.

Cette ſcène du monde, preſque de tous les temps et de tous les lieux, vous voudriez la changer! voilà votre folie, à vous autres moraliſtes. Montez en chaire avec *Bourdaloue*, ou prenez la plume avec *la Bruyère*, temps perdu: le monde ira toujours comme il va. Un gouvernement, qui pourrait pourvoir à tout, en ferait plus en un an que tout l'ordre des frères prêcheurs n'en a fait depuis ſon inſtitution.

Lycurgue, en fort peu de temps, éleva les Spartiates au-dessus de l'humanité. Les ressorts de sagesse que *Confucius* imagina, il y a plus de deux mille ans, ont encore leur effet à la Chine. 1758.

Mais, comme ni vous ni moi ne sommes faits pour gouverner, si vous avez de si grandes démangeaisons de réforme, réformez nos vertus, dont les excès pourraient à la fin préjudicier à la prospérité de l'Etat. Cette réforme est plus facile que celle des vices. La liste des vertus outrées serait longue; j'en indiquerai quelques-unes; vous devinerez aisément les autres.

On s'aperçoit, en parcourant nos campagnes, que les enfans de la terre ne mangent que fort au-dessous du besoin : on a peine à concevoir cette passion immodérée pour l'abstinence. On croit même qu'ils se sont mis dans la tête qu'ils seront plus sains en fesant jeûner les bestiaux.

Qu'arrive-t-il? les hommes et les animaux languissent, leurs générations sont faibles, les travaux sont suspendus, et la culture en souffre.

La patience est encore une vertu que les campagnes outrent peut-être. Si les exacteurs des tributs s'en tenaient à la volonté du prince, patienter serait un devoir; mais, questionnez ces bonnes gens qui nous donnent du pain, ils vous diront que la façon de lever les impôts est cent fois plus onéreuse que le tribut même. La patience les ruine, et les propriétaires avec eux.

La chaire évangélique a cent fois reproché aux grands et aux rois leur dureté envers les indigens. Cette capitale s'est corrigée à toute outrance : les

1758. antichambres regorgent de ſerviteurs mieux nourris, mieux vêtus que les ſeigneurs des paroiſſes d'où ils ſortent. Cet excès de charité ôte des ſoldats à la patrie, et des cultivateurs aux terres.

Il ne faut pas, monſieur le ſpectateur du monde, que le projet de réformer nos vertus vous ſcandaliſe: les fondateurs des ordres religieux ſe ſont réformés les uns les autres.

Une autre raiſon qui doit vous encourager, c'eſt qu'il eſt peut-être plus facile de diſcerner les excès du bien, que de prononcer ſur la nature du mal. Croyez-moi, monſieur le ſpectateur, je ne ſaurais trop vous le dire, attachez-vous à réformer nos vertus; les hommes tiennent trop à leurs vices.

LETTRE LIX.

A M. DE SOLTIKOF.

Le . . . . . .

J'ABUSE des bontés de M. de *Soltikof*. Je le ſupplie de me mander comment on écrit le nom des ſectaires appelés, dans mes Mémoires, *Kalkoniſtky*, ou *Ratzoniski*, ou *Ralkoniky*, ou *Roskolchiqui*.

Qui ſont donc ces gens-là dont le nom me fait donner au diable?

Et les worsko-jéſuites, ou vlorsko-jéſuites, qui ſont-ils? je n'y entends rien. Tous ces drôles-là ne valent pas la peine qu'on en parle, à moins qu'ils ne ſoient bien ridicules, comme ſont, chez nous, tous nos fanatiques.

LETTRE

LETTRE LX. 1759.

A M. * * *.

Aux Délices, 5 de janvier.

Il n'eſt pas moins néceſſaire, mon très-cher ami, de prêcher la tolérance chez vous que parmi nous. Vous ne ſauriez juſtifier, ne vous en déplaiſe, les lois excluſives ou pénales des Anglais, des Danois, de la Suède, contre nous, ſans autoriſer nos lois contre vous. Elles ſont toutes, je vous l'avoue, également abſurdes, inhumaines, contraires à la bonne politique; mais nous n'avons fait que vous imiter. Je n'ai pu, par vos lois, acheter un tombeau en Sichem. Si un des vôtres croit devoir préférer, pour le ſalut de ſon ame, la meſſe au prêche, il ceſſe auſſitôt d'être citoyen, il perd tout, juſqu'à ſa patrie. Vous ne ſouffririez pas qu'aucun prêtre dît ſa meſſe à voix baſſe, dans une chambre cloſe, dans aucune de vos villes. N'avez-vous pas chaſſé des miniſtres qui ne croyaient pas pouvoir ſigner je ne ſais quel formulaire de doctrine? n'avez-vous pas exilé, pour un oui et un non, de pauvres memnoniſtes pacifiques, malgré les ſages repréſentations des Etats-généraux qui les ont accueillis? n'y a-t-il pas encore un nombre de ces exilés, tranquilles dans les montagnes de l'évêché de Bâle, que vous ne rappelez point? n'a-t-on pas dépoſé un paſteur, parce qu'il ne voulait pas que ſes ouailles fuſſent damnées éternellement? Vous n'êtes pas plus ſages

1759. que nous, convenez-en, mon cher philosophe, et avouez en même temps que les opinions ont plus causé de maux sur ce petit globe, que la peste ou les tremblemens de terre. Et vous ne voulez pas qu'on attaque, à forces réunies, ces opinions! N'est-ce pas faire un bien au monde que de renverser le trône de la superstition, qui arma dans tous les temps des hommes furieux les uns contre les autres? Adorer DIEU; laisser à chacun la liberté de le servir selon ses idées; aimer ses semblables, les éclairer si l'on peut, les plaindre s'ils sont dans l'erreur; ne prêter aucune importance à des questions qui n'auraient jamais causé de troubles si l'on n'y avait attaché aucune gravité: voilà ma religion, qui vaut mieux que tous vos systêmes et tous vos symboles.

Je n'ai lu aucun des livres dont vous me parlez, mon cher philosophe; je m'en tiens aux anciens ouvrages qui m'instruisent, les modernes m'apprennent peu de chose. J'avoue que *Montesquieu* manque souvent d'ordre, malgré ses divisions en livres et en chapitres; que quelquefois il donne une épigramme pour une définition, et une antithèse pour une pensée nouvelle; qu'il n'est pas toujours exact dans ses citations; mais ce sera à jamais un génie heureux et profond, qui pense et fait penser. Son livre devrait être le bréviaire de ceux qui sont appelés à gouverner les autres. Il restera, et les folliculaires seront oubliés.

Quant à tous vos écrits sur l'agriculture, je crois qu'un paysan de bon sens en sait plus que vos écrivains qui, du fond de leur cabinet, veulent apprendre à labourer les terres. Je laboure, et n'écris

pas sur le labourage. Chaque siècle a eu sa marotte. Au renouvellement des lettres, on a commencé par se disputer pour des dogmes et pour des règles de syntaxe; au goût pour la rouille des vieilles monnaies ont succédé les recherches sur la métaphysique, que personne ne comprend. On a abandonné ces questions inintelligibles pour la machine pneumatique et pour les machines électriques, qui apprennent quelque chose : puis tout le monde a voulu amasser des coquilles et des pétrifications. Après cela on a essayé modestement d'arranger l'univers, tandis que d'autres, aussi modestes, voulaient réformer les empires par de nouvelles lois. Enfin, descendant du sceptre à la charrue, de nouveaux *Triptolèmes* veulent enseigner aux hommes ce que tout le monde fait et pratique mieux qu'ils ne disent. Telle est la succession des modes qui changent; mais mon amitié pour vous ne changera jamais. 1759.

LETTRE LXI.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 12 de janvier.

Mon cher ami, je suis malade de bonne chère, de deux terres que je bâtis, de cent ouvriers que je dirige, du cultivateur et du semoir, et de nombre de mauvais livres qui pleuvent. Pardonnez-moi si je ne vous écris pas de ma main: *Spiritus enim promptus est, manus autem infirma.*

1759. Je soupçonne que vous êtes actuellement dans cette grande villace de Paris, où tout le monde craint le matin pour ses rentes, pour ses billets de loterie, pour ses billets sur la compagnie, et où l'on va, le soir, battre des mains à de mauvaises pièces, et souper avec gens qu'on fait semblant d'aimer.

J'ai appris avec douleur la perte de notre ami *Formont;* c'était le plus indifférent des sages: vous avez le cœur plus chaud, avec autant de sagesse, pour le moins. Je le regrette beaucoup plus qu'il ne m'aurait regretté, et je suis étonné de lui survivre. Vivez long-temps, mon ancien ami, et conservez-moi des sentimens qui me consolent de l'absence.

Notre odoriférant marquis a fait un effort qui a dû lui coûter des convulsions; il m'a payé mille écus, par les mains de son receveur des finances. Il faudra que je présente quelquefois des requêtes à son conseil. Le bon droit a besoin d'aide auprès des grands seigneurs, et je vous remercie de la vôtre. Si le marquis savait que j'ai acheté un beau comté, il redouterait ma puissance, et traiterait avec moi de couronne à couronne.

Bonsoir, mon ancien ami. On dit que le cardinal de *Bernis* a la jauniſſe: vous êtes plus heureux que tous ces messieurs-là.

LETTRE LXII. 1759.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Aux Délices, 12 de janvier.

Oui, il y a bien quarante ans, mon charmant gouverneur, que je vis cet enfant pour la première fois, je l'avoue; mais avouez auſſi que je prédis dès-lors que cet enfant ſerait un des plus aimables hommes de France. Si on peut être quelque choſe de plus, vous l'êtes encore. Vous cultivez les lettres et les ſciences, vous les encouragez. Vous voilà parvenu au comble des honneurs, vous êtes à la tête de l'académie de Nancy.

Franchement, vous pourriez vous paſſer d'académies, mais elles ne peuvent ſe paſſer de vous. Je regrette *Formont*, tout indifférent qu'était ce ſage; il était très-bon homme, mais il n'aimait pas aſſez. Madame de *Graffigny* avait, je crois, le cœur plus ſenſible; du moins les apparences étaient en ſa faveur. Les voilà tous deux arrachés à la ſociété dont ils feſaient les agrémens. Madame *du Deffant*, devenue aveugle, n'eſt plus qu'une ombre. Le préſident *Hénault* n'eſt plus qu'à la reine; et vous, qui ſoutenez encore ce pauvre ſiècle, vous avez renoncé à Paris. S'il eſt ainſi, que ferais-je dans ce pays-là? J'aurais voulu m'enterrer en Lorraine, puiſque vous y êtes, et y arriver comme *Triptolème* avec le ſemoir de M. de *Châteauvieux*. Il m'a paru que je ferais mieux de reſter où je ſuis. J'ai combattu les ſentimens de mon

1759. cœur ; mais, quand on jouit de la liberté, il ne faut pas hasarder de la perdre. J'ai augmenté cette liberté avec mes petits domaines ; j'ai acheté le comté de Tourney, pays charmant qui est entre Genève et la France, qui ne paye rien au roi, et qui ne doit rien à Genève. J'ai trouvé le secret que j'ai toujours cherché, d'être indépendant. Il n'y a au-dessus que le plaisir de vivre avec vous.

Mettez-moi, je vous en prie, aux pieds du roi de Pologne : il fait du bien aux hommes tant qu'il peut. Le roi de Prusse fait plus de vers, et plus de mal au genre-humain. Il me mandait l'autre jour que j'étais plus heureux que lui ; vraiment, je le crois bien ; mais vous manquez à mon bonheur.

Mille tendres respects.

LETTRE LXIII.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Au château de Tourney, 7 de février.

Mon ancien ami, on peut, dans une séance académique, reprocher à l'auteur du livre intitulé *l'Esprit*, que l'ouvrage ne répond point au titre, que des chapitres sur le despotisme sont étrangers au sujet, qu'on prouve avec emphase quelquefois des vérités rebattues, et que ce qui est neuf n'est pas toujours vrai ; que c'est outrager l'humanité de mettre sur la même ligne l'orgueil, l'ambition,

l'avarice et l'amitié ; qu'il y a beaucoup de citations fausses, trop de contes puérils, un mélange du style poëtique et boursouflé avec le langage de la philosophie ; peu d'ordre, beaucoup de confusion, une affectation révoltante de louer de mauvais ouvrages, un air de décision plus révoltant encore, &c. &c. On devrait aussi, dans la même séance, avouer que le livre est plein de morceaux excellens. 1759.

Mais on ne peut voir, sans indignation, qu'on persécute, avec cet acharnement continu, un livre que cette persécution seule peut rendre dangereux, en fesant rechercher au lecteur le venin caché qu'on y suppose. On dit que cette vexation odieuse est le fruit de l'intrigue des jésuites qui ont voulu aller par *Helvétius* à *Diderot*. J'estime beaucoup ces deux hommes, et les indignités qu'ils éprouvent me les rendent infiniment chers.

Je vous prie de me dire quel est le conseiller ou président géomètre, métaphysicien, mécanicien, théologien, poëte, grammairien, médecin, apothicaire, musicien, comédien, qui est à la tête des juges de l'Encyclopédie. Il me semble que je vois l'inquisition condamner *Galilée*. L'esprit de vertige est bien répandu dans votre pauvre ville de Paris.

Quelle pitié de fourrer dans leurs caquets un poëme sur la *religion* naturelle ! Les gens un peu instruits savent qu'il y a un poëme sur la *loi* naturelle, dans un recueil d'ouvrages assez connus ; et que le poëme tronqué de la *religion* naturelle est une mauvaise brochure dans laquelle l'auteur est estropié : mais l'auteur ne s'en soucie guère, et sait ce qu'il doit penser des sots et des fous. Il y a long-temps que

1759. j'ai mis entre eux et moi un fil long de plus d'une braſſe.

Quand vous ferez *démontmorencié*, vous feriez bien de venir philoſopher, avant ma mort, dans mes retraites. Il vaut mieux vivre avec ſes amis que d'aller, juſqu'au tombeau, de gîte en gîte et de protection en protection.

Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE LXIV.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 10 de mars.

J'AI reçu par le ſavoyard voyageur, mon ancien ami, votre lettre, vos brochures très-crottées, et la lettre de madame *Bellot*. Je vais lire ſes œuvres, et je vous prie de me mander ſon adreſſe; car, ſelon l'uſage des perſonnes de génie, elle n'a daté en aucune façon; et je ne ſais ni quelle année elle m'a écrit, ni où elle demeure. Pour vous, je ſoupçonne que vous êtes encore dans la rue Saint-Honoré. Vous changez d'hoſpice auſſi ſouvent que les miniſtres de place. Madame de *Fontaine* vous reviendra inceſſamment; elle eſt chargée de vous rembourſer les petites avances que vous avez bien voulu faire pour m'orner l'eſprit.

J'ai lu Candide: cela m'amuſe plus que l'Hiſtoire des Huns et que toutes vos peſantes diſſertations ſur le commerce et ſur les finances. Deux jeunes gens de

Paris m'ont mandé qu'ils ressemblent à *Candide*, comme deux gouttes d'eau. Moi, j'ai assez l'air de ressembler ici au signor *Pococurante;* mais Dieu me garde d'avoir la moindre part à cet ouvrage. Je ne doute pas que M. *Joli de Fleuri* ne prouve éloquemment à toutes les chambres assemblées que c'est un livre contre les mœurs, les lois et la religion. Franchement, il vaut mieux être dans le pays des Oreillons que dans votre bonne ville de Paris. Vous étiez autrefois des singes qui gambadiez; vous voulez être à présent des bœufs qui ruminent: cela ne vous va pas.

1759.

Croyez-moi, mon ancien ami, venez me voir; je n'ai de bœufs qu'à mes charrues.

Si quid novi, scribe; et cum otiosus eris, veni, et vale.

LETTRE LXV.

A M. LE COMTE D'ALBARET, *à Turin.*

Aux Délices, 10 d'avril.

Vous direz, Monsieur, que je suis un paresseux, et vous aurez raison; mais vous connaissez ma détestable santé. Ne jugez point de mes sentimens par ma négligence; croyez que, de tous les paresseux et de tous les malades, je suis celui qui vous est le plus dévoué. Madame *Denis* va rejouer; mais pour moi je renonce au tripot. Je suis trop vieux, et je m'affaiblis tous les jours. Vraiment, je serais charmé de voir la traduction de cette Alzire. Je suis comme les

1759. vieilles qui aiment les portraits dans lesquels elles se trouvent embellies.

Tout ce que vous me dites de madame l'ambassadrice de France se rapporte fort à ce qu'elle nous a laissé entrevoir. Elle paraît pétrie de grâces et de talens. Si j'avais la hardiesse de passer les Alpes, ce serait pour elle, pour M. de *Chauvelin*, pour vous, Monsieur, et non pour entendre des opéra; mais il faut achever ma carrière dans ma retraite. Je suis assez semblable aux girouettes qui ne se fixent que quand elles sont rouillées. Comptez que, malgré mes misères, je sens bien vivement votre mérite et vos bontés; autant en fait madame *Denis*. *Umillimo Voltaire.*

LETTRE LXVI.

A M. THIRIOT.

Le 5 de mai.

MORT-DIEU, mon ancien ami, envoyez-moi au plus vîte *Abraham Chaumeix crucifié;* on dit que c'est-là le titre, c'est au moins quelque chose de semblable. Il pleut des brochures, il en pleuvra toujours, et il faut laisser pleuvoir; mais pour la prophétie d'*Abraham Chaumeix*, ce n'est pas chose à négliger par gens comme nous. Employez le crédit de M. *Bouret* pour me faire tenir *Abraham Chaumeix*.

Vous avez vu sans doute madame de *Fontaine* que nous vous avons renvoyée en assez bonne santé: elle est chargée de payer tous les bijoux que vous m'avez

fait tenir de Paris. Etes-vous encore dans la rue Saint-Honoré ou à l'arsenal ? Je ne sais pas trop où vous prendre ; vous me paraissez un beaucoup plus grand voyageur que moi ; vous faites plus de chemin dans Paris que je n'en ai fait dans l'Europe. Si vous avez la curiosité de voir à Lyon les cours de France et de Naples, je vous conseille de pousser jusqu'à Genève. Pour moi, je vous avertis que, si vous vous contentez de courir d'un bout de Paris à l'autre, et que vous ne veniez point chez moi, je prendrai le parti de venir vous voir. 1759.

Avez-vous pris quelque action dans les fermes générales ? On se plaignait autrefois qu'il y eût quarante de ces messieurs, et aujourd'hui tout le monde l'est ; c'est le royaume qui est fermier général du royaume. Cette opération est tout-à-fait anglaise. Remarquez que, depuis trente ans, nous avons tout pris des Anglais : philosophie, petite vérole, nouvelle charrue et finances. Il ne nous manque que de prendre d'eux l'empire de la marine. Il me semble qu'on veut vous ôter, à vous autres Parisiens, la liberté de penser que vous devez aussi aux Anglais ; mais il est beaucoup plus aisé de tenir une nation dans la stupidité pendant mille ans, comme nous avons eu l'honneur d'y être, que de nous y replonger quand une fois nous en sommes sortis. Frère *Berthier*, frère *Abraham Chaumeix* et leurs semblables auront beau crier que tout est perdu si on se met à avoir le sens commun, les cabales les plus infames auront beau exciter le parlement de Paris à faire des remontrances au roi, et à faire brûler l'Encyclopédie, le roi et les philosophes se moqueront du parlement. Bonsoir.

1759.

LETTRE LXVII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Aux Délices, 5 de mai.

QUE j'écrive de la main de notre ami *Jean-Louis* ou de la mienne, cela eſt égal, ma chère nièce, pourvu que j'écrive. Votre ſœur n'a pas une ſanté bien brillante, et n'eſt pas, à beaucoup près, ſi ingambe que moi. Je ſuis devenu plus grand cultivateur et plus grand architecte que jamais: j'élève des colonnades, et j'ai des charrues vernies; il ne me manque que de tremper mon blé dans de l'eau de lavande. Vous irez, ſans doute, bientôt à Ornoi: vous m'y préparerez, s'il vous plaît, les logis; car ſoyez très-sûre que j'y viendrai radoter avant qu'il ſoit deux ans.

Vous me conſeillez, en attendant, de faire une tragédie, parce que le théâtre eſt purgé de petits-maîtres. Moi, faire une tragédie, après ce que le grand *Jean-Jacques* a écrit contre les ſpectacles! Gardez-vous, ſur les yeux de votre tête, de dire que je ſuis jamais homme à faire une tragédie: non, je ne fais point de tragédie. Vous voudriez, n'eſt-il pas vrai, une tragédie d'un goût nouveau, pleine de fracas, d'action, de ſpectacle, bien neuve, bien intéreſſante, bien ſingulière, féconde en ſentimens, en ſituations, des mœurs vraies, et cependant nouvelles ſur la ſcène? vous n'aurez rien de tout cela. Gardez-vous de croire que je faſſe une tragédie.

Assez d'autres en feront, et suppléeront par l'action théâtrale que je leur ai tant recommandée, au génie que je leur recommande encore plus. 1759.

Monsieur le conseiller du grand conseil, je vous suis très-obligé d'avoir rompu avec moi votre silence pythagorique. Vous n'êtes pas l'écrivain le plus fécond de nos jours, mais, quand vous vous y mettez, vous écrivez très-joliment, et vous avez, par-dessus madame de *Fontaine*, le mérite de l'orthographe. J'espère que dans l'année 1760, nous recevrons encore de vous un petit mot qui nous fera grand plaisir.

Monsieur le *Vitruve* d'Ornoi, je ne vous conseille pas de faire à votre château un aussi maudit escalier que vous en avez fait à celui de Tourney. Nous verrons comment vous aurez ajusté les appartemens de votre aile. Je n'oublierai point les offres que vous me faites d'être quelquefois, à Paris, mon ambassadeur auprès des puissances nommées banquiers, notaires, ou procureurs du parlement. Il faut que votre mousquetaire d'*Aumart* ait été blessé dans quelque bataille; c'est le plus déterminé boiteux que nous ayons dans la province: cependant il ne laisse pas de tuer, en clopinant, tous les renards et tous les cormorans qu'il rencontre.

Monsieur le capitaine de cavalerie (*), vous avez fait un cornette qui est le plus malheureux cornette du pays: non-seulement il n'a point de route, mais je ne sais pas trop par quelle route il pourra se tirer des coquins qu'il a engagés pour servir l'Etat. Ce sont des gens très-belliqueux, car ils jettent des

(*) M. de *Florian*.

1759. pierres à tous les passans, comme fesait mon singe. On a beau les mettre en prison, ils finiront par assassiner leur cher cornette sur le grand chemin.

Luc m'écrit, du 11 avril, que cette campagne-ci sera plus meurtrière que les autres. Dieu veuille qu'il se trompe ! Je crois que nous ne nous trompons pas en nous flattant que M. de *Silhouette* fera, dans son ministère, des choses plus utiles aux hommes que *Luc* n'en fera de dangereuses.

Adieu, ma chère nièce ; les deux hermites vous embrassent de tout leur cœur.

Je me suis arrangé avec la république de Genève pour avoir une belle terrasse de trente toises de long. Cela n'est pas bien intéressant, mais c'est un grand embellissement à nos Délices, où je voudrais bien vous revoir.

LETTRE LXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

19 de mai.

C'EST aujourd'hui, mon cher ange, le 19 mai; et c'est le 22 avril qu'un vieux fou commença une tragédie (*) finie hier. Vous sentez bien, mon divin ange, qu'elle est finie et qu'elle n'est pas faite ; et que nos maçons, mes bœufs, mes moutons et les loups nommés fermiers généraux, contre lesquels

(*) Tancrède.

je combats, et deux ou trois procès qui m'amusent, et des correspondances nécessaires, ne me permettront pas de vous envoyer mon griffonnage l'ordinaire prochain. Mon cher ange, je vous avais bien dit que la liberté et l'honneur rendus à la scène française, échauffaient ma vieille cervelle. Ce que vous verrez ne ressemble à rien, et peut-être ne vaut rien. Madame *Denis* et moi nous avons pleuré; mais nous sommes trop proches parens de la pièce, et il ne faut pas croire à nos larmes. Il faut faire pleurer mes anges, et leur faire battre des ailes. Vous aurez sur le théâtre des drapeaux portés en triomphe, des armes suspendues à des colonnes, des processions de guerriers, une pauvre fille excessivement tendre et résolue, et encore plus malheureuse, le plus grand des hommes et le plus infortuné, un père au désespoir. Le cinquième acte commence par un *Te Deum*, et finit par un *De profundis*. Il n'y a eu jamais sur aucun théâtre aucun personnage dans le goût de ceux que j'introduis, et cependant ils existent dans l'histoire, et leurs mœurs sont peintes avec vérité. Voilà mon énigme; n'en devinez pas le mot; et, si vous le devinez, gardez-moi le secret le plus inviolable: conspirons, mais ne nous décelons pas; donnons la pièce *incognito*. Jouissons une fois de ce plaisir; il est très-amusant, et d'ailleurs je crois le secret nécessaire. La mesure des vers est aussi neuve au théâtre que le sujet. Madame *Denis* n'en a point été choquée; au quatrième vers, elle s'y est accoutumée. Elle a trouvé ce genre plus naturel que l'ancien, et quelquefois plus convenable au pathétique. Il met le comédien plus à son aise, j'entends le bon comédien. 1759.

1759. Avec tout cela, nous pouvons être fifflés, et il faut tâcher de ne l'être pas sous mon nom.

Gardez-vous bien d'être aussi empressé de faire voir mon monstre, que je l'ai été à le former. Silence, anges; ou point de pièce.

Et ce n'est pas assez du silence, il faut jurer, comme St *Pierre*, que vous ne me connaissez pas.

Nota bene que, dans notre petite drôlerie, nous n'avons ni rois, ni reines, ni princes, ni princesses, ni même de *gouverneur de toute la province*, comme dit *P. Corneille;* et c'est encore un agrément.

Voyez, ô anges, quel pouvoir vous avez sur un suisse.

Je viens de lire Titus. C'est un tour que vous m'avez joué pour me punir d'avance de l'ennui que je vous causerai; et pour vous punir, je vous adresse ma réponse au petit *Métastase*. Il ne m'a pas donné son adresse; prenez-vous-en à vous, si j'en use si librement.

Je baise toujours le bout des ailes.

LETTRE

LETTRE LXIX.

1759.

AU MEME, *à Paris.*

28 de mai.

Je vous envoie, mon cher ange, mon dernier printemps, mon ouvrage du mois de mai. Il eſt adreſſé à M. de *Courteille*. Ce n'eſt point à moi d'en juger, c'eſt à vous; mais comment prévoir le ſuccès ou la chute d'une pièce qui n'eſt ni tragédie, ni comédie, ni en rimes ordinaires, et qui n'a aucun objet de comparaiſon? Ne ſera-t-il pas amuſant de la faire donner par *le Kain* ou par M. de *Lauraguais* comme l'ouvrage d'un jeune inconnu? J'ai changé la meſure, afin que ce maudit public ne me reconnût pas à ce qu'on appelle mon ſtyle. N'allez pas vous attendre à de belles tirades, à de ces grands vers ronflans, à des ſentences, à des attrapes-parterre, à de l'eſprit, à rien enfin de ce qui eſt en poſſeſſion de plaire. Style médiocre, marche ſimple; voilà ce que vous trouverez; mais s'il y a de l'intérêt, tout eſt ſauvé. Divin ange, je n'ai pas un moment; j'ai quitté la Ruſſie pour vous, je retourne à Pétersbourg, et je baiſe en partant les ailes des anges.

1759.

LETTRE LXX.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Le 29 de mai.

Je suis toujours surpris, Monsieur, de voir que sur les bords de la Néva et de la Mosca on écrive et on parle français comme à Versailles. La lettre que M. de *Soltikof* vient de me rendre de la part de votre excellence, et sa conversation, redoublent ma surprise et mon plaisir. Je dois ajouter à ces sentimens ceux de la reconnaissance pour vos belles fourrures, et pour le thé que boit sa majesté chinoise. Il n'y a point, grâce à vos bontés, de potentat en Europe qui prenne de meilleur thé que moi, et qui ait de plus belles doublures d'habits.

Votre dernier envoi d'instructions met le comble à vos magnifiques présens; elles vont jusqu'à l'année 1721, et je me flatte, Monsieur, que vous m'honorerez bientôt de la suite de vos mémoires instructifs. Je ne négligerai rien pour tâcher de répondre à vos idées et à vos soins. J'espère avoir l'honneur de vous envoyer l'hiver prochain tout l'ouvrage. Je vous prie de trouver bon que je me livre à mon goût et à ma manière de penser; chaque peintre doit suivre son genre, et employer les couleurs qui lui réussissent le mieux. J'écris dans ma langue; la plupart des noms doivent être à la française. Nous ne disons point *Alexandros*, mais *Alexandre;* nous prononçons *Auguste*, et non pas *Augustus*, *Cicéron* au lieu de *Cicéro*, *Athènes*

au lieu d'*Athenoi*, &c. Les noms propres, chargés de doubles *w* et de consonnes, feront au bas des pages. 1759.

Je suis bien sûr de me rencontrer avec un homme plein de goût, tel que vous êtes, en évitant toute affectation, et surtout l'affectation de faire un panégyrique. Il faut laisser aux gazetiers et aux sots le soin de dire : *notre auguste monarque, sa gracieuse majesté, le roi de Prusse est en haute personne à son armée, sa sacrée majesté impériale a pris médecine, et son auguste conseil est venu le complimenter sur le rétablissement de sa précieuse santé.* A parler sérieusement, tout ce qui tend à nous faire trop valoir, nous met toujours au dessous de ce que nous sommes.

Vous ne voulez pas non plus qu'on démente des faits avérés de toute l'Europe ; en déguisant une vérité publique, on affaiblit toutes les autres, et la plus mauvaise de toutes les politiques est de mentir. Celui qui, en écrivant l'histoire d'*Alexandre*, nierait ou excuserait le meurtre de *Clitus*, s'attirerait le mépris et l'indignation. Si l'expérience m'a pu donner quelque connaissance dans l'art d'écrire, je l'emploîrai à augmenter, si je le puis, le respect qu'on doit à *Pierre le Grand* et à votre empire, sans flatter personne.

Je pense qu'en m'attachant à ces principes, je ne suivrai que les vôtres. Il ne me restera d'autre regret que celui de n'avoir pu voir l'empire dont j'écris l'histoire, et la personne qui me procure cet honneur et dont je ne serai que le copiste.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois, &c.

1759.

LETTRE LXXI.

A M. LE DUC DE LA VALLIERE.

Aux Délices, mai.

N'AI-JE pas tout l'air d'un ingrat, monsieur le Duc? Il me semble que je devrais passer une partie de ma vie à vous remercier de vos bontés, et l'autre à tâcher de vous plaire; cependant je ne fais rien de tout cela. Je cultive la terre, je fais quelquefois de mauvais vers; mais je me garde de les envoyer aux ducs et pairs qui ont de l'esprit et du goût. Vous n'allez plus à la comédie, et par conséquent je ne veux plus en faire; mais comment peut-on avoir une bibliothéque complète de théâtre, et ne point entendre mademoiselle *Clairon*? comment peut-on acheter fort cher des pièces de *Hardy*, et ne pas aller à celles de *Corneille*? Avez-vous la tragédie de Mirame, dont les trois quarts sont du cardinal de *Richelieu*? La pièce est bien rare: c'était un détestable rimailleur que ce grand-homme. Le cardinal de *Bernis* fesait mieux des vers que lui; et cependant il n'a pas réussi dans son ministère; cela est inconcevable: c'est apparemment parce qu'il avait renoncé à la poësie. Le roi de Prusse n'en use pas ainsi; il fait plus de vers que l'abbé *Pellegrin*; aussi a-t-il gagné des batailles. Je ne veux point mourir sans vous avoir envoyé une ode pour madame de *Pompadour*. Je veux la chanter fièrement, hardiment, sans fadeur; car

je lui ai obligation. Elle eſt belle, elle eſt bienfeſante, ſujet d'ode excellent. Elle a eu la bonté de recommander à M. le duc de *Choiſeul* un mémoire pour mes terres, terres libres comme moi, terres dont je veux conſerver l'indépendance comme celle de ma façon de penſer. 1759.

Je me ſuis fait un drôle de petit royaume dans mon vallon des Alpes; je ſuis le vieux de la montagne, à cela près que je n'aſſaſſine perſonne. Madame de *Pompadour* a favoriſé ma petite ſouveraineté écornée. Savez-vous bien, monſieur le Duc, que j'ai deux lieues de pays qui ne rapportent pas grand'choſe, mais qui ne doivent rien à perſonne ?

Que les Dieux ne m'ôtent rien,
C'eſt tout ce que je leur demande.

On m'a écrit que M. de *Silhouette* feſait de très-bonne beſogne. Il eſt vrai que celui-là n'a point fait de vers, mais il a traduit Pope, et voilà pourquoi il eſt bon miniſtre. Monſieur le Duc, vous avez fait de très-jolis vers, de ma connaiſſance; fourrez-vous dans le miniſtère, vous réuſſirez infailliblement. Je me jette du mont Jura aux pieds de Montrouge. Je m'occupe à enſemencer mes terres, à les rendre fécondes, et les filles auſſi, non pas en les ſemant, mais en les mariant; je ſuis bon citoyen. Oh ! le roi le ſaura, monſieur le Duc; et je vois d'ici qui lui en fera ma cour. Jouiſſez de votre vie charmante, et continuez vos bontés au ſuiſſe *Voltaire*.

1759.

LETTRE LXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 de juin.

Les ailes des anges m'ont obombré, mon cher et respectable ami; j'ai le brevet pour Ferney plus favorable que je n'avais osé le demander et l'espérer : il est pour moi comme pour madame *Denis*. Je n'aurais jamais osé prétendre que mon nom fût couché en parchemin dans une patente signée *Louis*.

Monsieur l'ambassadeur, recevez mes très-humbles actions de grâce.

Mon cher ange, vous avez voulu un pot de vin pour vos négociations : vous devez l'avoir reçu; vous devez avoir lu mon petit drame. Si j'avais pu deviner que M. le duc de *Choiseul* pousserait ses bontés, que je vous dois, *jusqu'à parler de moi dans la chambre du roi*, j'aurais, moi, poussé l'insolence jusqu'à demander dans le brevet l'insertion des droits de Tourney; cela n'aurait rien coûté; et cette grâce si naturelle était tout aussi facile que l'autre. Ma modestie m'a perdu, je n'ai pas eu la témérité de parler de moi; je n'ai demandé les droits de Ferney que pour ma nièce; mais Tourney ne regardait que moi, et je me suis tu.

Maintenant que mon brevet pour Ferney est obtenu, je n'ai pas l'insolence d'en demander un second pour Tourney. Figurez-vous quel plaisir ce serait d'avoir deux terres entièrement libres, et comme cela irait à l'air de mon visage. M. *de Brosses* m'a garanti tous

les droits de sa terre ; mais c'est le beau billet qu'a *la Châtre*. Ils disent qu'il n'a pu me garantir des droits qui lui sont personnels, tant pis pour lui ; il ne m'a vendu qu'à cette condition, mais tant pis pour moi qui serai vexé. 1759.

M. le parmesan qui êtes envoyé chez vous, je vous ai fait mon compliment (*). Vous avez été obligé d'écrire à Parme, vous n'avez pas le temps d'écrire aux Délices ; cependant je vous ai envoyé une tragédie. Pour Dieu, donnez-moi un petit signe de vie. Que dites-vous de l'avis à frère *Bertier* et à *monsieur* des nouvelles ecclésiastiques ?

Mille tendres respects à tout ange.

LETTRE LXXIII.

AU MEME.

Délices, 15 de juin.

Mon divin ange parmesan, je reçois enfin un mot de votre écriture céleste, et un volume de critiques de *Scaliger*, de la main de madame l'envoyée de Parme. Sa négociation ne sera pas difficile. Vous ne songez pas qu'il s'est passé trois semaines entre l'envoi de la chevalerie et votre réponse ; et que, pendant trois semaines, il faut bien qu'une tragédie ait le temps de changer de visage : aussi en a-t-elle changé tous les jours. Je viens d'entrevoir quelques critiques auxquelles j'ai répondu, il y a plus de quinze jours, par des vers bons ou mauvais.

(*) M. d'*Argental*, conseiller d'honneur au parlement de Paris, venait d'être nommé ministre plénipotentiaire de Parme à Paris.

1759. Quelque respect que j'aye pour ce barbare de grand-homme, *Pierre I*, je l'abandonne à tout moment pour mes chevaliers. Les terres me désolent, M. d'*Espagnac* m'opprime, les fermiers généraux me tourmentent, j'ai peu de foin ; et cependant il faut faire des tragédies et des histoires avec une santé déplorable. Mademoiselle *Fel* a beau adoucir mes maux par son joli gosier, la tête va me tourner.

Mon cher ange, quelle différence de M. le duc de *Choiseul* à monsieur l'abbé ! Cependant vous n'aviez point hébergé, alimenté, rasé, désaltéré, porté M. le duc de *Choiseul*. J'augure bien de nos affaires, entre les mains d'un homme qui pense si noblement, qui fait du bien à ses amis ; c'est une belle ame. Dites-moi donc un peu : n'est-il pas très-bien avec la personne envers qui on prétend que *Babet* fut ingrate ?

Ah çà, combien de fromages de Parmesan vous donne-t-on par année ? n'est-ce pas douze mille ?

Je veux que mon ange soit à son aise. Vraiment, M. le duc de *Choiseul* a eu très-grande raison de créer ce poste ; le beau-père *Stanislas* a un ministre, et le gendre n'en aurait pas !

La poste part, je n'ai pas eu le temps de lire le volume de madame d'*Argental* ; je vais le dévorer. Je baise le bout de vos ailes à tous tant que vous êtes, le suisse *V.*

LETTRE LXXIV. 1759.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 15 de juin.

Je reçois, mon ancien ami, votre seconde lettre et votre mémoire; vous avez la bonté de m'envoyer encore quelques rogatons. Je suis très-fâché que les idées philosophiques et les églogues de ceux qui ont pris le nom de *Salomon*, courent le monde: passe encore si c'étaient les ouvrages de mon *Salomon* du Nord; il est fait pour être condamné par la sorbonne; il n'a jamais commencé aucune de ses pièces par dire à une femme: *donnez-moi un baiser sur la bouche.*

J'ai grand'peur que mes paraphrases du sage de Jérusalem ne courent d'une manière très-fautive; les copistes et les commentateurs ont altéré le texte dans tous les temps.

Je n'ai point de foi au débarquement du *Pretender* en Ecosse sur une flotte russe et suédoise; cela me paraît tiré des Mille et une nuits. A l'égard de notre descente, je fais des vœux pour elle; mais je crains furieusement les philosophes anglais possesseurs d'environ deux cents quatre-vingts vaisseaux de guerre. Ce sont deux cents quatre-vingts problèmes neuwtoniens, difficiles à résoudre par nous autres cartésiens.

Pour moi, je ne m'occupe que de mon czar *Pierre;* j'aime les créateurs; tout le reste me paraît peu de chose. Je suis bien aise de faire voir que les héros n'ont

1759. pas la première place dans ce monde : un législateur est, à mon sens, bien au-dessus d'un grenadier ; et celui qui a formé un grand empire, vaut bien mieux que celui qui a ruiné son royaume.

Si M. de *Silhouette* continue comme il a commencé, il faudra lui trouver une niche dans le temple de la gloire, tout à côté de *Jean-Baptiste Colbert*. Je vous en donnerai une dans le temple de l'amitié, si vous m'écrivez quelquefois. Vos lettres contiennent toujours des choses intéressantes et font toujours grand plaisir à l'oncle et à la nièce.

Mandez-moi si vous êtes assez heureux pour avoir quelques actions dans les fermes générales. Je crois que ce sera le meilleur bien du royaume ; mais, pour moi, je donne la préférence à mes bœufs, à mes chevaux, à mes moutons et à mes dindons ; et je préfère la vie patriarcale à tout. Quand vous viendrez me voir, je ferai tuer un chevreau, je répandrai de l'huile sur une pierre, et nous adorerons ensemble l'Eternel.

Le patriarche suisse.

LETTRE LXXV. 1759.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 18 de juin.

CETTE dépêche ſicilienne doit être adreſſée à madame l'envoyée de Parme, qui s'eſt donnée la peine de faire un ſi beau mémoire, et de l'écrire tout entier de ſa main. Il paraît bien qu'elle doit partager toutes les négociations de monſieur l'envoyé; elle connaît à fond toutes les affaires de la Sicile; toutes ſes réflexions ſont juſtes, profondes et fines; ſes raiſonnemens forts et preſſans, bien déduits, clairement expoſés, prouvés, appuyés. C'eſt un petit chef-d'œuvre que ce mémoire; et, ce qui n'eſt jamais arrivé et n'arrivera plus, c'eſt que l'auteur adopte ſans reſtriction toutes les critiques qu'elle a eu la bonté d'envoyer: il en fait auſſi honneur à tous les anges, et baiſe le bout de leurs ailes avec une profonde humilité et les remercîmens les plus tendres et les plus ſincères..

O anges! ne ſoyez en peine de rien; notre nièce et moi nous penſions comme vous, preſque ſur tous les points; mais nous n'avons pu réſiſter à la rage de vous envoyer au plus vîte notre Chevalerie, et de vous faire voir qu'à ſoixante et ſix ans on a encore du ſang dans les veines. Tancrède a été fait comme Zaïre, en trois ſemaines: nous en avons des témoins; et, à l'heure où nous feſons cette dépêche, nous

1759. atteſtons le ciel que tout eſt corrigé à peu-près ſuivant vos divines intentions que nous avons à moitié devinées et à moitié ſuivies.

Nous ſentons avec douleur que notre intrigue eſt fondée ſur un billet équivoque, comme celle de Zaïre; nous avouons en cela notre inſuffiſance et la ſtérilité de notre imagination; mais nous réparerons cela par un gros bon ſens qui règnera dans toute la pièce. Notre bon ſens eſt très-aidé par les lumières des anges. Le meſſage porté chez les Maures, pour arriver à Meſſine, n'était pas ſans difficulté; le balourd qui porte ce billet a auſſi ſon embarras. Ce ſont les cordes et les poulies qui font mouvoir la machine; il faut qu'elles aillent juſte, j'en conviens; mais il faut que cette machine ſoit brillante, pompeuſe; que tout intéreſſe, que le cœur ſoit déchiré, que les larmes coulent, qu'un grand et tendre intérêt ne laiſſe pas aux ſpectateurs le temps de la réflexion, et qu'ils ne ſongent aux poulies qu'après avoir eſſuyé leurs larmes.

Mon Dieu! que je fus aiſe quand j'appris que le théâtre était purgé de blancs poudrés, coiffés au rhinocéros et à l'oiſeau royal! Je riais aux anges en tapiſſant la ſcène de boucliers et de gonfanons. Je ne ſais quoi de naïf et de vrai dans cette chevalerie me plaiſait beaucoup, et ſoyez vivement perſuadée que, ſi mes ſoins étaient faits, la pièce en vaudrait beaucoup mieux.

M. le conſeiller de grand'chambre, d'*Eſpagnac*, me glace encore l'imagination, meſſieurs les fermiers généraux la tourmentent, mes maçons l'excèdent; il faut que j'arrange une colonnade le matin, et que

je rapetaſſe une ſcène le ſoir. Je vois encore que je ſerai obligé de préſenter une incivile requête par la main des anges à M. le duc de *Choiſeul*, et que j'abuſerai à l'excès de leur bonté. 1759.

Au milieu de tout cela, il faut faire imprimer l'hiſtoire d'une création de deux mille lieues, par l'auguſte barbare *Pierre le grand*, et faire connaître cent peuples inconnus. Mais retournons à Syracuſe.

Je ſuppoſe que mes juges trouveront bon que les biens de *Tancrède* ſoient une dot que l'Etat donne à *Orbaſſan* pour ſon mariage; ils verront, ſans doute, que cette circonſtance le rend plus odieux à *Tancrède* et à ſa maîtreſſe; ils ſeront convaincus qu'il ſerait inutile de parler de cette donation dans le conſeil d'Etat, ſi ce n'était pas un des articles du mariage. Il ne faut pas, à la vérité, qu'*Orbaſſan* reproche au beau-père de s'y oppoſer; mais il n'eſt peut-être pas mal qu'un autre chevalier faſſe ce reproche au beau-père. J'aime aſſez ces conteſtations parmi des gens du temps paſſé, dont la politeſſe n'était pas la nôtre, et qui avaient plus de caſques que de chemiſes.

Mes juges voient bien qu'à l'égard du billet porté par le balourd, quatre vers, au plus, ſuffiront pour graiſſer cette poulie.

Mes juges ſentent que c'eſt une choſe fort délicate de faire demander *Aménaïde* en mariage par un circoncis; c'eſt bien aſſez que quelque brutal de chevalier diſe qu'en effet il y a eu un beau ſarraſin qui a fait du bruit dans la ville, qu'il nomme même ce jeune mahométan, et qu'il faſſe tomber ſur lui tous les ſoupçons les plus vraiſemblables.

1759. Mes juges verront combien il eſt aiſé à ce ſoldat, intime ami de *Tancrède*, de dire, au commencement du troiſième acte, qu'il fit un tour à la ville, il y a deux jours, et qu'il y entendit murmurer du mariage d'*Orbaſſan*.

Mes juges ſavent qu'il ſuffit de quatre vers dans un endroit, et d'une douzaine dans un autre, pour expliquer ce qui n'eſt pas aſſez clair, et pour rendre l'intérêt plus touchant. Le commencement du cinquième acte, par exemple, avait beſoin d'être retouché, et je crois actuellement la ſcène du père et de la fille beaucoup plus intéreſſante; enfin, il me paraît qu'on ne m'a preſcrit que des choſes aiſées à faire.

J'avertis humblement que ces mots, *ce billet adultère*, ne révolteront point quand il n'y aura pas de petits-maîtres ſur le théâtre; ce n'eſt pas que je ſois beaucoup attaché à ce mot, et qu'il ne ſoit très-facile d'en ſubſtituer un autre; mais je le crois bon, et je le dis pour la décharge de ma conſcience.

Vous avez grande raiſon, Madame, de vous écrier et de m'accuſer de barbarie allobroge, ſur *ces beaux nœuds dont nos cœurs étaient joints, dont on peut accuſer ou vanter ſon courage*. Vous avez le nez fin, et moi auſſi; cela ne vaut pas le diable, et cela fut corrigé un quart d'heure après avoir eu l'impertinence de vous l'envoyer.

Je vais ſortir du Kamshatka où je ſuis à préſent, et j'aurai l'honneur de vous envoyer la pièce avant qu'il ſoit un mois; mais, avant ce temps-là, il ſe pourrait bien faire que je couchaſſe par écrit un beau mémoire dans lequel je m'accuſerais de l'énorme

bêtise de m'être fié à des billets de garantie pour les priviléges de ma terre de Tourney. 1759.

M. d'*Argental* s'étant bien voulu charger des finances du sieur *Pesselier*, il les enverra quand il pourra ; je ne suis pas pressé d'argent. De quoi s'avise *Pesselier* de gouverner les finances ? a-t-il trouvé quelque chose de mieux que les actions sur les fermes ? Cependant si M. d'*Argental* a la condescendance de m'envoyer cet écrit, ne peut-il pas le faire contre-signer ? Je le mettrai dans les rayons de ma petite bibliothéque, destinés aux faiseurs de projets ; j'en ai déjà bon nombre.

Dites-moi donc, mes anges, n'avez-vous pas douze mille parmesans au moins par an ? mais aussi n'êtes-vous pas obligés d'avoir une plus grosse maison ? Je me flatte que vous avez renoncé entièrement à la grand'chambre ; c'est un cu de sac bien ennuyeux. Et puis, quel bavard que cet avocat général !

Mes anges, je suis plus que jamais votre suisse *V.*

1759.

LETTRE LXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 23 de juin.

Mon divin ange parmesan, si je n'obéis pas bien, j'obéis vîte. Il y a quelques coups de lime à donner, nous l'avouons; mais prenez toujours, et, avec le temps, toutes les lois de madame d'*Argental* seront exécutées. On sait bien qu'en parlant du courier qui va porter le billet doux, la confidente peut dire:

Il vous fut attaché dès vos plus jeunes ans,
Vos intérêts lui sont aussi chers que sa vie.

et en faire ainsi un excellent domestique qui fait pendre sa maîtresse en ne disant pas son secret. Il y a encore quelque chose à fortifier au cinquième acte; mais il s'agit à présent d'une importante négociation. Votre suisse vous donnera bientôt autant d'affaire que votre Parme.

Madame la marquise a su que je fesais un drame, et moi je lui ai écrit galamment que je le lui enverrais, que je le soumettrais à ses lumières, que je me souvenais toujours des belles décorations qu'elle eut la bonté de faire donner à Sémiramis, &c. Elle m'a répondu qu'elle attendait la pièce. Que faut-il donc faire, mon cher ange? la donner à M. le duc de *Choiseul*, et que M. le duc de *Choiseul* la donne à madame la marquise, comme un secret d'Etat. Elle fera ses observations,

elle

elle protégera notre Sicile. Je suis suisse, il est vrai; mais je sais mon monde, et je veux que les prêtres sachent que je suis bien en cour. 1759.

Vous voyez, mon divin ange, que je donne toujours la préférence au spirituel sur le temporel; vous serez bientôt outrecuidé d'un mémoire sur Tourney.

Mais M. le comte de *Choiseul* part-il bientôt? je voudrais lui envoyer quelque chose pour l'amuser sur la route. Qu'il n'oublie point la comtesse de *Bentinck* à Vienne, s'il veut être amusé.

LETTRE LXXVII.

AU MEME.

29 de juin.

Mon divin ange, moi fâché contre vous! qui vous a dit cette anecdote? où l'avez-vous prise? Vous êtes bien mal instruit pour un plénipotentiaire. Ne sais-je pas que vous avez eu plus d'une affaire? et ne sais-je pas encore que vous avez daigné vous intéresser aux miennes? Je ne suis pas si suisse que je n'entende raison. Ne l'ai-je pas entendue sur les chevaliers? n'ai-je pas fourbi de nouveau leurs armes? n'ai-je pas à peu-près fait ce que madame *Scaliger* ordonnait?

Mon ange, que les fondemens soient bien ou mal faits, il n'importe: il faut donner la maison à madame la marquise; il faut la confier à M. le duc de *Choiseul;* et que, de ses mains bienfesantes, elle passe dans les belles mains de son amie. Il voulait, disiez-vous,

1759. une tragédie pour pot de vin du brevet ; la voilà. Trève à vos critiques ; laissez place à M. de *Choiseul* et à madame de *Pompadour*, pour faire les leurs ; ils s'en intéresseront davantage au bâtiment, quand ils y auront mis quelques pierres. Ceci n'est point affaire de théâtre, c'est affaire d'Etat.

Vous m'avez laissé ignorer la bonne plaisanterie de la grand'chambre qui voulait députer à l'infant, et empêcher qu'aucun conseiller du parlement connût jamais les intérêts d'aucun Etat. Enfin, vous voilà compatible. Est-il vrai que vos confrères ont rendu un arrêt contre ceux qui ne saignent pas dans la pleurésie ? Cet arrêt doit être imprimé avec celui qui condamne l'Encyclopédie. On pourrait faire un beau volume de ces arrêts-là.

Qu'importe, mon cher ange, qu'on donne mon Russe tome à tome ou tout en bloc ? c'est l'affaire des libraires, et je ne m'en mêle pas. Je me mêle de plaire à l'autocratrice de toutes les Russies ; il me faut une impératrice au moins dans mes intérêts, car je ne peux en conscience aimer *Luc* : ce roi n'a pas une assez belle ame pour moi. Il me semble que M. le duc de *Choiseul* le connaît bien. Je vous demande en grâce, mon cher ange, de souhaiter au moins qu'il soit puni. Et ce poissón de *Gresset*, qu'en dirons-nous ? quel fat orgueilleux ! quel plat fanatique ! et que les vers de *Piron* sont jolis ! Mais que M. d'*Espagnac* est raboteux, qu'il est difficile ! Il demande des choses impossibles, des choses que je n'ai point : c'est le Dieu des jansénistes ; il commande pour qu'on n'obéisse pas. Je lui ai donné dix fois plus d'éclaircissemens que jamais aucun possesseur de Ferney n'en

a donné depuis le douzième siècle. Je suis aussi honteux que reconnaissant de vos bontés, de vos peines, de celles de M. l'ambassadeur de *Chauvelin;* je baise toutes les ailes. 1759.

Je ne peux encore penser à un sous-brevet pour Tourney; je ne peux que songer à vous, mes anges, à *Pierre le grand*, à mes chevaliers et à mes foins, vous embrasser tendrement avec la plus vive reconnaissance, et vous aimer à jamais. Je suis très-malingre; comment vous portez-vous ?

LETTRE LXXVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 29 de juin.

Eh bien, mon cher ami, vous êtes donc revenu à vos moutons; mais vous les quittez tous les ans, et je n'abandonne jamais les miens, quoiqu'ils ne soient pas si gras que les vôtres.

Vous êtes enthousiasmé avec raison de notre ministre des finances et de mademoiselle *Dubois;* on dit grand bien de l'un et de l'autre. Je suis bien aise de voir un homme de lettres contrôleur général. Il a traduit un Varburton qui vous démontre net que jamais les lois de *Moïse* n'ont laissé seulement soupçonner l'immortalité de l'ame. Il a traduit le Tout est bien; mais quand dirons-nous : *Tout n'est pas mal?* Le génie de M. de *Silhouette* est anglais, calculateur et courageux; mais, si on nous prend des Guadeloupe, si ces maudits Anglais ont plus de vaisseaux

1759. que nous, et meilleurs, si les frais de la visite qu'on veut leur rendre sont perdus, si les dépenses immenses d'une guerre juste, mais ruineuse, absorbent les revenus de l'Etat, ni M. de *Silhouette* ni *Pope* n'y pourront suffire.

J'ai pris le parti de mettre une partie de ma fortune en terres : le roi de Prusse ne les saccagera pas, et elles porteront toujours quelques grains. Les biens en papier dépendent de la fortune, ceux de la terre ne dépendent que de DIEU. Si vous gouvernez votre Launay, vous savez que cette occupation emporte un peu de temps ; mais avouez qu'on en perd à Paris bien davantage. Je conduis tout le détail de trois terres presque contiguës à mon hermitage des Délices ; j'ai l'insolence de bâtir un château dans le goût italien, *nel gran gusto ;* cela n'empêchera pas, mon ancien ami, que vous n'ayez votre *Pierre le grand* et une tragédie d'un goût un peu nouveau.

Puisque *Gresset* a renoncé à embellir la scène, il faut bien que je la gâte. Je me damne, il est vrai ; cela est honteux à mon âge ; mais j'aime passionnément à me damner. Vous connaissez, sans doute, l'épigramme de *Piron* sur ce fanatique orgueilleux de *Gresset*. Qu'elle est jolie ! qu'elle est bien faite ! que l'insolent ex-jésuite est bien puni ! Et que dites-vous du révérend père *Poignardini Malagrida* qu'on prétend avoir été loyalement brûlé à Lisbonne? Malheureusement, ces nouvelles viennent des jansénistes. Qu'on les brûle ou qu'on les canonise, peu m'importe à moi, patriarche, qui ne connais plus que mes troupeaux, et qui ne suis point de leurs ouailles.

Savez-vous que le roi m'a donné de belles lettres

patentes, par lesquelles mes terres sont conservées dans leurs anciens priviléges ? et ces priviléges sont de ne rien payer du tout, d'être parfaitement libre. Y a-t-il un état plus heureux ? Je me trouve entre la France et la Suisse, sans dépendre ni de l'une ni de l'autre. La grâce du roi est pour madame *Denis* et pour moi. Tout cela serait bon, si on digérait. Vous digérez, mon cher ami ; mon estomac est déplorable ; *spiritus promptus est, caro autem infirma.* Mon cœur est toujours à vous. 1759.

LETTRE LXXIX.

A MONSIEUR

LE COMTE DE SCHOUVALOF, *à Pétersbourg.*

Au château de Tourney, le 10 de juillet.

MONSIEUR,

Une grande fluxion sur les yeux me prive de l'honneur de vous écrire de ma main, et du plaisir de continuer, aussi rapidement que je le voudrais, l'Histoire de *Pierre le grand.* Je l'ai poussée jusqu'à la bataille de Pultava. Le journal que votre excellence a eu la bonté de m'envoyer, me sert à constater les dates, et à rapporter les événemens avec exactitude.

J'espère toujours, Monsieur, que non-seulement vous aurez la bonté de me faire parvenir la suite de ce journal, mais que je recevrai de vous des lumières

1759. sur tout ce qui peut rendre ces événemens plus intéressans pour le public, et plus glorieux pour le monarque.

Je vois bien, dans les mémoires qu'on m'a confiés, quel jour on a pris une ville; je vois le nombre des morts, des prisonniers, dans une bataille; mais je ne vois rien qui caractérise *Pierre le grand*. Le lecteur désirera, sans doute, de savoir comment il traita les principaux officiers suédois prisonniers, après la bataille de Pultava; comment la plupart des capitaines et des soldats furent transportés en Sibérie; comment ils y vécurent; avec quelle générosité l'empereur renvoya le prince de *Virtemberg*; pourquoi le comte *Piper* fut détenu dans une prison rigoureuse; comment on traita les généraux *Renschild* et *Levenhaupt*, et les autres; quel fut réellement l'appareil du triomphe à Moscou. Un billet de lui, une réponse, un mot, deviennent, dans de telles circonstances, des choses importantes pour la postérité; ses négociations, surtout, doivent être un des plus grands objets de son histoire.

Mais, Monsieur, tous les princes ont négocié, tous ont assiégé des villes et donné des batailles, nul autre que *Pierre le grand* n'a été le réformateur des mœurs, le créateur des arts, de la marine et du commerce. C'est par là, surtout, que la postérité l'envisagera avec admiration: elle voudra être instruite en détail de tout ce qu'il a créé; elle demandera compte du moindre chemin public, des canaux pour la jonction des rivières, des règlemens de police et de commerce, de la réforme mise dans le clergé; en un mot, de tous les objets sur lesquels il a étendu ses soins.

Il eſt même néceſſaire que toutes ſes grandes entrepriſes, depuis la Finlande juſqu'au fond de la Sibérie, ſoient préſentées au public dans un jour ſi lumineux, et d'une manière ſi impoſante, que les lecteurs ne puiſſent pas regretter ces anecdotes déſagréables dont tant de livres ſont remplis, et que la gloire du héros empêche de s'informer des faibleſſes de l'homme. 1759.

J'ignore, Monſieur, ſi c'eſt votre intention que l'Hiſtoire de *Pierre le grand* ſoit ſuivie d'un chapitre dans lequel je ferais voir, en raccourci, comment on a ſuivi en tout les vues de ce légiſlateur, avec quelle ſplendeur on a achevé ce qu'il avait commencé, et tout ce que votre nation a fait de grand juſqu'au temps heureux de l'impératrice régnante. Je fais mille vœux pour la durée et le bonheur de ſon empire; j'en fais d'auſſi ardens pour votre perſonne. Le protecteur des arts doit m'être bien cher; l'ouvrage dont vous m'avez chargé m'inſpire de la reconnaiſſance; toutes vos bontés me ſont précieuſes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1759.

LETTRE LXXX.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Tourney, par Genève, 20 de juillet.

MADAME la parmesane, il faut commencer par vous rendre mille actions de grâce. Quelle bonté vous avez d'entrer dans tous ces détails de vieux chevaliers ! et, ce qui m'en plaît encore autant, c'est que vous avez une santé brillante ; car rien ne pèserait tant à une malade que d'écrire tant de choses si réfléchies. Je l'éprouve bien tristement ; il m'a pris un éblouissement, un je ne sais quoi, qui accommode fort peu les idées. *Tronchin* est venu au secours de ma pie-mère et de ma dure-mère, et c'est à son insçu que j'ai l'honneur de vous écrire. J'ai mis, mes divins anges, toutes vos remarques avec la pièce ; et je ne reverrai ce procès que quand j'aurai la tête bien nette. En attendant, je vous envoie, pour vous amuser, le drame (*) de feu M. *Thompson*, traduit par mon ami M. *Fatema*.

Je ne veux, d'ici à quinze jours, penser ni aux chevaliers ni à *Pierre le grand ;* j'oublierai jusqu'à M. l'abbé d'*Espagnac*. Il n'en est pourtant pas des affaires comme d'une pièce de théâtre et d'une histoire ; ces ouvrages gagnent à se reposer, et les affaires perdent à n'être pas suivies. Mais, si je veux vivre, j'ai besoin d'un parfait repos pour quelque temps.

(*) Socrate.

Ne vous fâchez pas contre moi d'être comteſſe, c'eſt un uſage reçu ; c'eſt un titre qu'on donne à beaucoup de miniſtres qui ne vous valent pas ; et, ſi vous étiez en pays étranger, il faudrait bien vous y accoutumer malgré vous. Tout mon malheur eſt que vous n'ayez pas l'ambaſſade de Suiſſe ; mais pourquoi non ? cela vaut cent mille livres de rente ; et on eſt bien pis que comte, on eſt roi. Après le plaiſir de voir couper ſes blés et battre en grange, c'eſt le premier des emplois ; les douze mille fromages de Parmeſan ne ſont rien en comparaiſon. Vous auriez une bonne troupe de comédiens à Soleure, vous viendriez voir le petit château que je bâtis, vous ſeriez enchantée de mon château ; il eſt d'ordre dorique, il durera mille ans. Je mets ſur la friſe : *Voltaire fecit.* On me prendra, dans la poſtérité, pour un fameux architecte. Vous ne vous ſouciez point de tout cela, parce que vous êtes à Paris ; mais, peut-on ne jamais ſortir de Paris ? J'aime mon czar qui, dans un clin d'œil, allait bâtir à Archangel, à Aſtracan, ſur la mer Noire, ſur la mer Baltique. Mon Dieu, que vous êtes caſaniers ! 1759.

Dites-moi donc comment ſe trouve M. le comte de *Choiſeul* de ſon voyage ; ne ſera-t-il pas bien excédé de l'étiquette de la cour de Vienne ? Vous n'auriez point d'étiquette en Suiſſe, vous régneriez comme vous voudriez. Si je n'avais pas acquis des terres qui me tournent la tête, je ſupplierais M. le duc de *Choiſeul* de me donner un conſulat au grand Caire ou en Gréce. J'enrage de mourir ſans avoir vu les pyramides et les ruines du théâtre d'*Eſchyle.*

1759.

LETTRE LXXXI.

A LA MEME.

Aux Délices, 15 d'auguſte.

VRAIMENT, Madame, il eſt bien temps de s'occuper de chevalerie, pendant que M. de *Contades*, en vrai angevin, mène à la boucherie tous les deſcendans de nos anciens chevaliers, et leur fait attaquer quatre-vingts pièces de canon, comme don *Quichotte* attaquait des moulins à vent. Cette horrible journée perce l'ame. Je ſuis français à l'excès, ſurtout depuis mon beau brevet dont j'ai l'obligation à vous, mes divins anges, et à MM. de *Choiſeul*. *Luc* (vous ſavez qui eſt *Luc*) donne probablement bataille aux Autrichiens et aux Ruſſes, au moment que j'ai l'honneur de vous écrire; du moins il m'a mandé que c'était ſa royale intention. S'il eſt battu, comme cela peut arriver, quelle honte pour nous de l'avoir été par ce prince de *Brunſwik*! Je voudrais que vous connuſſiez ce prince, vous ſeriez bien étonnée, et vous diriez: il faut que les gens qu'il bat ſoient de grands imbécilles. La vérité du fait eſt que toutes ces troupes-là ſont mieux diſciplinées que les nôtres. Quiconque ne ſuivra pas entièrement les maximes du maréchal de *Saxe*, ſera infailliblement battu comme à Rosbac. Voilà ce que j'ai l'impudence de vous dire, en qualité d'hiſtoriographe; et je vous dis encore que je tremble pour votre deſcente en Angleterre.

Nous allons être réduits à la beſace. Heureux qui a des fromages de Parmeſan et des terres. 1759.

Mon accident n'a pas duré ; il m'a laiſſé encore des paſſions vives : celle d'être libre chez moi eſt très-forte ; mais la plus grande de mes paſſions, c'eſt l'attachement que j'ai pour mes divins anges.

J'ai envoyé d'énormes paquets à M. d'*Argental*, ſous l'enveloppe de M. de *Courteille*. J'abuſe des bontés de M. d'*Argental* et de M. de *Chauvelin*.

M. de *Choiſeul* m'a fait l'honneur de m'écrire ; je le crois bien affligé. Ah, pauvres Français !

LETTRE LXXXII.

A M. CLAIRAUT.

19 d'auguſte.

Votre lettre, Monſieur, m'a fait autant de plaiſir que votre travail m'a inſpiré d'eſtime. Votre guerre avec les géomètres, au ſujet de la comète, me paraît la guerre des Dieux dans l'Olympe, tandis que, ſur la terre, les chiens ſe battent contre les chats. Je ſuis effrayé de l'immenſité de votre travail. Je me ſouviens qu'autrefois, quand je m'appliquais à la théorie de *Newton*, je ne ſortais jamais de l'étude que malade ; les organes de l'application et de l'intelligence ne ſont pas ſi bons chez moi que chez vous. Vous êtes né géomètre, et je n'étais devenu diſciple de *Newton* que par haſard. Votre dernier travail doit certainement honorer la France : les Anglais ne peuvent pas avoir tout dit ; *Newton* avait fondé ſes lois en partie ſur celles de

1759. *Kepler*, et vous avez ajouté à celles de *Newton*. C'eſt une choſe bien admirable d'être parvenu à reconnaître les inégalités que l'attraction des groſſes planètes opère ſur la route des comètes : ces aſtres, que nos pères et les Grecs ne connaiſſaient qu'en qualité de chevelus, ſelon l'étymologie du nom, et en qualité de méchans, comme nous connaiſſons *Clodion le chevelu*, ſont aujourd'hui ſoumis à votre calcul, auſſi-bien que les aſtres du ſyſtême ſolaire ; mais il faudrait être bien difficile pour exiger qu'on prédît le retour d'une comète à la minute, de même qu'on prédit une éclipſe de ſoleil ou de lune : il faut ſe contenter de l'à peu-près dans ces diſtances immenſes, et dans ces complications de cauſes qui peuvent accélérer ou retarder le retour d'une comète. D'ailleurs la quantité préciſe de la maſſe de *Jupiter* et de *Saturne* peut-elle être connue avec préciſion ? cela me paraît impoſſible. Il me ſemble que, quand on vous accordera un mois d'échéance pour le retour d'une comète, comme on en accorde pour les lettres de change qui viennent de loin, on ne vous fera pas une grande grâce ; mais quand on avouera que vous faites honneur à la France et à l'eſprit humain, on ne vous rendra que juſtice.

Plût à Dieu que notre ami *Moreau-Maupertuis* eût cultivé ſon art comme vous, qu'il eût prédit ſeulement le retour des comètes, au lieu d'exalter ſon ame pour prédire l'avenir, de diſſéquer des cervelles de géans pour connaître la nature de l'ame, d'enduire les gens de poix réſine pour les guérir de toute eſpèce de maladie, de perſécuter *Koënig*, et de mourir entre deux capucins!

Au reſte, je ſuis fâché que vous déſigniez par le nom de *newtoniens* ceux qui ont reconnu la vérité

des découvertes de *Newton* : c'eſt comme ſi on appelait les géomètres *euclidiens*. La vérité n'a point de nom de parti : l'erreur peut admettre des mots de ralliement. On dit janſéniſtes, moliniſtes, quiétiſtes, anabaptiſtes, pour déſigner différentes ſortes d'aveugles : les ſectes ont des noms, et la vérité eſt vérité. Dieu béniſſe l'imprimeur qui a mis les *altercations* de la comète, au lieu d'altérations ! Il a eu plus raiſon qu'il ne croyait ; toute vérité produit altercation. Je pourrais bien me plaindre auſſi à mon tour de ceux qui m'ont appelé mauvais citoyen, quand j'ai mis le premier en France le ſyſtême de l'anglais *Newton* au net ; mais j'ai eſſuyé tant d'injuſtices d'ailleurs, que celle-là m'a échappé dans la foule. Je ſuis enfin parvenu à ne plus meſurer que la *courbe* que mes nouveaux ſemoirs tracent au bout de leurs rayons ; le réſultat eſt un peu de froment : mais, quand je me ſuis tué à Paris pour compoſer des poëmes épiques, des tragédies et des hiſtoires, je n'ai recueilli que de l'ivraie. La culture des champs eſt plus douce que celle des lettres ; je trouve plus de bon ſens dans mes laboureurs et dans mes vignerons, et ſurtout plus de bonne foi que dans les regrattiers de la littérature, &c. 1759.

Je cultive la terre ; voilà par où il faut finir. J'ai fait naître un peu d'abondance dans le pays le plus agréable et le plus pauvre que j'aye jamais vu. C'eſt une belle expérience de phyſique de faire croître quatre épis où la nature n'en donnait que deux. Les académies de *Cérès* et de *Pomone* valent bien les autres.

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas,
Fortunatus et ille deos qui novit agreſtes !

1759.

LETTRE LXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 17 d'auguſte.

MON divin ange, eſt-ce que M. *Fatema* n'aurait pas trouvé grâce devant vos yeux ? Voici, pour vous réjouir, un gros paquet contenant des choſes délicieuſes, un billet de M. *Fabri*, fermier de Gex, c'eſt-à-dire ſon reçu de ſon tiers de lods et ventes; quelle lecture agréable ! et puis une lettre à M. l'abbé d'*Eſpagnac*, pleine de jérémiades ſur le ſort des pauvres ſeigneurs de château ; et une lettre à M. de *Chauvelin* l'ambaſſadeur. Je me conſole au moins avec lui de cet embarras d'affaires. Savez-vous que je paſſe les jours entiers dans ces diſcuſſions de toute eſpèce? Il faut s'accoutumer à tout. Cette vie-là ne me déplaît point, elle eſt toute remplie. Il eſt plus doux qu'on ne penſe de planter, de ſemer et de bâtir. Je me plains toujours, ſelon l'uſage; mais, dans le fond, je ſuis fort aiſe.

Je réſerve les chevaliers pour le temps des vendanges. Vous, mon cher ange, et M. de *Chauvelin*, qui daignez être mes médiateurs avec M. d'*Eſpagnac*, vous n'échouerez pas dans votre négociation. Liſez ma lettre à M. d'*Eſpagnac*, et vous verrez ſi j'ai raiſon ; liſez auſſi ma dépêche à M. de *Chauvelin*, et vous jugerez ſi le conſeil de monſeigneur le comte de *la Marche* n'a pas beaucoup de torts.

Enfin donc, je crois que mes Ruſſes ſont près du

grand Glogau. Qui croirait que la *Barbarini* (*) va être affiégée par mes Ruſſes, et dans Glogau? O deſtinée! 1759.
Je n'aime point *Luc*, il s'en faut beaucoup : je ne lui pardonnerai jamais ni ſon infame procédé avec ma nièce, ni la hardieſſe qu'il a de m'écrire deux fois par mois des choſes flatteuſes, ſans avoir jamais réparé ſes torts. Je déſire beaucoup ſa profonde humiliation, le châtiment du pécheur; je ne ſais ſi je déſire ſa damnation éternelle.

Mon divin ange, vous ne m'écrivez point; vous ne me dites rien des ſuccès de M. le comte de *Choiſeul* à la cour de Vienne. Je ſais ſans vous qu'il y réuſſit beaucoup. Je ſuis toujours enchanté de M. le duc de *Choiſeul*, et ſi enchanté que je ne lui demande rien. Je ne veux point du tout l'importuner pour ma terre viagère de Tourney; je veux qu'il ſache que je lui ſuis attaché par goût, par reconnaiſſance, et que l'intérêt ne déshonore point mes ſentimens généreux.

Comment ſe porte madame *Scaliger*? Je ſuis à ſes pieds, et bientôt je travaillerai ſur ſes commentaires. Adieu, divins anges; je ſouhaite à votre nation tous les ſuccès poſſibles dans le continent et dans les îles. A propos, parlez-vous italien?

Mille reſpects à tout ange.

(*) Danſeuſe de l'opéra de Berlin.

1759.

LETTRE LXXXIV.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

17 de septembre.

Il est vrai, Madame, que vous êtes dans un couvent comme *Héloïse*, et que vous avez eu comme elle un oncle chanoine. Il est encore vrai que je suis à peu-près réduit à l'état d'*Abélard ;* mais, malheureusement pour moi, je ne peux pas goûter la consolation de vous dire : C'est avec vous que j'ai perdu le peu que je regrette.

Je peux seulement vous assurer que je vous ai toujours trouvée très-supérieure à *Héloïse*, quoique vous ne soyez pas aussi théologienne qu'elle. Je vous ai connu une imagination charmante, et une vérité dans l'esprit que j'ai rencontrée bien rarement ailleurs. Si je n'ai point eu l'honneur de vous écrire, c'est que ma retraite m'a fait penser qu'un homme qui avait renoncé à Paris, ne devait pas se jouer à ce qu'il a connu dans Paris de plus aimable.

J'ai été sensiblement affligé de votre état, et je vous jure qu'il n'a pas peu contribué à me persuader que le meilleur des mondes possibles ne vaut pas grand'-chose. Je crois avoir renoncé pour le reste de ma vie à la plus extravagante des villes possibles. Ce n'est pas que j'aye la vanité de me croire plus sage que ses habitans, mais je me suis fait une petite destinée

à

à part, avec laquelle je ne puis regretter aucune des folies des autres, attendu que je suis trop occupé des miennes : je me suis avisé de devenir un être entièrement libre. 1759.

J'ai joint à mon petit hermitage des Délices, des terres sur la frontière de France, qui avaient autrefois le beau privilége de ne dépendre de personne ; j'ai été assez heureux pour que le roi m'ait rendu tous ces priviléges, malgré le journal de Trévoux et les gazettes ecclésiastiques. J'ai eu l'insolence de faire bâtir un château dans le goût italien ; j'ai fait dans un autre une salle de comédie ; j'ai trouvé de bons acteurs ; et, malgré tout cela, je me suis aperçu à la fin que le plus grand plaisir consiste à être particulièrement et utilement occupé.

Je vois que tous les poëtes ont eu raison de faire l'éloge de la vie pastorale, que le bonheur attaché aux soins champêtres n'est point une chimère ; et je trouve même plus de plaisir à labourer, à semer, à planter, à recueillir, qu'à faire des tragédies et à les jouer. *Salomon* avait bien raison de dire qu'il n'y a de bon que de vivre avec ce qu'on aime, se réjouir dans ses œuvres ; et que tout le reste est vanité.

Plût à Dieu, Madame, que vous pussiez vivre comme moi, et que votre société charmante pût augmenter mon bonheur. Vous voulez que je vous envoye les ouvrages auxquels je m'occupe quand je ne laboure ni ne sème ; en vérité, Madame, il n'y a pas moyen, tant je suis devenu hardi avec l'âge. Je ne peux plus écrire que ce que je pense, et je pense si librement qu'il n'y a guère d'apparence d'envoyer mes idées par la poste.

1759. Il y a pourtant un ouvrage honnête qui est actuellement sur le métier; c'est l'histoire de la création de deux mille lieues de pays, par le czar *Pierre*. Je fais cette histoire sur les archives de Pétersbourg, qu'on m'a envoyées; mais je doute que cela soit aussi amusant que la vie de *Charles XII*; car ce *Pierre* n'était qu'un sage extraordinaire, et *Charles* un fou extraordinaire qui se battait, comme don *Quichotte*, contre des moulins à vent. J'aurai assurément l'honneur de vous envoyer un des premiers exemplaires; mais je serai bien surpris si l'ouvrage est intéressant.

Non, Madame, je n'aime des Anglais que leurs livres de philosophie, quelques-unes de leurs poësies hardies; et, à l'égard du genre dont vous me parlez, je vous avouerai que je ne lis que l'ancien Testament, trois ou quatre chants de Virgile, tout l'Arioste, une partie des Mille et une nuits; et, en fait de prose française, je relis sans cesse les Lettres provinciales. Ce n'est pas que les pièces nouvelles de nos jours, et les poësies sacrées de M. *le Franc* n'aient leur mérite. On m'a parlé aussi d'un livre de son frère l'évêque, intitulé: *La réconciliation de l'esprit avec la religion*, ou, comme quelques-uns disent, la réconciliation normande; mais on ne peut pas tout lire, et il faut bien se livrer à son goût.

Je vous félicite, Madame, vous et M. le président *Hénault*, de vivre souvent ensemble, et de vous consoler tous deux des sottises de ce monde, par les agrémens délicieux de votre commerce. J'espère que vous jouirez long-temps tous deux de cette consolation. Vous avez été gourmande, et quand les gourmands

ſont devenus ſobres, ils vivent cent ans. Si les événemens du temps ſont le ſujet de vos converſations, elles ne doivent pas tarir; il ne laiſſe pas d'y avoir quelque plaiſir à voir tous les huit jours une ſottiſe nouvelle. 1759.

C'eſt encore un avantage que j'ai dans le petit coin du monde que j'habite : il n'y a point de pays où l'on ſoit inſtruit plutôt de tout ce qui ſe paſſe dans l'Europe ; nous ſavons toujours les aventures d'Allemagne quatre jours avant vous. Le roi de Pruſſe me feſait l'honneur de m'écrire aſſez régulièrement avant que les Ruſſes lui euſſent donné ſur les oreilles ; il n'a pas actuellement le temps d'écrire ; je le crois très-embarraſſé : et, à moins d'un prodige, il faudra qu'il ſoit un exemple des malheurs de l'ambition ; mais, s'il ſuccombe, il ne pourra pas au moins reprocher ſa perte aux Français.

Adieu, Madame ; ſoyez heureuſe autant que vous le pourrez. Conſervez votre ſanté, continuez à faire le charme de la ſociété, faites-vous lire des livres qui vous amuſent. Vous ne pouvez lire l'Arioſte dans ſa langue, et en cela je vous plains beaucoup ; mais, croyez-moi, faites-vous lire la partie hiſtorique de l'ancien Teſtament d'un bout à l'autre ; vous verrez qu'il n'y a point de livre plus amuſant ; je ne parle pas de l'édification qu'on en retire, je parle de la ſingularité des mœurs antiques, de la foule des événemens dont le moindre tient du prodige, de la naïveté du ſtyle, &c.

N'oubliez pas le premier chapitre d'*Ezéchiel*, que perſonne ne lit ; mais faites-vous ſurtout traduire le chapitre XVI, qu'on n'a pas oſé traduire fidellement,

1759. et vous verrez que *Jérusalem est une belle fille que le Seigneur a aimée dès qu'elle a eu du poil et des tetons ; qu'il a couché avec elle, et qu'il l'a entretenue magnifiquement ; que cependant elle a couché avec mille amans, et que même elle s'est souvent servie, quand elle était seule, de....* je n'ose pas dire quoi. Et au verset XX du chapitre XXIII, il est dit qu'*Oliba, la bien-aimée, après avoir tâté de mille amans, a donné la préférence à ceux qui ont le* talent *d'un âne.*

Enfin, cette naïveté, que j'aime sur toute chose, est incomparable. Il n'y a pas une page qui ne fournisse des réflexions pour un jour entier. Madame *du Châtelet* l'avait bien commenté d'un bout à l'autre.

Si vous êtes assez heureuse pour prendre goût à ce livre, vous ne vous ennuierez jamais, et vous verrez qu'on ne peut rien vous envoyer qui en approche. Ah, Madame, que le monde est bête ! et qu'il est doux d'en être dehors ! mais il faudrait surtout le fuir avec vous.

LETTRE LXXXV. 1759.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 17 de septembre.

Il y a bien long-temps que je ne vous ai écrit, mon cher et ancien ami ; mais je suis le rat des champs, et vous le rat de ville.

Rusticus urbanum murem mus paupere fertur
Accepisse cavo, veterem vetus hospes amicum.

Vous n'en avez pas tant fait, vous avez laissé là votre rat des champs. Ce n'est pourtant pas comme rat piqué de votre négligence, qu'il n'a point écrit ; c'est qu'il a été fort occupé dans tous ses trous : car, tandis que votre destinée vous a fait faire le long voyage de la rue Saint-Honoré à l'arsenal, et que vous avez ainsi couru d'un pôle à l'autre, j'ai bâti, labouré, planté et semé.

Rident vicini glebas et saxa moventem.

Vous êtes retiré dans Paris, monsieur le paresseux ; vous philosophez à votre aise chez M. de *Paulmi* ; mais moi, il faut que je visite mes métairies, que je guérisse mes payſans et mes bœufs quand ils sont malades, que je marie des filles, que je mette en valeur des terres abandonnées depuis le déluge. Je vois autour de moi la plus effroyable misère dans le pays le plus riant ; je me donne les airs de

1759. remédier un peu à tout le mal qu'on a fait pendant des siècles. Quand on se trouve en état de faire du bien à une demi-lieue de pays, cela est fort honnête.

J'entends parler de gens qui vous ravagent, qui vous appauvrissent des deux et trois cents lieues, ou avec leurs plumes, ou avec des canons; ces gens-là sont des héros, des demi-dieux à pendre, mais je les respecte beaucoup.

On dit qu'à Paris vous n'avez ni argent ni sens commun; on dit que vous êtes mal menés sur mer et sur terre; on dit que vous allez perdre le Canada; on dit que vos rentes, vos effets publics, courent grand risque. Quand je dis vous, j'entends nous, car je vogue dans le même vaisseau; mais, en qualité de pauvre hermite habitant de frontière, je parle respectueusement devant un habitant de la capitale.

Comme il faut lire quelquefois après avoir conduit sa charrue et son semoir, dites-moi, je vous en prie, ce que c'est qu'une Histoire des jésuites, ou De la morale des jésuites, ou Des dogmes des jésuites, prouvés par les faits, en trois ou quatre volumes: en un mot, c'est une compilation de tout ce qu'ils ont fait de mémorable depuis frère *Guignard* jusqu'à frère *Malagrida*. J'ai demandé ce livre à Paris, mais je n'en sais pas le titre.

Quid novi? comment vous portez-vous? n'êtes-vous pas gras à lard et assez honnêtement heureux? *Si ita est, congratulor. Farewell my dear.*

LETTRE LXXXVI. 1759.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Au château de Tourney, le 18 de septembre.

MONSIEUR,

J'AI reçu le panégyrique de *Pierre le grand*, que votre excellence a eu la bonté de m'envoyer. Il est bien juste qu'un homme de votre académie chante les louanges de cet empereur. C'est par la même raison que les hommes sont obligés de chanter les louanges de DIEU, car il faut bien louer celui qui nous a formés. Il y a certainement de l'éloquence dans ce panégyrique. Je vois que votre nation se distinguera bientôt par les lettres comme par les armes; mais ce sera principalement à vous, Monsieur, qu'elle en aura l'obligation. Je vous ai celle d'avoir reçu de vous des mémoires plus instructifs qu'un panégyrique : ce qui n'est qu'un éloge ne sert souvent qu'à faire valoir l'esprit de l'auteur. Le titre seul avertit le lecteur d'être en garde; il n'y a que les vérités de l'histoire qui puissent forcer l'esprit à croire et à admirer. Le plus beau panégyrique de *Pierre le grand*, à mon avis, est son journal, dans lequel on le voit toujours cultiver les arts de la paix au milieu de la guerre, et parcourir ses Etats en législateur, tandis qu'il les défendait en héros contre *Charles XII*. J'attends toujours vos nouveaux mémoires avec l'empressement du zèle que vous m'avez

1759. inſpiré. Je me flatte que j'aurai autant de ſecours pour les événemens qui ſuivent la bataille de Pultava, que j'en ai eu pour ceux qui la précèdent. Ce ſera une grande conſolation pour moi de pouvoir achever ma carrière par cet ouvrage; ma vieilleſſe et ma mauvaiſe ſanté me font connaître que je n'ai pas de temps à perdre: mais ce n'eſt pas le plus grand motif de mon empreſſement. Je ſuis impatient, Monſieur, de répondre, ſi je le puis, à la confiance que vous avez bien voulu me témoigner, et de ſatisfaire votre goût autant que je ſuivrai vos inſtructions.

Voici, Monſieur, un moment bien glorieux pour votre auguſte impératrice et pour la Ruſſie. C'eſt la deſtinée de *Pierre le grand* et de ſa digne fille de rétablir la maiſon de Saxe dans ſes Etats.

J'ai l'honneur, &c.

1759.

LETTRE LXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 d'octobre.

A MON CHER ANGE.

Il saura que, sur ses ordres, on transcrit à force la Chevalerie, et qu'on l'enverra incessamment, comme affaire du conseil, à M. de *Courteille*. Pour la Femme qui a raison, patience, s'il vous plaît; ce serait deux femmes qui auraient raison en un jour, et c'est trop à la comédie. Pour madame *Scaliger*, qui fait la troisième, elle verra qu'on a été en tous les points de l'avis de ses remontrances. Au reste, nous jouons après-demain Mérope sur mon petit théâtre verd et or. Vous voyez bien, mes divins anges, qu'en fesant le rôle de *Narbas*, fesant bâtir, fesant mes vendanges, et fesant battre en grange, je ne peux guère songer à la Femme qui a raison.

A M. de Chauvelin, l'ambassadeur.

Si son excellence prend ce chemin de Genève, nous tâcherons de lui donner la Chevalerie sur mon théâtre grand comme la main; et, si elle lui plaît, nous serons bien fiers. Tous les spectateurs feront serment de n'en point parler, et je réponds que

1759. Paris n'en saura rien. Nous voudrions seulement savoir quand monsieur l'ambassadeur passera par chez nous. Je lui réitère les plus tendres remercîmens.

A M. de Chauvelin, l'intendant.

PUISQUE ma sangsue ne sert qu'à le faire rire, je m'accommode sérieusement avec elle : j'aime à payer ce qui est dû ; mais injustice et rapacité révoltent ma bile, et l'allument. Je suppose que M. de *Chauvelin* a toujours la rage du bien public.

A M. de Chauvelin, l'abbé.

QU'IL soit averti que les remontrances du parlement n'ont réussi dans aucun pays de l'Europe. Il est triste d'avoir la guerre contre les Anglais ; mais, puisqu'ils nous battent, il faut bien que nous payions l'amende.

A Me Omer de Fleuri.

A qui en avez-vous, maître *Omer* ? Votre frère l'intendant est aimable ; mais quelle fureur avez-vous d'être un petit *Anitus* ? On se moque de vous et de vos discours, et de vos dénonciations. Mon Dieu, que cela est bête !

Somme totale.

LE sens commun paraît exilé de France, mais il réside chez mes anges, avec la bonté et l'esprit.

N. B. Comment pourrons-nous parler de ces grands chevaliers, et dire que *tout Français eſt à craindre*, tandis que tout le monde nous donne ſur les oreilles. Ah, mon divin ange, que j'ai bien fait de me compoſer une petite deſtinée indépendante! que j'ai bien choiſi mes retraites! que je m'y moque du genre-humain! 1759.

Atque metus omnes ſtrepitumque Acherontis avari
Subjicio pedibus.

Mais mon refrain, mon triſte refrain, eſt toujours que je mourrai ſans avoir revu mon cher ange. Il n'y a pas d'apparence que je revienne dans le pays des *Anitus* et des *Frérons*. Je ſuis continuellement partagé entre le bonheur extrême dont je jouis, et la douleur de votre abſence.

1759.

LETTRE LXXXVIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE,

CHEVALIER DE SAINT-LOUIS, SEIGNEUR DE DIRAC, &c., *à Angoulême.*

Le 1 d'octobre.

MONSIEUR,

LA confiance que vous voulez bien me témoigner, et le goût que vous avez pour la vérité, me touchent ſenſiblement. Vous avez perdu, dites-vous, des protecteurs; mais vous êtes, ſans doute, votre protecteur vous-même: on n'a beſoin de perſonne, quand on a un nom et des terres. M. le chevalier d'*Aydie* a pris, il y a long-temps, le parti de ſe retirer chez lui; il s'eſt procuré par-là une vie heureuſe et longue. Il n'y a perſonne qui ne regarde le repos et l'indépendance comme le but de tous ſes travaux; pourquoi donc ne pas aller au but de bonne heure? On eſt égal aux rois, quand on ſait vivre heureux chez ſoi.

Quant aux objets de métaphyſique, dont vous me faites l'honneur de me parler, ils méritent votre attention. Il eſt bien vrai que, dans les lois de *Moïſe*, il n'eſt jamais parlé de l'immortalité de l'ame, ni de récompenſe et de peines dans une autre vie: tout eſt temporel; et l'anglais *Warburton*, que M. *Silhouette* a traduit en partie, prétend que *Moïſe* n'avait pas

besoin de ce ressort pour conduire les Hébreux, parce qu'ils avaient DIEU pour roi, et que ce roi les punissait sur le champ, quand ils avaient fait quelque faute. Cependant il est clair que, du temps de *Moïse*, les Egyptiens avaient embrassé le dogme et l'existence d'une ame aérienne et éternelle qui devait se rejoindre au corps après une multitude de siècles. C'est pour cette raison qu'on embaumait les corps, afin que l'ame les retrouvât, et qu'on bâtissait des tombeaux en pyramides. L'idée de l'immortalité de l'ame et d'un enfer se trouve dans l'ancien *Zoroastre*, contemporain de *Moïse*, dont les titres et les opinions nous ont été conservés dans le Sadder. La même opinion est confirmée dans les poësies d'*Homère*. Il est vrai qu'on n'avait pas l'idée d'un esprit pur; l'ame, chez tous les anciens, était un air subtil; mais il n'importe quelle fût son essence; le grand intérêt des sociétés demandait qu'elle fût immortelle, et qu'après sa mort on pût lui demander compte. *Démocrite*, *Epicure* et plusieurs autres combattirent ce sentiment; ils prétendirent que les honnêtes gens n'avaient pas besoin d'un enfer pour être vertueux; que l'idée de l'enfer fesait plus de mal que de bien; que l'ame n'est pas un être à part; que c'est une faculté de sentir, de penser, comme les arbres ont de la nature la faculté de végéter; qu'on sent par les nerfs; qu'on pense par la tête, comme on touche avec les mains, et qu'on marche avec les pieds. 1759.

Pour *Platon* et *Socrate*, il est indubitable qu'ils croyaient l'ame immortelle. Ce dogme a été le plus universellement répandu; il paraît le plus sage, le plus consolant et le plus politique. Pour peu que

1759. que vous lisiez, Monsieur, les bons livres traduits en notre langue, vous en saurez beaucoup plus que je ne pourrais vous en dire; et, avec l'esprit juste que vous avez, vous vous formerez des idées saines de toutes ces choses qui nous intéressent véritablement. Vous avez grande raison de rejeter toutes les idées populaires; jamais les sages n'ont pensé comme le peuple. St *Crépin* est le saint des cordonniers, Ste *Barbe* est la sainte des vergettiers, mais la vérité est le saint des philosophes.

En voilà beaucoup pour un vieillard qui ne connaît plus que sa charrue et ses vignes.

Je trouve que la meilleure philosophie est celle de cultiver ses terres.

Je me croirais fort heureux si je pouvais avoir l'honneur de vous recevoir dans un de mes hermitages.

Je suis avec respect, &c.

AU MEME.

L'ETAT de la question est de savoir si dans la loi des Juifs, il leur est commandé de croire une autre vie; si on leur promet le ciel après la mort, et si on les menace de l'enfer.

Or, dans la loi des Juifs, il n'y a pas un seul mot de ces promesses, de ces menaces ni de cette croyance. *Arnaud*, dans son Apologie du Port-royal, l'avoue formellement. *C'est le comble de l'ignorance*, dit-il, *de ne pas admettre cette vérité qui est une des plus communes. Les promesses de l'ancien Testament n'étaient que temporelles et terrestres: les Juifs n'adoraient un Dieu*

que pour les biens charnels. Il eſt indubitable que, dans le temps où l'on prétend que le Pentateuque fut écrit, les Chaldéens, les Syriens, les Perſes, les Egyptiens admettaient l'immortalité de l'ame. Il faut ſavoir ce que tous les peuples entendaient par ce mot chaldéen *ruah*, traduit en grec par *pneuma*, et chez les Latins par *anima*; il voulait dire ſouffle, vent, vie, ce qui anime; et ce mot eſt toujours pris pour la vie dans le Pentateuque. 1759.

Les ſonges dans leſquels l'on voit ſouvent ſes amis morts, et dans leſquels on s'entretient avec eux, firent aiſément croire qu'on avait vu les ames des morts. Ces ames étaient corporelles; c'était un vent, c'était une ombre légère qui avait la figure du corps, c'étaient des mânes. Il n'y a pas un ſeul mot dans toute l'antiquité, juſqu'à *Platon*, qui puiſſe faire croire que l'ame eût jamais paſſé pour un être abſolument immatériel.

Thaut, *Sanchoniathon*, *Béroſe*, les fragmens d'*Orphée*, *Manéthon*, *Héſiode*, tous les anciens qui ont dit, ſans connaître les livres juifs, que DIEU fit l'homme à ſon image, crurent DIEU corporel; et le Pentateuque ne parle jamais de DIEU que comme d'un être corporel.

Dans ce Pentateuque, il n'y a pas un ſeul mot concernant la ſpiritualité immatérielle de DIEU ni de l'ame humaine. Ceux qui, trompés par quelques mots équivoques, épars dans les prophètes, prétendent que les Juifs avaient quelque idée de l'ame immortelle, et des récompenſes et des peines après la mort, devraient conſidérer qu'ils font de *Moïſe* ou un ignorant bien groſſier, puiſqu'il n'annonce

1759. pas ce que les autres juifs savaient, ou un fourbe bien mal-avisé, si, étant instruit de ce dogme si utile, il n'en fesait pas usage.

La défense faite dans le Deutéronome, chapitre XVIII, *de consulter les sorciers ou voyans, les pythons*, et de demander la vérité aux morts, n'a rien de commun avec l'espérance d'être récompensé dans la vie future.

Cette défense prouve seulement ce qu'on sait assez, c'est qu'en Egypte, en Chaldée et en Syrie, il y avait des prophètes, des voyans, des sorciers qui se mêlaient de prédire. On mettait le crâne ou un autre ossement sous son lit pour voir en songe l'ombre d'un mort. Ces superstitions très-anciennes ont duré jusqu'à nos jours. Le Pentateuque veut que l'on consulte l'Urim et le Thummim, et non d'autres oracles; les prêtres juifs, et non d'autres prêtres; les voyans juifs, et non d'autres voyans.

Au reste, il est prouvé par ce mot de *python*, qui se trouve dans le Deutéronome, que ce livre ne fut écrit que long-temps après la captivité, quand les Juifs commencèrent à entendre parler du serpent *Python* et des autres fables des Grecs.

Les Juifs ont écrit très-tard, et sont un peuple très-moderne en comparaison des grandes nations dont ils étaient environnés.

L'ignorance, la superstition, la barbarie des Juifs ne doit avoir aucune influence sur les hommes raisonnables qui vivent aujourd'hui.

LETTRE

LETTRE LXXXIX. 1759.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Tourney, 6 d'octobre.

MONSIEUR,

Je vous avais déjà fait compliment sur l'heureux succès de vos armes, lorsque j'ai reçu la lettre dont votre excellence m'a honoré, avec la relation de la bataille, que M. de *Soltikof* a bien voulu me communiquer. Vos bontés augmentent tous les jours l'intérêt que je prends à la gloire de l'impératrice et à l'empire de Russie. Le terme d'*honneur* doit être bien certainement à la mode chez vous, quoi qu'en dise un certain homme qui a mis son honneur à faire bien du mal, et à en dire beaucoup de votre auguste impératrice. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai pris part à la gloire de votre nation; tous les événemens ont justifié ma manière de penser. Je vois, avec la plus sensible joie, que la digne fille de *Pierre le grand* perfectionne tout ce que son père a commencé. Le bruit a couru, dans nos Alpes, que sa santé avait été dérangée : j'en ai ressenti de bien vives alarmes. Nous fesons mille vœux, dans mes retraites, pour la durée et la prospérité de son règne.

Le premier tome de l'Histoire de *Pierre le grand* serait déjà parvenu à votre excellence, si les personnes que j'emploie étaient aussi diligentes que je

1759. l'ai été. La vie est bien courte, et tout ouvrage est bien long. Je consacrerai ce qui me reste de vie à travailler au second volume, aussitôt que j'aurai les matériaux nécessaires. Il n'y a point d'occupation qui me soit plus précieuse; et, si je suis assez heureux pour seconder vos nobles intentions, je n'aurai jamais si bien employé mon temps; mais je regretterai toujours de n'avoir pu voir la ville que *Pierre le grand* a fondée, et vous, Monsieur, qui faites fleurir les arts et les vertus dans le plus grand empire de la terre.

Je serai toute ma vie, avec l'attachement le plus respectueux et le plus sincère, &c.

LETTRE XC.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 13 d'octobre.

Il est bien triste, Madame, pour un homme qui vit avec vous, d'être un peu sourd: je vous plains moins d'être aveugle. Voilà le procès des aveugles et des sourds décidé. Certainement c'est celui qui ne vous entend point qui est le plus malheureux.

Je n'écris à Paris qu'à vous, Madame, parce que votre imagination a toujours été selon mon cœur; mais je ne vous passe point de vouloir me faire lire les romans anglais, quand vous ne voulez pas lire l'ancien Testament. Dites-moi donc, s'il vous plaît,

où vous trouvez une hiſtoire plus intéreſſante que celle de *Joſeph* devenu contrôleur général en Egypte, et reconnaiſſant ſes frères? Comptez-vous pour rien *Daniel* qui confond ſi finement les deux vieillards? Quoique Tobie ne ſoit pas ſi bon, cependant cela me paraît meilleur que Tom Jones, dans lequel il n'y a rien de paſſable que le caractère d'un barbier. 1759.

Vous me demandez ce que vous devez lire, comme les malades demandent ce qu'ils doivent manger; mais il faut avoir de l'appétit, et vous avez peu d'appétit avec beaucoup de goût. Heureux qui a aſſez faim pour dévorer l'ancien Teſtament! Ne vous en moquez point: ce livre fait cent fois mieux connaître qu'*Homère* les mœurs de l'ancienne Aſie; c'eſt, de tous les monumens antiques, le plus précieux. Y a-t-il rien de plus digne d'attention qu'un peuple entier ſitué entre Babylone, Tyr et l'Egypte, qui ignore pendant ſix cents ans le dogme de l'immortalité de l'ame, reçu à Memphis, à Babylone et à Tyr? Quand on lit pour s'inſtruire, on voit tout ce qui a échappé lorſqu'on ne liſait qu'avec les yeux.

Mais vous, qui ne vous ſouciez pas de l'hiſtoire de votre pays, quel plaiſir prendrez-vous à celle des Juifs, de l'Egypte, et de Babylone? J'aime les mœurs des patriarches, non parce qu'ils couchaient tous avec leurs ſervantes, mais parce qu'ils cultivaient la terre comme moi. Laiſſez-moi lire l'Ecriture ſainte, et n'en parlons plus.

Mais vous, Madame, prétendez-vous lire comme on fait la converſation? prendre un livre comme on demande des nouvelles? le lire et le laiſſer là;

1759. en prendre un autre qui n'a aucun rapport avec le premier, et le quitter pour un troisième? En ce cas, vous n'avez pas grand plaisir.

Pour avoir du plaisir, il faut un peu de passion; il faut un grand objet qui intéresse, une envie de s'instruire déterminée, qui occupe l'ame continuellement; cela est difficile à trouver, et ne se donne point. Vous êtes dégoûtée; vous voulez seulement vous amuser, je le vois bien; et les amusemens sont encore assez rares.

Si vous étiez assez heureuse pour savoir l'italien, vous seriez sûre d'un bon mois de plaisir avec l'Arioste. Vous vous pâmeriez de joie; vous verriez la poësie la plus élégante et la plus facile, qui orne, sans effort, la plus féconde imagination dont la nature ait jamais fait présent à aucun homme. Tout roman devient insipide auprès de l'Arioste: tout est plat devant lui, et surtout la traduction de notre *Mirabeau*.

Si vous êtes une honnête personne, Madame, comme je l'ai toujours cru, j'aurai l'honneur de vous envoyer un chant ou deux de la Pucelle, que personne ne connaît, et dans lequel l'auteur a tâché d'imiter, quoique très-faiblement, la manière naïve et le pinceau facile de ce grand-homme. Je n'en approche point du tout; mais j'ai donné au moins une légère idée de cette école de peinture. Il faut que votre ami soit votre lecteur, et ce sera un quart d'heure d'amusement pour vous deux, et c'est beaucoup. Vous lirez cela, quand vous n'aurez rien à faire du tout, quand votre ame aura besoin de bagatelles; car point de plaisir sans besoin.

Si vous aimez un tableau très-fidelle de ce vilain monde, vous en trouverez un quelque jour dans l'Hiſtoire générale des ſottiſes du genre-humain (que j'ai achevée très-impartialement). J'avais donné, par dépit, l'eſquiſſe de cette hiſtoire, parce qu'on en avait imprimé déjà quelques fragmens; mais je ſuis devenu depuis plus hardi que je n'étais; j'ai peint les hommes comme ils ſont. 1759.

La demi-liberté avec laquelle on commence à écrire en France, n'eſt encore qu'une chaîne honteuſe. Toutes vos grandes Hiſtoires de France ſont diaboliques, non ſeulement parce que le fond en eſt horriblement ſec et petit, mais parce que les *Daniel* ſont plus petits encore. C'eſt un bien plat préjugé de prétendre que la France ait été quelque choſe dans le monde, depuis *Raoul* et *Eudes*, juſqu'à la perſonne d'*Henri IV* et au grand ſiècle de *Louis XIV*. Nous avons été de ſots barbares, en comparaiſon des Italiens, dans la carrière de tous les arts.

Nous n'avons même, que depuis trente ans, appris un peu de bonne philoſophie des Anglais. Il n'y a aucune invention qui vienne de nous. Les Eſpagnols ont conquis un nouveau monde; les Portugais ont trouvé le chemin des Indes, par les mers d'Afrique; les Arabes et les Turcs ont fondé les plus puiſſans empires; mon ami le czar *Pierre* a créé, en vingt ans, un empire de deux mille lieues; les Scythes de mon impératrice *Eliſabeth* viennent de battre mon roi de Pruſſe, tandis que nos armées ſont chaſſées par les payſans de Zell et de Volfenbutel.

Nous avons eu l'eſprit de nous établir en Canada, ſur des neiges, entre des ours et des caſtors, après

1759. que les Anglais ont peuplé, de leurs floriſſantes colonies, quatre cents lieues du plus beau pays de la terre, et on nous chaſſe encore de notre Canada.

Nous bâtiſſons encore de temps en temps quelques vaiſſeaux pour les Anglais, mais nous les bâtiſſons mal; et, quand ils daignent les prendre, ils ſe plaignent que nous ne leur donnons que de mauvais voiliers.

Jugez, après cela, ſi l'hiſtoire de France eſt un beau morceau à traiter amplement, et à lire.

Ce qui fait le grand mérite de la France, ſon ſeul mérite, ſon unique ſupériorité, c'eſt un petit nombre de génies ſublimes ou aimables, qui font qu'on parle aujourd'hui français à Vienne, Stockholm, et Moſcou. Vos miniſtres, vos intendans et vos premiers commis n'ont aucune part à cette gloire.

Que lirez-vous donc, Madame? Le duc d'*Orléans* régent daigna un jour cauſer avec moi au bal de l'opéra: il me fit un grand éloge de *Rabelais;* et je le pris pour un prince de mauvaiſe compagnie, qui avait le goût gâté. J'avais alors un ſouverain mépris pour *Rabelais*. Je l'ai repris depuis; et comme j'ai plus approfondi toutes les choſes dont il ſe moque, j'avoue qu'aux baſſeſſes près, dont il eſt trop rempli, une bonne partie de ſon livre m'a fait un plaiſir extrême. Si vous en voulez faire une étude ſérieuſe, il ne tiendra qu'à vous; mais j'ai peur que vous ne ſoyez pas aſſez ſavante, et que vous ne ſoyez trop délicate.

Je voudrais que quelqu'un eût élagué, en français, les Oeuvres philoſophiques de feu milord *Bolingbroke:* C'eſt un prolixe perſonnage, et ſans aucune méthode;

mais on en pourrait faire un ouvrage bien terrible pour les préjugés, et bien utile pour la raison. Il y a un autre anglais qui vaut bien mieux que lui ; c'est *Hume*, dont on a traduit quelque chose avec trop de réserve. Nous traduisons les Anglais aussi mal que nous nous battons contre eux sur mer. 1759.

Plût à Dieu, Madame, pour le bien que je vous veux, qu'on eût pu au moins copier fidellement le Conte du tonneau du doyen *Swift;* c'est un trésor de plaisanterie dont il n'y a point d'idée ailleurs. *Pascal* n'amuse qu'aux dépens des jésuites, *Swift* divertit et instruit aux dépens du genre-humain. Que j'aime la hardiesse anglaise! que j'aime les gens qui disent ce qu'ils pensent! C'est ne vivre qu'à demi que de n'oser penser qu'à demi.

Avez-vous jamais lu, Madame, la faible traduction du faible Anti-Lucrèce du cardinal de *Polignac*? Il m'en avait autrefois lu vingt vers qui me parurent fort beaux : l'abbé de *Rothelin* m'assura que tout le reste était bien au-dessus. Je pris le cardinal de *Polignac* pour un ancien romain, et pour un homme supérieur à *Virgile*; mais quand son poëme fut imprimé, je le pris pour ce qu'il est ; poëme sans poësie, et philosophie sans raison.

Indépendamment des tableaux admirables qui se trouvent dans Lucrèce, et qui feront passer son livre à la dernière postérité, il y a un troisième chant dont les raisonnemens n'ont jamais été éclaircis par les traducteurs, et qui méritent bien d'être mis dans leur jour. Nous n'en avons qu'une mauvaise traduction, par un baron *des Coutures*. Je mettrai, si je vis, ce troisième chant en vers, ou je ne pourrai.

1759. En attendant, feriez-vous assez hardie pour vous faire lire seulement 40 ou 50 pages de ce *des Coutures*? Par exemple, liv. III, page 281, tome I, à commencer par les mots, *on ne s'aperçoit point;* il y a en marge XIIe argument. Examinez ce XIIe argument jusqu'au XXVIIe, avec un peu d'attention, si la chose vous paraît en valoir la peine.

Nous avons tous un procès avec la nature, qui sera terminé dans peu de temps; et presque personne n'examine les pièces de ce grand procès. Je ne vous demande que la lecture de 50 pages de ce IIIe livre; c'est le plus beau préservatif contre les sottes idées du vulgaire; c'est le plus ferme rempart contre la misérable superstition. Et quand on songe que les trois quarts du sénat romain, à commencer par *César*, pensaient comme *Lucrèce*, il faut avouer que nous sommes de grands polissons, à commencer par *Joli de Fleuri*.

Vous me demandez ce que je pense, Madame: je pense que nous sommes bien méprisables, et qu'il n'y a qu'un petit nombre d'hommes répandus sur la terre qui osent avoir le sens commun; je pense que vous êtes de ce petit nombre. Mais à quoi cela sert-il? à rien du tout. Lisez la parabole du bramin que j'ai eu l'honneur de vous envoyer; et je vous exhorte à jouir, autant que vous pourrez, de la vie qui est peu de chose, sans craindre la mort qui n'est rien.

Comme vous n'avez guère que des rentes viagères, l'ennuyeux ouvrage dont vous me parlez tombe moins sur vous que sur un autre. Sauve qui peut. Demandez à votre ami si, en 1708 et en

1709, on n'était pas cent fois plus mal : ces souvenirs consolent. 1759.

La première scène de la pièce de *Silhouette* a été bien applaudie : le reste est sifflé, mais il se peut très-bien que le parterre ait tort. Il est clair qu'il faut de l'argent pour se défendre, puisque les Anglais se ruinent pour nous attaquer.

Ma lettre est devenue un livre, et un mauvais livre : jetez-la au feu, et vivez heureuse, autant que la pauvre machine humaine le comporte.

LETTRE XCI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Tourney, 22 d'octobre.

ACTEURS moitié français moitié suisses, décorateurs de mon théâtre de *Polichinelle*,

Durant quelques momens souffrez que je respire,

et que je réponde à mon ange. Je devrais lui avoir déjà envoyé la pièce, telle que Madame *Scaliger* la veut. Mon ange est aussi un peu *Scaliger*, et je le suis plus qu'eux tous. Vous ne la reconnaîtrez pas, cette Chevalerie. J'en use comme dans le temps où j'envoyais à mademoiselle *Desmares* des corrections dans un pâté : *hesternus error*, *hodierna virtus*. Si j'avais quatre-vingts ans, je chercherais à me corriger. Je n'ai point cette roideur d'esprit des vieillards, mon cher ange; je suis flexible comme une anguille, et vif comme un lézard, et travaillant toujours comme un écureuil. Dès qu'on

1759. me fait apercevoir d'une ſottiſe, j'en mets vîte une autre à la place.

Notre conſeil n'a jamais pu adopter les négociations de monſieur l'ambaſſadeur; il ſera refuſé tout net, mais nous adoucirons le mauvais ſuccès de ſon ambaſſade par une réception dont j'eſpère que lui et madame l'ambaſſadrice ſeront contens : d'ailleurs il entend raiſon; il ne voudra pas qu'un maure envoye un eſpion dans Syracuſe, quand les portes ſont fermées; il ne voudra pas que ce maure propoſe de mettre tout à feu et à ſang, ſi l'on pend une fille. Figurez-vous le beau rôle que jouerait la fille pendant tout ce temps-là; et ne voilà-t-il pas une intrigue bien attachante que l'embarras de quatre chevaliers qui délibéreraient, de ſang froid, ſi l'on exécutera mademoiſelle ou non! et puis alors, comment juſtifier cette pauvre créature? qu'aurait-elle à dire? tout dépoſerait contre elle. L'abbé d'*Eſpagnac*, grand raiſonneur, lui dirait : Mon enfant, non-ſeulement vous avez écrit à *Solamir*, mais vous l'excitez contre nous : il eſt clair que vous êtes une malheureuſe. Elle ſerait forcée à dire toujours non, non, non, pendant deux actes; ce ſerait un procès criminel ſans preuves juſtificatives, et *Joli de Fleuri* ferait brûler ſon billet comme un mandement d'évêque, et comme l'Eccléſiaſte.

O juges malheureux qui, dans vos ſottes mains,
Tenez ſi peſamment la plume et la balance,
Combien vos jugemens ſont aveugles et vains!

Mon cher ange, on dit que la dernière pièce du traducteur de Pope eſt ſifflée : dites-moi ſi elle réuſſit

à la longue. Dites-moi s'il eſt vrai que M. le duc de *Broglie* eſt le *Germanicus* qui ranimera les pauvres légions de *Varus*. Quoi, les Anglais auraient pris Surate! ah, ils prendront Pondichéri; et *Dupleix* en rira, et j'en pleurerai; car j'y perdrai la moitié de mon bien, et mon beau château *nel guſto grande* ne ſera pas achevé; et, après avoir fait l'inſolent pendant deux ans, je demanderai l'aumône à la porte de mon palais. Faites la paix, je vous en prie, mon cher ange. 1759.

N'oubliez pas de demander à M. le duc de *Choiſeul*, s'il eſt content de la marmotte.

Madame *Denis* joue bien. Nous avons un *Tancrède* admirable. Je crois jouer parfaitement le bonhomme: je me trompe peut-être; mais je vous aime paſſionnément, et en cela je ne me trompe pas; autant en fait la nièce.

Je ſupplie mes anges de m'écrire par Genève, et non à Genève, cet *à Genève* a l'air d'un réfugié.

LETTRE XCII.

AU MEME.

Aux Délices, 24 d'octobre.

Le théâtre de *Polichinelle* eſt bien petit, je l'avoue; mais, mon divin ange, nous y tînmes, hier neuf, en demi-cercle, aſſez à l'aiſe; encore avait-on des lances, des boucliers, et on attachait des écus et l'armet de *Mambrin* à nos bâtons verts et clinquans, qui paſſeront, ſi l'on veut, pour pilaſtres vert et or. Une

1759. troupe de racleurs et de sonneurs de cor saxons, chassés de leur pays par *Luc*, composaient mon orchestre. Que nous étions bien vêtus! que madame *Denis* a joué supérieurement les trois quarts de son rôle! Je souhaite, en tout, que la pièce soit jouée à Paris comme elle l'a été dans ma masure de Tourney. Madame *Scaliger*, votre pièce a fait pleurer les vieilles et les petits garçons, les Français et les Allobroges : jamais le mont Jura n'a eu pareille aubaine. Le *billet adultère* n'a choqué personne; c'est le mot propre. La sicilienne est mariée par paroles de présent, comme disent les vieux romans. *Vamir*, *Spartacus*, passez les premiers, je ne suis nullement pressé. Je vous enverrai, mon cher ange, pièce, rôles et notes, dans quelque temps, et vous en ferez ce qu'il vous plaira.

Si M. et madame de *Chauvelin* viennent dans mon hermitage des Délices, nous les mènerons à la comédie à Tourney. Une tragédie nouvelle et des truites sont tout ce qu'on peut leur donner dans mon pays; mais j'ai bien peur que vous ne gardiez vos amis. Vous me mandez que M. de *Chauvelin* sera le jour de tous les saints chez moi; mais ne se pourrait-il pas faire qu'il fût secrétaire d'Etat en attendant. Mon cher ange, si vous n'êtes pas aussi secrétaire d'Etat, venez nous voir en allant à Parme; car il faudra bien que vous alliez à Parme. Vous verrez, en passant, votre étrange tante : vous ferez un fort joli voyage. Que dites-vous de *Luc* qui, après avoir été frotté par mes Scythes, veut entreprendre le siége de Dresde? Cette guerre ne finira point : en voilà pour dix ans. On me mande qu'on

est tout consterné et tout sot à Paris : on paye cher les malheurs de nos généraux; mais le parlement, sur les conclusions d'*Omer Joli*, raccommodera tout en fesant brûler de bons ouvrages. 1759.

Votre abbé *Zachée* est donc incurable (*) ! Heureusement sa maladie ne fait pas de tort à son frère l'ambassadeur ; les folies sont personnelles. Et le vétillard d'*Espagnac*, qu'en ferons-nous? il me paraît que ce grave personnage marche à pas bien mesurés. Je vous demande bien pardon de vous avoir embâté de cette négociation.

On m'écrivait que le *chose* du Portugal, comme dit *Luc* qui ne voulait pas l'appeler roi, avait envoyé tous les jésuites à l'abbé *Rezzonico*, et en gardait seulement vingt-huit pour les pendre; mais ces bonnes nouvelles ne se confirment pas. Je baise le bout de vos ailes, mon divin ange.

(*) L'abbé de *Chauvelin* qui était de très-petite taille. Il l'appelle *Zachée*, par allusion à ce petit juif qui grimpa sur un arbre pour voir passer *Jésus*.

1759.

LETTRE XCIII.

A MONSIEUR

LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI, *à Bologne.*

Au château de Tourney, 1 de novembre.

MONSIEUR,

UNE indiſpoſition me prive de l'honneur de vous écrire de ma main. Mes marchés avec vous ne ſont pas ſi bons que je m'en flattais, puiſque ce n'eſt pas vous qui daignerez traduire la tragédie que vous m'avez demandée : vous l'auriez ſurement embellie. Nous l'avons jouée trois fois ſur mon petit théâtre de Tourney; nous avons fait pleurer tous les Allobroges et tous les Suiſſes du pays; mais nous ſavons bien que ce n'eſt pas une raiſon pour plaire à des italiens. Ce qui pourrait me donner quelque eſpérance, c'eſt que nous avons tiré des larmes des plus beaux yeux qui ſoient à préſent dans les Alpes ; ces yeux ſont ceux de madame l'ambaſſadrice de France à Turin. Elle a paſſé quelques jours chez moi avec monſieur l'ambaſſadeur; et tous deux m'ont raſſuré contre la crainte où j'étais de vous envoyer un ouvrage fait en ſi peu de temps; ce ne ſera qu'avec une extrême défiance de moi-même que je prendrai cette liberté. Mon théâtre ſe proſterne très-humblement devant le vôtre. Nous ſavons ce que nous devons à nos maîtres.

J'ai reçu la Mort de César, traduite par M. *Paradisi*. J'admire toujours la fécondité et la flexibilité de votre langue, dans laquelle on peut tout traduire heureusement; il n'en est pas ainsi de la nôtre. Votre langue est la fille aînée de la latine. Au reste, j'attends vos ordres, Monsieur, pour savoir comment je vous adresserai le paquet. J'attends quelque chose de mieux que vos ordres, c'est l'ouvrage que vous avez bien voulu me promettre. 1759.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentimens que je vous dois, &c.

LETTRE XCIV.

A MADAME DE FONTAINE.

5 de novembre.

A la fin c'est trop de silence,
En si beau sujet de parler.

Ces paroles, ma chère nièce, sont tirées de *Malherbe* que vous ne connaissez guère, et vont fort bien au sujet. Comment vous trouvez-vous des trois vingtièmes, et de la chute des actions sur les fermes, et de tout ce qui s'ensuit? Voilà bien le temps d'aimer ses terres et d'encourager l'agriculture; car, en conscience, c'est le seul commerce qui nous reste. Nous fesons pitié à nos alliés et à nos ennemis.

Que vous êtes sage d'avoir achevé votre château! mais aurez-vous le courage d'y demeurer? Il faut que

1759. je vous avertisse que celui de Ferney est entièrement bâti et couvert; et, sans vanité, c'est un morceau d'architecture qui aurait des approbateurs, même en Italie. N'allez pas croire que je n'aye sacrifié qu'à l'agréable, j'y ai joint l'utile; et Ferney est devenu une terre de sept à huit mille livres de rente, dans le pays le plus riant de l'Europe. Ajoutez à ces avantages l'agrément unique d'être libre, et de ne payer aucun droit, de quelque nature que ce puisse être. Je veux me bercer de l'idée que vous viendrez un jour nous voir dans toute notre beauté : il faut que vous veniez reconnaître des domaines qui, selon les droits de la nature, doivent appartenir à votre fils. C'est grand dommage que Ferney ne soit pas en Picardie; mais une terre libre mérite bien qu'on passe le mont Jura. Je ne suis point mécontent de la masure de Tourney; j'y ai bâti au moins le plus joli des théâtres, quoique le plus petit. Nous y avons joué trois fois la Chevalerie, pour nous consoler des malheurs de la France. Cette Chevalerie est comme le château de Ferney : cela ne veut pas dire que l'architecture en soit aussi belle, cela veut dire seulement que j'ai pris autant de peine pour l'achever.

Après en avoir donné trois représentations, nous avons joué Mérope. Soyez très-convaincue que vous, et M. le chevalier de *Florian*, et le jurisconsulte, vous auriez été bien étonnés, et que vous auriez fondu en larmes.

Nous avions, à nos Délices, M. le marquis de *Chauvelin* ambassadeur à Turin, et madame sa femme, députés de M. le duc de *Choiseul* et de la tribu d'*Argental*, pour savoir comment j'étais venu

à

à bout de la Chevalerie. Ce voyage ne les a guère détournés de la route de Turin ; et je peux vous dire qu'ils ne ſont pas mécontens d'avoir alongé leur chemin. Ils auraient beau courir tous les théâtres de l'Europe, ils ne verraient rien de ſi plaiſant qu'un français ſuiſſe qui a fait la pièce, le théâtre et les acteurs. Votre ſœur a joué comme mademoiſelle *Duménil;* je dis comme mademoiſelle *Duménil* dans ſon bon temps. Cela paraît un conte, une exagération d'oncle ; cela eſt pourtant très-vrai, et je le ſais de cent perſonnes qui me l'ont toutes atteſté par leurs larmes. Moi qui vous parle, je vous apprends que je ſuis un aſſez ſingulier vieillard. Ah ! ma chère nièce, que nous vous avons regrettée ! c'eſt à préſent qu'il faudrait être chez nous. Notre Carthage eſt fondée. Nous avons eu l'inſolence de recevoir M. et madame de *Chauvelin* avec une magnificence à laquelle ils ne s'attendaient pas ; mais on ne peut trop faire pour de tels hôtes ; il n'y a rien de plus aimable dans le monde ; ils réuniſſent tous les talens et toutes les grâces ; ils ſéduiraient un amiral anglais, et feraient tomber les armes des mains du roi de Pruſſe. 1759.

Je ſuis excédé de plaiſir et de fatigue, voilà pourquoi je ne vous écris point de ma main ; mais c'eſt mon cœur qui vous écrit, c'eſt lui qui vous dit combien il vous regrette, vous et les vôtres.

1759.

LETTRE XCV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Tourney, 5 de novembre.

DIVINS anges, les députés de votre hiérarchie vous auront peut-être rendu compte de la descente qu'ils ont faite dans nos cabanes. *Baucis* et *Philémon* ont fait de leur mieux. Deux tragédies en deux jours ne sont pas une chose ordinaire dans les vallées du mont Jura. Madame de *Chauvelin* nous a payés comme les sirènes, en chantant d'une manière charmante, et en nous ensorcelant. J'ai retrouvé monsieur l'ambassadeur tout comme je l'avais laissé, il y a environ quatorze ans, ayant tous les moyens de plaire sans avoir lu *Moncrif*, et expédiant dans ce département dix ou douze personnes à la fois. J'ai retrouvé ses grâces et ses mœurs faciles et indulgentes, que ni les Corses ni les Allobroges n'ont pu diminuer. Vous savez que, malgré cette envie et ce don de plaire à tout le monde, vous avez le fond de son cœur dont il distribue l'écorce par-tout. Nous nous sommes trouvés tous réunis par le plaisir de vous aimer. Combien nous avons tous parlé de vous! combien nous vous avons regrettés! et que de châteaux en Espagne nous avons bâtis! Il est vrai que ce n'est pas actuellement en France qu'on en fait d'agréables. Les nouvelles foudroyantes, qui nous ont atterrés coup sur coup, ne paraissent pas rendre le séjour de Paris délicieux. Divins anges, je ne me sens porté ni

à revoir Paris, ni à y envoyer mes enfans. Notre Chevalerie demande, ce me semble, à être jouée dans un autre temps que celui de l'humiliation et de la disette. Nous l'avons jouée trois fois sur mon théâtre de marionnettes, dans ma masure de Tourney; deux fois devant les Allobroges et les Suisses, sans avoir la moindre peur. Mais, quand il a fallu paraître devant vos députés, nos jambes et nos voix ont tremblé. Nous avons pourtant repris nos esprits, et nous avons fait verser des larmes aux plus beaux et aux plus vilains visages du monde, aux vieilles et aux jeunes, aux gens durs, aux gens qui veulent être difficiles. Les deux députés célestes ont vu qu'en un mois de temps nous avions profité de tous les commentaires de madame *Scaliger*. Je leur laisse le soin de vous mander tout ce qu'ils pensent de la pièce et des acteurs. 1759.

Vous ferez, sans doute, surpris que la Chevalerie ne vous parvienne pas avec ma lettre; mais il faut que vous conveniez que trois représentations doivent éclairer assez un auteur pour lui faire encore retoucher son tableau. Il a été d'abord esquissé avec fougue, il faut le finir avec réflexion. Passez, encore une fois, *Vamir* et *Spartacus;* passez. J'augure beaucoup du gladiateur, et je souhaite passionnément que *Saurin* réussisse. Mon cher ange, je crois que cet hiver doit être le temps de la prose, du moins pour moi. *Saurin*, d'ailleurs, a besoin d'un succès pour sa considération et pour sa fortune. Je vous avoue que, si j'ai aussi quelque petit succès à espérer, je le veux dans un temps moins déplorable que celui où nous sommes. Je veux que certaines personnes aient

1759. l'ame un peu plus contente. Ce n'eſt pas à des cœurs ulcérés qu'il faut préſenter des vers ; c'eſt aux ames tranquilles, et douces et ſenſibles à la fois comme la vôtre.

Mérope - *Aménaïde* - *Denis* vous fait mille complimens, et moi je vous adore plus que jamais.

LETTRE XCVI.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Au château de Tourney, le 11 de novembre.

MONSIEUR,

M. de *Soltikof* s'eſt chargé de vous faire parvenir un petit ballot contenant quelques imprimés et quelques manuſcrits pour votre bibliothéque. J'offre à votre excellence ces fruits de ma petite terre, en attendant que je puiſſe lui envoyer ceux qu'elle a fait naître elle-même, et qui ſont le produit de votre glorieux empire.

Je n'ai jamais tant déſiré de m'attirer l'attention des lecteurs que depuis que je ſuis devenu votre ſecrétaire, car en vérité je n'ai que cette fonction, et ſi vous en exceptez le manuſcrit du général *le Fort*, et quelques autres pièces que j'ai conſultées, tout a été fidellement écrit ſur les Mémoires que vos bontés m'ont fait tenir. Vous aurez inceſſamment un volume entier qui eſt pouſſé non-ſeulement juſqu'à

la bataille de Pultava, mais qui embraſſe toutes les ſuites de cette journée mémorable. 1759.

Je vous avouerai que j'ai toujours beſoin de nouveaux éclairciſſemens ſur la campagne du Pruth. Cette affaire n'a jamais été fidellement écrite, et le public eſt auſſi incertain qu'il eſt avide d'en connaître le fond et les acceſſoires. Le journal de *Pierre le grand* paſſe bien légérement ſur cet important article.

Je ne doute pas, Monſieur, que vous ne me faſſiez communiquer ce qu'on pourra confier de vos archives. Soyez bien sûr que je ne veux être éclairé que pour aſſurer mieux la gloire de votre légiſlateur. Vous ſavez qu'on ne peut donner de crédit aux belles actions qu'en ne diſſimulant rien ; mais qu'en diſant la vérité, on peut toujours la préſenter dans un jour favorable. On a imprimé, depuis deux ans, à Londres, les Mémoires de *Witwarck*, envoyé d'Angleterre à votre cour dans le commencement du ſiècle. Ces Mémoires ne ſont pas trop favorables à l'impératrice *Catherine*, et ne rendent pas à *Pierre le grand* toute la juſtice qui lui eſt due. Je ſuis obligé de ſuivre quelquefois l'hiſtorien paſſionné de *Charles XII*, mais très-mal-adroit dans ſa paſſion, et très-peu judicieux dans ſes idées.

Quelques-uns de nos ſavans de Paris veulent que les Sibériens viennent des Huns, les Huns des Chinois, les Chinois des Egyptiens : on peut égayer une préface en montrant le ridicule de ces chimères. Il n'y a pas grand profit à faire pour l'eſprit humain, à rechercher l'ancienne hiſtoire des Huns et des ours, qui ne ſavaient pas plus écrire les uns que les autres.

Il s'agit de l'hiſtoire de celui qui a créé des hommes.

1759. Comme il ne faut rien que de vrai dans cette hiſtoire, je vous ai ſupplié, Monſieur, de vouloir bien me dire ſi je dois employer le diſcours qu'on attribue à *Pierre le grand*, en 1714 : *Mes frères, qui de vous aurait penſé, il y a trente ans, que nous gagnerions enſemble des batailles ſur la mer Baltique*, *&c.* Ce diſcours, s'il eſt authentique, eſt un morceau très-précieux.

Mon eſtime pour le jeune M. de *Soltikof* augmente à meſure que j'ai l'honneur de le voir. Il eſt bien digne de vos bienfaits. Son goût pour s'inſtruire, ſon aſſiduité à l'étude, ſon eſprit qui eſt au-deſſus de ſon âge, juſtifient tout ce que votre généroſité fait pour lui. Je ne puis, en vous parlant de lui, oublier le général de ſon nom qui ſe couvre de tant de gloire, et qui en acquiert une nouvelle à votre empire.

Pour vous, Monſieur, vous vous contentez du rôle de *Mécénas;* ce rôle n'eſt pas aſſurément le moins noble et le moins utile; il mène à une ſorte de gloire indépendante des événemens, et il eſt fait pour un eſprit ſupérieur et pour un cœur bienfeſant. Voilà la gloire véritable.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XCVII. 1759.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Aux Délices, 22 de novembre.

MONSIEUR,

J'AI reçu aujourd'hui le paquet dont vous m'avez honoré, par les mains de M. de *Soltikof;* il me paraît de jour en jour plus digne de son nom et de vos bontés. Je peux assurer votre excellence que rien ne vous fera plus d'honneur que d'avoir développé ce mérite naissant. Vous avez la réputation de répandre des bienfaits; mais vous ne pouviez jamais les placer ni sur une ame qui les méritât mieux, ni sur un cœur plus reconnaissant. Il se formera très-vîte aux affaires, et vous aurez un jour en lui un homme capable de vous seconder dans toutes vos vues, de rendre votre patrie aussi supérieure par les arts qu'elle l'est par les armes. Je vois bien que le lieu où il est à présent est pour lui un petit théâtre. Votre excellence le fera voyager en France, en Italie : je regretterai sa perte, mais tout ce qui sera de son avantage fera ma consolation. Je me flatte, Monsieur, que vous avez reçu à présent tout ce que vous avez permis que je vous envoyasse; le premier volume de *Pierre le grand*, un autre paquet assez gros de livres et de manuscrits, et une caisse d'eau de *Coladon*, que je ne vous ai présentée que comme un des meilleurs remèdes pour

1759. les maux d'eſtomac, auſſi agréable à boire que l'eau des Barbades, et qui peut ſervir à vos amis dans l'occaſion ; car, pour vous, je ſais que vous joignez à vos vertus celle d'être ſobre. Votre excellence m'honore de préſens plus dignes d'elle et de ſa cour. Je brave, avec vos belles fourrures, les neiges des Alpes, qui valent bien les vôtres. Un préſent bien plus cher, eſt celui des manuſcrits que je reçois; ils me ſerviront beaucoup pour le ſecond tome auquel je vais me mettre. Je n'ai point de temps à perdre. Mon âge et ma faible ſanté m'avertiſſent qu'il ne faut pas négliger un inſtant. *Pierre le grand* mourut avant d'avoir achevé ſes grandes entrepriſes, ſon hiſtorien veut achever ſa petite tâche.

Le catalogue de tous les livres écrits ſur *Pierre le grand* me ſervira peu, puiſque, de tous les auteurs que ce catalogue indique, aucun ne fut conduit par vous. La triſte fin du czarovitz m'embarraſſe un peu; je n'aime pas à parler contre ma conſcience. L'arrêt de mort m'a toujours paru trop dur. Il y a beaucoup de royaumes où il n'eût pas été permis d'en uſer ainſi. Je ne vois dans le procès aucune conſpiration; je n'y aperçois que des eſpérances vagues, quelques paroles échappées au dépit, nul deſſein formé, nul attentat. J'y vois un fils indigne de ſon père; mais un fils ne mérite point la mort, à mon ſens, pour avoir voyagé de ſon côté, tandis que ſon père voyageait du ſien. Je tâcherai de me tirer de ce pas gliſſant, en feſant prévaloir, dans le cœur du czar, l'amour de la patrie ſur les entrailles de père.

Je ſuis bien ſurpris de voir, dans les Mémoires que je parcours, ces mots-ci : *Les biens du monaſtère de la*

Trinité ne ſont point immenſes, ils ont deux cents mille roubles de rente. En vérité, il eſt plaiſant de faire vœu de pauvreté pour tant d'argent : les abus couvrent la face de la terre. 1759.

Quelques lettres de *Pierre le grand* ſeront bien néceſſaires; il n'y a qu'à choiſir les plus dignes de la poſtérité. Je demande inſtamment un précis des négociations avec *Gortz* et le cardinal *Alberoni*, et quelques pièces juſtificatives. Il eſt impoſſible de ſe paſſer de ces matériaux. Ayez la bonté, Monſieur, de me les faire parvenir. Donnez-moi vîte, et vous recevrez vîte. Vous êtes cauſe que j'ai fait une tragédie, et que j'ai bâti un théâtre dans mon château, n'ayant rien à faire. J'en ſuis honteux; j'aurais mieux aimé travailler pour vous. J'aime mieux traiter l'hiſtoire de votre héros, que de mettre des héros imaginaires ſur la ſcène. N'allez pas me réduire à m'amuſer, quand je ne veux m'occuper qu'à vous ſervir. Regardez-moi comme votre ſecrétaire tendrement attaché.

1759.

LETTRE XCVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A vous seul.

Novembre.

Mon divin ange, vous êtes un ange de paix. Permettez que je vous parle votre langue, après avoir parlé celle de notre tripot des Délices. Vous êtes né, de toutes façons, pour mon bonheur dans mes plaisirs, dans mes affaires. Je vous dois tout; vous êtes en tout temps constitué mon ange gardien : écoutez donc ma dévote prière.

1°. Je voudrais savoir, en général, si M. le duc de *Choiseul* est content de moi; et vous pouvez aisément vous en enquérir un mardi. Tout ce que je peux vous dire, c'est que j'ai grande envie de lui plaire, et comme son obligé, et comme citoyen.

2°. S'il entrait avec vous dans quelque détail, comme il y est entré avec M. de *Chauvelin*, ne pourriez-vous pas lui dire, quelque autre mardi, la substance des choses ci-dessous.

Voltaire est dans une correspondance suivie avec *Luc;* mais, quelque ulcéré qu'il puisse être et qu'il doive être contre *Luc*, puisqu'il est capable d'avoir étouffé son ressentiment au point de soutenir ce commerce, il l'étouffera bien mieux quand il s'agira de servir. Il est bien avec l'électeur palatin, avec le duc de *Virtemberg*, avec la maison de Gotha, ayant eu

des affaires d'intérêt avec ces trois maisons qui sont contentes de lui, et qui lui écrivent avec confiance. Il a été le confident du prince de *Hesse* l'apostat. Il a des amis en Angleterre. Toutes ces liaisons le mettent en droit de voyager par-tout sans causer le moindre soupçon, et de rendre service sans conséquence. 1759.

Il a été envoyé secrétement, en 1743, auprès de *Luc*. Il eut le bonheur de déterrer que *Luc* alors se joindrait à la France; il le promit: le traité fut conclu depuis et signé par M. le cardinal de *Tençin*. Il pourrait rendre aujourd'hui quelque service non moins nécessaire.

Mon cher ange, il faut la paix à présent, ou des victoires complètes sur mer et sur terre; ces victoires complètes ne sont pas certaines, et la paix vaut mieux qu'une guerre si ruineuse. On ne se dissimule pas, sans doute, l'état funeste où est la France; état pire pour les finances et pour le commerce qu'il ne l'était à la paix d'Utrecht. Quelquefois, quand on veut, sans compromettre la dignité de la couronne, parvenir à un but désiré, on se sert d'un capucin, d'un abbé *Gautier*, ou même d'un homme obscur comme moi, comme on envoie un piqueur détourner un cerf avant qu'on aille au rendez-vous de chasse. Je ne dis pas que j'ose me proposer, que je me fasse de fête, que je prévienne les vues du ministère, que je me croye même digne de les exécuter; je dis seulement que vous pourriez hasarder ces idées, et les échauffer dans le cœur de M. le duc de *Choiseul*. Je lui répondrais sur ma tête qu'il ne serait jamais compromis; que je ne ferais jamais un pas ni en de çà ni en de là

1759. de ce qu'il me prescrirait. Je pense qu'il ne lui convient pas absolument de demander la paix, mais qu'il lui convient fort d'en faire naître le désir à plus d'une puissance, ou plutôt de faire mettre ces puissances à portée de marquer des intentions sur lesquelles on puisse ensuite se conduire avec honneur.

Il part, sans doute, d'un principe aussi vrai que triste; c'est qu'il n'y a rien à gagner pour nous, d'aucune façon, dans ce gouffre où tout l'argent de la France a été englouti. J'ai pris la liberté de lui prédire la prise de Quebec et celle de Pondichéri : l'une est arrivée, et je tremble pour l'autre. Il y a des citoyens de Genève qui ont des correspondances par tout l'univers habitable. Il y a autour de moi des gens de toute nation, des ministres anglais, des allemands, des autrichiens, des prussiens, et jusqu'à d'anciens ministres russes. On voit les choses d'un œil plus éclairé qu'on ne les voit à Paris; on croit que, si la descente projetée dans une des provinces anglaises s'effectue, il ne reviendra pas un seul français. Le passé, le présent et l'avenir font frémir. Je sais que le ministère a du courage, et qu'il a, cette année, des ressources; mais ces ressources sont peut-être les dernières, et on touche au temps de vérifier ce qui a été dit, qu'il y avait une puissance qui donnerait la paix, et que cette puissance était la misère.

J'ai peur qu'on ne soit résolu encore à faire des tentatives ruineuses, après lesquelles il faudra demander humblement une paix désavantageuse, qu'on pourrait faire aujourd'hui utile, sans être déshonorante.

Enfin, mon cher ange, vous êtes accoutumé à

corriger mes plans : si celui-ci ne vous plaît pas, jetez-le au feu, et je vous enverrai simplement la Chevalerie. 1759.

Vous pouvez au moins savoir si M. le duc de *Choiseul* est content de moi. Ce n'est pas que je doive craindre qu'il en soit mécontent, mais il est doux d'apprendre de votre bouche à quel point il agrée ma reconnaissance. Comptez d'ailleurs que je ne suis pas empressé, et que je me trouve très-bien comme je suis, à votre absence près. Adieu; je baise le bout de vos ailes.

LETTRE XCIX.

AU MEME.

Aux Délices, 24 de novembre.

Mon cher ange, vous me trouvez bien indigne des plumes de vos ailes; mais c'est pour en être digne que je différe l'envoi de la Chevalerie. *Horace* veut qu'on tienne son affaire enfermée neuf ans ; je ne demande que neuf semaines : voyez comme l'âge m'a rendu temporiseur. Je suis un petit *Fabius*, un petit *Daun :* d'ailleurs, moi qui ai d'ordinaire deux copistes, je n'en ai plus qu'un; et il ne peut suffire à tenir l'état de mes vaches et de mon foin en parties doubles, à la correspondance, et aux tragédies, et à *Pierre le grand*, et à *Jeanne*. Laissez-moi faire, tout viendra à point.

Dites-moi donc, mon divin ange, s'il ne vaut pas mieux bien faire que se presser. Quand on voudra

1759. faire la paix, qu'on se presse ; mais, en fait de tragédies, si on les veut bonnes, il faut qu'on ait la bonté d'attendre. Parlez-moi, je vous en prie, de la fortune que vous avez faite à Cadix, et dites-moi si vous mangez sur des assiettes à cu noir. Le crédit est-il toujours grand à Paris ? le commerce florissant ? M. le duc de *Choiseul* m'a mandé que feu M. de *Meuse* avait une terre sur la porte de laquelle était gravé : *A force d'aller mal, tout va bien.*

Je vous demandais s'il daignait être content de moi, je vous dis aujourd'hui qu'il a la bonté d'en être content.

Quand vous serez de loisir et lui aussi, quand tout ira de pis en pis, quand on n'aura pas le sou, vous pourrez, mon divin ange, lui dire les belles lanternes dont il est question dans ma dernière épître ; cela pourrait réussir, et, en tout cas, cela ne gâtera rien. Vous êtes maître de tout.

Mais vraiment, mon cher ange, je crois que tout le monde fera la campagne prochaine sur terre et sur mer ; j'entends sur mer ceux qui auront des vaisseaux : il faut que je déraisonne politique.

1°. L'Espagne est seule en état de proposer la paix, d'offrir sa médiation, de menacer si on ne l'accepte pas, &c., &c.

2°. Les Anglais peuvent nous prendre Pondichéri, pendant que la gravité espagnole fera ses propositions.

3°. Le Canada n'est qu'un sujet éternel de guerres malheureuses, et j'en suis fâché.

4°. Il y a des gens qui prétendent que la Louisiane valait cent fois mieux, surtout si la Nouvelle Orléans qu'on appelle une ville était bâtie ailleurs.

5°. Je ne vois dans tout ceci qu'un labyrinthe et peu de fil. 1759.

J'aime à vous dire tout ce qui me paſſe par la tête, parce que vous êtes accoutumé à rectifier mes idées.

6°. *Luc* voudrait bien la paix. Y aurait-il ſi grand mal à la lui donner, et à laiſſer à l'Allemagne un contrepoids ? *Luc* eſt un vaurien, je le ſais; mais faut-il ſe ruiner pour anéantir un vaurien dont l'exiſtence eſt néceſſaire ?

7°. Si vous avez de quoi bien faire la guerre, faites-la; ſinon, la paix.

Vous vous moquez de moi, mon divin ange, vous avez raiſon; mais mes terres ſont couvertes de neige, tous mes travaux champêtres ſont malheureuſement ſuſpendus ; permettez-moi de déraiſonner, c'eſt un grand plaiſir.

Mille tendres reſpects à madame *Scaliger*.

M. de *Choiſeul* a bien de l'eſprit.

LETTRE C.

AU MEME.

Aux Délices, 30 de novembre.

MON adorable ange, je vois bien, par votre lettre, que M. le duc de *Choiſeul* eſt encore plus eſtimable que je ne le croyais ; je vois ſa franchiſe noble et digne d'un meilleur temps, et ſurtout je vois que ſon cœur eſt digne de vous aimer. Il vous a mis au fait de tout ; il ne peut aſſurément mieux placer ſa confiance. Je lui envoie aujourd'hui un gros paquet

1759. de *Luc;* peut-être, avec le temps, on tirera quelque avantage des lettres que je fais paſſer. Je ne ſuis point jaloux du roi d'Eſpagne, s'il fait la paix; moi, *Jodelet*, je ne vais point ſur les briſées de ſa Majeſté catholique.

Sérieuſement, mon cher ange, je n'ai eu aucune envie de me faire de fête; j'ai ſeulement rêvé que, pouvant aller ſouvent chez l'électeur palatin qui daigne m'aimer un peu, et chez madame la ducheſſe de Gotha, et même à Londres où l'on m'a invité vingt fois, je pourrais, dans l'occaſion, faire paſſer au miniſtre un compte fidelle de ce que j'aurais vu et entendu. Je me flatte que M. le duc de *Choiſeul* ne me prend pas pour un *altè ſuccinctus* qui cherche pratique. Je ſuis frappé de nos malheurs; et, s'il s'agiſſait de m'arracher à ma charmante retraite, pour aller ramaſſer quelque caillou qui pût ſervir parmi les fondemens qu'on cherche pour établir l'édifice de la paix, j'aurais été chercher ce caillou dans l'Elbe ou dans la Tamiſe; mais, Dieu merci, je ſerai inutile, et je ne quitterai probablement pas mes étables, ma bergerie et mon cabinet.

Permettez-moi de laiſſer dormir mes chevaliers juſqu'en janvier. Pour les oublier mieux, je me mets au ſecond volume de *Pierre le grand*. Le Pruth, *Catherine* orpheline gouvernant un empire, un fils condamné par ſon père et par quatre-vingts juges dont la moitié ne ſavait pas ſigner ſon nom, feront une diverſion qui vaudra les neuf années d'*Horace*. On dit qu'une nouvelle ſcène de finances va égayer la nation. On ne fera point la guerre l'hiver, on courra aux ſpectacles, et la Chevalerie pourra vous amuſer ce carême.

Je

Je pense que c'était à l'abbé du *Resnel* à gouverner nos finances plutôt qu'à *Silhouette*; car celui-ci n'a traduit Pope et le Tout est bien qu'en prose, et l'abbé l'a traduit en vers; mais j'aimerais encore mieux *Martin* le manichéen. 1759.

De grâce, mon respectable ami, dites-moi si les effets publics reprennent un peu de faveur. J'ai quatre-vingts personnes à nourrir.

Est-il vrai que M. d'*Armentières* a été battu? est-il vrai que les flottes se battent? Je croyais que la flotte de M. le maréchal de *Conflans* allait à la Jamaïque. J'ai peur que tout n'aille au diable sur mer et sur terre. La paix, la paix, mon divin ange.

LETTRE CI.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Du 3 de décembre.

Je ne vous ai point dépêché, Madame, ce vieux chant de la Pucelle que le roi de Prusse m'a renvoyé, unique restitution qu'il ait faite en sa vie. Les plaisanteries ne m'ont pas paru de saison : il faut que les lettres et les vers arrivent du moins à propos. Je suis persuadé qu'ils seraient mal reçus immédiatement après la lecture de quelque arrêt du conseil qui vous ôterait la moitié de votre bien, et je crains toujours qu'on ne se trouve dans ce cas. Je ne conçois pas non

1759. plus comment on a le front de donner à Paris des pièces nouvelles ; cela n'eſt pardonnable qu'à moi, dans mon enceinte des Alpes et du mont Jura. Il m'eſt permis de faire conſtruire un petit théâtre, de jouer avec mes amis et devant mes amis; mais je ne voudrais pas me haſarder dans Paris avec des gens de mauvaiſe humeur. Je voudrais que l'aſſemblée fût compoſée d'ames plus contentes et plus tranquilles. D'ailleurs vous m'apprenez que les perſonnes qui ont du goût ne vont plus guère aux ſpectacles, et je ne ſais ſi le goût n'eſt point changé, comme tout le reſte, dans ceux qui les fréquentent; je ne reconnais plus la France, ni ſur terre, ni ſur mer, ni en vers, ni en proſe.

Vous me demandez ce que vous pouvez lire d'intéreſſant : Madame, liſez les gazettes; tout y eſt ſurprenant comme dans un roman. On y voit des vaiſſeaux chargés de jéſuites, et on ne ſe laſſe point d'admirer qu'ils ne ſoient encore chaſſés que d'un ſeul royaume ; on y voit les Français battus dans les quatre parties du monde, le marquis de Brandebourg feſant tête tout ſeul à quatre grands royaumes armés contre lui, nos miniſtres dégringolant l'un après l'autre comme les perſonnages de la lanterne magique, nos bateaux plats, nos deſcentes dans la rivière de la Vilaine. Une récapitulation de tout cela pourrait compoſer un volume qui ne ſerait pas gai, mais qui occuperait l'imagination.

Je croyais qu'on donnerait les finances à l'abbé du *Reſnel;* car, puiſqu'il a traduit le *Tout eſt bien* de *Pope* en vers, il doit en ſavoir plus que le *Silhouette* qui ne l'a traduit qu'en proſe. Ce n'eſt pas que ce

M. de *Silhouette* n'ait de l'esprit et même du génie, et qu'il ne soit fort instruit ; mais il paraît qu'il n'a connu ni la nation, ni les financiers, ni la cour; qu'il a voulu gouverner en temps de guerre comme à peine on le pourrait faire en temps de paix, et qu'il a ruiné le crédit qu'il cherchait, comptant pouvoir suffire aux besoins de l'Etat avec un argent qu'il n'avait pas. Ses idées m'ont paru très-belles, mais employées très-mal à propos. Je croyais sa tête formée sur les principes de l'Angleterre, mais il a fait tout le contraire de ce qu'on fait à Londres, où il avait vécu un an chez mon banquier *Bénezet*. L'Angleterre se soutient par le crédit; et ce crédit est si grand que le gouvernement n'emprunte qu'à quatre pour cent, tout au plus. Nous n'avons encore su imiter les Anglais ni en finance, ni en marine, ni en philosophie, ni en agriculture. Il ne manque plus à ma chère patrie que de se battre pour des billets de confession, pour des places à l'hôpital, et de se jeter à la tête la faïence à cu noir, sur laquelle elle mange, après avoir vendu sa vaisselle d'argent. 1759.

Vous m'avez parlé, Madame, de la Lorraine et de la terre de Craon; vous me la faites regretter, puisque vous prétendez que vous pourriez quelque jour aller en Lorraine. Je me serais volontiers accommodé de Craon, si je m'étais flatté d'avoir l'honneur de vous y recevoir avec madame la maréchale de *Mirepoix;* mais ce sont-là de beaux rêves.

Ce n'est pas la faute du jésuite *Menou*, si je n'ai pas eu Craon; je crois que la véritable raison est que madame la maréchale de *Mirepoix* n'a pas pu finir cette affaire. Le jésuite *Menou* n'est point un sot comme

1759. vous le soupçonnez, c'est tout le contraire; il a attrapé un million au roi *Stanislas*, sous prétexte de faire des missions dans des villages lorrains qui n'en ont que faire. Il s'est fait bâtir un palais à Nancy. Il fit croire au goguenard de pape *Benoit XIV*, auteur de trois livres ennuyeux in-folio, qu'il les traduisait tous trois; il lui en montra deux pages, en obtint un bon bénéfice dont il dépouilla des bénédictins, et se moqua ainsi de *Benoit XIV* et de saint *Benoit*.

Au reste, il est grand cabaleur, grand intrigant, alerte, serviable, ennemi dangereux, et grand convertisseur. Je me tiens plus habile que lui, puisque, sans être jésuite, je me suis fait une petite retraite de deux lieues de pays, à moi appartenantes. J'en ai l'obligation à M. le duc de *Choiseul*, le plus généreux des hommes. Libre et indépendant, je ne me troquerais pas contre le général des jésuites.

Jouissez, Madame, des douceurs d'une vie tout opposée; conversez avec vos amis; nourrissez votre ame. Les charrues qui fendent la terre, les troupeaux qui l'engraissent, les greniers et les pressoirs, les prairies qui bordent les forêts, ne valent pas un moment de votre conversation.

Quand il gèlera bien fort, lorsqu'on ne pourra plus se battre ni en Canada, ni en Allemagne, quand on aura passé quinze jours sans avoir un nouveau ministre ou un nouvel édit, quand la conversation ne roulera plus sur les malheurs publics, quand vous n'aurez rien à faire, donnez-moi vos ordres, Madame, et je vous enverrai de quoi vous amuser, et de quoi me censurer.

Je voudrais pouvoir vous apporter ces pauvretés

moi-même, et jouir de la consolation de vous revoir; mais je n'aime ni Paris, ni la vie qu'on y mène, ni la figure que j'y ferais, ni même celle qu'on y fait. Je dois aimer, Madame, la retraite et vous. Je vous présente mon très-tendre respect. 1759.

LETTRE CII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 5 de décembre.

HERMITE de l'arsenal, l'hermite de Tourney et des Délices est dictateur, parce qu'il a mal aux yeux. Vous m'écrivez toujours à Genève, comme si j'étais un parpaillot; mettez *par Genève*, s'il vous plaît: je ne veux pas que l'enchanteur qui fera mon histoire prétende, sur la foi de vos lettres, que j'ai fait abjuration. La bonne compagnie de Genève veut bien venir chez moi, mais je ne vais jamais dans cette ville hérétique. C'est ce que je vous prie de signifier à frère *Berthier*, supposé qu'il vive encore, ou à frère *Garasse*, ou même à l'auteur des Nouvelles ecclésiastiques. Il me semble qu'il faudrait faire une battue contre toutes ces bêtes puantes; mais les philosophes ne sont presque jamais réunis, et les fanatiques, après s'être déchirés à belles dents, se réunissent tous pour dévorer les philosophes. Un de mes plaisirs, dans mon petit royaume, est de tirer à cartouches contre ces drôles-là, sans les craindre; c'est un des amusemens de ma vieillesse.

1759. On dit que la tragédie de M. de *Thibouville* (*) n'a pas si bien réussi que l'Apparition de frère *Berthier*. Il y a quelques années que les choses sérieuses ne réussissent guère en France, témoin la prose retirée du traducteur de *Pope*, et témoin nos combats sur terre et sur mer. Il faut espérer que le diable, qui n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme, ne sera pas toujours à la porte de la pauvre France.

O passi graviora! dabit Deus his quoque finem.

On profitera, sans doute, des bons exemples des Russes et du maréchal de *Daun*. Retenez pour votre vie, mon ancien ami, une anecdote singulière; le roi de Prusse me mande, du 17 de novembre, ces propres mots : *Dans huit jours je vous en écrirai davantage de Dresde;* et, au bout de trois jours, il perd vingt mille hommes. Vous m'avouerez que ce monde-ci est la fable du Pot au lait.

Vous avez, sans doute, une mauvaise copie de la Femme qui a raison, et soyez sûr qu'on n'a que de très-détestables copies de presque tous nos amusemens de Tourney et des Délices. Vous auriez bien dû venir voir les originaux : nous avons joué une nouvelle tragédie sur un petit théâtre vert et or, et nous avons fait pleurer deux des plus beaux yeux que je connaisse, qui sont ceux de madame l'ambassadrice de *Chauvelin*, sans compter ceux de son mari, moins beaux à la vérité, mais appartenant à une tête pleine d'esprit et de goût. Ma nièce n'a pas tous les talens de mademoiselle *Clairon*, mais elle est

(*) Vamir.

beaucoup plus attendriſſante, et non moins vraie. Pour moi, je ſuis, ſans vanité, le meilleur vieillard que nous ayons à la comédie. 1759.

Je me ſuis un peu ruiné, mon cher ami, en bâtimens et en châteaux, et mes moutons ſe meurent de la clavelée ; cependant je n'ai point envoyé ma vaiſſelle à la monnaie, attendu qu'il n'y a point d'hôtel ni même aucune monnaie dans le pays de Gex, et que je ne veux point la vendre à des huguenots. Je n'ai point de cus noirs, et j'ai renoncé aux blancs que j'aimais autrefois à la folie.

M. de *Paulmi* a-t-il renoncé à l'exécrable deſſein d'aller en Pologne ? Préſentez-lui mes reſpects, et dites-lui que, s'il perſiſte dans cette triſte idée, j'avertirai les houſſards pruſſiens qui le prendront en paſſant. N'a-t-il donc pas aſſez de ſon mérite pour vivre à Paris toujours eſtimé et honoré ?

Bona noſce, mon ancien ami.

LETTRE CIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 de décembre.

Mon cher ange, que dites-vous de *Luc* qui me mande, le 17 : *Je vous écrirai plus au long de Dreſde*, et le troiſième jour vous ſavez ce qui lui arrive. Vous voyez qu'il ne faut compter ſur rien, pas même ſur nos flottes, pas même ſur les tragédies de M. de *Thibouville*. Voyez ce qui arrive à frère *Berthier* ; il

1759. va à Versailles dans toute sa gloire, et meurt en bâillant. On n'est sûr de rien dans ce monde; j'en excepte Tancrède. Vous devez être sûr, mon divin ange, que je la mettrai à vos pieds; et, si elle a le sort de *Thibouville*, ce ne sera pas sans y avoir bien songé. Je me flatte que Spartacus va se montrer. Seriez-vous assez ange pour faire dire au fesseur de Spartacus que mes chevaliers n'osent se battre contre ses gladiateurs, et que mon estime et mon amitié lui ont cédé volontiers le pas?

Je vois que la prose du traducteur de *Pope* ne lui a point du tout réussi. Pourriez-vous avoir la bonté de me dire si ses successeurs écrivent plus rondement, et ont le style moins dur. Que pense-t-on des billets ou actions des fermes? Il est bien bas de vous parler de cette prose, ou plutôt de ces chiffres, au lieu de vous envoyer des tirades d'*Aménaïde* en vers croisés; mais on n'est pas toujours sur *Pégase;* on est balotté dans le même vaisseau où vous criez tous miséricorde.

LETTRE CIV.

AU MEME.

Aux Délices, 11 de décembre.

Je me flatte, mon divin ange, que la mort funeste de la princesse que vous regrettez ne changera rien à votre destinée, et que votre place n'en sera pas moins pour vous une source de choses utiles et agréables. Permettez-moi de vous marquer toute la

part que nous prenons, madame *Denis* et moi, à ce triſte accident. Je ſuis perſuadé que madame l'infante vous avait bien goûté, qu'elle ſentait tout ce que vous valez; et, en ce cas, vous perdez beaucoup. Votre cœur ſera affligé; mais, quoique votre intérêt ne ſoit pas pour vous un motif de conſolation, il faut bien que vos amis enviſagent cet intérêt que vous êtes bien homme à négliger. 1759.

Voilà, dit-on, de belles eſpérances de paix; le roi d'Angleterre l'offre en vainqueur. Je ne veux point demander ſi cette déclaration de ſa part eſt une ſuite de certaines démarches; je demande ſeulement, comme citoyen, ſi vous penſez que nous aurons la paix. Je la vois néceſſaire pour nous. J'ai bien de la peine à la voir glorieuſe; mais j'attends tout des lumières et de la belle ame de M. le duc de *Choiſeul*. C'eſt alors que nous pourrons mettre les chevaliers français ſur la ſcène; ils ſeront à vos ordres comme l'auteur. Cette Femme qui a raiſon me fait de la peine; on la dit imprimée, et très-mal: c'eſt ma deſtinée, et cette deſtinée déſagréable a été toujours la ſuite de ma facilité. On ne ſe corrige de rien; au contraire, les mauvaiſes qualités augmentent avec l'âge comme les bonnes. Que vous êtes heureux! et que cette loi de la nature vous eſt favorable! Je vous ſouhaite, et à madame *Scaliger*, une jolie année 1760, et cinq ou ſix bonnes pièces nouvelles. Si j'avais du temps, j'en ferais une, bonne ou mauvaiſe; mais *Pierre* m'appelle; je ne connais que vous et lui.

1759.

LETTRE CV.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Aux Délices, le 11 de décembre.

Il est bien beau à votre excellence de songer à des tragédies françaises, quand vous avez des opéra italiens. Pour moi, je renonce cet hiver aux uns et aux autres. *Phédre*, non pas la *Phédre* de *Racine*, mais *Phédre* le conteur de fables, dit:

Vaces oportet, Eutyche, à negotiis,
Ut liber animus sentiat vim carminis.

Je maintiens que le public de Paris est comme ce monsieur *Eutychius;* il n'est pas en état de sentir *vim carminis.* Il lui faut argent, gaieté, succès; il n'a rien de tout cela: il siffle tout pour se venger.

J'avais fait ma chevalerie dans un temps moins malheureux, et j'espérais que vous pourriez la voir à Paris. Vous et madame l'ambassadrice l'avez assez honorée dans ma petite retraite. M. le duc de *Choiseul* est, je crois, à présent un vrai *Eutychius;* moi, chétif, je suis *attristato, malinconico, ammalato.* L'hiver me rend de mauvaise humeur; il m'ôte le plaisir de me ruiner en bâtimens. J'essuie des banqueroutes. Les misères publiques poussent jusqu'au mont Jura, et viennent m'y trouver.

Vraiment oui, Monsieur, j'ai reçu une lettre du roi de Prusse; j'en ai reçu trois en huit jours. Je suis comme les gens de l'île des Papegots : l'avez-vous vu, bonnes gens, l'avez-vous vu? *eh oui, pardieu, nous en avons vu trois, et nous n'y avons guère profité.* Cette petite affaire me paraît aussi épineuse que celle de ce rude abbé d'*Espagnac* qui ne finit point, et qui s'amuse à présent à condamner le lit de justice. 1759.

Je pense que tout le monde est devenu fou; cela ne serait rien, si l'on n'était pas aussi devenu gueux. Je crois pourtant que *Luc* écrira à votre ami avant un mois. Pour moi, je vous remercierai toujours des bontés dont vous m'avez honoré auprès de cet épineux d'*Espagnac;* il devrait bien plutôt songer à tirer le pays de Gex de la misère, qu'à grimeliner des lods et ventes.

Il ne m'appartient pas de parler à votre excellence des affaires publiques; mais il faut que je vous conte un trait assez singulier, qui a quelque rapport à ce qui se passe sur terre. Vous savez que le roi de Prusse m'écrit quelquefois en vers et en prose, quand il a fait sa revue et joué de la flûte; or, il m'écrivait, le 17 de novembre : *Nous touchons à la fin de notre campagne; elle sera bonne, et je vous écrirai, dans une huitaine de jours, de Dresde, avec plus de tranquillité et de suite qu'à présent;* et vous savez, au bout de trois jours, ce qui lui est arrivé. Je trouve par-tout la fable du Pot au lait. Quel pot au lait que ce *Silhouette!* Son premier début m'avait séduit. Ce traducteur de Tout est bien de *Pope* m'a vîte rangé du parti de *Martin*, et m'a fait voir combien tout est mal. Il faut tâcher de vivre comme le seigneur *Pococurante*. Mais il y a

1759. un seigneur qui me paraît de tout point préférable; c'est le plus aimable des hommes, mari de la plus aimable des femmes. Je leur présente à tous deux, avec leur permission, les plus tendres respects.

LETTRE CVI.

A M. THIRIOT.

Le 15 de décembre.

Vous ne vous plaindrez pas cette fois-ci, mon cher et ancien ami, que j'épargne les ports de lettres. J'ai peur qu'il ne soit ridicule de parler de comédie dans le temps qu'il n'est question que de cus noirs, de bourses vides, de flottes dispersées et de malheurs en tout genre, sur terre et sur mer. L'espérance de la paix est dans le fond de la boîte de *Pandore*; mais, pendant que tout l'Etat souffre, il se trouve toujours des gredins qui impriment, des oisifs qui lisent, et des *Fréron*s qui mordent. Je vous prie de m'envoyer, par M. *Bouret* ou par quelque autre contre-signeur, la Femme qui a raison, et la Malsemaine dans laquelle *Fréron* répand son venin de crapaud.

On m'a envoyé la magnifique édition de l'Ecclésiaste; elle est imprimée au louvre, avec mon portrait à la tête; mais il y a beaucoup de fautes, et le texte manque au bas des pages. Il en paraîtra une plus belle édition approuvée par le pape. Il faut apprendre à de petits esprits insolens, qui abusent de leurs places, à quel point on doit les mépriser, et à quel point on peut les confondre. On reviendrait à Paris

leur marquer tout le dédain qu'on leur doit, si on n'aimait pas mieux être chez soi libre et tranquille. 1759.

Sed nil dulcius est benè quam munita tenere
Edita doctrinâ sapientum templa serena,
Unde queas alios passim videre palantes.

LETTRE CVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de décembre.

MA dernière lettre était déjà partie, et mon cœur avait prévenu le vôtre, mon respectable ami, avant que je reçusse les dernières marques de votre amitié et de votre confiance. Vous me confirmez tout ce que j'avais imaginé, votre douleur raisonnable et les consolations de M. le duc de *Choiseul*. Il me semble que sa belle ame était faite pour la vôtre. En qui peut-il mieux placer sa confiance qu'en vous? n'y a-t-il pas de la modestie à lui à penser que c'est le ministère d'Angleterre qui jette les premiers fondemens de la paix? mais n'y a-t-il pas aussi un peu d'insolence à moi, à penser que je crois savoir que c'est M. le duc de *Choiseul* lui-même qui a tout préparé, et que c'est sur une de ses lettres envoyée certainement à Londres, que M. *Pitt* s'est déterminé? M. le duc de *Choiseul* lui-même ne m'ôterait pas de la tête qu'il est le premier auteur de la paix que toute l'Europe, excepté *Marie-Thérèse*, attend avec empressement. Cependant, si *Luc* pouvait être puni avant

1759. cette heureuse paix ! si, le chemin de la Lusace et de Berlin étant ouvert par le dernier avantage du général *Beek*, quelque *Hadick* pouvait aller visiter Berlin ! Vous voyez, divin ange, que, dans la tragédie, je veux toujours que le crime soit puni.

On parle d'une grande bataille donnée le 6 entre *Luc* et l'homme à la toque bénite : on la dit bien meurtrière. Trois lettres en parlent ; il n'y a peut-être pas un mot de vrai : nous ne le saurons que dans deux jours. Je m'intéresse bien vivement à cette pièce. Dès que les Autrichiens ont un avantage, M. le comte de *Kaunitz* dit à madame de *Bentink* : Ecrivez vîte cela à notre ami. Dès que *Luc* a le moindre succès, il me mande : J'ai frotté les oppresseurs du genre-humain. Cher ange, dans ces horreurs, je suis le seul qui aye de quoi rire ; cependant je ne ris point, et cela à cause des cus noirs, des annuités, des loteries et de Pondichéri ; car *sempre temo per Pondichéri*. Pour nos chevaliers, ils sont à vos ordres. Il faudra s'attendre aux insultes de ce polisson de *Fréron*, aux cris de la canaille. Je me préparerai à tout, en fesant mes pâques dans ma paroisse ; je veux me donner ce petit plaisir en digne seigneur châtelain. Et ce M. d'*Espagnac !* quel homme ! quel grand chambrier ! quel minutieux seigneur ! il ne finira donc jamais. Mais, à propos, je vous prépare des gantelets, des gages de bataille pour Pâques. Et pourquoi ne pas jouer Rome sauvée sur votre vaste théâtre cet hiver ? pourquoi ne pas entendre les cris de *Clytemnestre* ? ne faut-il rien hasarder ?

Mille tendres respects à madame *Scaliger*.

LETTRE CVIII. 1759.

FRAGMENT A UN JESUITE.

Du . . . . . .

S'IL y a des esprits de travers parmi vous, comme il y en a dans toutes les communautés, il me semble que les bons ne doivent pas payer pour les méchans, et qu'on n'en doit pas moins estimer un *Bourdaloue*, parce qu'on méprise un *Garasse*.

Ce monde-ci est une guerre continuelle ; on a des ennemis et des alliés. Nous voilà alliés contre le gazetier janséniste, et je souhaite que le Journal de Trévoux ne me fasse pas d'infidélités. Il ne faut pas ressembler au bon *David* qui pillait également les Juifs et les Philistins.

Dans cette guerre interminable d'auteurs contre auteurs, de journaux contre journaux, le public ne prend d'abord aucun parti que celui de rire ; ensuite il en prend un autre, c'est celui d'oublier à jamais tous ces combats littéraires. Le gazetier ecclésiastique s'imagine que l'Europe s'occupera long-temps de ses feuilles ; mais le temps vient bientôt où l'on nettoie la maison, et où l'on détruit les toiles des araignées. Chaque siècle produit tout au plus dix ou douze bons ouvrages, le reste est emporté par le torrent du fleuve de l'oubli. Eh, qui se souvient aujourd'hui des querelles du père *Bouhours* et de *Ménage*? et, si *Racine* n'avait pas fait ses tragédies, saurait-on qu'il écrivit contre Port-royal ? Presque tout ce qui n'est que personnel est perdu pour le reste des hommes.

1759.

LETTRE CIX.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, décembre.

QUANDO mi capitò la voſtra gentile epiſtola, ſtavo bene, e ne fui allegro tutto il giorno, mà ſono ricaduto, ſtò male, e ſono pigro, attriſtato, malinconico; o tralaſciato un meſe i miei armenti, e l'iſtoria e la poëſia, ed ancora voi ſteſſo, cigno di Padova, chè cantate adeſſo ſulle ſponde del piccol Reno, *parvique Bononia Reni.*

Vi parlerò primà dell' opera rappreſentata nella corte di Parma.

Che quanto per udita io vene parlo,
Signor miraſte, e feſte altrui mirarla.

Il voſtro *ſaggio ſoprà l'opera* in muſica fù il fondamento della riforma del regno de i caſtrati: il legame delle feſte, e dell' azione a noi Franceſi ſi caro, ſarà forſe un giorno l'inviolabil legge dell' opera italiana.

Notre quatrième acte de l'opéra de Roland, par exemple, eſt, en ce genre, un modèle accompli. Rien n'eſt ſi agréable, ſi heureux que cette fête des bergers qui annoncent à *Roland* ſon malheur; ce contraſte naturel d'une joie naïve et d'une douleur affreuſe, eſt un morceau admirable en tout temps et en tout pays. La muſique change, c'eſt une affaire

de

de goût et de mode; mais le cœur humain ne change pas. Au reſte, la muſique de *Lully* était alors la vôtre; et pouvait-il, lui qui était un *valente buggerone di Firenze*, connaître une autre muſique que l'italienne ? 1759.

Je compte envoyer inceſſamment à M. *Albergati* la pièce que j'ai jouée ſur mon petit théâtre de Ferney, et qu'il veut bien faire jouer ſur le ſien, en cas qu'il ne ſoit point effrayé d'avoir commerce avec une eſpèce d'hérétique, moitié français, moitié ſuiſſe. Je crois, Meſſieurs, que, dans le fond du cœur, vous ne valez pas mieux que nous; mais vous êtes heureuſement contraints de faire votre ſalut.

M. *Albergati* m'a mandé qu'il avait vraiment une permiſſion de faire venir des livres. Oh Dio! *ô Dii immortales!* Les jacobins avaient-ils quelque intendance ſur la bibliothèque d'un ſénateur romain ? Yes good, ſir, j am free and far more free, than all the citiſens of Geneva. *Libertas quæ ſera tamen reſpexit, ſed non inermem.* C'eſt à elle ſeule qu'il faut dire: *Tecum vivere amem, tecum obeam libenter.* Cependant j'écris l'hiſtoire du plus deſpotique bouvier qui ait jamais conduit des bêtes à cornes; mais il les a changées en hommes. J'ai chez moi, au moment que je vous écris, un jeune *Soltikof*, neveu de celui qui a battu le roi de Pruſſe; il a l'ame d'un anglais, et l'eſprit d'un italien. Le plus zélé et le plus modeſte protecteur des lettres que nous ayons à préſent en Europe, eſt M. de *Schouvalof*, le favori de l'impératrice de Ruſſie: ainſi les arts font le tour du monde.

Niente dal voſtro librajo, ve l'o detto, è un

1759. briccone. *Annibal* et *Brennus* paſsèrent les Alpes moins difficilement que ne font les livres. *Interim, vive felix*, and dare to come to us.

LETTRE CX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de janvier.

1760. Je conçois très-bien, mon divin ange, que vous enverrez plus d'un courier pour raccommoder la balourdiſe de ce monſieur, ſoi-diſant d'Arragon, qui ſtipula ſi mal les intérêts du duc de Parme dans le traité croqué d'Aix-la-chapelle. Cet homme cependant paſſait pour un aigle. J'ai vu en ma vie bien des hiboux ſe croire aigles. Et que dirons-nous de ceux qui nous ont attiré cette belle guerre avec l'Angleterre, en ne ſachant pas ce que c'était que l'Acadie? Mon cher ange, le monde va comme il peut. Je n'ai d'eſpérance que dans M. le duc de *Choiſeul*. Mes annuités, actions, billets de loterie, font mille vœux pour lui.

Le tripot conſolerait un peu de toutes les misères qui nous accablent; mais, divin ange, j'ai fait bien des réflexions. Si la pièce réuſſit, peu de plaiſir m'en revient, comme je vous l'ai déjà dit; ſi elle tombe, force tribulations me circonviennent; parodies, brochures, foire, épigrammes, journaux, tout me tombe ſur le corps. J'ai ſoixante et ſix ans, comme vous ſavez, et je ne veux plus mourir de la chute d'une pièce de théâtre.

Je vous enverrai, n'en doutez pas, la Chevalerie à laquelle je ne peux plus rien faire; mais je vous supplierai de ne la donner qu'à bonnes enseignes; supposé même que vous daigniez vous amuser encore à ces bagatelles, après les impertinences d'*Auguste* et de *Cinna*. J'ai lu cette sottise, et j'ai été bien étonné qu'on l'attribuât à *Marmontel*. (*) 1760.

A l'égard de *Luc*, je n'ai fait autre chose qu'envoyer à M. le duc de *Choiseul* les lettres qu'il m'écrivait, pour lui être montrées. Je n'ai été qu'un bureau d'adresse. Il voit d'un coup d'œil ce qu'il peut faire de ces épîtres, si tant est qu'on en puisse faire quelque chose. Mais j'ai demandé à M. le duc de *Choiseul* une autre grâce, qui n'a nul rapport à *Luc* : voici de quoi il est question. Il faut plaire aux gens avec qui l'on vit. Le conseil de Genève a condamné à dix mille livres d'amende un citoyen qu'il aime, et qu'il a condamné malgré lui, sur une contravention faite par son commis, dans son commerce avec la France. Son procès a été fait à la réquisition du résident du roi à Genève. Le coupable en question se nomme *Prévost* : il est le moins coupable de tous ceux qui étaient dans le même cas; ce cas est la contrebande. Ce *Prévost* est ruiné : il a une femme qui pleure, des enfans qui meurent de faim. Le conseil veut bien lui remettre une partie de sa peine, mais il ne veut pas avoir cette condescendance sans savoir auparavant si M. le duc de *Choiseul* le trouve bon. Il ne veut pas en parler à M. de *Montpéroux*, résident de France,

(*) Parodie de la grande scène de la tragédie de Cinna, dont les personnages étaient MM. d'*Argental*, de *Voltaire* et le *Kain*.

1760. de peur de se compromettre, et de compromettre même le résident. On s'est donc adressé à moi. J'ai pris la liberté d'en écrire à M. le duc de *Choiseul*, et je vous conjure seulement d'obtenir qu'il vous dise qu'on peut faire grâce à ce pauvre diable, et qu'il n'en saura rien. Faites cette bonne œuvre le premier mardi, mon divin ange; on ne peut mieux employer un mardi.

Joue-t-on le Gladiateur? espère-t-on quelque chose de M. *Bertin*? avez-vous vu M. *Tronchin* de Lyon? avez-vous reçu quelque consolation de Cadix? payera-t-on nos rentes? Madame *Scaliger*, comment vous portez-vous? Je baise bien tendrement le bout de vos ailes; autant fait madame *Denis*.

Vraiment, mon divin ange, j'oubliais l'abbé d'*Espagnac*. Je ne croyais pas qu'avec de l'argent vous eussiez besoin d'un pouvoir. Votre nom seul est pouvoir; mais voilà la pancarte que vous ordonnez.

LETTRE CXI.

A M. SENAC DE MEILHAN.

A Lausane, 12 de janvier.

Mes yeux ne vont pas trop bien, Monsieur; mais ils ont un grand plaisir à lire vos lettres. Vous jugez très-bien. Il y a des vers un peu durs dans l'ouvrage que vous avez la bonté de m'envoyer. Quand vous vous amusez à en faire, les vôtres ont plus de facilité, de douceur et de grâces;

mais je sens aussi l'horrible difficulté de faire une pièce telle que celle-ci, et cette difficulté me rend bien indulgent. D'ailleurs on ne doit sentir que les beautés d'un auteur qui commence : le public même a besoin de l'encourager. Probablement l'auteur est sans fortune, c'est encore une raison de plus pour disposer en sa faveur. On peut même dire de lui : *Spirat tragicum satis, et feliciter audet.* Il m'a toujours paru qu'au théâtre le public était moins flatté de l'élégance continue d'une belle poësie, qu'il n'était frappé de la beauté des situations. Enfin, je me fais un plaisir de chercher toutes les raisons qui peuvent justifier le succès d'un jeune homme qui a besoin d'encouragement. Nous allons jouer des pièces de théâtre dans ma retraite de Lausane, où je passe mes hivers ; et nous sentons tout le prix de l'indulgence. Je me vanterai à madame la marquise de *Gentil*, qui est une de nos actrices, que vous voulez bien me conserver un peu de souvenir ; pour moi je ne vous oublierai jamais. Je vous prie de vouloir bien présenter mes obéissances à monsieur votre père et à monsieur votre frère, et d'être persuadé de mes sentimens qui vous attachent pour jamais le suisse *V.* 1760.

1760.

LETTRE CXII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 23 de janvier.

J'AI laiſſé paſſer les fêtes de la nativité *d'el divino Bambino*, et ſa circonciſion. Je n'ai point voulu interrompre mon héros dans la foule des occupations graves ou gaies qu'il a pu avoir à Paris et à Verſailles ; mais je ne ſuis pas homme à laiſſer paſſer le mois de janvier ſans renouveler mes hommages à celui qui ſera toujours mon héros. Je ne ſais pas ſi, en 1760, ſon pays aura beaucoup de lauriers et beaucoup d'argent ; mais je ſais bien que la ſtatue de Gènes ſubſiſte, que la ſignature du fils du roi d'Angleterre, forcé à mettre bas les armes, ſubſiſte encore ; et que les baſtions du roc de Port-Mahon rendent un témoignage immortel. J'avoue que je ne conçois guère comment on laiſſe inutile le ſeul homme qui ait rendu de vrais ſervices. Je devrais pourtant le concevoir très-bien ; car je ne vois que de ces exemples, moi hiſtoriographe, dans les hiſtoires que je lis et que je compile. Je dis à préſent un petit mot de ce ſiècle, de ce pauvre ſiècle, de ce ſiècle des billets de confeſſion, des querelles pour un hôpital, des refus d'un parlement de rendre juſtice, des aſſemblées des chambres pour condamner un dictionnaire qu'on n'a pas lu ; de ce beau ſiècle où, en trois ans

de temps, l'Etat a été ruiné, quand nos armées devaient vivre aux dépens de l'Allemagne, &c. &c. 1760.

J'aurai du moins le plaisir d'avoir eu raison, quand je vous ai regardé comme un homme aussi supérieur qu'aimable. Je crois, à l'âge de soixante et six ans, voir les choses comme elles sont. Je les dirai comme je les vois. *La posterita ne dira cio che vorra.*

Je m'imagine que vous devez être ami de M. le duc de *Choiseul*. Je n'en sais rien, mais je le crois, parce qu'il me paraît avoir quelque chose de votre caractère. Il pense noblement, il rend service sans balancer, il aime le plaisir, il a beaucoup d'esprit, et la hauteur qui s'accorde avec les grâces. Il me semble que c'est l'homme de votre pays le plus fait pour vous.

Il s'est passé bien des choses tristes, extravagantes, comiques, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous faire ma cour; mais c'est à peu-près l'histoire de tous les temps : c'est la même pièce qui se joue sur tous les théâtres, avec quelques changemens de noms. Quoi qu'il en soit, votre rôle est beau. Conservez-moi vos bontés, Monseigneur, et soyez persuadé que si j'avais en main la trompette de la Renommée, ce serait pour vous que je l'emboucherais. Je vous souhaite la continuation de votre gaieté. Jouissez de votre gloire, et riez des sottises d'autrui. Mille respects.

1760.

LETTRE CXIII.

A M. P. ROUSSEAU,

Et autres auteurs du Journal encyclopédique, au Sujet de la Femme qui a raison.

Janvier.

QUELQUE répugnance, Meſſieurs, qu'on puiſſe ſentir à parler de ſoi-même au public, et quelque vains que puiſſent être tous les petits intérêts d'auteurs, vous jugerez peut-être qu'il eſt des circonſtances où un homme, qui a eu le malheur d'écrire, doit au moins, en qualité de citoyen, réfuter la calomnie. Il n'eſt pas bien intéreſſant pour le public que quelques hommes obſcurs aient, depuis dix ans, mis leurs ouvrages ſous le nom d'un homme obſcur tel que moi; mais il m'eſt permis d'avertir qu'on m'a ſouvent apporté, dans ma retraite, des brochures de Paris, qui portaient mon nom avec ce titre, *imprimé à Genève.*

Je puis proteſter que non-ſeulement aucune de ces brochures n'eſt de moi, mais encore qu'à Genève rien n'eſt imprimé ſans la permiſſion expreſſe de trois magiſtrats, et que toutes ces puérilités, pour ne rien dire de pis, ſont abſolument ignorées dans ce pays, où l'on n'eſt occupé que de ſes devoirs, de ſon commerce et de l'agriculture, et où les douceurs de la ſociété ne ſont jamais aigries par des querelles d'auteurs.

Ceux qui ont voulu troubler ainſi ma vieilleſſe et mon repos, ſe ſont imaginés que je demeurais à Genève. Il eſt vrai que j'ai pris, depuis long-temps, le parti de la retraite, pour n'être plus en butte aux cabales et aux calomnies qui déſolent à Paris la littérature; mais il n'eſt pas vrai que je me ſois retiré à Genève. Mon habitation naturelle eſt dans des terres que je poſsède en France, ſur la frontière, et auxquelles ſa Majeſté a daigné accorder des priviléges et des droits qui me les rendent encore plus précieuſes. C'eſt là que ma principale occupation, aſſez connue dans le pays, eſt de cultiver en paix mes campagnes, et de n'être pas inutile à quelques infortunés. Je ſuis ſi éloigné d'envoyer à Paris aucun ouvrage, que je n'ai aucun commerce, ni direct ni indirect, avec aucun libraire, ni même avec aucun homme de lettres de Paris; et, hors je ne ſais quelle tragédie intitulée l'Orphelin de la Chine, qu'un ami reſpectable m'arracha il y a cinq à ſix années, et dont je fis le médiocre préſent aux acteurs du théâtre français, je n'ai certainement rien fait imprimer dans cette ville. 1760.

J'ai été aſſez ſurpris de recevoir, le dernier décembre, une feuille d'une brochure périodique, intitulée l'Année littéraire, dont j'ignorais abſolument l'exiſtence dans ma retraite. Cette feuille était accompagnée d'une petite comédie qui a pour titre la Femme qui a raiſon, repréſentée à Karouge, donnée par M. de *Voltaire*, et *imprimée à Genève*. Il y a dans ce titre trois fauſſetés. Cette pièce, telle qu'elle eſt défigurée par le libraire, n'eſt aſſurément pas mon ouvrage. Elle n'a jamais été imprimée à

1760. Genève : il n'y a nul endroit ici qui s'appelle Karouge ; et j'ajoute que le libraire de Paris, qui l'a imprimée sous mon nom, sans mon aveu, est très-répréhensible.

Mais voici une autre réponse aux politesses de l'auteur de l'Année littéraire. La pièce qu'il croit nouvelle fut jouée, il y a douze ans, à Lunéville, dans le palais du roi de Pologne, où j'avais l'honneur de demeurer. Les premières personnes du royaume, pour la naissance, et peut-être pour l'esprit et le goût, la jouèrent en présence de ce monarque. Il suffit de dire que madame la marquise *du Châtelet*, *lorraine*, représenta la Femme qui a raison, avec un applaudissement général. On tait par respect le nom des autres personnes illustres qui vivent encore, ou plutôt par la crainte de blesser leur modestie. Une telle assemblée savait, peut-être aussi bien que l'auteur de l'Année littéraire, ce que c'est que la bonne plaisanterie et la bienséance. Les deux tiers de la pièce furent composés par un homme dont j'envierais les talens, si la juste horreur qu'il a pour les tracasseries d'auteur et pour les cabales de théâtre ne l'avaient fait renoncer à un art pour lequel il avait beaucoup de génie. Je fis la dernière partie de l'ouvrage ; je remis ensuite le tout en trois actes, avec quelques changemens légers que cette forme exigeait. Ce petit divertissement en trois actes, qui n'a jamais été destiné au public, est très-différent de la pièce qu'on a très-mal à propos imprimée sous mon nom. Vous voyez, Messieurs, que je ne suis pas le seul qui doive des remercîmens à l'auteur de l'Année littéraire, pour ces

belles imputations de *grossièreté tudesque*, *de bassesse et d'indécence* qu'il prodigue. Le roi de Pologne, les premières dames du royaume, des princes même peuvent en prendre leur part avec la même reconnaissance; et le respectable auteur que j'aidai dans cette fête doit partager les mêmes sentimens. 1760.

Je me suis informé de ce qu'était cette Année littéraire, et j'ai appris que c'est un ouvrage où les hommes les plus célèbres que nous ayons dans la littérature sont souvent outragés. C'est pour moi un nouveau sujet de remercîment. J'ai parcouru quelques pages de la brochure; j'y ai trouvé quelques injures un peu fortes contre M. *le Mierre*. On l'y traite d'homme sans génie, de plagiaire, de joueur de gobelets, parce que ce jeune homme estimable a remporté trois prix à notre académie, et qu'il a réussi dans une tragédie long-temps honorée des suffrages encourageans du public.

Je dois dire, en général, et sans avoir personne en vue, qu'il est un peu hardi de s'ériger en juge de tous les ouvrages, et qu'il vaudrait mieux en faire de bons.

La satire en vers, et même en beaux vers, est aujourd'hui décriée; à plus forte raison la satire en prose, surtout quand on y réussit d'autant plus mal qu'il est plus aisé d'écrire en ce pitoyable genre. Je suis très-éloigné de caractériser ici l'auteur de l'Année littéraire, qui m'est absolument inconnu. On me dit qu'il est depuis long-temps mon ennemi, à la bonne heure: on a beau me le dire, je vous assure que je n'en sais rien.

Si, dans la crise où est l'Europe, et dans les

1760. malheurs qui désolent tant d'Etats, il est encore quelques amateurs de la littérature qui s'amusent du bien et du mal qu'elle peut produire, je les prie de croire que je méprise la satire, et que je n'en fais point.

LETTRE CXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de février.

DIVIN ange, Spartacus est-il joué? a-t-il réussi? Je ne sais rien, je suis enterré dans mes Délices, les Géorgiques me poursuivent, je quitte la charrue pour prendre la plume. Vous me direz: Que ne vous servez-vous de cette plume pour regriffonner quelques vers de la Chevalerie? Patience, tout viendra. Cet hiver n'a pas été le quartier de *Melpomène* chez moi; il faut un peu varier. Je mourrais d'ennui si je n'avais pas cent choses à faire. J'ai eu une violente querelle pour mon pain avec les commis des fermes; j'ai fait des écritures; je négocie avec les soixante: chacun a ses peines. Je voudrais seulement que vous visiez le plan de mon château; il vaut pour le moins un plan de tragédie. C'est *Palladio* tout pur, et vous ne sauriez croire combien ces occupations sont satisfesantes, combien elles consolent de ces chiens de bureaux, de ces chiens de commis. Mais, mon cher ange, vous verrez mardi cet homme dont je suis fou, M. le duc de

Choiſeul. Les lettres dont il m'honore m'enchantent. Dieu le bénira, n'en doutez pas. Il a la phyſionomie heureuſe. Je ſais bien qu'il ne donnera pas de flottes à M. *Berrier*, et quand il en donnerait, autant de perdu. *Non illi imperium pelagi*. Nous avons à Pondichéri un *Lalli*, une diable de tête irlandaiſe qui me coûtera tôt ou tard vingt mille livres tournois annuels, le plus clair de ma pitance; mais M. le duc de *Choiſeul* triomphera de *Luc* de façon ou d'autre, et alors quelle joie! J'imagine qu'il vous montrera mes impertinentes rêveries. Savez-vous bien que *Luc* eſt ſi fou que je ne déſeſpère pas de le mettre à la raiſon; c'eſt bien cela qui eſt une vraie comédie. Je voudrais que vous me donnaſſiez vos avis ſur la pièce. 1760.

Ecrivez-moi donc un petit mot; dites-moi des nouvelles de la ſanté de madame *Scaliger;* dites-moi, je vous en prie, s'il eſt vrai que le père *Sacy*, jéſuite, ait été condamné par corps aux conſuls, pour une lettre de change de dix mille écus. Mais parlez-moi donc des poëſies de cet homme qui a pillé tant de vers et de villes. Eſt-il vrai qu'on ait défendu ſon œuvre? Allons, maître *Joli*, bavardez, Meſſieurs, brûlez.

Ma foi, juge et rimeur, il faudrait tout lier.

Que je vous aime, mon cher ange!

1760.

LETTRE CXV.

A M. THIRIOT.

Le 18 de février.

Je fais venir, mon cher et ancien ami, un dictionnaire de santé et un almanach de l'état de Paris, sur votre parole; je crois surtout la santé très-préférable à Paris. J'ai grande envie de me bien porter, et nulle de venir dans votre ville. Vous me ferez grand plaisir de m'envoyer la pancarte arabe; j'en ai déjà quelque connaissance : elle est d'un anglais, et l'auteur, tout anglais qu'il est, a tort. Je crois en savoir beaucoup sur *Mahomet* que j'ai étudié à fond. Je n'ai pas l'honneur d'avoir les talens dont il se vante : douze femmes m'embarrasseraient beaucoup. Ni vous ni moi n'irons au ciel comme lui sur une jument; mais je tiens que nous sommes beaucoup plus heureux que lui : il a mené une vie de damné avec toutes ses femmes. Je n'aime, de tous les gens de son espèce, que *Confucius;* aussi j'ai son portrait dans mon oratoire, et je le révère comme je le dois.

Le philosophe de Sans-souci, qui n'est pas sans soucis, est encore au rang de ces gens que je n'envie point. Je ne connais point l'édition dont vous me parlez, mais j'en connais une faite à Lyon, dans laquelle il y a une épître au maréchal *Keith*, qui a fort choqué le tympan de toutes les oreilles pieuses : *Allez, lâches chrétiens*, &c., a révolté les dévots;

il voulait apparemment parler de ceux qui ont combattu contre lui à Rosbac; il leur prouve d'ailleurs, tant qu'il peut, que l'ame eſt mortelle. Je ſouhaite qu'ils en profitent, afin qu'ils ſe battent mieux contre lui, quand ils croiront avoir moins à riſquer. Le philoſophe de Sans-ſouci pille quelquefois des vers, à ce qu'on dit; je voudrais qu'il ceſsât de piller des villes, et que nous euſſions bientôt la paix. 1760.

Au reſte, ſi l'on m'accuſe d'avoir raboté quelquefois des vers de ce diable de *Salomon* du Nord, je déclare que je ne veux avoir nulle part à ſa mortalité de l'ame. Qu'il ſe damne tant qu'il voudra, je ne veux le voir ni dans ce monde ni dans l'autre.

Je prie DIEU que les houſſards pruſſiens ne dévaliſent point M. de *Paulmy* en chemin. Je ſuis très-fâché que mon petit hermitage ne ſe trouve point ſur ſa route. Il faudra que tôt ou tard il ramène le roi de Pologne à Dreſde. Si ce roi de Pologne était un *Sobiesky*, il y ſerait déjà l'épée à la main.

Au reſte, il faut que le *Salomon* du Nord ſoit le plus grand général de l'Europe, puiſqu'après deux batailles perdues, et l'affaire de Maxen, il trouve encore le ſecret de menacer Dreſde. Il écrit actuellement ſur les campagnes de *Charles XII*; c'eſt *Annibal* qui juge *Pyrrhus*. Ce qu'il m'en a envoyé eſt fort au-deſſus des rêveries du maréchal de *Saxe*.

D'*Arget* m'a paru très-inquiet de l'édition des poëſies du *Salomon*; il a craint qu'on ne lui imputât d'être l'éditeur. Dieu merci, on ne m'en ſoupçonnera pas, car *Salomon* me fit la niche de me défaire

1760. de ses œuvres à Francfort, et son ambassadeur en cette ville me signa bravement ce beau brevet :

Monsié, dès que vou aurez rendu les poeshies du roi mon maître vou pourez partir pour où vous semblera, et je lui signai : *Bon pour les poeshies du roi votre maître, en partant pour où il me semble.*

Et maintenant il me semble que je suis mieux aux Délices, à Tourney et à Ferney, qu'à Francfort. Voyez-vous quelquefois d'*Alembert*? n'a-t-il pas dans sa tête d'aller remplacer *Moreau-Maupertuis* à Berlin? C'est par ma foi bien pis que d'aller en Pologne.

Je suis fort aise que M. *Hénin* veuille bien se souvenir de moi : son esprit est comme sa physionomie, fort doux et fort aimable.

A propos, écrivez-moi si vous avez ouï dire que l'esprit de discorde se soit regliſſé dans l'armée de M. le duc de *Broglie*. Si cela est, nous ferons encore des sottises. Dieu nous en préserve, car il n'y en a point qui ne coûte fort cher. *Interim vale, et me ama.*

LETTRE

LETTRE CXVI. 1760.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

18 de février.

L'ELOQUENT *Cicéron*, Madame, ſans lequel aucun français ne peut penſer, commençait toujours ſes lettres par ces mots : *Si vous vous portez bien, j'en ſuis bien aiſe; pour moi, je me porte bien.*

J'ai le malheur d'être tout le contraire de *Cicéron* : ſi vous vous portez mal, j'en ſuis fâché ; pour moi, je me porte mal. Heureuſement, je me ſuis fait une niche dans laquelle on peut vivre et mourir à ſa fantaiſie. C'eſt une conſolation que je n'aurais pas eue à Craon, auprès du révérend père *Staniſlas* (*), et de frère *Jean des Entomures de Menou*. C'eſt encore une grande conſolation de s'être formé une ſociété de gens qui ont une ame ferme et un bon cœur ; la choſe eſt rare, même dans Paris. Cependant j'imagine que c'eſt à peu-près ce que vous avez trouvé.

J'ai l'honneur de vous envoyer quelques rogatons aſſez plats, par M. *Bouret*. Votre imagination les embellira. Un ouvrage, quel qu'il ſoit, eſt toujours aſſez paſſable quand il donne occaſion de penſer.

Puiſque vous avez, Madame, les poëſies de ce

(*) Le roi de Pologne, duc de Lorraine.

1760. roi qui a pillé tant de vers et tant de villes, lisez donc son épître au maréchal *Keith*, sur la mortalité de l'ame ; il n'y a qu'un roi, chez nous autres chrétiens, qui puisse faire une telle épître. Maître *Joli de Fleuri* assemblerait les chambres contre tout autre, et on lacérerait l'écrit scandaleux ; mais apparemment qu'on craint encore des aventures de Rosbac, et qu'on ne veut pas fâcher un homme qui a fait tant de peur à nos ames immortelles.

Le singulier de tout ceci est que cet homme, qui a perdu la moitié de ses États, et qui défend l'autre par les manœuvres du plus habile général, fait tous les jours encore plus de vers que l'abbé *Pellegrin*. Il ferait bien mieux de faire la paix dont il a, je crois, tout autant de besoin que nous.

J'aime encore mieux avoir des rentes sur la France que sur la Prusse. Notre destinée est de faire toujours des sottises, et de nous relever. Nous ne manquons presque jamais une occasion de nous ruiner et de nous faire battre ; mais, au bout de quelques années, il n'y paraît pas. L'industrie de la nation répare les balourdises du ministère. Nous n'avons pas aujourd'hui de grands génies dans les beaux arts, à moins que ce ne soit M. *le Franc de Pompignan*, et monsieur l'évêque son frère ; mais nous aurons toujours des commerçans et des agriculteurs. Il n'y a qu'à vivre, et tout ira bien.

Je conçois que la vie est prodigieusement ennuyeuse quand elle est uniforme : vous avez à Paris la consolation de l'histoire du jour, et surtout la société de vos amis ; moi, j'ai ma charrue et des livres anglais, car j'aime autant les livres de cette nation

que j'aime peu leurs perſonnes. Ces gens-là n'ont, pour la plupart, du mérite que pour eux-mêmes. Il y en a bien peu qui reſſemblent à *Bolingbroke :* celui-là valait mieux que ſes livres ; mais, pour les autres anglais, leurs livres valent mieux qu'eux. 1760.

J'ai l'honneur de vous écrire rarement, Madame ; ce n'eſt pas ſeulement ma mauvaiſe ſanté et ma charrue qui en ſont cauſe ; je ſuis abſorbé dans un compte que je me rends à moi-même, par ordre alphabétique, de tout ce que je dois penſer ſur ce monde-ci et ſur l'autre, le tout pour mon uſage, et peut-être, après ma mort, pour celui des honnêtes gens. Je vas dans ma beſogne auſſi franchement que *Montagne* va dans la ſienne ; et, ſi je m'égare, c'eſt en marchant d'un pas un peu plus ferme.

Si nous étions à Craon, je me flatte que quelques-uns des articles de ce *Dictionnaire* d'idées ne vous déplairaient pas ; car je m'imagine que je penſe comme vous ſur tous les points que j'examine. Si j'étais homme à venir faire un tour à Paris, ce ſerait pour vous y faire ma cour ; mais je déteſte Paris ſincèrement, et autant que je vous ſuis attaché.

Songez à votre ſanté, Madame ; elle ſera toujours précieuſe à ceux qui ont le bonheur de vous voir, et à ceux qui s'en ſouviennent avec le plus grand reſpect.

1760.

LETTRE CXVII.

A M. LINANT.

Aux Délices, 22 de février.

Je remercie à deux genoux la philosophe (*) qui met son doigt sur son menton, et qui a un petit air penché que lui a fait *Liotard;* son ame est aussi belle que ses yeux. Elle a donc la bonté de s'intéresser à notre malheureuse petite province de Gex; elle réussira si elle l'a entrepris; puisse-t-elle venir secourir et embellir les bords du lac de Genève! puisse-t-elle revenir avec M. *Linant* et le prophète de Bohème!

J'écris, Monsieur, à M. d'*Argental* en faveur de mademoiselle *Martin*, ou *le Moine*, ou tout ce qu'il lui plaira; quelque nom qu'elle ait, je m'intéresse à elle. J'ai entendu parler de deux nouveaux volumes du roi de Prusse, imprimés depuis peu à Paris; il fait autant de vers qu'il a de soldats. La police a défendu ses vers, on dit même qu'on les brûlera : cela paraît plus aisé que de le battre.

Je suis médiocrement curieux de l'éloquente Oraison de M. *Poncet de la Rivière;* mais je voudrais avoir le Spartacus de M. *Saurin:* c'est un homme de beaucoup d'esprit, et qui n'est pas à son aise. Je souhaite passionnément qu'il réussisse.

Vous me parlez de terribles impôts; puissent-ils

(*) Madame de *la Live d'Epinai.*

servir à battre les Anglais et les Prussiens! mais j'ai peur que nous n'en soyons pour notre argent. 1760.

Je présente mes obéissances très-humbles à toute la famille. Si madame d'*Epinai* veut m'écrire un petit mot, elle comblera de joie un solitaire malade dans son lit. Ce malade a demandé au grand *Tronchin* s'il fallait s'enduire de poix résine, comme l'ordonne *Maupertuis;* il a répondu qu'il fallait attendre des nouvelles de l'académie française.

LETTRE CXVIII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 22 de février.

On reconnaît ses amis au besoin. Il faut que vous me disiez absolument ce que c'était que cette lettre de change du révérend père de *Sacy* de la compagnie de *Jésus* et de *Judas*. Il faut aussi que vous ayez la bonté de me faire avoir, par le moyen de M. *Bouret*, les œuvres du poëte-roi. Je n'entends pas par là les psaumes de *David*, mais bien la prose et les vers de sa Majesté prussienne. Il n'est plus guère majesté prussienne, attendu que les Russes lui ont raflé la Prusse; il est encore électeur de Brandebourg, mais peut-être ne le fera-t-il pas long-temps. Je ferai fort flatté d'avoir mis la main à ses ouvrages, s'ils durent un peu plus que son royaume.

A-t-on joué Spartacus, et monsieur *le Franc de Pompignan* a-t-il fait un bel éloge de *Maupertuis*?

1760. a-t-il bien prôné la religion de cet athée? a-t-il fait de belles invectives contre les déiſtes de nos jours? Je vous prie, mon cher ami, de me mettre un peu au fait.

J'ai beau exalter mon ame pour lire dans l'avenir, comme feu *Moreau-Maupertuis*, je ne peux deviner ce que deviendront nos fortunes. On parle d'arrangemens de finance, qui dérangeront furieuſement les particuliers. Si avec cela on peut avoir des flottes contre les Anglais, et des grenadiers contre le prince *Ferdinand*, il ne faudra pas regretter ſon argent.

Je n'ai point été ſurpris de voir qu'il n'y ait que quinze conſeillers au parlement qui aient porté leur vaiſſelle; mais je ſuis fâché que, ſur plus de vingt mille hommes qui en ont à Paris, il ne ſe ſoit trouvé que quinze cents citoyens qui aient imité mademoiſelle *Hus* et le roi.

On dit que le parlement fera brûler les œuvres du roi de Pruſſe; c'eſt une plaiſanterie digne de notre ſiècle: il vaudrait mieux brûler Magdebourg; mais malheureuſement on y rôtirait l'abbé de *Prades* qui eſt dans un cachot de la citadelle, et je n'aime point qu'on brûle les bons chrétiens.

Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CXIX. 1760.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 7 de mars.

MON divin ange, le malingre des Délices eſt au bout des facultés de ſon corps, de ſon ame et de ſa bourſe. C'était un bon temps pour les gredins que celui de *Chapelain*, à qui la maiſon de *Longueville* donnait douze mille livres tournois annuellement pour ſa Pucelle; ce qui feſait, ne vous déplaiſe, environ le double des honoraires d'un envoyé de Parme. La maiſon de *Conti* n'en uſe pas comme la maiſon de *Longueville* avec les auteurs de la Pucelle; apparemment que M. le comte de *la Marche* ne me regarde pas comme un gredin. J'ai pris la liberté de lui écrire directement, et de lui expliquer mes droits très-nettement; et il m'a répondu très-honnêtement qu'il s'en tenait à la propoſition de M. l'abbé d'*Eſpagnac*. Si M. *Bertin* n'obtient pas une meilleure compoſition, je ne vois pas avec quoi on pourra mettre *Luc* à la raiſon. Je crois avoir tout le droit de mon côté, ainſi que le prétendent tous les chicaneurs.

Mais, après avoir chicané un an, j'aime encore mieux payer à monſeigneur, par amour et dominant, neuf cents vingt livres que je ne lui dois pas, que de les dépenſer en frais de procureurs et de juges; je ſuis bien las de tous ces frais. Le parlement de Dijon s'eſt aviſé de faire pendre, ou à peu-près, un pauvre diable de ſuiſſe, pour me faire

1760. payer la procédure, en qualité de haut justicier; je suis tout ébahi d'être haut justicier, et de faire pendre des suisses en mon nom.

Le tripot est plus plaisant; mais on a les sifflets et les *Frérons* à combattre. De quelque côté qu'on se tourne, ce monde est plein d'anicroches.

J'ai écrit à *Laleu* de faire porter chez vous neuf cents vingt livres, pour achever le compte abominable de M. l'abbé d'*Espagnac;* mais, en même temps, je meurs de honte de vous donner toutes ces peines. Comment ferez-vous? ce conseiller clerc demeure à une lieue de chez vous; aurez-vous la bonté de lui écrire un petit mot d'avis par un poliſſon? voudrez-vous qu'il vous envoye le trésorier de son Altesse séréniſſime avec une belle quittance bien catégorique? ou bien, opinerez-vous que cette quittance se fasse chez mon notaire? Tout ce que je sais, c'est que vous êtes mon ange gardien de toutes façons, et que je suis à présent un pauvre diable. Je me suis ruiné en bâtimens à la *Palladio*, en terrasses, en pièces d'eau; et les pièces de théâtre ne réparent rien. J'attends toujours, mon divin ange, que vous me disiez votre avis sur Spartacus.

Je suis actuellement avec *Platon* et *Cicéron;* il ne me manque plus que l'abbé d'*Olivet* pour m'achever. Il y a loin de là au tripot; mais je suis toujours à vos ordres, et à ceux de madame *Scaliger* à qui je présente mes respects. Votre créature *V.*

LETTRE CXX. 1760.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, le 7 de mars.

Je suis malade depuis long-temps, mon cher cygne de Padoue, et j'en enrage. Le *linquenda hæc* fait de la peine, quelque philosophe qu'on soit; car je me trouve fort bien où je suis, et n'ai daté mon bonheur que du jour où j'ai joui de cette indépendance précieuse et du plaisir d'être le maître chez moi, sans quoi ce n'est pas la peine de vivre. Je goûte dans mes maux du corps les consolations que votre livre fournit à mon esprit; cela vaut mieux que les pilules de *Tronchin*. Si vous voulez m'envoyer encore une dose de votre recette, je crois que je guérirai.

Si tout chemin mène à Rome, tout chemin mène aussi à Genève; ainsi je présume qu'en envoyant les choses de messager en messager, elles arrivent à la fin à leur adresse: c'est ainsi que j'en use avec votre ami M. *Albergati*, dont les lettres me font grand plaisir, quoiqu'il écrive comme un chat; j'ai beaucoup de peine à déchiffrer son écriture. Vous devriez bien, l'un et l'autre, venir manger des truites de notre lac, avant que je sois mangé par mes confrères les vers. Les gens qui se conviennent sont trop dispersés dans ce monde. J'ai quatre jésuites auprès de Ferney, des pédans de prédicans auprès des Délices, et vous êtes à Venise ou à Bologne. Tout cela est assez mal arrangé, mais le reste l'est de même.

1760. Ayez grand soin de votre santé; il faut toujours qu'on dise de vous :

Gratia, fama, valetudo contingit abundè.

Pour *gratia* et *fama*, il n'y a point de conseils à vous donner, ni de souhaits à vous faire.

Vive memor lethi; fugit hora; hoc quod loquor indè est. Vive lætus, et ama me.

LETTRE CXXI.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 7 de mars.

Je reçois, Monsieur, la lettre dont vous m'honorez, en date du 20 février; elle finit par une chose bien agréable. Vous me faites entrevoir que vous pourriez vous arracher quelque jour à la terre sainte, pour venir à la terre libre. En ce cas, je vous prierais de vous presser, car il y a quelque petite apparence que je ne ferai pas encore long-temps *in terra viventium*. Mes maladies augmentent tous les jours. La nature s'est avisée de faire à mon ame un très-mauvais étui; mais je lui pardonne de tout mon cœur, puisque cela entrait nécessairement dans le plan du meilleur des mondes possibles.

J'ai l'honneur de vous envoyer, comme je peux, par les marchands de Genève, le Bolingbroke. Pour ma tragédie suisse, je ne peux la faire partir, pour deux raisons : la première, parce que je ne la crois

point bonne; la seconde, c'est que, toute mauvaise qu'elle est, mes amis, qui ont la rage du théâtre, veulent la faire jouer à Paris. Mais je vous envoie en récompense une comédie qui n'est pas dans le goût français : je souhaite qu'elle soit dans le vôtre. Les lettres que vous daignez m'écrire, me font désirer de vous plaire plus qu'au parterre de notre grande ville. 1760.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, sans cérémonie, mais avec la plus grande vérité, votre, &c.

LETTRE CXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 de mars.

Le tripot l'emporte sur la charrue et sur la métaphysique. Vous êtes obéi, mon divin ange, vous et madame *Scaliger;* un Tancrède et une Médime partent sous l'enveloppe de M. de *Courteille*, et ceci est la lettre d'avis. Vous saurez encore que, comme il s'agit toujours d'arabes dans ces deux pièces, j'y ai joint un petit éclaircissement en prose sur le prophète *Mahomet*, dont je mets quelques exemplaires aux pieds de madame *Scaliger* comme aux vôtres.

Si vous connaissez quelque savant dans les langues orientales, vous pourrez l'en régaler; c'est du pédantisme tout pur.

Vous êtes bien véritablement mon ange gardien; vous me protégez contre le diabloteau *Fréron*, sans

1760. m'en rien dire : c'eſt la fonction des anges gardiens ; ils veillent autour de leurs cliens, et ne leur parlent point. Que voulez-vous que je vous diſe? vous êtes plus adorable que jamais, et j'ai pour vous culte de latrie.

J'ai ſaiſi l'occaſion pour demander une eſpèce de grâce ou plutôt de juſtice à M. de *Courteille*. On me perſécute, ne vous déplaiſe, de la part du conſeil : on veut que je ſois haut juſticier; on fait pendre, ou à peu-près, de pauvres diables en mon nom. On me fait accroire que rien n'eſt plus beau que de payer les frais, et on va ſaiſir mes bœufs pour me faire honneur. Je ſuis toujours en querelle avec le roi, mais je le mène beau train. J'ai déjà fait bouquer meſſieurs du domaine ; je l'emporterai encore ſur eux, car j'ai raiſon, et M. de *Courteille* entendra raiſon. Je vous en fais juge ; liſez la lettre que je lui écris, ſeulement pour vous en amuſer et pour la recommander. La charge d'ange gardien n'eſt pas avec moi un bénéfice ſimple. Vous avez encore eu l'endoſſe d'un abbé d'*Eſpagnac;* tout cela eſt fini. Je ne le traite pas comme le roi; je crains un conſeiller clerc bien davantage, et j'aime mieux payer cent piſtoles que je ne dois pas, que d'avoir un procès avec un grand chambrier qui en ſait plus que moi. Mais pour le roi, je ne lui ferai point de grâce ; il aura affaire à moi, avec ma chienne de haute juſtice. Pouſſez cela, je vous prie, vivement avec M. de *Courteille*.

Luc eſt plus fou que jamais; je ſuis convaincu que, s'il voulait, nous aurions la paix. Je ne déſeſpère encore de rien; mais il faudrait que M. le duc

de *Choiſeul* m'écrivît au moins un petit mot de bonté. Cela n'eſt-il pas honteux que je reçoive quatre lettres de *Luc* contre une de votre aimable duc. 1760.

Et M. le maréchal de *Richelieu*, autre négligent, autre *Pococurante*, que fait-il? ne le voyez-vous pas? n'a-t-il pas des filles? ne rit-il pas dans ſa barbe de tout ce qui ſe paſſe? eſt-il vrai que les jéſuites ont fait pour quinze cents mille francs de lettres de change qu'ils ne payent point? Il n'y a qu'à les mettre entre les mains des janſéniſtes, il faudra bien qu'ils payent.

Mon Dieu, que ſi j'ai de bon foin cette année je ſerai heureux!

Je baiſe plus que jamais le bout de vos ailes, avec la plus tendre reconnaiſſance.

Madame *Scaliger*, ſi je n'ai pas fait dans Tancrède tout ce que vous vouliez, écrivez contre moi un livre.

LETTRE CXXIII.

AU MEME.

26 de mars.

Ange toujours gardien, je n'ai qu'un moment, il ſera conſacré aux actions de grâces, non pas pour le grand chambrier, non pas même pour le prince du ſang, mais pour vous ſeul. Il faut que vous ſachiez encore que M. *Budée de Boiſi*, qui m'a vendu la terre de Ferney, veut abſolument que je

1760. vous sollicite encore auprès de M. de *Courteille*, pour je ne sais quel procès auquel je ne m'intéresse guère. Je lui ai donc donné une lettre pour vous, qu'on vous présentera sans doute. Voilà comme nous sommes faits, nous autres provinciaux; nous pensons qu'avec une lettre de recommandation on réussit à tout à Paris. Je ne vous ai point écrit de lettre de recommandation pour nos chevaliers; je m'en soucie pourtant un peu plus que du procès de M. de *Boisi;* mais je ne suis point du tout empressé de me faire juger, quoiqu'au fond je croye ma cause bonne. Vous voulez un chant de la Pucelle; eh, mon Dieu, mon cher ange, que ne parliez-vous? vous en aurez deux au lieu d'un. J'avais imaginé qu'un ministre ne se mettait pas en peine de ces facéties; mais, puisque vous en êtes curieux, vous serez servi : vers et prose, tout est à vous.

Au milieu de mes douces occupations, je suis fâché; on nous a pris Masulipatan, on nous prendra Pondichéri : il y a un an que je le dis. Je plains infiniment M. le duc de *Choiseul;* on lui a donné notre pauvre vaisseau à conduire au milieu du plus violent orage. J'ai eu long-temps dans la tête que, si *Luc* voulait céder quelque chose, vous pourriez, en ce cas, vous débarrasser avec bienséance du fardeau et des chaînes que l'Autriche vous fait porter; mais je ne vois qu'un petit coin, et pour bien voir il faut embrasser tout l'édifice. J'ai une étrange idée : je soupçonne que le roi de Portugal, que *Luc* appelait le *chose* de Portugal, pourrait bien perdre son chose, son royaume; que le roi d'Espagne pourrait bien dans peu tenter cette conquête; le temps est assez

favorable ; les jéſuites ſont gens à lui promettre le paradis en ſus pour ſa peine ; ils ne s'endorment pas. Le choſe de Portugal n'eſt pas aimé, ſon miniſtre eſt déteſté ; belle occaſion pour un roi d'Eſpagne, qui a de l'argent et des troupes, de faire rebâtir Lisbonne. 1760.

Je ne peux aimer *Luc*, car je le connais ; mais il vaut mieux que le choſe du Portugal. Nous verrons comment il ſe tirera d'affaire cette année. Mais nous, que ferons-nous ? rien ſur mer, et peut-être des ſottiſes ſur terre. Plaiſante ſaiſon pour mettre un héros français ſur le théâtre !

M. le duc de *la Vallière* a donc fait l'Hiſtoire chronologique de l'opéra ; c'eſt quelque choſe ; il y a encore du génie en France.

Je vous adore.

LETTRE CXXIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 28 de mars.

Il faut que vous ſachiez, mon ancien ami, que madame *Denis* me dit depuis un mois : J'écris demain à M. de *Cideville*, et que je dois mettre quelques lignes au bas des ſiennes. Je ſuis las d'attendre les femmes, et j'écris enfin de mon chef ; car je ſuis honteux de ne vous avoir point écrit depuis que vous me fîtes tant rire du puant marquis, et que vous me rendîtes de bons offices auprès de ſa ladre perſonne.

1760. Je reçois quelquefois une lettre du grand abbé en douze mois; je ſuis peu inſtruit de vos marches, et fort incertain ſi vous êtes dans le plat tumulte de Paris, ou ſi vous jouiſſez des douceurs de la retraite. Que vous avez bien fait de conſerver cette terre, qu'on dit mériter bien mieux le nom de Délices que mes Délices! Plus on avance dans ſa carrière, et plus on eſt convaincu que l'on n'eſt bien que chez ſoi. Pour moi, je vous répète que je ne date ma vie que du jour où je me ſuis enterré. Ce n'eſt pas que je ne ſois aſſez au fait de ce qui ſe paſſe. Je vois tous les orages, mais je les vois du port; et je vous aſſure que mon port eſt bien joli, et bien abrité.

Je ſouhaiterais à mes amis des terres indépendantes et libres, comme les miennes. On paye aſſez en France. Il eſt doux de n'avoir rien à payer dans ſes poſſeſſions. Figurez-vous ce que c'eſt à préſent que d'avoir des terres en Saxe, en Poméranie, en Pruſſe, en Siléſie; c'eſt bien pis que le troiſième vingtième. Vous avez lu, ſans doute, les Poëſies du philoſophe de Sans-ſouci, qu'on ſoupçonne de n'être ni ſans ſouci ni philoſophe. Je ſuis auſſi honteux de tous les vers qui m'appartiennent dans ſes œuvres, que fâché de ſes œuvres guerrières. Jamais poëte n'a fait verſer tant de ſang: *Tirtée* et *Denys* n'étaient que des petits garçons auprès de lui. Nous verrons s'il ira à Corinthe.

Adieu, mon ancien ami; ſouvenez-vous quelquefois du ſuiſſe *Voltaire* qui vous aime.

LETTRE

LETTRE CXXV. 1760.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 12 d'avril.

MON divin ange, je suis bien faible, je vieillis beaucoup ; mais il faut aimer le tripot jusqu'au dernier moment. Voici une pièce de *Jodèle*, ajustée par un petit *Hurtaud*, que je vous envoie; mais vous comprenez bien que je ne vous l'envoie pas, et que jamais on ne doit savoir que vous vous êtes mêlé de favoriser ce petit *Hurtaud*. Je pense que cela vaut mieux que de donner ces chevaliers qui malheureusement passent pour être de moi. Le plaisir du secret, de l'incognito, de la surprise, est quelque chose. Vous savez ce que c'était que le Droit du seigneur; je ne l'ai pas dans mes terres, et il ne me servirait à rien. Il me paraît que ce petit *Hurtaud* a traité la chose avec décence. J'ai seulement remarqué dans la pièce le mot de sacrement; j'ignore si ce mot divin peut passer dans une comédie, sans encourir l'excommunication majeure. Je ne suis pas assez hardi pour corriger les vers d'*Hurtaud*, mais on peut bien mettre *votre engagement*, au lieu de votre sacrement; c'est, je crois, au premier acte, autant qu'il peut m'en souvenir.

Mettrez-vous M. le duc de *Choiseul* dans la confidence? Je le crois à présent plus occupé des Anglais que de ce qui se passait sous *Henri II*.

Voilà donc deux chants de Pucelle pour les

1760. anges. Mais êtes-vous capables de garder le plus grand des secrets : Plus que vous, sans doute, m'allez-vous dire ?

Oui, je sais bien que j'ai joué *Tancrède*, et par là je l'ai affiché, il est vrai; mais je ne pouvais faire autrement. Il fallait essayer sur M. et madame de *Chauvelin* cette Chevalerie; mais ici le cas est différent. Point d'essai, et la chose est beaucoup plus singulière que tous les chevaliers du monde. Motus au moins. Et Pondichéri! ma foi, je le crois pris comme Surate.

Mon cher ange, nous parlerons une autre fois des chevaliers. Je crois que monsieur votre frère a raison de ne pas trop aimer Médime ou Fanime.

Mais comment va la santé de madame *Scaliger*? voilà le point essentiel.

Mon divin ange, vous êtes pour moi le démon de *Socrate;* mais son démon se bornait à le retenir, et vous m'inspirez.

LETTRE CXXVI.

1760.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 12 d'avril.

Je ne vous ai envoyé, Madame, aucune de ces bagatelles dont vous daignez vous amuſer un moment. J'ai rompu avec le genre-humain pendant plus de ſix ſemaines; je me ſuis enterré dans mon imagination, enſuite ſont venus les ouvrages de la campagne, et puis la fièvre; moyennant tout ce beau régime, vous n'avez rien eu, et probablement vous n'aurez rien de quelque temps.

Il faudra ſeulement me faire écrire : Madame veut s'amuſer, elle ſe porte bien, elle eſt en train, elle eſt de bonne humeur, elle ordonne qu'on lui envoye quelques rogatons; et alors on fera partir quelques paquets ſcientifiques, ou comiques, ou philoſophiques, ou hiſtoriques, ou poëtiques, ſelon l'eſpèce d'amuſement que voudra Madame, à condition qu'elle les jettera au feu dès qu'elle ſe les ſera fait lire.

Madame était ſi enthouſiaſmée de Clariſſe, que je l'ai lue pour me délaſſer de mes travaux pendant ma fièvre; cette lecture m'allumait le ſang. Il eſt cruel, pour un homme auſſi vif que je le ſuis, de lire neuf volumes entiers dans leſquels on ne trouve rien du tout, et qui ſervent ſeulement à faire entrevoir que mademoiſelle *Clariſſe* aime un débauché,

1760. nommé monsieur de *Lovelace*. Je disais : quand tous ces gens-là seraient mes parens et mes amis, je ne pourrais m'intéresser à eux. Je ne vois dans l'auteur qu'un homme adroit qui connaît la curiosité du genre-humain, et qui promet toujours quelque chose de volumes en volumes, pour les vendre. Enfin, j'ai rencontré *Clarisse* dans un mauvais lieu au dixième volume, et cela m'a fort touché.

La *Théodore* de *P. Corneille*, qui veut absolument entrer chez la *Fillon*, par un principe de christianisme, n'approche pas de *Clarisse*, de sa situation et de ses sentimens ; mais, excepté le mauvais lieu où se trouve cette belle anglaise, j'avoue que le reste ne m'a fait aucun plaisir, et que je ne voudrais pas être condamné à relire ce roman : il n'y a de bon, ce me semble, que ce qu'on peut relire sans dégoût.

Les seuls bons livres de cette espèce sont ceux qui peignent continuellement quelque chose à l'imagination, et qui flattent l'oreille par l'harmonie. Il faut aux hommes musique et peinture, avec quelques petits préceptes philosophiques, entremêlés de temps en temps avec une honnête discrétion. C'est pourquoi *Horace*, *Virgile*, *Ovide* plairont toujours, excepté dans les traductions qui les gâtent.

J'ai relu après Clarisse quelques chapitres de *Rabelais*, comme le combat de frère *Jean des Entomures*, et la tenue du conseil de *Picrocole* (je les sais pourtant presque par cœur) ; mais je les ai relus avec un très-grand plaisir, parce que c'est la peinture du monde la plus vive.

Ce n'est pas que je mette *Rabelais* à côté d'*Horace* ; mais si *Horace* est le premier des faiseurs de bonnes

épîtres, *Rabelais*, quand il eſt bon, eſt le premier des bons bouffons. Il ne faut pas qu'il y ait deux hommes de ce métier dans une nation; mais il faut qu'il y en ait un. Je me repens d'avoir dit autrefois trop de mal de lui. 1760.

Il y a un plaiſir bien préférable à tout cela, c'eſt celui de voir verdir de vaſtes prairies, et croître de belles moiſſons; c'eſt la véritable vie de l'homme, tout le reſte eſt illuſion.

Je vous demande pardon, Madame, de vous parler d'un plaiſir qu'on goûte avec ſes deux yeux: vous ne connaiſſez plus que ceux de l'ame. Je vous trouve admirable de ſoutenir ſi bien votre état; vous jouiſſez au moins de toutes les douceurs de la ſociété. Il eſt vrai que cela ſe réduit preſque à dire ſon avis ſur les nouvelles du jour; et il me ſemble qu'à la longue cela eſt bien inſipide. Il n'y a que les goûts et les paſſions qui nous ſoutiennent dans ce monde. Vous mettez, à la place de ces paſſions, la philoſophie qui ne les vaut pas; et moi, Madame, j'y mets le tendre et reſpectueux attachement que j'aurai toujours pour vous. Je ſouhaite à votre ami de la ſanté, et je voudrais qu'il ſe ſouvînt un peu de moi.

1760.

LETTRE CXXVII.

A M. LE COMTE DE LORENZI,

DE L'ACADEMIE DE BOTANIQUE DE FLORENCE.

Au château de Tourney, 15 d'avril.

J'AI reçu, Monsieur, la lettre et les patentes de botaniste dont vous m'honorez dans le temps où j'ai le plus besoin de simples. Je ne suis pas jeune, et je suis très-malade. Si je peux trouver quelque herbe qui rajeuniſſe, je ne manquerai pas de l'envoyer à votre académie. J'ai toujours été fâché qu'il y eût sur la terre tant de plantes qui fissent du mal, et si peu de salutaires : la nature nous a donné beaucoup de poisons et pas un spécifique. C'est dommage que nous ayons perdu le bel ouvrage de *Salomon*, qui traitait de toutes les plantes, depuis le cédre jusqu'à l'hysope : c'était sans doute un très-bel ouvrage, puisqu'il était composé par un roi. Il était apparemment le premier médecin de ses sept cents femmes et de ses trois cents concubines. Je ne sais si vous avez vu les hérésies du *Salomon* du Nord ; il va plus loin que son devancier, lequel ne sait pas s'il reste quelque chose de l'homme après sa mort. Pour celui-ci, il est sûr de son fait ; et il croit que ses soldats tuent si bien leur monde qu'il n'en reste rien du tout. J'attends le *Peut-être* de *Rabelais* le plus doucement que je peux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXVIII. 1760.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Aux Délices, 19 d'avril.

PARTEZ-VOUS bientôt, ma chère nièce, pour votre royaume d'Ornoi, et abandonnez-vous cette ville de Paris, qui n'eſt bonne que pour meſſieurs du parlement, les filles de joie et l'opéra-comique ? Etes-vous bien laſſe de cette malheureuſe inutilité dans laquelle on paſſe ſa vie, de ces viſites inſipides, et du vide qu'on ſent dans ſon ame après avoir paſſé ſa journée à faire des riens et à entendre des ſottiſes ? Comptez que vous aurez beaucoup plus de plaiſir à gouverner votre Ornoi, et à l'embellir, qu'à courir après les fantômes de Paris. Tout ce que j'apprends de ce pays-là fait aimer la retraite.

Luc m'écrit toujours; mais il ne m'écrit que pour me montrer qu'il a de l'eſprit, et pour me dire qu'il ne craint rien. Il prétend que nous n'aurons jamais ni honneur ni profit dans la belle guerre que nous feſons : j'ai grand'peur qu'il n'ait raiſon. J'embraſſe tendrement M. de *Florian* et monſieur votre fils, &c.

1760.

LETTRE CXXIX.

A M. PILAVOINE, *à Pondichéri.*

Au château de Ferney, le 23 d'avril.

Mon cher et ancien camarade, vous ne sauriez croire le plaisir que m'a fait votre lettre. Il est doux de se voir aimé à quatre mille lieues de chez soi. Je saisis ardemment l'offre que vous me faites de cette histoire manuscrite de l'Inde. J'ai une vraie passion de connaître à fond le pays où *Pythagore* est venu s'instruire. Je crois que les choses ont bien changé depuis lui, et que l'université de Jaganate ne vaut point celle d'Oxford et de Cambridge. Les hommes sont nés par-tout à peu-près les mêmes, du moins dans ce que nous connaissons de l'ancien monde. C'est le gouvernement qui change les mœurs, qui élève ou abaisse les nations.

Il y a aujourd'hui des récolets dans ce même capitole où triompha *Scipion*, où *Cicéron* harangua.

Les Egyptiens, qui instruisirent autrefois les nations, sont aujourd'hui de vils esclaves des Turcs. Les Anglais, qui n'étaient, du temps de *César*, que des barbares allant tout nus, sont devenus les premiers philosophes de la terre, et, malheureusement pour nous, sont les maîtres du commerce et des mers. J'ai bien peur que, dans quelque temps, ils ne viennent vous faire une visite; mais M. *Dupleix* les a renvoyés, et j'espère que vous les renverrez de même. Je m'intéresse à la compagnie, non seulement

à cause de vous, mais parce que je suis français, et encore parce que j'ai une partie de mon bien sur elle. Voilà trois bonnes raisons qui m'affligent pour la perte de Masulipatan. 1760.

J'ai connu beaucoup MM. de *Lalli* et de *Soupire :* celui-ci est venu me voir à mon petit hermitage auprès de Genève, avant de partir pour l'Inde ; c'est à lui que j'adressai ma lettre pour vous à Surate (*). N'imputez cette méprise qu'au souvenir que j'ai toujours conservé de vous. Je pense toujours à *Maurice Pilavoine de Surate :* c'était ainsi qu'on vous appelait au collége, où nous avons appris ensemble à balbutier du latin qui n'est pas, je crois, d'un fort grand secours dans l'Inde. Il vaut mieux savoir la langue du Malabar.

Je serais curieux de savoir s'il reste encore quelque trace de l'ancienne langue des brachmanes. Les bramines d'aujourd'hui se vantent de la savoir ; mais entendent-ils leur Veidam ? Est-il vrai que les naturels de ce pays sont naturellement doux et bienfesans ? Ils ont du moins sur nous un grand avantage, celui de n'avoir aucun besoin de nous, tandis que nous allons leur demander du coton, des toiles peintes, des épiceries, des perles et des diamans, et que nous allons, par avarice, nous battre à coups de canon sur leurs côtes.

Pour moi, je n'ai point encore vu d'indien qui soit venu livrer bataille à d'autres indiens en Bretagne et en Normandie, pour obtenir, le crisk à la main, la préférence de nos draps d'Abbeville et de nos toiles de Laval.

(*) Voyez l'année 1758, 25 septembre.

1760. Ce n'eſt pas aſſurément un grand malheur de manquer de pêches, de pain et de vin, quand on a du riz, des ananas, des citrons et des cocos. Un habitant de Siam et du Japon ne regrette point le vin de Bourgogne. J'imite tous ces gens-là : je reſte chez moi ; j'ai de belles terres, libres et indépendantes, ſur la frontière de France. Le pays que j'habite eſt un baſſin d'environ vingt lieues, entouré, de tous côtés, de montagnes : cela reſſemble, en petit, au royaume de Cachemire. Je ne ſuis ſeigneur que de deux paroiſſes, mais j'ai une étendue de terrain très-conſidérable. Les pêches, dont vous paraiſſez faire tant de cas, ſont excellentes chez moi ; mes vignes même produiſent d'aſſez bon vin. J'ai bâti, dans une de mes terres, un château qui n'eſt que trop magnifique pour ma fortune ; mais je n'ai pas eu la ſottiſe de me ruiner pour avoir des colonnes et des architraves. J'ai auprès de moi une partie de ma famille, et des perſonnes aimables qui me ſont attachées. Voilà ma ſituation, que je ne changerais pas contre les plus brillans emplois. Il eſt vrai que j'ai une ſanté très-faible, mais je la ſoutiens par le régime. Vous êtes né, autant qu'il m'en ſouvient, beaucoup plus robuſte que moi, et je m'imagine que vous vivrez autant qu'*Aurengzeb*. Il me ſemble que la vie eſt aſſez longue dans l'Inde, quand on eſt accoutumé aux chaleurs du pays.

On m'a dit que pluſieurs raïas et pluſieurs omras ont vécu près d'un ſiècle : nos grands ſeigneurs et nos rois n'ont pas encore trouvé ce ſecret. Quoi qu'il en ſoit, je vous ſouhaite une vie longue et heureuſe. Je préſume que vos enfans vous procureront une vieilleſſe agréable. Vous devez, ſans doute, vivre avec

beaucoup d'aiſance ; ce ne ſerait pas la peine d'être dans l'Inde pour n'y être pas riche. Il eſt vrai que la compagnie ne l'eſt point ; elle ne s'eſt pas enrichie par le commerce, et les guerres l'ont ruinée : mais un membre du conſeil ne doit pas ſe ſentir de ces infortunes. 1760.

Je vous prie de m'inſtruire de tout ce qui vous regarde, de la vie que vous menez, de vos occupations, de vos plaiſirs et de vos eſpérances. Je m'intéreſſe véritablement à vous, et je vous prie de croire que c'eſt du fond de mon cœur que je ſerai toute ma vie, Monſieur, votre, &c.

LETTRE CXXX.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

25 d'avril.

Je ſuis ſi touché de votre lettre, Madame, que j'ai l'inſolence de vous envoyer deux petits manuſcrits très-indignes de vous, tant je compte ſur vos bontés.

Liſez les vers quand vous ſerez dans un de ces momens de loiſir où l'on s'amuſerait d'un conte de *Bocace* ou de *la Fontaine*. Liſez la proſe quand vous ſerez un peu de mauvaiſe humeur contre les miſérables préjugés qui gouvernent le monde, et contre les fanatiques ; et enſuite jetez le paquet au feu.

J'ai trouvé ſous ma main ces deux ſottiſes ; il y a

1760. long-temps qu'elles ſont faites, et elles n'en valent pas mieux.

Je n'ai jamais été moins mort que je le ſuis à préſent. Je n'ai pas un moment de libre : les bœufs, les vaches, les moutons, les prairies, les bâtimens, les jardins, m'occupent le matin : toute l'après-dînée eſt pour l'étude ; et, après ſoupé, on répète les pièces de théâtre qu'on joue dans ma petite ſalle de comédie.

Cette façon d'être donne envie de vivre ; mais j'en ai plus d'envie que jamais, depuis que vous daignez vous intéreſſer à moi avec tant de bonté. Vous avez raiſon, car dans le fond je ſuis un bon homme. Mes curés, mes vaſſaux, mes voiſins ſont très-contens de moi; et il n'y a pas juſqu'aux fermiers généraux à qui je ne faſſe entendre raiſon, quand j'ai quelques diſputes avec eux ſur les droits des frontières.

Je ſais que la reine dit toujours que je ſuis un impie. La reine a tort. Le roi de Pruſſe a bien plus grand tort de dire, dans ſon épître au maréchal *Keith* :

Allez, lâches chrétiens, &c., &c.

Il ne faut dire d'injures à perſonne ; mais le plus grand tort eſt dans ceux qui ont trouvé le ſecret de ruiner la France en deux ans, dans une guerre auxiliaire.

J'ai reçu ce matin une lettre de change d'un banquier d'Allemagne ſur M. de *Montmartel*. Les lettres de change ſont numérotées, et vous remarquerez que mon numéro eſt le mille quarantième, à commencer du mois de janvier. Il eſt bien beau aux Français d'enrichir ainſi l'Allemagne.

Il me vient quelquefois des anglais, des ruſſes ; tous s'accordent à ſe moquer de nous. Vous ne ſavez pas, Madame, ce que c'eſt que d'être français en pays étranger. On porte le fardeau de ſa nation : on l'entend continuellement maltraiter; cela eſt déſagréable. On reſſemble à celui qui voulait bien dire à ſa femme qu'elle était une catin, mais qui ne voulait pas l'entendre dire aux autres. 1760.

Tâchez, Madame, d'être payée de vos rentes, et de prendre en pitié toutes les misères dont vous êtes témoin. Accoutumez-vous à la diſette des talens en tout genre, à l'eſprit devenu commun, et au génie devenu rare; à une inondation de livres ſur la guerre pour être battus, ſur les finances pour n'avoir pas un ſou, ſur la population pour manquer de recrues et de cultivateurs, et ſur tous les arts pour ne réuſſir dans aucun.

Votre belle imagination, Madame, et la bonne compagnie que vous avez chez vous vous conſoleront de tout cela; il ne s'agit, après tout, que de finir doucement ſa carrière : tout le reſte eſt vanité des vanités, comme dit l'autre. Recevez mes tendres reſpects.

1760.

LETTRE CXXXI.

A M. THIRIOT.

Le 26 d'avril.

Je ne vous ai point encore remercié, mon cher et ancien ami, du beau calendrier des crimes des jésuites; ce n'est pas que je sois mort, comme on l'a dit au roi, mais je suis toujours faible et languissant. Si vous voulez me procurer guérison entière, envoyez-moi aussi le calendrier des insolences jansénniennes; car encore faut-il avoir son almanach complet. Je tiens les uns et les autres également méchans; mais les jésuites ont des troupes régulières, et les jansénistes ne sont encore que des housards sans discipline. On m'a mandé qu'on avait mis à bicêtre deux troupes d'énergumènes qui fesaient des miracles; il faudrait faire travailler aux grands chemins tous ces animaux-là, jésuites, jansénistes, avec un collier de fer au cou, et qu'on donnât l'intendance de l'ouvrage à quelque brave et honnête déiste, bon serviteur de DIEU et du roi. Vous me demanderez pourquoi je veux faire travailler ainsi jésuites et jansénistes? c'est que je fais actuellement une belle terrasse sur le grand chemin de Lyon, et que je manque d'ouvriers.

M. de *Paulmy* est-il parti avec M. *Hénin*, pour aller faire la Saint-Hubert avec le roi de Pologne? Il verra là vraiment une cour bien gaie et bien opulente, et un roi qui a bravement défendu son Etat.

On parle beaucoup de paix, à ce que je vois;

mais les Anglais envoient dix-huit mille négociateurs en Allemagne pour rédiger les articles, et arment une forte escadre pour en aller porter la nouvelle à Pondichéri. 1760.

Le roi de Prusse mettra en vers l'histoire du congrès, et la dédiera à *Gresset* ou à *Baculard :* en attendant, il est un peu pressé par les Russes et les Autrichiens. On prépare cependant de beaux divertissemens à Vienne pour le mariage de l'archiduc. Il est bien digne de la majesté autrichienne de donner des fêtes, au lieu d'envoyer l'héritier des césars à l'armée du maréchal *Daun*, s'abaisser à voir tirer du canon. Cela est bon pour un petit marquis de Brandebourg, mais non pour le petit-fils de *Charles VI.*

Il me vient quelquefois des russes, des anglais, des allemands; ils se moquent tous prodigieusement de nous, de nos vaisseaux, de notre vaisselle, de nos sottises en tout genre. Cela me fait d'autant plus de peine, à moi qui suis bon français, que l'on ne me paye point mes rentes. Plaignez-moi, car, depuis quelque temps, je suis en guerre pour des droits de terre : *Qui terre a, et qui plume a, guerre a.* Cela ne m'empêche ni de planter, ni de bâtir, ni de faire jouer la comédie, ni de faire bonne chère. Je suis seulement fâché que mon ami *Falkener* soit mort; je perds tous mes anciens amis. Restez-moi; et puisque vous n'êtes pas homme à venir aux Délices, consolez-moi de votre absence en me disant tout ce que vous pensez, tout ce que vous voyez, tout ce que vous croyez, tout ce que vous ne croyez pas; et sur ce, je vous embrasse de tout mon cœur.

1760.

LETTRE CXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 d'avril.

Le malade, qui n'eſt pas mort, n'eſt pas aſſez abandonné de DIEU pour contredire ſon ange gardien. Il ne peut pas trop écrire de ſa main pour le préſent; tout ce qu'il peut faire eſt de ſe conformer à la volonté céleſte, et de dicter ſa réponſe à l'écrit intitulé Petites remarques, mais qu'on croit cependant eſſentielles.

On demande grâce pour le reſte, et ſurtout on inſiſte pour que mademoiſelle *Clairon* entre armée ſur le théâtre, parce qu'elle eſt à la tête de ſes ſoldats, parce qu'elle eſt forcenée, parce qu'elle ne ſait ce qu'elle veut, parce que j'ai vu ce moment faire un très-grand effet, parce que mademoiſelle *Clairon* aura fort bonne grâce avec une cuiraſſe et une lance à la main.

L'ange eſt très-ardemment ſupplié de ne pas s'oppoſer à ce mouvement théâtral, ſans quoi il agirait plutôt en démon incarné qu'en ange gardien.

On proteſte au divin ange que, ſi la pièce eſt ſifflée, on mettra tout ſur ſon compte, et qu'il en ſera reſponſable devant DIEU.

Au reſte, faudra-t-il que les comédiens, qui, en qualité de compagnie ou de troupe, ſont des ingrats, jouiſſent ſeuls de la part qui appartient à l'auteur, et qu'il ne puiſſe en gratifier quelqu'un qui en aurait de

la

la reconnaissance ? Faudra-t-il qu'un libraire tel que *Michel Lambert*, qui a l'insolence d'imprimer toutes les pauvretés que *Fréron* débite contre moi, gagne cent louis d'or à imprimer, malgré moi, mon ouvrage ? cela est-il juste ? 1760.

Nous ne trouvons point ici que la pièce (*) du petit *Hurtaud* ressemble à Nanine. *Acante* est une personne de condition, et *Nanine* est une paysanne; *Nanine* a une rivale, et *Acante* n'en a point ; et *Mathurin* est bien un autre personnage que *Lucas :* mais nous réservons à d'autres temps nos remontrances et nos plaintes.

Nous nous contentons de protester ici que nous n'avons jamais lu le Discours de monsieur *le Franc de Pompignan ;* que nous mettons *monseigneur son frère* au-dessus de St *Ambroise ;* sa *Didon* au-dessus de celle de *Virgile;* ses cantiques sacrés au-dessus de ceux de *David*, et d'autant plus sacrés que personne n'y touche. Nous prêtons serment que nous n'avons jamais lu ni ne lirons jamais le Journal du révérend frère *Berthier;* et nous certifions à Me *Joli de Fleuri* que nous trouvons son Discours contre l'Encyclopédie un ouvrage unique en son genre. Nous lui en avons même fait de très-sincères remercîmens qui paraîtront un jour, soit avant notre mort, soit après notre mort, et qui le couvriront de la gloire immortelle qu'il mérite.

Nous déclarons plus sérieusement que nous ne serons jamais assez fous pour quitter notre charmante retraite ; que quand on est bien, il faut y rester ; que la vie frelatée de Paris n'approche assurément pas de

(*) Le Droit du seigneur.

1760. la vie pure, tranquille et doucement occupée qu'on mène à la campagne; que nous fesons cent fois plus de cas de nos bœufs et de nos charrues que des persécuteurs de la philosophie et des belles-lettres; que, de toutes les démences, la démence la plus ridicule est de s'aller faire esclave quand on est libre, et d'aller essuyer tous les mépris attachés au plat métier d'homme de lettres, quand on est chez soi maître absolu; enfin, d'aller ramper ailleurs, quand on n'a personne au-dessus de soi dans le coin du monde qu'on habite.

Plus j'approche de ma fin, mon cher ange, plus je chéris ma liberté; et, si je ne la trouvais pas au pied des Alpes, j'irais la chercher au pied du mont Caucase. J'ai sous ma fenêtre un aigle qui ne bouge depuis cinq ans, et qui n'a nulle envie d'aller dans le pays des aigles : je suis comme lui. Mais vous savez, mon divin ange, combien mon bonheur est empoisonné par l'idée que je mourrai sans vous avoir revu. Comptez que cela seul répand une amertume continuelle sur le destin heureux que je me suis fait. Je vous prie, pour ma consolation, de vouloir bien me mander ce que vous faites de Zulime, à qui vous faites donner les rôles, qui est premier gentilhomme du tripot, s'il est vrai qu'on joue une pièce contre les philosophes, dans laquelle on représente *Jean-Jacques* marchant à quatre pattes, et si le premier gentilhomme du tripot souffre une telle indécence? *Jean-Jacques Rousseau*, s'étant mis tout nu dans le tonneau de *Diogène*, s'est exposé, à la vérité, à être mangé des mouches; mais il me semble que c'est assez de persécuter les philosophes à la cour,

dans la sorbonne et dans le parlement, et que c'en ferait trop de les jouer sur le théâtre. Je n'aime pas d'ailleurs qu'on fasse un batelage de la foire du temple de *Corneille*. 1760.

Mon cher ange, j'arrache la plume à mon clerc, pour vous dire, avec la mienne, combien je vous aime. Vous m'avez presque fait aimer Zulime que je viens de relire.

A propos, j'ai toujours peur d'avoir fait quelque sottise entre M. le duc de *Choiseul* et *Luc*. Je tâche cependant de ne me point brûler avec des charbons ardens. Je me flatte que M. le duc de *Choiseul* n'est pas mécontent de ma conduite, et qu'il n'a que des preuves de mon zèle et de ma tendre reconnaissance pour ses bontés. Seriez-vous assez aimable pour m'assurer qu'il me les continue? On parle ici beaucoup de paix. J'ai eu chez moi le fils de M. *Fox*, jadis premier ministre, qui n'en croit rien.

Je vous demande pardon de cette énorme lettre, et je me mets aux pieds de madame *Scaliger*.

1760.

LETTRE CXXXIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Aux Délices, le 28 d'avril.

MONSIEUR,

Si la chair n'était pas aussi infirme chez moi que l'esprit est prompt quand il s'agit des sentimens d'estime que vous m'inspirez, si j'avais un moment de santé, il aurait été employé depuis long-temps à vous remercier du souvenir dont vous m'honorez. Je ne me suis guère flatté que vous puissiez passer nos montagnes, et venir voir, dans un petit coin du monde, la philosophie libre et indépendante. Vous la porterez dans vos terres. Peu d'hommes savent vivre avec eux-mêmes, et jouir de leur liberté; c'est un trésor dont ils sont tous embarrassés. Le payſan le vend pour quatre sous par jour, le lieutenant pour vingt, le capitaine pour un écu de six francs, le colonel pour avoir le droit de se ruiner. De cent personnes, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui meurent sans avoir vécu pour eux. Les hommes sont des machines que la coutume pousse comme le vent fait tourner les ailes d'un moulin. Ce *Hume* dont vous me parlez, Monsieur, est un vrai philosophe; il ne voit dans les choses que ce que la nature y a mis. Je doute qu'on ait osé traduire fidellement les petites libertés qu'il prend avec les préjugés de ce monde. Il n'est pas encore permis en France d'imprimer des vérités

anglaises : il en est de la philosophie de ce pays-là comme de l'attraction et de l'inoculation, il faut du temps pour les faire recevoir. Les Anglais sont les premiers qui aient chassé les moines et les préjugés : c'est dommage que nos maîtres d'école nous battent, et privent leurs écoliers de morue : nous sommes sur mer comme en philosophie, des commençans. Pour moi, Monsieur, je ne suis qu'une voix dans le désert. Je resterai tout le mois de mai dans ma petite cabane des Délices ; elle n'est éloignée de Genève que d'une portée de carabine ; il faut que le malade soit auprès du médecin. Mon *Esculape-Tronchin* est à Genève. Si, contre toute apparence, vous veniez dans ces quartiers, vous y verriez un suisse qui vous recevrait avec toute la franchise et la pauvreté de son pays, mais avec les sentimens les plus respectueux. 1760.

LETTRE CXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

30 d'avril.

O Anges, je mets tout sous vos ailes ; tout retombera sur vous. Le nœud est bien mince ; *Ramire* est bien peu de chose, Madame ; je suis son mari ; eh, *Nicodème*, que ne le dis-tu plutôt ?

M. le duc de *Choiseul* semble avoir senti cela comme je le sens ; il m'a écrit une lettre charmante. Mon divin ange, il paraît qu'il vous aime comme vous méritez d'être aimé. Dites-moi, en conscience,

1760. aurons-nous la paix ? Vous la voulez, mais veut-on vous la donner ? eſt-ce tout de bon ? J'ai plus beſoin de la paix que de ſifflets. J'aime mieux les chevaliers que les *Ramire*. Il n'y a que deux coups de rabot à donner aux chevaliers, mais il manque à tout cela un peu de force. Je baiſſe, je baiſſe, je fonds : j'ai acquis de la gaieté, et j'ai perdu du robuſte.

Vous vous moquez de moi ; on peut faire quelque choſe d'*Hurtaud*. Ce petit drôle-là n'a mis que quinze jours à ſon œuvre.

Nous allons jouer ſur notre théâtre de Ferney, mais je ne peux plus même faire les pères ; j'ai cédé mes rôles, je ſuis ſpectateur bénévole.

Mon cher ange, je deviens bien vieux ; j'ai, je crois, cinq ou ſix ans plus que vous.

Le temps va d'un tel pas qu'on a peine à le ſuivre.

Je voudrais bien ſavoir ſi le chevalier d'*Aidie*, autre philoſophe campagnard de mon âge, eſt à Paris, comme on me l'a mandé : ſerait-il aſſez lâche pour ſe démentir à ce point ? au moins, je me flatte que c'eſt pour peu de temps. Vous avez dû recevoir vingt pages de moi l'ordinaire dernier, et je vous écris encore. Les gens qui aiment ſont inſupportables.

LETTRE CXXXV. 1760.

A M. SAURIN, *à Paris.*

5 de mai.

Je vous remercie de tout mon cœur, Monsieur; j'aime beaucoup *Spartacus*. Voilà mon homme; il aime la liberté, celui-là. Je ne trouve point du tout *Crassus* petit. Il me semble qu'on n'est point avili quand on dit toujours ce qu'on doit dire. J'aime fort que *Noricus* tourne ses armes contre *Spartacus*, pour se venger d'un affront; cela vaut mieux que la lâcheté de *Maxime* qui accuse son ami *Cinna*, parce qu'il est amoureux d'*Emilie*. Cet emportement de *Spartacus*, et le pardon qu'il demande noblement, sont à l'anglaise; cela est bien de mon goût. Je vous dis ce que je pense; je vous donne mon sentiment pour mien, et non pour bon. Peut-être le parterre de Paris aura désiré un peu plus d'intérêt.

Il y a quelques vers duriuscules. Je ne hais pas qu'un *Spartacus* soit quelquefois un peu raboteux; je suis las des amoureux élégans. Ma cabale veut donner, malgré moi, une pièce toute confite en tendresse; il y a une espèce d'amoureux qui me paraît un grand benêt. Cela a un faux air de *Bajazet;* cela est bien médiocre. J'en ai averti : ils veulent la jouer; je mets le tout sur leur conscience.

Je vous avertis que je n'aime point du tout votre épître à M. *Helvétius;* quand je vous dis que je ne l'aime point, c'est que je ne connais personne qui

1760. l'aime. *Tout eſt dit :* non, tout n'eſt pas dit; et vous auriez dû dire adroitement bien des choſes.

J'ignore ſi on a joué la farce contre les philoſophes; on ne ſait comment s'y prendre pour détruire cette pauvre raiſon. On braille contre elle ſur les bancs, dans les rues; on la joue à la comédie. Lui donnera-t-on bientôt la ciguë? Vous êtes plus fous que les Athéniens. Janſéniſtes, moliniſtes, cafés, bord..., tout ſe déchaîne contre les philoſophes; et les pauvres diables ſont défunis, diſperſés, timides. En Angleterre, ils ſont unis, et ils ſubjuguent.

Je viens de recevoir le Diſcours de *le Franc de Pompignan* et les *Quand*. Il me prend envie de les avoir faits. Ce Diſcours eſt bien indécent, bien révoltant; il met en colère. Je m'applaudis tous les jours d'être loin de ces pauvretés. Je mépriſe les hypocrites, et je hais les perſécuteurs; je brave les uns et les autres. Tout cela ne contribue pas à faire aimer les hommes. Il en vient pourtant chez moi beaucoup, et quelques-uns me remercient d'avoir oſé être libre, et écrire librement. Pour le peu de temps qu'on a à vivre, que gagne-t-on à être eſclave? Je voudrais vous voir, vous et votre ami.

Faites-moi le plaiſir de me mander le ſuccès de la pièce contre les philoſophes, et le nom de cet *Ariſtophane*.

LETTRE CXXXVI. 1760.

A M. LACOMBE,

AVOCAT, ET DEPUIS LIBRAIRE, *à Paris.*

Aux Délices, 9 de mai.

Je recevrai, Monsieur, avec une extrême reconnaissance l'ouvrage dont vous voulez bien m'honorer (*). Votre lettre me donne grande envie de voir votre livre; elle est d'un philosophe, et il n'appartient qu'aux philosophes d'écrire l'histoire; les autres sont des satiriques, des flatteurs, ou des déclamateurs.

Je n'ai encore qu'un volume de prêt de l'Histoire de *Pierre le grand*. Les mémoires qu'on m'envoie de Pétersbourg viennent fort lentement et de loin à loin: plusieurs ont été pris en route par des housards. Vous voyez que la guerre fait plus d'un mal. Au reste, je doute fort que cette histoire réussisse en France: je suis obligé d'entrer dans des détails qui ne plaisent guère à ceux qui ne veulent que s'amuser. Les folies héroïques de *Charles XII* divertissaient jusqu'aux femmes; des aventures romanesques, et telles même qu'on n'oserait les feindre dans un roman, réjouissaient l'imagination; mais deux mille lieues de pays policées, des villes fondées, des lois établies, le commerce naissant, la création de la discipline militaire, tout cela ne parle guère qu'à la raison.

Ajoutez à ce malheur celui des noms barbares,

(*) Histoire des révolutions de Russie.

1760. inconnus à Verſailles et à Paris ; et vous m'avouerez que je cours grand riſque de n'être point lu de tout ce que vous avez de plus aimable.

Il ſe pourra encore que maître *Abraham Chaumeix* me dénonce comme un impie, attendu que *Pierre le grand* n'a jamais voulu entendre parler de la réunion de l'Egliſe grecque à la romaine, propoſée par la ſorbonne. Les jéſuites ſe plaindront qu'on les ait chaſſés de Ruſſie, tandis qu'on a laiſſé une douzaine de capucins à Aſtracan. Nous verrons, Monſieur, comment vous vous êtes tiré de ces difficultés.

Je ſuis auſſi indigné que vous qu'on permette à Paris l'affront qu'on fait ſur le théâtre à des hommes reſpectables. Serait-il poſſible, Monſieur, qu'on eût déſigné injurieuſement dans la pièce nouvelle (*) MM. d'*Alembert*, *Diderot*, *Duclos*, *Helvétius*, et tant d'autres ? J'ai peine à croire que notre nation légère ſoit devenue aſſez barbare pour approuver une telle licence. Je ne ſais qui eſt l'auteur de cette pièce ; mais, quel qu'il ſoit, il aurait à ſe reprocher toute ſa vie un tel abus de ſon talent ; et les approbateurs auraient encore plus de reproches à ſe faire. Peut-être la licence qu'on ſuppoſe dans cette pièce, n'eſt-elle pas auſſi grande qu'on le dit. J'ignore ſi la pièce a été jouée ; j'ai conſervé à Paris peu de correſpondances : je ſais ſeulement, en général, qu'on m'y attribue ſouvent des ouvrages que je n'ai pas même lus. Les vôtres, Monſieur, ſerviront à me déſennuyer de ceux qui me ſont venus de ce pays-là.

Vous me donnez trop de louanges ; mais vous ſavez, vous qui êtes avocat, que la forme emporte

(*) Les Philoſophes, comédie de *Paliſſot*.

le fond. Elles sont si bien tournées qu'on vous pardonnerait même le sujet. 1760.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 de mai.

Un *Gasparini*, mon divin ange, doit demander ou avoir demandé votre protection pour débuter, pour être reçu, ou pour être souffert à l'essai. Il est bon dans les rôles à manteau, dans certains rôles de père; et je vous assure qu'il fit mourir de rire dans le rôle de M. *Duru*, quoi qu'en dise le grand *Fréron* mon ami.

Je reçois vingt lettres de connus, d'inconnus, qui tous s'adressent à moi pour que je sois le réparateur des torts, pour que je venge le public de l'infamie du théâtre. Je m'en garderai bien; je n'ai que trop fait le don *Quichotte*. Que les intéressés pourvoyent à leurs affaires.

Je vous accable de lettres, pardon; mais, puisque m'y voilà, vous saurez que j'ai relu Tancrède; elle finissait languissamment. Que dites-vous des fureurs d'*Oreste*? déclamation, et puis c'est tout. Mais fureurs de femme, fureurs mêlées de tendresse, rage contre les chevaliers, emportemens contre son père, larmes sur le corps de son amant, évanouissement, retour à la vie, transports, désespoir aux yeux de ceux qui

1760. ont fait ses malheurs ; si cela n'est pas théâtral, si cela n'est pas déchirant, je suis un grand sot.

Patience ; la Chevalerie est quelque chose de bien neuf, en dépit de l'envie ; et madame *Scaliger* sera contente ; et je baise le bout de vos ailes plus que jamais, ainsi fait *Clairon-Denis*.

LETTRE CXXXVIII.

AU MEME.

Aux Délices, 25 de mai.

Je n'aime point, mon divin ange, que madame *Scaliger* soit toujours malade ; cela nuit beaucoup à la douceur de ma vie.

Vous êtes un homme bien hardi de vouloir faire jouer la Mort de Socrate ; vous êtes un *Anti-Anitus*. Mais que dira maître *Anitus-Joli de Fleuri* ? Ce Socrate est un peu fortifié depuis long-temps par de nouvelles scènes, par des additions dans le dialogue. Toutes ces additions ne tendent qu'à rendre les persécuteurs plus ridicules et plus exécrables ; mais aussi elles ne contribueront pas à les désarmer. Les *Fleuri* feront ce qu'ils firent à Mahomet ; et ce *Pantalon* de *Rezzonico* ne fera pas pour moi ce que fit ce bon *Polichinelle* de *Benoît XIV*. Voyez ce que vous pouvez hasarder. Je suis à vos ordres avec toute la témérité possible. Je vous avertis seulement que les déclamations de *Socrate*, sur la fin, doivent être bien courtes, et que celui qu'on va pendre ne doit pas pérorer long-temps : tout sermon est ennuyeux.

Si vous avez la probité et le courage de faire jouer ce bon pasteur *Hume*, il n'y a qu'à donner à *Fréron* le nom de guêpe au lieu de *frélon*; M. *Guêpe* fera le même effet. Quant au petit procès-verbal des raisons pourquoi cette *Lindane* est à Londres, c'est l'affaire d'un moment. Les Français aiment donc ces procès-verbaux; les Anglais ne s'en soucient guère. *Lindane* est à Londres : on ne se soucie point de savoir comment elle y est arrivée d'Ecosse; et toutes ces vétilles ne font rien à l'intérêt et au succès. Mais, si vous exigez ces préliminaires, vous serez servi, et vîte. 1760.

26 de mai.

On pourrait rendre le Droit du seigneur très-intéressant au troisième acte. Cette pièce fut jetée en sable; elle n'a jamais coûté quinze jours. On peut aisément donner quelques coups de ciseau; vous serez encore servi sur cet article quand vous voudrez.

Très-bonne idée, excellente idée de reculer Médime; elle n'en vaudra que mieux; on aura le temps de la coiffer; elle ne paraîtra point immédiatement après l'infamie contre les philosophes; et j'aurai la gloire de n'avoir pas voulu que les comédiens profitassent de ma pièce, après s'être déshonorés en se prêtant pour de l'argent au déshonneur de la nation.

Mon très-cher ange, voilà une vilaine époque. La pièce de *Palissot*, le discours de maître *Joli*, celui de maître *le Franc de Pompignan*, mettent le comble à l'ignominie de la France; cela vient tout juste après Rosbac, les billets de confession et les convulsions.

1760. M. de *Choiseul* est-il bien affligé de la maladie de madame de *Robecq* ? Je la tiens morte ; c'est la maladie de sa mère : c'est bien dommage ; mais pourquoi protéger *Palissot* ? Hélas ! M. de *Choiseul* protége aussi ce *Fréron*. Il a bien mal fait de s'adresser à lui pour répondre aux invectives horribles de *Luc* contre le roi : il ne connaît pas *Fréron ;* c'est un monstre, mais un monstre dont je ne fais que rire. Je ris de tout, je m'en trouve bien ; mais c'est bien sérieusement que je vous aime avec la plus grande tendresse.

LETTRE CXXXIX.

A MADAME DE FONTAINE, *à Ornoi.*

Aux Délices, 28 de mai.

Je suis toujours affligé, ma chère nièce, que la Picardie soit si loin de mon lac ; mais je vous vois d'ici bâtissant, arrangeant, meublant, et je me console en pensant que vous avez du plaisir. N'allez pas vous aviser de regretter Paris ; quand vous auriez vu la prétendue comédie des Philosophes, vous n'en feriez pas mieux ; et quand vous auriez été témoin de toutes les sottises qui se font dans ce pays-là, vous n'y gagneriez rien. Attendez patiemment que la destinée de l'Europe soit tirée au clair.

Luc a cent mille hommes sous les armes ; c'est presque autant de soldats qu'il a fait de vers. Les Russes en ont autant, la reine de Hongrie davantage.

Les Hanovriens et nous, nous en pouvons compter plus de quatre-vingts mille de chaque côté; ce qui, joint aux Suédois, fait au-delà de cinq cents mille héros, à cinq sous par jour, qui vont travailler à nous donner la paix. 1760.

Luc, en attendant, fait imprimer ses œuvres. Il a été mécontent de l'édition qu'on avait donnée. On lui a fait apercevoir qu'il pouvait perdre quelques partisans en laissant subsister une tirade contre le christianisme, qui commence par *Lâches chrétiens*. Il a fait brûler cette édition par le bourreau à Berlin, et en a donné une autre où il a mis *Pauvres chrétiens;* ce qui a tout réparé, comme vous le voyez bien. C'est un rare mortel; il m'a confié qu'il ferait durer la guerre encore quatre ans; ainsi prenez vos mesures là-dessus.

Le tonnerre a fait des siennes en attendant le canon; il est tombé sur le chevalier de *la Luzerne* qui était à la tête de sa troupe: il a brûlé ses habits et sa culotte, sans lui faire beaucoup de mal; le chevalier est arrivé à cu nu. Si le roi de Prusse avait été là, il aurait cru que c'était une galanterie que le tonnerre lui fesait.

Si vous me demandez de mes nouvelles, je vous dirai que j'ai eu trois ou quatre petits procès; l'un avec un prêtre, l'autre avec les fermiers généraux, un troisième contre le parlement de Bourgogne, un quatrième contre la république de Genève. Je les ai tous gagnés, tous finis, gaiement et sans que personne fût de mauvaise humeur.

Nos jardins sont charmans. Nous allons jouer la comédie dès que l'*Ecluse* aura fait des dents à notre

1760. première actrice. Le duc de *Villars* prétend qu'il jouera les rôles de père ; *Marmontel* arrive avec un *Gaulard* receveur général : voilà l'état des choſes ; mais auſſi rendez-moi compte des plaiſirs d'Ornoi.

Dieu vous donne un jour, monſieur le chevalier (*), les mêmes ſujets d'angoiſſe qu'à monſieur votre père ! Il me fait l'honneur de m'écrire ; il conſulte *Tronchin ;* ſavez-vous bien ſur quoi ? ſur ce qu'à l'âge de quatre-vingt-ſept ans, il a le malheur de ne s'endormir qu'à quatre heures du matin, et de dormir juſqu'à dix ; d'ailleurs il eſt aſſez content de lui.

Monſieur le juriſconſulte, que faites-vous ? êtes-vous toujours gras comme un moine ? que dites-vous de d'*Aumart* qui ne peut plus marcher depuis quatre mois, même avec des béquilles ? Je ſoupçonne notre ami *Tronchin* de s'être fourvoyé en lui appliquant, l'année paſſée, un cautère pour le fortifier. J'ai peur que ce pauvre garçon ne boite toute ſa vie.

Je vous embraſſe tous ; je vous aime, je vous regrette.

(*) M. de *Florian*.

LETTRE

LETTRE CXL. 1760.

A M. THIRIOT.

Le 9 de juin.

J'AI reçu, mon cher et ancien ami, toutes les archives de l'esprit et de la raison, de l'horreur et de la méchanceté, du pour et du contre, de la persécution contre les philosophes, et de leur juste défense; il me manque la *Vision*. On dit qu'il y a des *Pourquoi*, des *Oui* et des *Non* nouveaux, qui sont aussi bons que les *Que;* je les attends aussi. Il faut que j'aye toutes les pièces du procès; il est intéressant.

J'étais dans un bosquet de roses quand je reçus votre paquet; je me flatte que je ne sentirai pas les épines de cette dispute. Voilà donc *Robin-mouton* envoyé à la boucherie! Est-ce pour la *Vision* qu'on a saisi *Robin* (*)? et cette *Vision* est-elle bien de *Grimm*? Je soupçonne que *Grimm* est de la troupe des prophètes, mais que l'esprit ne descend pas sur lui seul.

Il serait bien à désirer que les frères fussent unis; ils écraseraient leurs indignes adversaires qui les mangent l'un après l'autre. Il faudrait que les *da*, *dé*, *di*, *do*, *du*, les *h*, les *g*, &c., soupassent tous ensemble deux fois par semaine.

Mes enfans, aimez-vous les uns les autres, si vous pouvez. Votre ennemi vous a dit, ou plutôt redit:

Que nous sommes perdus si nous nous divisons.

(*) Le libraire *Robin*.

1760. Par quelle dure fatalité arrive-t-il que j'aye la réponse de *Ramponeau*, et que je n'aye pas le factum de M. de *Beaumont* contre *Ramponeau* ? Il n'y avait qu'un exemplaire de ce factum dans notre petite province ; je ne l'ai tenu qu'un instant. Je l'ai lu rapidement, mais avec grand plaisir ; et j'ai eu la bêtise honnête de le rendre. Voyez combien les philosophes sont honnêtes gens, quoi qu'en dise *Palissot !*

Je vous envoie la seule copie de la réponse que j'aye en main ; elle est d'un homme de l'académie de Dijon : cela m'a paru gai, et je n'aime plus que ce qui est gai. Je veux passer, encore une fois, le reste de ma vie à lire et à rire.

Vous trouverez, sans doute, quelque bon citoyen qui se fera un plaisir de publier le plaidoyer de *Ramponeau*. Je voudrais avoir de plus belles choses à vous envoyer, et de plus longues ; mais il vient rarement de bonnes choses de la province.

Les Fétiches du président *Debrosses* n'ont pas eu grand cours ; le Discours même du président de Montauban n'est pas recherché : c'est la pierre sur laquelle on va aiguiser ses couteaux ; mais, pour la pierre, elle est au rebut.

La préface de *Palissot* est pire que son ouvrage. Il impute aux encyclopédistes des passages de *la Métrie ;* passages horribles, mais que *la Métrie* lui-même réfute. Il supprime la réfutation. Il présente ce poison à la cour, pour faire croire que ce sont nos philosophes qui l'ont apprêté. Je n'ai point ce livre de *la Métrie*, de *la Vie heureuse*. Pouvez-vous me faire avoir toutes les œuvres de ce fou ? Vous

devriez courir chez M. d'*Alembert*, qui ne sait pas peut-être combien ces passages sont altérés; car ce livre est, je crois, très-rare. Je pense qu'il faudrait faire un ouvrage sage, ferme et piquant, où tous les tours de mauvaise foi des ennemis fussent relevés. Qui le peut mieux que M. d'*Alembert*? Mais ce pauvre *Robin*, ce pauvre *Robin-mouton*! Pour Dieu, envoyez-moi la *Vision*. 1760.

LETTRE CXLI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 13 de juin.

Mon divin ange, à peine ai-je reçu votre paquet, que j'ai envoyé sur le champ la consultation à M. *Tronchin*, et je l'ai accompagnée de la lettre la plus pressante.

Je m'intéresse à la santé de M. de *Courteille* comme vous-même; je dois beaucoup à ses bontés. Il est vrai qu'elles sont la suite de son amitié pour vous; mais je n'en suis, par cette raison-là même, que plus reconnaissant. Dès que *Tronchin* aura fini, vous aurez son mémoire; mais il faudra s'y conformer. Je vous jure, quoi qu'en dise M. le duc de *Choiseul*, que c'est un homme admirable pour les maladies chroniques; la preuve en est que je suis en vie. Je vous prie de vouloir bien présenter mon respect à madame de *Courteille* qui m'édifie. Pour madame *Scaliger*, je crois qu'elle s'en tient à *Fournier*, et elle a raison;

1760. il connaît ſon tempérament; il eſt attentif. Je voudrais qu'elle fît un peu d'exercice ; mais il ne faut pas en parler aux dames de Paris.

Venons maintenant au tripot ; paſſez-moi le mot, car je ſuis du métier, et nous allons jouer ſur le nôtre. Je ſupplie donc mademoiſelle *Clairon* de bien dire que j'ai retiré la Médime ; elle la jouera enſuite quand elle voudra : mais je veux me donner un peu l'air d'être indigné de la pièce des grenouilles contre les *Socrate*. Je le ſuis encore davantage de la réponſe intitulée *Viſion*, dans laquelle on inſulte madame de *R**** mourante ; c'eſt le coup le plus mortel que les philoſophes puiſſent ſe porter à eux-mêmes.

Je ſuppoſe que vous avez reçu, mon cher ange, mon paquet adreſſé à M. de *Chauvelin*, paquet dans lequel était ma réponſe à *Paliſſot*. J'ai pris la liberté de vous prier que cette réponſe paſsât par vos mains, afin que vous fuſſiez à la fois témoin et juge.

Encore une fois, il paraît difficile qu'on joue Socrate. Cette pièce ne peut plaire qu'en rendant les *Mélitus* et les *Anitus*, et les autres juges, auſſi mépriſables que des coquins peuvent l'être ; d'ailleurs je voudrais que la pièce fût en vers, cela donne plus de force aux maximes, et la morale eſt un peu moins ennuyeuſe en vers bien frappés qu'en proſe.

Pour l'Ecoſſaiſe, vous l'aurez quand vous voudrez ; et tout le procès-verbal du voyage de *Lindane* à Londres, et de ce qu'elle y fait, ne tiendra pas dix lignes. *Frélon* embarraſſe fort M. *Hume*. Il me mande que, ſi on change le caractère de cet animal, il croira qu'on l'a craint, et qu'il eſt bon que ce ſcorpion ſubſiſte dans toute ſa laideur. Monſieur *Guêpe* vaut

bien monsieur *Frélon ; wasp* signifie en anglais frélon et guêpe ; mais on ne peut pas s'appeler *Wasp* à Paris. 1760.

Le petit *Hurtaud* croit le Droit du seigneur ou le Débauché infiniment supérieur à Socrate et à l'Ecossaise ; il n'y voit pas la moindre ressemblance avec Nanine. Il compte vous soumettre la pièce, et vous l'envoyer avec l'ordonnance de M. *Tronchin ;* (mais non, il ne vous l'enverra pas de quinze jours : tant mieux).

Venons, s'il vous plaît, à un autre article. Je ne lis point les feuilles de *Frélon.* J'ignore s'il loue ou s'il blâme les œuvres de *Luc ;* mais, entre nous, je soupçonne M. le duc de *Choiseul* de s'être servi de lui pour répondre à une certaine ode de *Luc* contre le roi. Cependant M. le duc de *Choiseul* m'écrivit qu'il l'avait faite lui-même : tant mieux, si cela est ; j'aime qu'un ministre soit du métier, et j'admire sa facilité et sa promptitude.

Marmontel est ici avec un *Gaulard* très-aimable et très-doux. Il jure qu'il n'a pas la moindre part à l'infamie de la scène d'*Auguste*, et il le jure avec larmes.

Est-il vrai, mon cher ange, qu'on persécute les philosophes avec fureur ? Que je suis aise d'être aux Délices ; mais que je suis fâché d'être loin de vous !

Je reçois dans ce moment les arrêts de *Tronchin ;* je ne crois pas que ce soit des édits contre lesquels on puisse faire des remontrances. Je vous adresse le paquet, afin qu'il parvienne par vous à madame de *Courteille*, avec qui je vous soupçonne de conspirer contre la gourmandise de monsieur.

1760.

LETTRE CXLII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 19 de juin.

Vous devez, encore une fois, mon cher et ancien ami, avoir reçu ma réponse, et mes remercîmens, et la liste de mes besoins, par M. *Darboulin* à qui je l'ai recommandée.

M. d'*Alembert* suppose toujours que j'ai tout vu; c'est une règle de fausse position. Je n'ai rien vu; je n'ai point le Mémoire de M. *le Franc de Pompignan;* je demande l'*Interprétation de la nature*, *la Vie heureuse*, de l'infortuné *la Métrie*, &c. &c.

Je réitère mes sanglots sur la *Vision;* cette vision est celle de la ruine de Jérusalem. Voilà la philosophie perdue et en horreur aux yeux de ceux qui ne l'auraient pas persécutée. O ciel! attaquer les femmes! insulter à la fille d'un *Montmorenci!* à une femme expirante! Je suis réellement au désespoir.

M. d'*Alembert* croit m'apprendre que M. le duc de *Choiseul* protége *Palissot* et *Fréron*. Hélas! j'en sais plus que lui sur tout cela, et je peux répondre que M. le duc de *Choiseul* aurait protégé davantage les pauvres *Socrates;* et je vous prie de le lui dire. Il m'écrit que les philosophes sont unis, et moi je lui soutiens qu'il n'en est rien; quand ils souperont deux fois par semaine ensemble, je le croirai. On cherche à les diviser; on va jusqu'à m'appeler l'oracle des philosophes, pour me faire brûler le

premier. On ose dire, dans la préface de *Palissot*, que je suis au-dessus d'eux; et moi je dis, j'écris qu'ils sont mes maîtres. Quelle comparaison, bon Dieu, des lumières et des connaissances des d'*Alembert* et des *Diderot* avec mes faibles lueurs! Ce que j'ai au-dessus d'eux est de rire et de faire rire aux dépens de leurs ennemis; rien n'est si sain, c'est une ordonnance de *Tronchin*. 1760.

Ecrivez-moi, mon ancien ami; voyez *Protagoras-d'Alembert*, et venez aux Délices.

LETTRE CXLIII.

A M. DUCLOS.

A Tourney, 20 de juin.

Je crois, Monsieur, devoir vous informer de ce qui s'est passé entre M. *Palissot* et moi. Il vint aux Délices, il y a plus de deux ans; il m'envoya depuis, par le canal d'un jeune prêtre de Genève, sa comédie jouée à Nancy, qui ne ressemblait point à celle qu'il a donnée depuis à Paris. Je l'exhortai à ne point attaquer de très-honnêtes gens qui ne l'avaient point offensé. Le prêtre de Genève, qui est un homme de mérite, lui écrivit en conformité.

M. *Palissot* m'a envoyé sa pièce des Philosophes imprimée. Il a depuis donné au public une lettre pour servir de préface à sa comédie. Dans cette préface, il me fait l'injustice de dire que je suis

1760. au-dessus des philosophes qu'il outrage ; je ne sens l'intervalle qui me sépare d'eux, que par mon impuissance d'atteindre à leurs lumières et à leurs connaissances.

Il vous rend encore moins de justice qu'à moi, en attaquant sur le théâtre votre livre *des Mœurs*. Je lui ai mandé que je regarde ce livre comme un très-bon ouvrage, que votre personne mérite encore plus d'égards ; que si M. *Helvétius*, et tous ceux qu'il offense l'ont outragé publiquement, il fait très-bien de se défendre publiquement ; que s'il n'a point à se plaindre d'eux, il est inexcusable. Telle est la substance de ma lettre, que j'ai envoyée à cachet volant à M. d'*Argental*. Voilà, Monsieur, les éclaircissemens que j'ai cru vous devoir touchant cette aventure, et je vous prie de les faire passer à M. *Helvétius*.

Quant à la persécution qui s'élève contre les seuls hommes qui fassent aujourd'hui honneur à la nation, je ne vois pas sur quoi elle est fondée. Je soupçonne qu'elle ressemble à celle qui s'éleva contre *Pope*, *Swift*, *Arbutnot*, *Guay* et leurs amis. Ils en triomphèrent aisément ; je me flatte que vous triompherez de même, persuadé que sept ou huit personnes de génie, bien unies, doivent, à la longue, écraser leurs adversaires, et éclairer leurs contemporains.

Je pourrais me plaindre du discours de M. *le Franc* à l'académie ; il m'a désigné injurieusement. Il ne fallait pas outrager un vieillard retiré du monde, surtout dans l'opinion où il était que ma retraite était forcée ; c'était, en ce cas, insulter au

malheur, et cela est bien lâche. Je ne sais comment l'académie a souffert qu'une harangue de réception fût une satire. 1760.

Il est triste que les gens de lettres soient désunis ; c'est diviser des rayons de lumières pour qu'ils aient moins de force. Un homme de cour s'avisa d'imaginer que je vous avais refusé ma voix à l'académie. Cette calomnie jeta du froid entre nous, mais n'a jamais affaibli mon estime pour vous. Jugez de cette estime par le compte exact que je vous rends de mon procédé ; il est franc, et vous me rendrez justice avec la même franchise.

LETTRE CXLIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 23 de juin.

Mon divin ange, M. le duc de *Choiseul* m'a mandé qu'il avait vu le Pauvre diable. Vous devez l'avoir chez vous : mais en voici, je crois, une meilleure édition que la cousine *Catherine Vadé* m'a envoyée, et que je remets dans vos mains pour vous amuser ; car il faut s'amuser. Voici encore l'amusement d'une nouvelle réponse à une nouvelle lettre de *Palissot de Montenoy*. Puisque vous avez eu la bonté de lui faire parvenir ma première, j'ose encore vous supplier de lui faire tenir ma seconde. Elle est *argumentum ad hominem ;* et, s'il ne fait pas ce que je lui demande, je pense qu'on

1760. peut alors rendre ma lettre publique ; mais ce ne ſera pas ſans votre conſentement.

Vous aurez, par le premier ordinaire, le drame de *Jodèle*, ajuſté au théâtre moderne par *Hurtaud*. Si cela reſſemble à Nanine, j'ai tort ; ſi cela n'eſt pas gai et intéreſſant, j'ai encore tort ; ſi cela peut être joué ſans qu'on ſoupçonne le moins du monde un autre qu'*Hurtaud*, j'aurai un vrai plaiſir. Voulez-vous m'en faire un ? c'eſt de m'envoyer un des Mémoires de M. *le Franc de Pompignan*. Tout le monde m'en parle, et je ne l'ai point vu.

Mon cœur eſt auſſi tendre avec vous, que coriace avec *Pompignan*. *Trublet* travaille au Journal chrétien. Il a imprimé que je le feſais bâiller. *Catherine Vadé* dit qu'il eſt plus ennuyeux encore que moi.

Mes reſpects, je vous prie, à *Abraham Chaumeix*, ſi vous le voyez chez M. *Joli de Fleuri*.

Je ne vous en aime pas moins, mon divin ange.

LETTRE CXLV.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 23 de juin.

La poſte part, je n'ai que le temps de vous dire, mon cher ami, que vous ne ſavez ce que vous dites ; que je ſais mieux que vous l'aventure de *Robin*, et les ſentimens de ceux qui l'ont fait coffrer, et le tort extrême qu'on a eu de fourrer madame la princeſſe de *R**** dans une querelle

de comédie, et qu'on trouve à Versailles le Mémoire de *Pompignan* aussi sot qu'à Paris, et qu'un compliment de M. de *la Vauguion* n'est qu'un compliment, et qu'il ne faut point s'alarmer, et que les bons cacouacs auront toujours le public pour eux, et qu'il faut rire. 1760.

Par quelle fatalité me dit-on toujours : *Vous avez lu le Mémoire de Pompignan, que dites-vous de ce Mémoire et de sa généalogie ?* et personne ne me l'envoie, et je suis tout honteux.

J'ai reçu une grande lettre de *Jean-Jacques Rousseau :* il est devenu tout-à-fait fou; c'est dommage.

J'ai commencé ma lettre, mon cher ami, par ces beaux mots : Vous ne savez ce que vous dites ; j'ajoute à présent que vous ne savez ce que vous faites ; car il vaudrait bien mieux venir aux Délices, dans la chambre des fleurs, que d'aller chez un médecin dont vous n'avez pas besoin, puisque vous êtes gros et gras.

J'ai vu *Marmontel :* il est gros et gras aussi, et de plus m'a paru fort aimable ; il soutient sa disgrâce en homme qui ne la méritait pas.

J'ai la *Vision*, j'en ai deux exemplaires ; mais, pour Dieu, faites-moi avoir *Mose's legation*, et *l'Interprétation de la nature.*

Je suis dans un commerce très-vif avec le bienheureux *Palissot ;* je lui ai écrit une lettre paternelle, en dernier lieu, dans laquelle je lui propose de faire une rétractation publique. Adieu, adieu; une autre fois je vous en dirai davantage, mais il faudrait venir chez nous. Je vous embrasse tendrement.

1760.

LETTRE CXLVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 de juin.

Mon cher ange pardonnera si je n'écris pas de ma main; on n'est pas de fer, quoiqu'on soit dans un siècle de fer. M. *Tronchin* est étonné que vos médecins de Paris n'aient pas prévu la pierre bilieuse; je l'ai consulté sur le rhumatisme; il demande des détails, et alors il dira son avis.

Il faudrait, mon divin ange, refondre l'Ecossaise, changer absolument le caractère de *Frélon*, en faire un balourd de bonne volonté, qui gâterait tout en voulant tout réparer, qui dirait toutes les nouvelles en voulant les taire, et qui influerait sur toute la pièce jusqu'au dernier acte. Cette pièce a été faite bonnement et avec simplicité, uniquement pour faire donner *Fréron* au diable; elle ne pourrait être supportée au théâtre, qu'en cas qu'on la prît pour une comédie véritablement anglaise. Elle ressemble aux toiles peintes de Hollande, qui ne font de débit que quand elles passent pour être des Indes. Je vous enverrai, je crois, demain cette misère, avec quelques légères corrections. Il est impossible de rien changer aux deux derniers actes, à moins de faire une pièce nouvelle. Je me trompe peut-être, mais je crois que le Droit du seigneur vaut infiniment mieux. Vous aurez le petit embellissement de la fin de Tancrède en son temps, afin de ne pas mêler les espèces.

Pour Médime, j'en ai par-dessus la tête; je ne puis rien faire pour elle; je suis son serviteur, et lui souhaite toutes sortes de prospérités. Vous devriez bien donner un *Pauvre diable* à votre ancien portier; peut-être trouverait-il quelque honnête typographe qui s'en chargerait pour l'édification publique. Tout le monde admire la modestie de *le Franc de Pompignan*, et on voit combien le *roi et tout l'univers* prennent le parti de ce grand-homme; je crois que mademoiselle *Vadé* lui en dira deux mots. J'ai pris la liberté de vous adresser ma seconde réponse à la seconde lettre du sieur *Palissot*. Cette lettre le met si fortement et si honnêtement dans tout son tort, elle justifie si pleinement *Diderot*, elle doit faire tellement rougir monsieur *Joli de Fleuri* sans l'offenser, elle est si mesurée et si vraie dans tous ses points, que je crois que c'est une très-bonne œuvre de se la laisser dérober en ôtant votre nom. 1760.

Vous êtes un véritable ange d'avoir fait cette démarche auprès de madame la comtesse de *la Marck*; rien n'est plus digne de vous que de protéger *Diderot*, qui le mérite d'autant plus qu'il est malheureux.

1760.

LETTRE CXLVII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 30 de juin.

Je commence, mon cher ami, par ce qui est le plus intéressant. La personne, dont je respecte le nom et le mérite, se préparerait probablement de cruels repentirs, si elle prenait le parti dont vous parlez. Le service est ingrat dans ce pays-là, les mœurs en général aussi dures que le climat, la jalousie contre les étrangers extrême, le despotisme au comble, la société nulle. Le maréchal *Keith* n'y put tenir, et aima encore mieux la Prusse, c'est tout dire. L'impératrice est aimable, mais sa santé est fort équivoque : elle est menacée d'un mal qui ne pardonne guère, et à sa mort il peut y avoir des révolutions. En général, une telle transplantation ne peut convenir qu'à un soldat de fortune, jeune, robuste et sans ressource ; mais elle est bien peu faite pour un homme d'un si grand nom, encore moins pour une jeune dame élevée en France. Le nom de *M**** ne doit briller que dans nos armées. Il vaut mieux attendre tout du temps en France, que d'aller chercher l'ennui et le malheur sous le pôle. Tel est mon avis, puisqu'on me le demande. On peut, d'ailleurs, consulter sur cela M. *Alétof*, jeune russe, qui parle français comme vous, et dont on m'a montré un petit ouvrage que vous verrez dans peu.

Je vous ai renvoyé le Pauvre diable, de *Vadé*, que vous m'aviez confié : Questa coyoneria m'a fort réjoui. M. *Bouret* a peur de son ombre ; il pouvait très-bien, sans rien risquer, m'envoyer la *Vision*. M. le duc de *Choiseul*, qui, d'ailleurs, abandonne *Palissot* à l'indignation publique, sait très-bien que je condamne plus que personne le trait indécent et odieux contre madame la princesse de *R****. Il est absurde de mêler les dames dans des querelles d'auteurs. Voilà des philosophes bien maladroits. Il faut se moquer des *Fréron*, des *Chaumeix*, des *le Franc*, et respecter les dames, surtout les *Montmorenci*. 1760.

Les jésuites, ci-devant empoisonneurs des ames, et aujourd'hui des corps, sont une plaisanterie si bien saisie de tout le monde, qu'elle se trouve dans les notes de l'ouvrage intitulé *le Russe à Paris*, composé par M. *Alétof*. Les beaux esprits se rencontrent. Ce poëme vaut mieux, à mon avis, que celui que je vous renvoie, et dont pourtant je vous remercie ; mais celui du Russe est cent fois plus varié, plus intéressant, plus général, plus utile.

La lettre à *Palissot* ne peut être confiée qu'avec le consentement de M. d'*Argental*, par les mains de qui elle a passé.

Je n'ai eu que par hasard le Mémoire de *Pompignan*. Tout le monde me demandait ce que j'en pensais, et personne ne me le fesait tenir.

Je vous prie instamment de me dire ce qu'on fait de l'imprudent et excusable abbé *Morellet*, de ce pauvre *Robin-mouton*, d'un autre typographe, des jésuites vendeurs d'orviétan, des crucifiés et des

1760. billets de loterie. Le nouvel emprunt, avec deux tiers en coupons, et le tiers en argent, se remplit-il ? Vous n'êtes pas homme à être instruit de ce dernier article.

Comment vont vos petites affaires? comment vous trouvez-vous de votre nouveau gîte? où logerez-vous dans trois mois?

Vale, et ama antiquum amicum.

LETTRE CXLVIII.

A M. SENAC DE MEILHAN.

Aux Délices, 4 de juillet.

FAITES de la prose ou des vers, Monsieur; donnez-vous à la philosophie ou aux affaires, vous réussirez à tout ce que vous entreprendrez. Je suis bien surpris de la conversation du maréchal de *Noailles* et de milord *Stairs*. Ils ne se parlèrent certainement à Dettingen qu'à coups de canon. M. le maréchal de *Noailles* s'en alla d'un côté, et l'anglais de l'autre. Milord *Stairs* vint à la Haie, où je le vis. Ces deux généraux s'écrivirent; j'ai leurs lettres; mais la prétendue conversation est des Mille et une nuits.

Soyez très-sûr que jamais le lord *Stairs* ne parla à *Louis XIV* qu'en présence de M. de *Torcy;* et le président *Hénault* sait bien que M. de *Torcy* n'a jamais entendu cette rodomontade qu'on attribue à *Louis XIV*, et qui eût été assurément bien mal placée.

Tout

Tout ce que vous m'envoyez sur M. le maréchal de *Saxe* me paraît très-conforme à son caractère. 1760.
Il est étrange qu'il ait fait la guerre avec une intelligence si supérieure, étant très-chimérique sur tout le reste. Je l'ai vu partir, pour aller conquérir la Courlande, avec deux cents fusils et deux laquais; revenir en poste pour coucher avec mademoiselle *le Couvreur*, et construire sur la Seine une galère qui devait remonter de Rouen à Paris en douze heures. Sa machine lui coûta dix mille écus, et les ouvriers se moquaient de lui. Mademoiselle *le Couvreur* disait: *Qu'allait-il faire dans cette galère?* C'est pourtant lui qui a sauvé la France, parce qu'il en savait plus que les hommes bornés à qui il avait affaire.

Vous me parlez, Monsieur, d'un voyage philosophique vers mon petit pays roman. Vos lettres inspirent le désir de voir celui qui les écrit; ma retraite serait très-honorée, et je serais charmé. Je félicite monsieur votre père d'avoir un fils aussi aimable. Assurez-le, je vous prie, de mon attachement, et soyez persuadé de tous les sentimens que vous faites naître dans le cœur du suisse *V.*

1760.

LETTRE CXLIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de juillet.

Mon cher ange, il faut faire ses foins et ses moissons à la fois, veiller à son bâtiment, apprendre ses rôles pour les comédies que nous allons jouer, avoir une correspondance suivie avec ma cousine *Vadé*, avec M. *Kouranskoy*, cousin germain de M. *Alétof*, avec le frère de la doctrine chrétienne, auteur de *la Vanité*. Cependant M. de *Courteille*, qui s'en va aux eaux de Vichi, me laisse en proie aux publicains, maudits dans l'Ecriture; et, quoiqu'il soit démontré que je ne suis point seigneur de la Perrière, on veut me faire payer les dettes du roi : *le Franc de Pompignan* ne me traiterait pas plus rudement. M. le duc de *Richelieu* s'enfuit à Bordeaux sans me faire réponse, et sans m'envoyer un passe-port que je lui ai demandé pour un pauvre diable de gascon hérétique; et voilà mon hérétique sur le point d'être ruiné. Malgré tout cela, mon divin ange, voici encore quelques corrections nécessaires que le traducteur de M. *Hume* vous envoie. Maître *Aliboron*, dit *Fréron*, est un ignorant bien impudent de dire que le poëte-prêtre *Hume* n'est pas frère de *Hume* l'athée; il ne sait pas que *Hume* le prêtre a dédié une de ses pièces à son frère.

J'avais tant crié après le Mémoire du sieur *le Franc de Pompignan*, qu'on m'en a envoyé trois par

la dernière poſte. Heureuſement, le frère de la doctrine chrétienne, et M. *Kouranskoy*, couſin germain de M. *Alétof*, en avaient chacun un. 1760.

Mon divin ange, je ne peux regarder Médime d'un mois. Il ne faut pas ſe morfondre et s'appeſantir ſur ſon ouvrage; cela glace l'imagination.

A la façon dont vous parlez, on dirait que madame de *R**** eſt morte; j'en ſuis fâché; la mort d'une belle femme eſt toujours un grand mal. Eſt-il vrai que madame *du Deffant* prend parti contre la philoſophie, et qu'elle m'abandonne indignement? Comment ſuis-je auprès de M. le duc de *Choiſeul*? a-t-il fait voir à madame de *Pompadour* l'élucubration de M. de *Kouranskoy*?

Je vous conjure de vous ſervir de toute votre éloquence pour lui dire que, s'il arrive malheur à *Luc*, il n'en réſultera pas malheur à la France; que le Brandebourg reſtera toujours un électorat; qu'il eſt bon qu'il n'y ait point d'électeur aſſez puiſſant pour ſe paſſer de la protection du roi; que tous les princes de l'Empire auront toujours recours à cette protection *contra l'aquila grifagna*. *Nota bene* que ſi *Luc* était déconfit cette année, nous aurions la paix l'hiver prochain.

Mademoiſelle *Vadé* ſe recommande à *Robin-mouton*.

Mon divin ange, donnez des copies de ma lettre paternelle à *Paliſſot*. Où eſt donc la difficulté de mettre trois étoiles au lieu de votre nom, de dire la perſonne *à qui je me ſuis adreſſé*, ou de mettre tout ce qui vous plaira?

Mais revenons à l'Ecoſſaiſe. Qui ſont donc les mal-intentionnés qui prétendent que ce n'eſt pas

1760. une traduction, et qui veulent la mettre sous mon nom pour la faire tomber ? Ah, les méchantes gens !

Il y a encore des mal-vivans qui prétendent que je ne suis pas chez moi de mon bon gré, qui l'impriment, qui veulent le faire croire ; fi, que cela est vilain ! Il faut bien dire, bien soutenir qu'il ne tient qu'à moi d'aller rire à leur nez à Paris, mais que j'aime mille fois mieux rire où je suis ; il faut qu'ils sachent que je suis heureux, et qu'ils crèvent.

Il y a plus de deux mois qu'on m'a envoyé l'épigramme assez plate contre *Fréron*. Je joins à mon paquet les lettres originales de l'ami *Palissot*. Je vous prierai d'avoir la bonté de me les renvoyer.

J'ajoute, mon divin ange, que le commentateur de M. *Alétof* s'est trompé dans ses notes. Il faut mettre le 14 au lieu du 10, jour de l'anniversaire d'*Henri IV*.

Madame *Scaliger* n'aurait pas fait cette faute. Je lui présente mes tendres respects, et me réjouis de sa santé ; et je vous aime encore plus que de coutume.

Un petit mot encore. Pourquoi changer le nom de *Frélon* ? est-ce la faute de *Hume* s'il y a un cuistre dans Paris qui porte un nom lequel a un rapport éloigné au mot de frélon ? de plus, songeons que, s'il est bon de rire, il est meilleur de rire aux dépens des méchans. Mais ce petit hypocrite de *Joli de Fleuri*, ce petit ballon noir, gonflé de vapeurs puantes, aura son tour, si DIEU n'y met la main.

Vous a-t-on dit que cette grosse masse de chair fraîche, nommée le landgrave de Hesse, est en prison à Stade ?

J'entends murmurer la prise de Marbourg. On ne saura que demain si la chose est vraie. 1760.

L'oncle et la nièce baisent le bout de vos ailes.

LETTRE CL.

A M. THIRIOT.

A Tourney, le 7 de juillet.

Vous m'avez comblé de joie, mon ancien ami, par votre lettre du 28. Je ne crois pas que M. d'*Alembert* se fasse prussien si aisément. Le *Salomon* du Nord doit être un peu embarrassé après la perte de ses vingt mille hommes à Landshut, ayant sous son nez quatre-vingts mille autrichiens, et cent mille russes à son cu, lesquels russes sont de rudes potsdamites.

Je ne sais si je me trompe, mais j'ai une grande idée de l'année 1760. On me mande qu'on vient d'envoyer prisonnier à Stade le landgrave de Hesse; je n'en suis pas surpris : il y a trois ans qu'il était prisonnier, et, en dernier lieu, il l'était encore dans ses Etats.

On dit que le duc de *Broglie*,

Sage en projets, et vif dans les combats,

a pris Marbourg et son château, avec douze cents hommes.

Le *Salomon* du Nord m'écrit toujours; il me mande que, le 19 de juin, il a voulu donner bataille à M. de *Daun*, qu'il n'a pu en venir à bout; mais que ce qui

1760. est différé n'est pas perdu. Il aime toujours à écrire en prose et en vers, dans quelque situation qu'il se trouve; mais je n'ai jamais pu obtenir de lui qu'il réparât, par la moindre galanterie, l'indigne traitement fait à ma nièce dans Francfort. Tant pis pour lui, n'en parlons plus.

Je vous ai mandé ce que je pensais d'un voyage en Russie. J'aime fort le Russe à Paris, mais je n'aime point que le premier baron chrétien soit russe. Songez que ces russes ne sont chrétiens que depuis six cents ans ou environ, et qu'il y avait déjà plusieurs siècles que les *M**** étaient baptisés. Je ne veux ni premier baron chrétien à Archangel, ni premier philosophe en Brandebourg.

Maître *Aliboron*, dit *Fréron*, me paraît furieusement bête. Il conte qu'un jour la nouvelle se répandit qu'il était aux galères, et il est assez aveugle pour ne pas voir que c'est une nouvelle toute simple.

Ramponeau n'est point si plaisant que le Pauvre diable ; mais *Ramponeau* peut tenir son coin dans le recueil, quand ce ne serait qu'en faveur de la cabaretière *Raab*, aïeule de qui vous savez.

Dites à l'abbé *Trublet* qu'il faut qu'il se réconcilie avec les vers, comme *Pompignan* le prêtre avec l'esprit.

Dites à *Protagoras* qu'il se trompe grossièrement, pour la première fois de sa vie, s'il pense que M. le duc de *Choiseul* protége les *Polissots* et les *Frélons*, au point de prendre leur parti contre des hommes qu'il estime. Il les a protégés en grand seigneur, tel qu'il est; il leur a donné du pain ; mais il est si loin de prendre leur parti, qu'il trouvera fort bon qu'on les

assomme de coups de canne. On aurait beaucoup mieux fait de prendre ce parti, que d'aller fourrer, mal à propos, la fille de M. le duc de *Luxembourg* dans des querelles de comédie. 1760.

Je savais déjà que *Robin-mouton* devait retourner à sa bergerie. Je ne sais si l'abbé *Morellet* ne restera pas encore quelques jours dans son château : c'est dommage qu'un aussi bon officier ait été fait prisonnier à l'entrée de la campagne.

Vous devriez bien, conjointement avec *Protagoras*, m'envoyer une liste des ennemis et de leurs ridicules; cela sera un peu long, mais il faut travailler pour le bien de la patrie. Je voudrais un peu de faits; je voudrais jusqu'aux noms de baptême, si cela se pouvait: les noms de saints font toujours un très-bon effet en vers. Je ne sais si l'abbé *Trublet* est de cet avis.

Nous avons ici une espèce de plaisant qui serait très-capable de faire une façon de *Secchia rapita*, et de peindre les ennemis de la raison dans tout l'excès de leur impertinence. Peut-être mon plaisant fera-t-il un poëme gai et amusant, sur un sujet qui ne le paraît guère. La Dunciade de *Pope* me paraît un sujet manqué.

Il est important encore de savoir le nom du libraire qui imprime le Journal de Trévoux, le Journal chrétien, ou tels autres rogatons; si ce libraire a femme, ou fille, ou petit garçon; car il faut de l'amour et de l'intérêt dans le poëme, sans quoi, point de salut. En un mot, mon plaisant veut rire et faire rire, et mon plaisant a raison, car on commence à se lasser des injures sérieuses; mais gardez le secret à mon plaisant. *Interim j am with all my heart y^r. V.*

1760.

LETTRE CLI

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 de juillet.

MON divin ange, je crois que la plaisanterie ne finira pas. On dit qu'il la faut courte; mais celle-ci m'amusera long-temps, à moins qu'elle ne vous ennuye.

Il me vient une idée que vous avez sans doute. Il faut, en dépit des dévots, mettre *Diderot* de l'académie. Mettez-vous à la tête de la cabale, nous aurons pour nous tous les philosophes. M. de *Choiseul*, madame de *Pompadour* ne s'opposeront pas à son élection; je me flatte même qu'ils nous aideront. Quelle belle réponse ce serait à l'infamie de *Palissot!* Entreprenez cette affaire, et réussissez; je serai au comble de la joie. La chose ne me paraît pas difficile; et, si elle l'est, c'est une nouvelle raison pour l'entreprendre.

N. B. Dans l'Ecossaise, page 25, quand le chevalier *Monrose* sort, et qu'avant de finir la scène troisième il demande, à part, à *Fabrice*, si milord *Falbrige* est à Londres, et qu'il demande au maître du café si ce lord vient souvent dans la maison, le cafetier répond, *il y vient quelquefois;* il doit répondre, *il y venait avant son voyage d'Espagne.*

Cette petite particularité est nécessaire, 1°. pour faire voir que *Monrose* ne vient pas sans raison se loger dans ce café-là; 2°. qu'il a besoin de *Falbrige;*

3°. pour prévenir les esprits sur la mort de ce *Falbrige;* 4°. pour fonder la demeure de *Lindane* près d'un café où ce *Falbrige* vient quelquefois. 1760.

C'est un rien; mais rien, c'est beaucoup.

Mon cher ange, la détention de la chair fraîche du landgrave ne se confirme pas; cependant je ne parierais pas contre.

Je vous écris fort à la hâte, mais j'ai bien plus de hâte de recevoir de vos nouvelles. Je n'ai pas un moment à moi, car j'ai quelque chose en tête, et toujours pour rire. Par-la-sang-bleu, je ne croyais pas être si plaisant que je suis.

LETTRE CLII.

AU PERE MENOU, *jésuite.*

Du 11 de juillet.

En vous remerciant du Discours royal et de vos quatre lignes.

Mettez-moi, je vous prie, aux pieds du roi, *ad multos annos.*

Envoyez surtout beaucoup d'exemplaires en Turquie, ou chez les athées de la Chine; car, en France, je ne connais que des chrétiens. Il est vrai que, parmi ces chrétiens, on se mange le blanc des yeux pour la grâce efficace et versatile, pour *Pâquier-Quesnel* et *Molina*, pour des billets de confession. Priez le roi de Pologne d'écrire contre ces sottises qui sont le fléau de la société; elles ne sont certainement bonnes ni pour ce monde ni pour l'autre.

1760. *Berthier* est un fou et un opiniâtre, qui parle à tort et à travers de ce qu'il n'entend point. Pour le révérend père colonel de mon ami *Candide*, avouez qu'il vous a fait rire, et moi aussi. Et vous qui parlez, vous seriez le révérend père colonel dans l'occasion; et je suis sûr que vous vous en tireriez très-bien, et que vous auriez très-bon air à la tête de deux mille hommes.

Je suis très-fâché que votre palais de Nancy soit si loin de mes châteaux, car je serais fort aise de vous voir; nous avons, l'un et l'autre, d'excellent vin de Bourgogne, nous le boirions au lieu de disputer.

Une dévote, en colère, disait à sa voisine: Je te casserai la tête avec ma marmite. Qu'as-tu dans ta marmite? dit l'autre; un bon chapon, répondit la dévote: eh bien, mangeons-le ensemble, dit la bonne femme.

Voilà comme on en devrait user. Vous êtes tous de grands fous, molinistes, jansénistes, encyclopédistes. Il n'y a que mon cher *Menou* de sage; il est à son aise, bien logé, et boit de bon vin. J'en fais autant; mais, étant plus libre que vous, je suis plus heureux. Il y a une tragédie anglaise qui commence par ces mots: *Mets de l'argent dans ta poche, et moquetoi du reste.* Cela n'est pas tragique, mais cela est fort sensé. Bonsoir. Ce monde-ci est une grande table où les gens d'esprit font bonne chère; les miettes sont pour les sots, et, certainement, vous êtes homme d'esprit. Je voudrais que vous m'aimassiez, car je vous aime.

LETTRE CLIII. 1760.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de juillet.

Mon divin ange, mettez *Diderot* de l'académie; c'eſt le plus beau coup qu'on puiſſe faire dans la partie que la raiſon joue contre le fanatiſme et la ſottiſe. Je vous promets de venir donner ma voix. Je vous embraſſerai, et je repartirai pour ma douce retraite, après avoir ſignalé mon zèle en faveur de la bonne cauſe. J'ai les paſſions vives. Je me meurs d'envie de vous revoir, et je ne peux trouver un plus beau prétexte que celui de venir donner ma voix à *Socrate*, et des ſoufflets à *Anitus*.

Il me ſemble que *Diderot* doit compter ſur la pluralité des ſuffrages; et ſi, après ſon élection, les *Anitus* et les *Mélitus* font quelques démarches contre lui auprès du roi, il ſera très-aiſé à *Socrate* de détruire leurs batteries, en déſavouant ce qu'on lui impute, et en proteſtant qu'il eſt auſſi bon chrétien que moi.

M. le duc de *Choiſeul* dit que vous ne l'aimez plus; vous l'avez donc bien grondé. Impoſez-lui pour pénitence de faire entrer *Diderot* à l'académie. Il faudrait qu'il daignât en être lui-même, et introduire *Diderot;* ce ſerait *Périclès* qui mènerait *Socrate*.

Il me reſte encore un Ruſſe: je vous l'envoie. Mais pourquoi n'imprime-t-on pas à Paris ces choſes honnêtes, tandis qu'on imprime des Fréronades et des Pompignades?

1760. Voulez-vous avoir la bonté de donner l'incluſe à l'ambaſſadeur de Francfort. Il eſt ambaſſadeur d'une fichue ville. Je le barrerai dans ſes négociations, mais ce ne ſera pas dans celle de faire recevoir *Diderot* chez les quarante.

LETTRE CLIV.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

14 de juillet.

Si vous aviez voulu, Madame, avoir le Pauvre diable, le Ruſſe à Paris, et autres drogues, vous m'auriez donné vos ordres; vous auriez, du moins, accuſé la réception de mes paquets. Vous ne m'avez point répondu, et vous vous plaignez. J'ai mandé à votre ami que vous êtes aſſez comme les perſonnes de votre ſexe qui font des agaceries, et qui plantent là les gens après les avoir ſubjugués.

Il faut vous mettre un peu au fait de la guerre des rats et des grenouilles; elle eſt plus furieuſe que vous ne penſez. *Le Franc de Pompignan* (page 9) a voulu ſuccéder à M. le préſident *Hénault* dans la charge de ſurintendant de la reine, et être encore ſous-précepteur ou précepteur des enfans de France, ou mettre l'évêque ſon frère dans ce poſte. Ce *Moïſe* et cet *Aaron*, pour ſe rendre plus dignes des faveurs de la cour, ont fait ce beau diſcours à l'académie, qui leur a valu les ſifflets de tout Paris. Leur

projet était d'armer le gouvernement contre tous ceux qu'ils accusaient d'être philosophes, de me faire exclure de l'académie, de faire élire à ma place l'évêque du Puy, et de purifier ainsi le sanctuaire profané. Je n'en ai fait que rire, parce que, Dieu merci, je ris de tout. Je n'ai dit qu'un mot, et ce mot a fait éclore vingt brochures, parmi lesquelles il y en a quelques-unes de bonnes et beaucoup de mauvaises. 1760.

Pendant ce temps-là est arrivé le scandale de la comédie des Philosophes. Madame de *R**** a eu le malheur de protéger cette pièce, et de la faire jouer. Cette malheureuse démarche a empoisonné ses derniers jours. On m'a mandé que vous vous étiez jointe à elle; cette nouvelle m'a fort affligé. Si vous êtes coupable, avouez-le-moi, et je vous donnerai l'absolution.

Si vous voulez vous amuser, lisez le Pauvre diable et le Russe à Paris. J'imagine que le Russe vous plaira davantage, parce qu'il est sur un ton plus noble.

Vous lisez les ordures de *Fréron;* c'est une preuve que vous aimez la lecture; mais cela prouve aussi que vous ne haïssez pas les combats des rats et des grenouilles.

Vous dites que la plupart des gens de lettres sont peu aimables, et vous avez raison. Il faut être homme du monde avant d'être homme de lettres; voilà le mérite du président *Hénault*. On ne devinerait pas qu'il a travaillé comme un bénédictin.

Vous me demandez comment il faut faire pour vous amuser: il faut venir chez moi, Madame. On y joue des pièces nouvelles, on y rit des sottises de Paris, et *Tronchin* guérit les gens quand on a trop

1760. mangé. Mais vous vous donnerez bien de garde de venir sur les bords de mon lac ; vous n'êtes pas encore assez philosophe, assez détachée, assez détrompée : cependant vous avez un grand courage, puisque vous supportez votre état ; mais j'ai peur que vous n'ayez pas le courage de supporter les gens et les choses qui vous ennuient.

Je vous plains, je vous aime, je vous respecte ; et je me moque de l'*univers* à qui *Pompignan* parle.

LETTRE CLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de juillet.

Mon cher ange, ce pauvre *Carré* se recommande à vos bontés. *Fréron* s'oppose à la représentation de sa pièce, sous prétexte qu'on l'a, dit-il, appelé quelquefois *Frélon*. Quelle chicane ! Ne sera-t-il permis qu'à l'illustre *Palissot* de jouer d'honnêtes gens ?

Jérôme Carré croit que, si sa requête à messieurs les Parisiens paraissait quelques jours avant l'Ecossaise, messieurs les Parisiens seraient bien disposés en sa faveur.

Je reçois votre lettre du 9 ; je suis dans mon lit, entouré de cent paquets. On me presse pour le czar *Pierre I* : les philosophes me font enrager. Ils ne savent ce qu'ils font, ils sont désunis. J'aimerais mieux avoir affaire à des filles de chœur d'opéra qu'à des philosophes ; elles entendraient mieux raison.

J'ai à peine le temps de vous dire, mon divin ange, que vous me faites enrager sur l'Ecossaise. Où est donc la difficulté de diviser en deux pièces le fond du théâtre, de pratiquer une porte dans une cloison, qui avance de quatre ou cinq pieds? L'avant-scène est alors supposée tantôt le café, tantôt la chambre de *Lindane;* c'est ainsi qu'on en use dans tous les théâtres de l'Europe qui sont bien entendus. Le fond du théâtre représente plusieurs appartemens; les acteurs sortent des uns et des autres, selon que le besoin l'exige : il n'y a à cela nulle difficulté. 1760.

Pourquoi avez-vous la cruauté de vouloir que *Lindane* ennuye le public de la manière dont elle a fait connaissance avec *Murrai?* Ce *Murrai* venait au café; ce coquin de *Frélon*, qui y vient aussi, y a bien vu *Lindane;* pourquoi milord *Murrai* ne l'aurait-il pas vue? Ce sont ces petites misères, qu'on appelle en France bienséances, qui font languir la plupart de nos comédies. Voilà pourquoi on ne les peut jouer ni en Italie, ni en Angleterre, où l'on veut beaucoup d'action, beaucoup d'intérêt, beaucoup d'allée et de venue, et point de préliminaires inutiles.

Mon cher ange, il est très-plaisant de jouer l'Ecossaise; mais il faut absolument imprimer, deux ou trois jours auparavant, la requête de ce pauvre *Carré*, traducteur de *Hume*. Je me mets à l'ombre de vos ailes.

1760.

LETTRE CLVI.

A M. SENAC DE MEILHAN.

16 de juillet.

Vous m'écrivez, Monsieur, comme l'Eglise ordonne qu'on fasse ses pâques, à tout le moins une fois l'an. Je voudrais que vous eussiez un peu plus de ferveur; mais aussi, quand vous vous y mettez, vous êtes charmant.

Je suis très-fâché que *** se soit déclaré l'ennemi des philosophes, il ne faut pas se moquer des gens qu'on persécute; passe pour les gens heureux et insolens, c'est un grand soulagement de rire à leurs dépens.

On dit que *le Franc de Pompignan* est heureux, qu'il est gros et gras, qu'il est très-riche, qu'il a une belle femme; mais il a été fort insolent en parlant à ses confrères, et cela n'est pas bien. Je ne peux m'empêcher de savoir bon gré au cousin *Vadé*, et à M. *Alétof*, et même encore à un certain frère de la doctrine chrétienne, d'avoir rabattu l'orgueil de ce président de Querci. Ce n'est pas le tout d'avoir fait la Prière du déiste, il faut encore être modeste. Fi, que cela est vilain de se faire le délateur de ses confrères! Son frère l'évêque devait lui refuser l'absolution.

Moquez-vous de tous ces gens-là, et surtout de ceux qui vous ennuient. Faites mes complimens, je vous en prie, à monsieur votre père, et à monsieur votre frère que j'ai vu dans un pays où

certainement

certainement je ne le reverrai jamais. Vous trouverez les Délices un peu plus agréables qu'elles n'étaient, vous ſerez mieux logé, et nous tâcherons de vous faire les honneurs de la maiſon mieux que nous n'avons jamais fait. J'ai bâti un château dans le pays de Gex, mais ce n'eſt pas avec la lyre d'*Amphion;* ſon ſecret eſt perdu. Je me ſuis ruiné pour avoir eu l'impertinence d'être architecte. Je crois mon château fort joli, parce qu'un auteur aime toujours ſes ouvrages; mais il me paraîtra bien plus agréable, ſi jamais vous me faites l'honneur d'y venir. 1760.

J'admire l'impudence des ennemis de la philoſophie, qui prétendent qu'il ne m'eſt pas permis de revenir à Paris. Il ne tient qu'à moi aſſurément d'y être, et d'y ſouper avec MM. *Favart*, *Poinſinet* et *Colardeau;* mais je ſuis trop vieux, j'aime le repos, la campagne, la charrue et le ſemoir.

LETTRE CLVII.

A M. HELVETIUS.

Au château de Tourney, 16 de juillet.

J'AI reçu, mon cher philoſophe, votre paquet de Voré, avec le même plaiſir que reſſentaient les premiers fidelles, quand ils recevaient des nouvelles de leurs frères confeſſeurs et martyrs. Je ſuis toujours inconſolable que vous n'ayez pas imité le préſident de *Monteſquieu*, qui ſe donna bien de garde de faire

1760. imprimer son ouvrage en France, et qui se réserva toujours le droit de le désavouer, en cas que les monstres de la bigoterie se soulevassent contre lui.

Je suis d'ailleurs convaincu qu'en y corrigeant une trentaine de pages, on aurait émoussé les glaives du fanatisme, et le livre n'y aurait rien perdu. Je l'ai relu plusieurs fois avec la plus grande attention; j'y ai fait des notes. Si vous le vouliez, on en ferait une seconde édition, dans laquelle on confondrait les ennemis du bon sens.

Il faudrait que vous donnassiez la permission d'éclaircir certaines choses, et d'en supprimer d'autres. Me *Joli de Fleuri* n'aurait rien à répliquer si on lui coupait les deux mains, et si on lui fesait voir que ce sont ces deux mains qui ont procuré aux hommes les idées de tous les arts; puisque, sans les deux mains, aucun art n'eût pu être exercé. La main droite de Me *Joli de Fleuri* a écrit un réquisitoire qui péche contre le sens commun, d'un bout à l'autre. Vous avez donné malheureusement prétexte à tous les ennemis de la philosophie, mais il faut partir d'où l'on est.

A votre place, je ne balancerais pas à vendre tout ce que j'ai en France; il y a de très-belles terres dans mon voisinage, et vous pourriez y cultiver en paix les arts que vous aimez.

Il est bien plaisant, ou plutôt bien impertinent et bien odieux, qu'on persécute, dans les Gaules, ceux qui n'ont pas dit la centième partie de ce qu'ont dit à Rome les *Lucrèce*, les *Cicéron*, les *Pline*, et tant d'autres grands-hommes.

Je vous prie instamment de m'envoyer tout votre

poëme; je vous en dirai mon avis, si vous le voulez, avec la sincérité d'un homme qui aime la vérité, les vers et votre gloire. 1760.

C'est une chose fort triste que le succès de la pièce des *Philosophes*. Cette prétendue comédie est, en général, bien écrite, c'est son seul mérite; mais ce mérite est grand dans le temps où nous sommes. Les oppositions qu'on a voulu faire aux représentations, n'ont fait qu'irriter la curiosité maligne du public; il fallait rester tranquille, et la pièce n'aurait pas été jouée trois fois; elle serait tombée dans le néant de l'oubli, qui engloutit tout ce qui n'est que bien écrit, et qui manque de ce sel sans lequel rien ne dure; mais les philosophes ne savent pas se conduire : *Magis magnos clericos, non sunt magis magnos sapientes.*

M. *Palissot* m'a envoyé sa pièce reliée en maroquin, et m'a comblé d'éloges injustes qui ne sont bons qu'à semer la zizanie entre les frères. Je lui ai répondu qu'à la vérité je croyais faire des vers aussi bien que MM. d'*Alembert*, *Diderot* et *Buffon*, que je croyais même savoir l'histoire aussi bien que M. d'*Aubenton*; mais que, dans tout le reste, je me croyais très-inférieur à tous ces messieurs et à vous. Je lui ai conseillé d'avouer qu'il avait eu tort d'insulter très-mal à propos les plus honnêtes gens du monde. Il ne suivra pas mon conseil, et il mourra dans l'impertinence finale.

Tâchez de vous procurer le Pauvre diable, le Russe à Paris, et l'Epître d'un frère de la doctrine chrétienne; ce sont des ouvrages très-édifians; je crois que M. *Saurin* peut vous les faire tenir. On

1760. m'a dit que, dans le Ruſſe à Paris, il y a une note importante qui vous regarde. Les auteurs de tous ces ouvrages ne paraiſſent pas trop craindre les perſécuteurs fanatiques; il faut ſavoir oſer; la philoſophie mérite bien qu'on ait du courage: il ſerait honteux qu'un philoſophe n'en eût point, quand les enfans de nos manœuvres vont à la mort pour quatre ſous par jour. Nous n'avons que deux jours à vivre, ce n'eſt pas la peine de les paſſer à ramper ſous des coquins mépriſables. Adieu, mon cher philoſophe; ne comptez pour votre prochain que les gens qui penſent, et regardons le reſte des hommes comme les loups, les renards et les cerfs qui habitent nos forêts. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CLVIII.

A M. LINANT.

18 de juillet.

Il y a long-temps, Monſieur, que je vous dois une réponſe. Je me ſuis fort intéreſſé à mademoiſelle *Martin;* mais il y a tant de gens à la foire qui s'appellent *Martin*, et j'ai reçu tant d'âneries de votre bonne ville de Paris, qu'il faut que vous me pardonniez de ne vous avoir pas répondu plutôt.

On m'a envoyé les vers du Ruſſe. Ils ne m'ont point paru mauvais pour un homme natif d'Archangel; mais il me paraît qu'il ne connaît pas encore aſſez Paris. Il n'a pas dit la centième partie

de ce qu'un homme un peu au fait aurait pu dire. D'ailleurs, je crois qu'il se trompe sur des choses essentielles : il appelle M. l'abbé *Trublet* diacre, et tout le monde prétend qu'il n'est que dans les moindres. J'ai remarqué quelques bévues dans ce goût-là, mais il faut être poli avec les étrangers. 1760.

On dit que Me *Joli de Fleuri*, avocat général portant la parole, fera un beau réquisitoire contre les Russes, attendu que M. *Alétof* est mort dans le sein de l'Eglise grecque; mais on prétend que la chose n'aura pas de suite, parce qu'il ne faut pas déplaire à l'impératrice de toutes les Russies. Je vous prie de dire à votre pupille, de ma part, qu'il deviendra un homme très-aimable, et qu'il aura une bonne tête.

Je me jette à la tête de madame sa mère (*), pour qui j'ai le plus respectueux et le plus tendre attachement. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, de tout mon cœur, &c.

(*) Madame de *la Live d'Epinai*.

1760.

LETTRE CLIX.

A M. THIRIOT.

Le 18 de juillet.

NOTRE cher correſpondant, notre ancien ami eſt prié de vouloir bien faire parvenir au ſieur *Corbie* la lettre ci-jointe de *Gabriel Cramer*. Il paraît qu'il eſt de l'avantage des *Cramer* et des *Corbie* de s'entendre, et de faire conjointement une belle édition qui leur ſera utile, au lieu d'en faire deux, et de s'expoſer à en être pour leurs frais.

Si j'avais le noble orgueil de M. *le Franc de Pompignan*, mon amour propre trouverait ſon compte à voir deux libraires diſputer à qui fera la plus belle édition de mes ſottiſes en vers et en proſe; mais je ne veux pas haſarder de leur faire tort, pour jouir du vain plaiſir de me voir orné de vignettes et de *culs de lampe*, avec une grande marge.

Je crois que vous pouvez, mon cher ami, concilier *Cramer* et *Corbie*: il eſt bon de mettre la paix entre les libraires, puiſqu'on ne peut la mettre entre les auteurs.

Il ne vient de Paris que des bêtiſes. *Le Franc de Pompignan* et *Fréron* ſe ſont imaginés que je ſuis l'auteur des *Si* et des *Pourquoi;* et vous ſavez qu'ils ſe trompent. On s'imagine encore que l'auteur de la Henriade ne peut pas revenir voir *Henri IV* ſur le Pont-neuf, et rien n'eſt plus faux; mais il préfère

ſes terres au Pont-neuf et à tous les ouvrages du Pont-neuf, dont Paris eſt inondé. 1760.

Ayez la charité de dire à *Protagoras* ce qui ſuit :

Protagoras fait ou laiſſe imprimer, dans le Journal encyclopédique, des fragmens de l'épître du roi de Pruſſe à *Protagoras;* et il dit, dans ſa lettre aux auteurs du Journal, qu'il n'a jamais donné de copie de cette épître du *Salomon* du Nord. Cependant *Protagoras* avait envoyé copie des vers du *Salomon* du Nord à *Hippofila Bourgelat* à Lyon. Il eſt très-bon que les vers du *Salomon* du Nord ſoient connus, et qu'on voye combien un roi éclairé protége les ſciences, quand Me *Joli de Fleuri* les perſécute avec autant de fureur que de mauvaiſe foi. Le roi de Pruſſe, qui m'a envoyé cette épître, ne manquera pas de croire que c'eſt moi qui l'ai fait courir dans le monde. Je ne l'ai pourtant lue à perſonne; je ne vous en ai pas même envoyé un ſeul vers, à vous le grand confident; je ſuis innocent; mais je veux bien me faire anathème pour *Protagoras*, pourvu que la bonne cauſe y gagne.

Je ſouhaite que *Jean-Jacques Rouſſeau* obtienne de madame de *Luxembourg* la grâce de l'abbé *Morellet;* mais on eſt perſuadé que l'envoi de cette malheureuſe *Viſion* a avancé les jours de madame la princeſſe de *R****, en lui apprenant ſon danger que ſes amis lui cachaient. Cette cruelle affaire eſt venue après celle de *Marmontel.* On veut bien que, nous autres barbouilleurs de papier, nous nous donnions mutuellement cent ridicules, parce que c'eſt l'état du métier; mais on ne veut pas que nous mêlions dans nos caquets les dames et les ſeigneurs de la cour

1760. qui n'y ont que faire. La cour ne se soucie pas plus de *Fréron* et de *Palissot*, que des chiens qui aboient dans la rue, ou de nous qui aboyons avec ces chiens. Tout cela est parfaitement égal aux yeux du roi, qui est, je crois, beaucoup plus occupé de ces chiens d'Anglais qui nous désolent, que des écrivains en prose et en vers de son royaume. Je voudrais que nous eussions cent vaisseaux de ligne, dussions-nous nous passer des *Fréron* et des *Pompignan*.

Vous vouliez la réponse à *Charles Palissot*, la voici. Vous la montrerez sans doute à *Protagoras* qui en sera édifié; il verra que je me fais tout à tous pour le bien commun.

J'avoue qu'on ne peut attaquer l'*Inf...*, tous les huit jours, par des écrits raisonnés; mais on peut aller *per domos* semer le bon grain.

Je suis encore tout stupéfait qu'on puisse m'attribuer les Quand, les Vadé, les Alétof, &c. Quelle apparence, je vous prie, qu'au milieu des Alpes, quand on fait ses moissons, on aille songer à ces misères?

Interim ride, vale, et quondam veni.

LETTRE CLX. 1760.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 21 de juillet.

CARISSIMO Signore, ella ricevera il Shaftesbury quando piacerà al cielo. Il libro è mandato à un valente mercatante di Ginevra. O Dio! rendè mi la gioventù, ed io porterò tutti i miei libri ingleſi al mio ſenatore.

Oui, la nature a raiſon quand elle dit que *Carlo Goldoni* l'a peinte; j'ai été cette fois-ci le ſecrétaire de la nature. Vraiment le grand peintre fera bien de l'honneur au petit ſecrétaire, s'il daigne mettre ſon nom quelque part. Il peut me compter au rang de ſes plus paſſionnés partiſans. Je ferai très-honoré d'obtenir une petite place dans ſon catalogue.

Nous n'avons point encore ouvert notre théâtre, à cauſe des grandes chaleurs. Nous jouerons, comme *Theſpis*, dans le temps des vendanges. Je lis actuellement *la Figlia obediente;* elle m'enchante. Je veux la traduire; je ne jouerai pas mal *il Pantalone.*

Plus j'avance en âge, et plus je ſuis convaincu qu'il ne faut que s'amuſer. Et quel plus bel amuſement que celui des *Sophocle* et des *Ménandre!*

Je me flatte que le cygne de Padoue, l'aimable *Algarotti* eſt avec vous. DIEU vous rende heureux l'un et l'autre, autant que vous méritez de l'être On s'égorge en Allemagne, on s'ennuie à Verſailles, on ne s'occupe à Londres que des fonds publics;

1760. et, grâce à vous, Monsieur, on se divertit à Bologna la grassa.

Il n'y a de sages que ceux qui se réjouissent; mais se réjouir avec esprit, questo è divino.

J wish you Good health, loung life. Vous devez avoir tout le reste par vous-même. Your most humble obedient servant, le suisse *V.*

LETTRE CLXI.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 22 de juillet.

Mon cher correspondant, *quid nuper evenit?* J'avais envoyé pour vous un gros paquet à M. de *Villemorien*, il y a environ huit jours; et M. de *Villemorien* m'écrit qu'il ne peut plus servir à la correspondance; et il me signifie cet arrêt sans me parler du paquet; et comme je ne me souviens plus de la date, je ne sais s'il m'écrit avant ou après l'avoir reçu; et cela me fait de la peine; et c'est à vous à savoir si vous avez mon paquet, et à le demander si vous ne l'avez pas, et à me dire d'où vient ce changement extrême; et vous noterez que, dans ce paquet, était entre autres ma lettre au *Palissot*, laquelle vous vouliez lire et faire lire; mais les notes du Russe à Paris en disent plus que cette lettre; et vous noterez encore qu'il y avait, dans mon paquet, un billet pour *Protagoras*.

On me mande de tous côtés que *le Franc* est

très-mal auprès de l'académie et du public, qu'on rit avec *Vadé*, qu'on bénit le Ruſſe, que le ſermon ſur la vanité plaît aux élus et aux réprouvés. Dieu ſoit béni, et qu'il ait la bonne cauſe en aide! Si on n'avait pas fait cette juſtice de *le Franc*, tout récipiendaire à l'académie ſe ſerait fait un mérite de déchirer les ſages dans ſa harangue. Je compte que M. *Alétof* a rendu ſervice aux honnêtes gens. 1760.

On dit qu'on imprime un petit recueil de toutes ces facéties. Hélas, ſans le malheureux paſſage du prophète, ſur madame la princeſſe de *R****, on n'aurait entendu que des éclats de rire de Verſailles à Paris.

Eſt-il vrai qu'on va jouer l'Ecoſſaiſe? Que dira *Fréron*? Ce pauvre cher homme prétend, comme vous ſavez, qu'il a paſſé pour être aux galères, mais que c'était un faux bruit. Eh, mon ami! que ce bruit ſoit vrai ou faux, qu'eſt-ce que cela peut avoir de commun avec l'Ecoſſaiſe?

LETTRE CLXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 25 de juillet.

Mon cher ange ſaura d'abord que toute ma joie eſt finie. Nous ſommes plus battus dans l'Inde qu'à Minden. Je tremble que Pondichéri ne ſoit flambé. Il y a trois ans que je crie: Pondichéri, Pondichéri! Ah, quelle ſottiſe de ſe brouiller avec les Anglais

1760. pour un *ut et annapolis*, sans avoir cent vaisseaux! Mon Dieu, qu'on a été bête! Mais est-il vrai qu'on a un peu pendu vingt jésuites à Lisbonne? C'est quelque chose, mais cela ne rend point Pondichéri.

Pour me consoler, il faut que je vous parle d'un petit garçon de douze ans, il s'appelle *Bussi;* il est fils d'une comédienne, il a de grands yeux noirs, joue joliment *Clisiorel*, chante, a une jolie voix, est fait à peindre, est doux, poli et bien élevé, et réduit, je crois, à l'aumône. *Corbie* n'a-t-il pas l'opéra comique? *Corbie* n'est-il pas votre protégé? ne pourrai-je pas lui envoyer ce petit garçon? il ferait une bonne emplette : daignerez-vous lui en parler?

Est-il vrai que vous vous êtes opposé à la réception de la petite *Duranci?* pourquoi? Il me semble qu'on en peut faire une très-jolie laidron de soubrette.

Puisque je vous parle d'acteurs, je peux bien vous parler de pièce. Jouera-t-on l'Ecossaise? ne sera-ce point un crime de mettre *Frélon* sur le théâtre, après qu'il a été permis d'y jouer *Diderot* par son nom?

Je ne sais plus que devenir; je suis entre Socrate, l'Ecossaise, Médime, Tancrède et le Droit du seigneur. Vous avez réglé l'ordre du service, tous les plats sont prêts; mais on ne peut mettre en vers Socrate, à cause de la multiplicité des acteurs.

Un petit mot de l'abbé *Morellet*. Ne le protégez-vous pas? ne parlez-vous pas pour lui à M. le duc de *Choiseul?* madame la duchesse de *Luxembourg* ne s'est-elle pas jointe à vous? Et *Diderot*, pourquoi ne pas faire une bonne brigue pour le mettre de

l'académie? Quand il n'aurait pour lui que quelques voix, ce ſerait toujours une eſpérance pour la première occaſion, ce ſerait un préliminaire; il n'aurait qu'à prévenir le public qu'il ne veut pas entrer cette fois, mais faire voir ſeulement qu'il eſt digne d'entrer. Eh, qui ſait s'il n'entrera pas tout d'un coup! s'il ne fléchira pas les dévots dans ſes viſites! ſi madame de *Pompadour* ne ſe fera pas un mérite de le protéger! ſi M. le duc de *Choiſeul* ne ſe joindra pas à elle! 1760.

Mon divin ange, jouez ce tour à la ſuperſtition; rendez ce ſervice à la raiſon; mettez *Diderot* de l'académie; il n'y a que *Spinoſa* que je puiſſe lui préférer.

Mille tendres reſpects aux anges.

LETTRE CLXIII.

A M. THIRIOT.

Le 28 de juillet.

Il n'y a que les anciens amis de bons: vous êtes un correſpondant charmant.

Je n'entends pas l'énigme de M. de *Villemorien*. M. *le Normand* me fait écrire qu'il eſt à mon ſervice, et je profite de ſes bontés. Il faut que les frères s'aident et ſoient aidés; il faut qu'ils s'entendent.

J'ai été joyeuſement édifié de la pantalonnade hardie de *Saint-Foix*, qui veut dire tout ce qui lui plaira, et qu'on lui demande pardon. Voilà un

1760. brave homme : nous avons besoin d'un tel grenadier dans notre armée. Envoyez-moi, je vous prie, la sentence du lieutenant criminel.

J'attends avec impatience mon *Moïse's legation*. C'est dommage, à la vérité, de passer une partie de sa vie à détruire de vieux châteaux enchantés. Il vaudrait mieux établir des vérités que d'examiner des mensonges; mais où sont les vérités?

L'abbé *Mords-les* est donc toujours dans son château qui n'est point enchanté? Je suis affligé qu'il ait gâté notre tarte pour un œuf.

On disait qu'on avait pendu vingt-deux jésuites, et cela n'est pas vrai. On dit qu'un corps de nos troupes a été frotté, j'ai bien peur que cela ne soit trop vrai. On dit *Daun* battu, j'ai encore peur. On dit Pondichéri pris, et je tremble. Que faire à tout cela? cultiver ses terres. J'ai défriché un quart de lieue carrée; je suis digne des bontés de M. de *Turbilly*.

LETTRE CLXIV.

A M. DUCLOS.

Je dois vous dire, Monsieur, combien je suis touché des sentimens que vous m'avez témoignés dans votre lettre. J'ai jugé que vous souffrez comme moi des outrages faits à la littérature et à la philosophie, en plein théâtre et en pleine académie. Je crois que la plus noble vengeance qu'on pût prendre de ces ennemis des mœurs et de la raison, serait

d'admettre dans l'académie M. *Diderot;* peut-être la choſe n'eſt-elle pas auſſi difficile qu'elle le paraît au premier coup d'œil. Je ſuis perſuadé que, ſi vous en parliez à madame de *Pompadour*, elle ſe ferait honneur de protéger un homme de mérite perſécuté : il pourrait déſarmer les dévots dans ſes viſites, et encourager les ſages. Je m'intéreſſe à l'académie comme ſi j'avais l'honneur d'aſſiſter à toutes ſes ſéances. Il me paraît que nous avons beſoin d'un homme tel que M. *Diderot*, et que, dans ſa ſituation, il a beſoin d'être membre de notre compagnie. Le pis aller ſerait d'avoir au moins pluſieurs voix pour lui, et d'être comme déſigné pour la première place vacante. Cette démarche ſerait honorable pour les lettres ; elle ferait voir que l'académie ne juge point d'après de vaines ſatires et de fauſſes allégations. Enfin, vous pouvez prendre, avec M. *Diderot* et vos amis, les meſures qui vous paraîtront convenables. Si vous approuvez mon ouverture, et ſi on a beſoin d'une voix, je ferai volontiers le voyage ; après quoi je retournerai à ma charrue et à mes moutons. 1760.

Je vous ſupplie de me dire ce que vous en penſez, et de compter ſur l'eſtime ſincère et l'inviolable attachement de votre, &c.

1760.

LETTRE CLXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 d'auguſte.

MON archange, que votre volonté ſoit faite ſur le théâtre comme ailleurs. Je vois que votre règne eſt advenu, et que les méchans ont été confondus;

Et, pour vous ſouhaiter tous les plaiſirs enſemble,
Soit à jamais hué quiconque leur reſſemble.

Si j'avais pu prévoir ce petit ſuccès, ſi, en barbouillant l'Ecoſſaiſe en moins de huit jours, j'avais imaginé qu'on dût me l'attribuer, et qu'elle pût être jouée, je l'aurais travaillée avec plus de ſoin, et j'aurais mieux couſu le cher *Fréron* à l'intrigue. Enfin, je prends le ſuccès en patience : j'oſerais ſeulement déſirer que madame *Alton* parût à la fin du premier acte; on s'y attendait. Je vous ſupplie de lui faire rendre ſon droit.

Madame *Scaliger* va-t-elle aux ſpectacles ? a-t-elle vu la pièce de M. *Hume* ?

N'avez-vous pas grondé M. le duc de *Choiſeul* de ce que la Chevalerie traîne dans les rues, et de ce que l'abbé *Mords-les* eſt encore ſédentaire ?

Il ne me paraît pas douteux à préſent qu'il ne faille donner à Tancrède le pas ſur Médime. On m'écrit que pluſieurs fureteurs en ont des copies dans Paris; les commis des affaires étrangères, n'ayant rien à faire, l'auront copiée. Il faut, je crois, ſe preſſer. Je ne crois pas qu'il y ait un libraire au monde, capable de donner ſept louis à un inconnu; en tout cas, ſi

Prault

Prault trouve grâce devant vos yeux, qu'il imprime Tancrède après qu'il aura été applaudi ou sifflé. Vous êtes le maître de Tancrède et de moi, comme de raison. 1760.

J'ignore encore, *en vous fesant ces lignes*, si j'aurai le temps de vous envoyer, par ce courier, les additions, retranchemens, corrections, que j'ai faits à la Chevalerie; si ce n'est pas pour cette poste, ce sera pour la prochaine.

Savez-vous bien à quoi je m'occupe à présent? à bâtir une église à Ferney; je la dédierai aux anges. Envoyez-moi votre portrait et celui de madame *Scaliger*, je les mettrai sur mon maître-autel. Je veux qu'on sache que je bâtis une église, je veux que mons de *Limoges* le dise dans son discours à l'académie, je veux qu'il me rende la justice que *le Franc de Pompignan* m'a refusée. J'avoue que je ressemble fort aux dévots qui font de bonnes œuvres, et qui conservent leurs infames passions. Il entre un peu de haine contre *Luc* dans ma politique. Je vous avoue que, dans le fond du cœur, je pourrais bien penser comme vous; et, entre nous, il n'y a jamais eu rien de si ridicule que l'entreprise de notre guerre, si ce n'est la manière dont nous l'avons faite *sur la terre et sur l'onde*. Mais il faut partir d'où l'on est, et être le très-humble et très-obéissant serviteur des événemens. Il arrive toujours quelque chose à quoi on ne s'attend point, et qui décide de la conduite des hommes. Il faudrait être bien hardi à présent pour avoir un système. Je me crois aujourd'hui le meilleur politique que vous ayez en France; car j'ai su me rendre très-heureux, et me moquer de tout. Il n'y a pas jusqu'au parlement de Dijon à qui je n'aye résisté en face; et je l'ai

1760. fait désister de ses prétentions, comme verrez par ma réponse ci-jointe à M. de *Chauvelin*. Mon cher ange, je vous le répète, il ne me manque que de vous embrasser; mais cela me manque horriblement.

LETTRE CLXVI.

AU MEME.

6 d'auguste.

C'EST pour vous dire, ô ange gardien, que la Chevalerie est lue à l'armée, tous les soirs, quand on n'a rien à faire; c'est pour vous dire qu'il y en a trente copies à Versailles et à Paris, et que je prétends que M. le duc de *Choiseul* répare, par ses bontés, le tort qu'il m'a fait.

Il n'y a donc pas à balancer, il n'y a donc pas de temps à perdre; il faut donc jouer, il faut donc hasarder les sifflets, sans tarder une minute. Par tous les saints, la fin de Tancrède est une claironade terrible. Imaginez donc cette *Melpomène* désespérée, tendre, furieuse, mourante, se jetant sur son ami, se relevant en envoyant son père au diable, lui demandant pardon, expirante dans les convulsions de l'amour et de la fureur; je le dis, ce sera une claironade triomphante.

Vous avez dû recevoir mon gros paquet par M. de *Chauvelin*.

Au reste, je désapprouve fort les tribunaux normands.

Ma foi, juge et plaideurs, il faudrait tout lier.

Mon divin ange, il ne faudrait pas jouer l'Ecoſſaiſe trois fois la ſemaine ; c'eſt bien aſſez de ſiffler, deux fois en ſept jours, l'ami *Fréron*. 1760.

Je pris le premier dimanche du mois pour le ſecond, dans mon dernier paquet, je datai 10 ; j'en demande pardon à la chronologie.

Dites-moi, je vous prie, ce qu'on fait de l'abbé *Morellet*.

Mille tendres reſpects aux anges.

LETTRE CLXVII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

6 d'auguſte.

Si la guerre contre les Anglais nous déſeſpère, Madame, celle des rats et des grenouilles eſt fort amuſante. J'aime à voir les impertinens bernés, et les méchans confondus. Il eſt aſſez plaiſant d'envoyer, du pied des Alpes à Paris, des fuſées volantes qui crèvent ſur la tête des ſots. Il eſt vrai qu'on n'a pas viſé préciſément aux plus abſurdes et aux plus révoltans ; mais, patience, chacun aura ſon tour, et il ſe trouvera quelque bonne ame qui vengera l'*univers*, et le préſident *le Franc de Pompignan*, et *Fréron*.

On ne parle que de remontrances ; je vous avoue que je ne les aime pas dans ce temps-ci, et que je trouve très-impertinent, très-lâche et très-abſurde

1760. qu'on veuille empêcher le gouvernement de se défendre contre les Anglais qui se ruinent à nous assommer. La nation a été souvent plus malheureuse qu'elle ne l'est, mais elle n'a jamais été si plate.

Tâchez, Madame, de rire comme moi de tant de pauvretés en tout genre. Il est vrai que, dans l'état où vous êtes, on ne rit guère; mais vous soutenez cet état, vous y êtes accoutumée; c'est pour vous une espèce nouvelle d'existence; votre ame peut en être devenue plus recueillie, plus forte, et vos idées plus lumineuses. Vous avez, sans doute, quelques excellens lecteurs auprès de vous; c'est une consolation continuelle; vous devez être entourée de ressources.

Nous avons, dans Genève, à un demi-quart de lieue de chez moi, une femme de cent deux ans qui a trois enfans sourds et muets: ils font conversation avec leur mère du matin au soir, tantôt en remuant les lèvres, tantôt en remuant les doigts, jouent très-bien tous les jeux, savent toutes les aventures de la ville, et donnent des ridicules à leur prochain aussi bien que les plus grands babillards: ils entendent tout ce qu'on dit, au remuement des lèvres; en un mot, ils sont fort bonne compagnie.

M. le président *Hénault* est-il toujours bien sourd? du moins il est sourd à mes yeux; mais je lui pardonne d'oublier tout le monde, puisqu'il est avec M. d'*Argenson*.

A propos, Madame, digérez-vous? Je me suis aperçu, après bien des réflexions sur le meilleur des mondes possibles, et sur le petit nombre des élus, qu'on n'est véritablement malheureux que quand on ne digère point. Si vous digérez, vous êtes sauvée

dans ce monde ; vous vivrez long-temps et doucement, pourvu, surtout, que les boulets de canon du prince *Ferdinand* et les flottes anglaises n'emportent pas le poignet de votre payeur des rentes. 1760.

Je n'ai nul rogaton à vous envoyer, et je n'ai plus, d'ailleurs d'adresses contre-signantes ; tant on se plaît à réformer les abus. Je suis de plus occupé du czar *Pierre* matelot, charpentier, législateur, surnommé *le grand*. Ayant renoncé à Paris, je me suis enfui aux frontières de la Chine : mon esprit a plus voyagé que le corps de *la Condamine*. On dit que ce sourdaud veut être de l'académie française ; c'est apparemment pour ne pas nous entendre.

Heureux ceux qui vous entendent, Madame ! je sens vivement la perte de ce bonheur ; je vous aime malgré votre goût pour les feuilles de *Fréron*. On dit que l'Ecossaise, en automne, amène la chute des feuilles. Mille tendres et sincères respects.

LETTRE CLXVIII.

A M. THIRIOT.

A Ferney, le 8 d'auguste.

Vous ne me dites point qu'on a joué l'Ecossaise, qu'il a paru une requête aux Parisiens, de *Jérome Carré*, traducteur de l'Ecossaise, qu'on a imprimé une pièce de vers intitulée le Russe à Paris ; vous ne me dites rien de *Protagoras*, de l'abbé *Mords-les*, de l'évêque limousin qui va succéder, dans l'académie,

1760. à frère *Jean des Entomures de Vauréal*, et qui aura sa tape s'il *pompignanise ;* en un mot, vous ne me dites rien du tout. Réveillez-vous, mon ancien ami ; instruisez-moi. Paris est-il toujours bien fou ? comment vont les remontrances ? où en sont les guerres des grenouilles et des rats ? que dit-on de *Luc* ? que font le grand *Fréron* et le sublime *Palissot* ? Pour moi, je mets tout au pied du crucifix. Je bâtis une église ; ce ne sera pas Saint-Pierre de Rome ; mais le Seigneur exauce par-tout les vœux des fidelles ; il n'a pas besoin de colonnes de porphyre et de candélabres d'or. Oui, je bâtis une église ; annoncez cette nouvelle consolante aux enfans d'Israël. Que tous les saints s'en réjouissent. Les méchans diront, sans doute, que je bâtis cette église dans ma paroisse pour faire jeter à bas celle qui me cachait un beau payſage, et pour avoir une grande avenue ; mais je laisse dire les impies, et je fais mon salut.

Je n'ai point vu *la sœur du pot ;* mais on m'a envoyé un avis de parens assez plaisant pour faire interdire le sieur de *Pompignan*, au sujet de sa prose et de ses vers. Vous qui êtes au centre des belles choses, n'oubliez pas le saint solitaire de Ferney, et joignez vos prières aux miennes.

Vraiment, j'oubliais de vous demander s'il est vrai que *Palissot* ait été assez humble pour imprimer mes lettres, et s'il n'a pas altéré la pureté du texte. *Scribe, vale.*

LETTRE CLXIX. 1760.

A M. DE MAIRAN,

ANCIEN SECRETAIRE PERPETUEL DE L'ACADEMIE DES SCIENCES.

A Tourney, 9 d'auguſte.

Je vous remercie bien ſenſiblement, Monſieur, d'une attention qui m'honore, et d'un ſouvenir qui augmente mon bonheur dans mes charmantes retraites. Il y a long-temps que je regarde vos lettres au père *Parennin* et ſes réponſes, comme des monumens bien précieux; mais, n'allons pas plus loin, s'il vous plaît. J'aime paſſionnément *Cicéron*, parce qu'il doute; vos lettres au père *Parennin* ſont des doutes de *Cicéron*. Mais quand M. de *Guignes* a voulu conjecturer après vous, il a rêvé très-creux. J'ai été obligé, en conſcience, de me moquer de lui, ſans le nommer pourtant, dans la préface de l'Hiſtoire de *Pierre I.* On imprimait cette Hiſtoire, l'année paſſée, lorſqu'on m'envoya cette plaiſanterie de M. de *Guignes*. Je vous avoue que j'éclatai de rire en voyant que le roi *Yu* était préciſément le roi d'Egypte *Menès*, comme *Platon* était, chez *Scarron*, l'anagramme de *Chopine*, en changeant ſeulement *pla* en *cho*, et *ton* en *pine*. J'étais émerveillé qu'on fût ſi doctement abſurde dans notre ſiècle. Je pris donc la liberté de dire, dans ma préface : *Je ſais que des philoſophes d'un grand mérite*

1760. *ont cru voir quelque conformité entre ces peuples; mais on a trop abusé de leurs doutes, &c.*

Or, ces philosophes d'un grand mérite, c'est vous, Monsieur; et ceux qui abusent de vos doutes, ce sont les *Guignes*. Je lui en devais d'ailleurs à propos des Huns; car M. de *Guignes* se moque encore du monde avec son Histoire des Huns. J'ai vu des huns, moi qui vous parle; j'ai eu chez moi des petits huns nés à trois cents lieues de l'est de Joloskoi, qui ressemblaient comme deux gouttes d'eau à des *chiens de Boulogne*, et qui avaient beaucoup d'esprit; ils parlaient français comme s'ils étaient nés à Paris; et je me consolais de vous voir battus de tous côtés, en voyant que notre langue triomphait dans la Sibérie: cela est, par parenthèse, bien remarquable. Jamais nous n'avons écrit de si mauvais livres, et fait tant de sottises qu'aujourd'hui, et jamais notre langue n'a été si étendue dans le monde.

J'aurai l'honneur de vous soumettre incessamment le premier volume de l'Empire de Russie, sous *Pierre le grand*. Il commence par une description des provinces de la Russie, et l'on y verra des choses plus extraordinaires que les imaginations de M. de *Guignes*: mais ce n'est pas ma faute; je n'ai fait que dépouiller les archives de Pétersbourg et de Moscou, qu'on m'a envoyées. Je n'ai point voulu faire paraître ce volume, avant de l'exposer à la critique des savans d'Archangel et du Kamshatka. Mon exemplaire a resté un an en Russie: on me le renvoie, on m'assure que je n'ai trompé personne en avançant que les Samoïèdes ont le mamelon d'un beau noir d'ébène, et qu'il y a encore des races d'hommes gris-pommelés, fort jolis.

Ceux qui aiment la variété ſeront fort aiſes de cette découverte ; on aime à voir la nature s'élargir : nous étions autrefois trop reſſerrés ; les curieux ne ſeront pas fâchés de voir ce que c'eſt qu'un empire de deux mille lieues. Mais on a beau faire, *Ramponeau*, les comédies du boulevard, et *Jean-Jacques* mangeant ſa laitue à quatre pattes, l'emporteront toujours ſur les recherches philoſophiques. 1760.

Je ne peux finir cette lettre, Monſieur, ſans vous dire un petit mot de vos Egyptiens. Je vous avoue que je crois les Indiens et les Chinois plus anciennement policés que les habitans de Meſraïm ; ma raiſon eſt qu'un petit pays, très-étroit, inondé tous les ans, a dû être habité bien plus tard que le ſol des Indes et de la Chine, beaucoup plus favorable à la culture et à la conſtruction des villes ; et, comme les pêchers nous viennent de Perſe, je crois qu'une certaine eſpèce d'hommes, à peu-près ſemblable à la nôtre, pourrait bien nous venir d'Aſie. Si *Séſoſtris* a fait quelques conquêtes, à la bonne heure ; mais les Egyptiens n'ont pas été taillés pour être conquérans. C'eſt de tous les peuples de la terre le plus mou, le plus lâche, le plus frivole, le plus ſottement ſuperſtitieux : quiconque s'eſt préſenté pour lui donner les étrivières, l'a ſubjugué comme un troupeau de moutons. *Cambiſe*, *Alexandre*, les ſucceſſeurs d'*Alexandre*, *Céſar*, *Auguſte*, les califes, les Circaſſiens, les Turcs, n'ont eu qu'à ſe montrer en Egypte, pour en être les maîtres ; apparemment que du temps de *Séſoſtris* ils étaient d'une autre pâte, ou que leurs voiſins de Syrie et de Phénicie étaient encore plus mépriſables qu'eux.

1760. Pour moi, Monsieur, je me suis voué aux Allobroges, et je m'en trouve bien ; je jouis de la plus heureuse indépendance, je me moque quelquefois des Allobroges de Paris. Je vous aime, je vous estime, je vous révèrerai jusqu'à ce que mon corps soit rendu aux élémens dont il est tiré.

LETTRE CLXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 d'auguste.

Je cherche ma dernière lettre à mon cher *Palissot*, pour vous l'envoyer. *Palissot* est un brave homme ; il imprime *français*, *aurais*, *ferais*, par un *a* ; et les encyclopédistes n'en ont pas tant fait. Ce drôle-là ne manque pas d'esprit, et a même quelque talent ; mais c'est un calomniateur que mon cher *Palissot*, un misérable ; et j'ai eu l'honneur de l'en avertir assez gaiement, autant que je peux m'en souvenir. Ma dernière lettre à ce cher *Palissot* était toute chrétienne.

Je doute fort que M. de *Malesherbes* me rende d'importans services. Un folliculaire qui fait la feuille intitulée l'Avant-coureur, nommé *Fonval*, demeurant quai de Conti, m'a mandé qu'on lui avait donné *l'Oracle des philosophes* à annoncer. Vous savez ce que c'est que cet Oracle ; pour moi, j'en ignore l'auteur. Mon divin ange, vous me feriez plaisir de me faire connaître ce bon homme ; je lui dois, au moins, un remercîment. Ce *Fonval* l'annonçait donc, et, en même temps, le dénonçait aux

honnêtes gens comme un plat libelle. Il prétend que son censeur, qu'il ne nomme pas, lui a rayé son annonce, et lui a dit : Si vous tombez sur *V.*, on vous en saura gré ; mais, si vous voulez défendre *V.*, on ne vous le permettra pas. Or, mon cher ange, vous saurez que *V.* se moque de tout cela, qu'il rit tant qu'il peut, et que, s'il digérait, il rirait bien davantage. O anges ! *V.* baise le bout de vos ailes avec plus de dévotion que jamais. 1760.

LETTRE CLXXI.

A M. DUCLOS.

11 d'auguste.

Je sais depuis long-temps, Monsieur, que vous avez autant de noblesse dans le cœur que de justesse dans l'esprit : vous m'en donnez aujourd'hui de nouvelles preuves. Je ne doute pas que vous ne veniez à bout d'introduire M. *Diderot* dans l'académie française, si vous entreprenez cette affaire délicate ; je vois que vous la croyez nécessaire aux lettres et à la philosophie dans les circonstances présentes. Pour peu que M. *Diderot* vous seconde par quelques démarches sages et mesurées auprès de ceux qui pourraient lui nuire, vous réussirez auprès des personnes qui peuvent le servir. Vous êtes à portée, je crois, d'en parler à madame de *Pompadour ;* et, quand une fois elle aura fait agréer au roi l'admission de M. *Diderot*, j'ose croire que personne ne sera assez hardi pour

1760. s'y oppoſer. Nous ne ſommes plus au temps des théatins évêques de Mirepoix : il vous ſera d'ailleurs aiſé de voir ſur combien de voix vous pouvez compter à l'académie. Vous aurez l'honneur d'avoir fait ceſſer la perſécution, d'avoir vengé la littérature, et d'avoir aſſuré le repos d'un des plus eſtimables hommes du monde, qui, ſans doute, eſt votre ami. M. d'*Alembert* me paraît diſpoſé à faire tout ce que vous jugerez à propos pour le ſuccès de cette entrepriſe. Je prends la liberté de vous exhorter tous deux à vous aimer de tout votre cœur : le temps eſt venu où tous les philoſophes doivent être frères, ſans quoi les fanatiques et les fripons les mangeront tous les uns après les autres.

Je ſuis entièrement à vos ordres pour le Dictionnaire de l'académie ; je vous remercie de l'honneur que vous voulez bien me faire : j'en ſerai peut-être bien indigne, car je ſuis un pauvre grammairien ; mais je ferai de mon mieux pour mettre quelques pierres à l'édifice. Votre plan me paraît auſſi bon, que je trouve l'ancien plan, ſur lequel on a travaillé, mauvais. On réduiſait le Dictionnaire aux termes de la converſation, et la plupart des arts étaient négligés. Il me ſemble auſſi qu'on s'était fait une loi de ne point citer ; mais un dictionnaire ſans citation eſt un ſquelette.

Je ſuis un peu ſurpris de vous voir dans le ſecret de notre petite province de Gex, dont j'ai fait ma patrie ; mais je ne le ſuis pas du ſervice que vous voulez bien me rendre ; j'en ſuis pénétré. Je crains fort de ne pouvoir obtenir de meſſieurs du domaine ce que j'aurais pu avoir aiſément d'un prince du ſang,

comme engagiſte ; mais j'ai toujours penſé qu'il faut tenter toute affaire dont le ſuccès peut faire beaucoup de plaiſir, et dont le refus vous laiſſe dans l'état où vous êtes. J'aurai l'honneur de vous rendre compte de l'état des choſes, dès que M. le comte de *la Marche* aura conclu avec ſa Majeſté ; et je vous avoue que j'aimerais mieux vous avoir l'obligation du ſuccès, qu'à tout autre. Cependant l'affaire de *Diderot* me tient encore plus à cœur que le pays de Gex ; j'aime fort ce petit coin du monde : c'eſt, comme le paradis terreſtre, un jardin entouré de montagnes ; mais j'aime encore mieux l'honneur de la littérature. Je vous demande pardon de ne pas vous écrire de ma main ; je ſuis un peu malingre. 1760.

Encore un mot, je vous prie, malgré mon peu de forces. Il me vient dans la tête que le travail de votre Dictionnaire devient la raiſon la plus plauſible et la plus forte pour recevoir M. *Diderot*. Ne pourriez-vous pas repréſenter ou faire repréſenter combien un tel homme vous devient néceſſaire pour la perfection d'un ouvrage néceſſaire ? ne pourriez-vous pas, après avoir établi ſourdement cette batterie, vous aſſembler ſept ou huit élus, et faire une députation au roi pour lui demander M. *Diderot* comme le plus capable de concourir à votre entrepriſe ? M. le duc de *Nivernois* ne vous ſeconderait-il pas dans ce projet ? ne pourrait-il pas même ſe charger de porter avec vous la parole ? Les dévots diront que *Diderot* a fait un ouvrage de métaphyſique, qu'ils n'entendent point ; il n'a qu'à répondre qu'il ne l'a pas fait, et qu'il eſt bon catholique ; il eſt ſi aiſé d'être catholique.

Adieu, Monſieur ; comptez ſur ma reconnaiſſance

1760. et mon attachement inviolable. Vous prendrez peut-être mes idées pour des rêves de malade ; rectifiez-les, vous qui vous portez bien.

LETTRE CLXXII.

A M. THIRIOT.

Le 11 d'auguſte, ſi, que *août* eſt barbare !

A Peine eus-je écrit à l'ancien ami pour avoir des nouvelles, que DIEU m'exauça, et je reçus ſa lettre du 30 de juillet, dans laquelle il me parlait de la libération de l'abbé *Mords-les*, et de l'Ecoſſaiſe, et de *Catherine Vadé*, et d'*Alétoſ*, &c. M. d'*Argental* eſt celui qui a le plus contribué à nous rendre notre *Mords-les*. J'ai écrit tous les jours de poſte, j'ai toujours été la mouche du coche ; mais je bourdonne de ſi loin, qu'à peine m'entend-on.

Oui, j'ai mon *Moïſe* complet. Il a fait le Pentateuque comme vous et moi ; mais, qu'importe ; ce livre eſt cent fois plus amuſant qu'Homère, et je le relis ſans ceſſe avec un ébahiſſement nouveau.

Vous auriez bien dû cependant m'envoyer l'édition de mon commerce épiſtolaire avec le divin *Paliſſot ;* je veux voir ſi le texte eſt pur.

Il ſe montre donc, ce cher *Paliſſot !* il exulte en public ! il ne ſait donc pas que ſa pièce des Philoſophes eſt *de frigidis !*

Mon ancien ami, il y a trois mois que je crève de rire en me levant et en me couchant. C'eſt d'ailleurs

un drôle de corps que notre ami *Protagoras* (*); il est têtu comme une mule, il est tout plein d'esprit, il a toutes sortes d'esprit, il est gai, il est charmant. Il n'ira point en Brandebourg, de par tous les diables; car *Luc* est aux abois : sa tentative sur Dresde n'est qu'un coup de désespéré. *Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer, qui manè oriebaris!* O *Luc*, l'aurais-tu cru que je serais cent fois plus heureux que toi? 1760.

Mon ancien ami, il faut que nous nous revoyons avant d'aller trouver *Virgile* et l'abbé *Pellegrin* dans l'autre monde.

Qu'est-ce que vous faites chez le médecin *Baron*? Venez aux Délices; elles sont plus riantes que la rue *Culture-Sainte-Catherine*.

N. B. Souvenez-vous que je me ruine à bâtir une église; je veux qu'*Abraham Chaumeix* et ses consors en sèchent de douleur. Ils me verront enterrer dans le chœur, avec une auréole sur la tête; ils seront bien attrapés. *Interim vivamus.*

P. S. Je viens de recevoir mes lettres à *Palissot* avec les réponses, au lieu des lettres de *Palissot* avec mes réponses; ce *Palissot* est un peu infidelle.

(*) M. d'*Alembert*.

1760.

LETTRE CLXXIII.

A M. MARMONTEL, *à Paris.*

13 d'auguſte.

Nous avions été un peu alarmés, Monſieur, de certaines terreurs paniques que meſſieurs les directeurs de la poſte avaient conçues; jamais crainte n'a été plus mal fondée. M. le duc de *Choiſeul* et madame de *Pompadour* connaiſſent la façon de penſer de l'oncle et de la nièce; on peut tout nous envoyer ſans riſque; on ſait que nous aimons le roi et l'État. Ce n'eſt pas chez nous que des *Damiens* ont entendu des diſcours ſéditieux; on ne prétend point chez nous que l'Etat doive périr, faute de ſubſides; nous n'avons point de convulſionnaires dans nos terres. Je deſsèche des marais, je bâtis une égliſe, et je fais des vœux pour le roi. Nous défions tous les janſéniſtes et tous les moliniſtes d'être plus attachés à l'Etat que nous le ſommes. Il eſt vrai que nous rions du matin au ſoir des *Pompignans* et des *Frérons;* mais, quoique *le Franc* ait épouſé la veuve d'un directeur des poſtes, il ne peut empêcher qu'on ne me donne, tous les ordinaires, une liſte de ſes ridicules. Vous pouvez m'écrire en toute ſureté; le roi ne trouve point mauvais que des amis s'écrivent que *Fréron* eſt un bas coquin, et *le Franc* un impertinent. Les pauvretés de la littérature n'empêchent pas que M. le maréchal de *Broglie* ne ſoit dans Caſſel.

Abraham Chaumeix, Jean Gauchat, Martin Trublet, ne

ne m'empêcheront pas de donner un beau feu d'artifice à la fin de la campagne. 1760.

Mon cher ami, il faut que le roi sache que les philosophes lui sont plus attachés que les fanatiques et les hypocrites de son royaume ; l'univers n'en saura rien ; l'univers n'est fait que pour *Pompignan*. Je vous écris cette lettre en droiture, parce que M. *Bouret* ne m'a offert ses bons offices que pour de gros paquets. Mandez-nous, je vous prie, par qui l'on peut vous sauver dorénavant l'impôt d'une lettre ; dites-moi avec quelle noble fierté l'ami *Fréron* reçoit le fouet et la fleur de lis, qu'on lui donne trois fois par semaine à la comédie : donnez-nous des nouvelles surtout de votre situation, de vos desseins et de vos espérances ; l'oncle et la nièce s'intéressent également à vous. Présentez mes respects, je vous prie, à madame *Geoffrin*. Si vous voyez M. *Duclos*, dites-lui, je vous prie, combien je l'estime, et à quel point je lui suis attaché ; mais, surtout, soyez bien persuadé que vous aurez toujours dans l'oncle et dans la nièce deux amis essentiels.

Est-il possible qu'il y ait encore quelqu'un qui reçoive *Fréron* chez lui ? ce chien, fessé dans la rue, peut-il trouver d'autre asile que celui qu'il s'est bâti avec ses feuilles ? est-il vrai qu'il est brouillé avec *Palissot*, et que la discorde est dans le camp des ennemis ? Contribuez de tout votre pouvoir à écraser les méchans et la méchanceté, les hypocrites et l'hypocrisie ; ayez la charité de nous mander tout ce que vous saurez de ces garnemens. Mais, comme il faut mêler l'agréable à l'utile, parlez-moi de

—— *Melpomène-Clairon.* Que fait-elle ? que dit-elle ? que
1760. jouera-t-elle ?

Lui a-t-on lu, d'une voix fauſſe et grêle,
Le triſte drame écrit pour la Deneſle?

Quelque choſe qu'elle joue, ce ſera un beau tapage quand elle reparaîtra ſur la ſcène. Adieu ; ſi vous avez envie de faire quelque tragédie, venez la faire chez nous ; c'eſt avec ſes frères qu'il faut réciter ſon office.

Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CLXXIV.

A M. BAGIEUX,

CHIRURGIEN DU ROI, &c.

Aux Délices, 13 d'auguſte.

MA nièce eſt un gros cochon, comme ſont, Monſieur, la plupart de vos pariſiennes; cela ſe lève à midi ; la journée ſe paſſe ſans qu'on ſache comment ; on n'a pas le temps d'écrire, et, quand on veut écrire, on ne trouve ni papier, ni plume, ni encre ; il faut m'en venir demander, et puis l'envie d'écrire paſſe. Sur dix femmes, il y en a neuf qui en uſent ainſi. Pardonnez donc, Monſieur, à madame *Denis* ſon extrême pareſſe ; elle ne vous en eſt pas moins attachée, et elle aimerait encore mieux vous le dire que vous l'écrire. Je lui ſers de ſecrétaire ; je ſuis

exact, tout vieux et tout malingre que je suis. Il est bien juste que vous ayez un peu d'amitié pour moi, puisque M. *Morand*, votre confrère, en a tant pour mon grand persécuteur *Fréron*. 1760.

Sæpè premente Deo, fert Deus alter opem.

J'ai eu bon nez d'achever ma vie dans ma douce retraite; les *Fréron*, les *Pompignan*, les *Abraham Chaumeix*, m'auraient livré, sans doute, au bras séculier. Quelle inhumanité dans ce *Fréron*, de me soupçonner d'être l'auteur de l'Ecossaise!

Un grand théologien mahométan prétend que DIEU envoie quelquefois un ange chirurgien aux méchans qu'il veut rendre bons; cet ange vient avec un scalpel céleste pendant le sommeil du scélérat, lui arrache le cœur fort proprement, en exprime le virus, et met un baume divin à la place. Je vous supplie de daigner faire cette opération à *Fréron;* mais vous aurez bien de la peine à tirer tout le virus.

Je me félicite plus que jamais de n'être pas témoin de toutes les pauvretés qui se font dans Paris; mais je regrette fort de ne point voir un homme de votre mérite. Comptez que c'est avec les sentimens les plus vifs que j'ai l'honneur d'être, &c.

1760.

LETTRE CLXXV.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le 15 d'auguſte.

CARO, vous voulez le Pauvre diable, ecco lo. Che fò io nel mio retiro ? Crepo di ridere ; e che farò ? riderò in fino alla morte. C'eſt un bien qui m'eſt dû ; car, après tout, je l'ai bien acheté. J'ai vu le *Skellendorf ;* il a dîné dans ma guinguette : il a un jeune homme avec lui qui paraît avoir de l'eſprit et des talens. J'attends votre chimiſte ; mais je vous dirai : *Attamen ipſe veni.*

Frà un meſe vi manderò il *Pietro ;* mais ſongez que vous m'avez promis vos lettres ſur la Ruſſie. Je veux au moins avoir le plaiſir et l'honneur de vous citer dans le ſecond tome ; car vous n'aurez cette année que le premier. Cette Hiſtoire ruſſe ſera la dernière choſe ſérieuſe que je ferai de ma vie ; je bâtis actuellement une égliſe, mais c'eſt que je trouve cela plaiſant.

Tout mon chagrin eſt que vous n'ayez pas la Pucelle, la vraie Pucelle, très-différente du fatras qui court dans le monde ſous mon nom. Quand je vous donnai le premier chant à Berlin, je n'étais point du tout plaiſant ; les temps ſont changés ; c'eſt à moi ſeul qu'il appartient de rire : quand je dis ſeul, je parle de *Luc* et de *moi*, et non de vous et de moi.

Je crois, comme vous, que *Machiavel* aurait été un bon général d'armée ; mais je n'aurais pas conſeillé

au général ennemi de dîner avec lui en temps de trève. 1760.

Je ne sais pas encore si Breslau est pris ; tout ce que je sais, c'est qu'il est fort doux de n'être pas dans ces quartiers-là, et qu'il serait plus doux d'être avec vous.

L'amo, l'amerò sempre. Votre *Secretario* est un très-bon ouvrage.

LETTRE CLXXVI.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Aux Délices, 16 d'auguste.

Voici deux génevois aimables que je prends la liberté d'adresser à mon cher gouverneur, et que je voudrais bien accompagner. MM. *Turretin* et *Rilliet* sont les seuls objets de mon envie ; car je vous jure, mon très-cher gouverneur, que je n'envie nullement ni *Pompignan* ni même *Fréron*. Je ne voudrais être à la place que de ceux qui peuvent avoir le bonheur de vous voir et de vous entendre. Il me paraît que ce *Fréron* vous a un tant soit peu manqué de respect dans une de ses mal-semaines. Il faut pardonner à un homme comme lui, enivré de sa gloire et de la faveur du public.

Mon cher *Palissot* est-il toujours favori de sa Majesté polonaise ? comment trouvez-vous la conduite de ce personnage et celle de sa pièce ? Notre cher frère *Menou* m'a envoyé, de la part du roi de Pologne, *l'Incrédulité combattue par le simple*...

1760. *essai par un roi :* essai auquel il paraît que cher frère *Menou* a mis la dernière main. Il ne vous montrera pas la réponse que je lui ai faite, mais moi je vous montre ma lettre au roi de Pologne (*), et j'espère vous envoyer bientôt le premier volume de l'Histoire de *Pierre I.* Vous savez que c'est un hommage que je vous dois; je n'oublierai jamais certain petit certificat dont vous m'avez honoré. Quoique je sois occupé actuellement à bâtir une église, je me sens encore très-mondain; l'envie de vous plaire l'emporte sur ma piété : j'espère que DIEU me pardonnera cette faiblesse, et qu'il ne me fera pas la grâce cruelle de m'en corriger. Je sais qu'il faut oublier le monde, mais j'ai mis dans mon marché que vous seriez excepté nommément. Plaignez-moi, Monsieur, d'être si loin de vous, et de vieillir sans faire ma cour à ce que la France a de plus aimable. Mon tendre et respectueux attachement ne finira qu'avec ma vie.

LETTRE CLXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 d'auguste.

MON divin ange, il faut que notre ami *Fréron* soit en colère, car il ne peut être plaisant. Je viens de voir le récit de la bataille où il a été si bien étrillé. Le pauvre homme est si blessé qu'il ne peut

(*) Voyez *Lettres de plusieurs souverains, &c.* à la fin du volume des Lettres de l'impératrice de Russie; 15 d'auguste 1760.

rire. Si vous pouvez, mon cher ange, nous rendre le premier acte tel qu'il eſt imprimé, vous ferez plaiſir aux érudits qui aiment qu'on ne retranche rien d'une traduction d'un ouvrage anglais. Il paraît que la petite guerre littéraire n'eſt pas prête à finir. Tant qu'il y aura des regardans, il y aura des combattans; et il n'y aura que la laſſitude du public qui fera tomber les armes des mains. 1760.

Je crois que *Jérôme Carré*, le frère de la doctrine chrétienne, et *Catherine Vadé* et conſorts, ont rendu un très-grand ſervice à une certaine partie de la nation qui n'eſt pas peu de choſe. Si on avait laiſſé dire et faire les *Pompignan*, les *Paliſſot*, les *Fréron*, et même les maître *Joli de Fleuri*, les philoſophes auraient paſſé pour une troupe de gens ſans honneur et ſans raiſon. J'ai écrit une ſingulière lettre au roi *Staniſlas*, en le remerciant du livre que frère *Menou* a mis ſous ſon nom; je l'enverrai à mon ange.

Venons au fait de Tancrède. Je crois qu'il faut bénir la Providence de ce qu'elle a permis que M. le duc de *Choiſeul* n'ait pas regardé ce ſecret comme un ſecret d'Etat. Le ſpectacle en ſera ſi frappant, la ſituation ſi neuve, le cinquième acte (j'entends les deux dernières ſcènes) ſi touchant, mademoiſelle *Clairon* ſi ſupérieure, que vous en viendrez à votre honneur malgré *Fréron*.

Ici l'auteur s'embarraſſe, parce qu'il a un peu de fièvre; ce n'eſt pas *Fréron* qui la lui donne. Il va faire mettre ſur un papier ſéparé de petites annotations pour la Chevalerie.

1760.

LETTRE CLXXVIII.

A M. L'ABBÉ PERNETTI, *à Lyon.*

22 d'auguſte.

Nos conventicules de *Satan*, proſcrits par *Jean-Jacques* et par *Greſſet*, ne recommenceront, mon cher ami, que quand M. le duc de *Villars* ſera arrivé; je voudrais que votre archevêque pût y aſſiſter comme vous, je crois qu'il ne ſerait pas mécontent de madame *Denis*. Il eſt bien ridicule qu'un primat des Gaules ne ſoit pas le maître d'avoir du plaiſir. Autrefois les évêques allaient aux ſpectacles; ce ſont ces faquins de calviniſtes et de janſéniſtes qui, n'étant pas faits pour des plaiſirs honnêtes, en ont privé ceux qui ſont faits pour les goûter. Les pontifes d'Athènes et de Rome étaient juges des pièces tragiques, et ſurement n'en étaient pas meilleurs juges que votre adorable archevêque. Je ſuis très-fâché de n'être pas de ſon diocèſe, j'irais le conjurer à deux genoux de venir bénir l'égliſe que j'ai l'honneur de faire bâtir. Je vous offre, mon cher abbé, un autel et un théâtre; tous les deux ſont à votre ſervice. Je vous demande en grâce de me dire ſi ce que vous me mandâtes, le 18 d'auguſte, du parlement de Beſançon, eſt encore vrai le 23 d'auguſte. Eſt-il poſſible que ce parlement joue ſérieuſement la farce du Médecin malgré lui? et qu'il diſe à la *claſſe* du parlement de Paris : *De quoi vous mêlez-vous? je veux qu'on me batte.* Si la choſe

est ainsi, il n'y a rien eu de si plaisant du temps de la fronde ; et, si le ministère a trouvé le secret de donner ce ridicule aux parlemens, le ministère est plus habile qu'eux. Je vous embrasse de tout mon cœur, vous et vos amis. 1760.

LETTRE CLXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 d'auguste.

Mon cher ange, vous ne m'instruisez pas dans mes limbes de ce que vous faites dans votre ciel; pas un petit mot sur l'Ecossaise, sur mon ami *Fréron*, sur mon cher *Pompignan* qu'on dit être chez M. d'*Argenson*, aux Ormes, avec le président *Hénault* qui va lui vendre sa charge de surintendant-bel esprit de la reine, et qui, pour pot de vin, trouve son Discours et son Mémoire excellens.

Il faut que je vous dise que frère *Menou*, jésuite, m'a envoyé une mauvaise déclamation de sa façon, intitulée *l'Incrédulité combattue par le simple bon sens*. Il a mis cet ouvrage sous le nom du roi *Stanislas*, pour lui donner du crédit ; il me l'a adressé de la part de ce monarque, et voici la réponse que j'ai faite au monarque. Voyez si elle est sage, respectueuse et adroite. Vous pourriez peut-être en amuser M. le duc de *Choiseul*, en qualité de lorrain.

On me mande, mon divin ange, que vous allez

1760. faire jouer ce Tancrède, qui est déjà presque aussi connu que l'Ecossaise.

Mon vieux corps, mon vieux tronc a porté quelques fruits cette année, les uns doux, les autres un peu amers; mais ma sève est passée; je n'ai plus ni fruits ni feuilles. Il faut obéir à la nature, et ne la pas gourmander. Les sots et les fanatiques auront bon temps cet automne et l'hiver prochain; mais gare le printemps.

Est-il vrai que *Gaussin* se retire? qu'elle fait comme moi? qu'elle va en Berri être dame de château? et que, de plus, elle est mariée? Je suis bien aise qu'il y ait des châteaux pour les talens, pourvu que ce ne soient pas les châteaux de Vincennes et de la bastille.

Une lettre venue de Prague annonce changement de fortune et défaite entière de *Laudon*. Il faut toujours, en fait de nouvelles, attendre le sacrement de la confirmation. Mais si la chose est vraie, je pense comme vous; la paix, la paix; oui, mais voudra-t-on bien nous la donner?

En attendant, amusez-vous avec Tancrède; mais qu'il ne soit pas sifflé. On joue l'Ecossaise dans toutes les provinces; il serait triste de déchoir et de faire ce petit plaisir à *Fréron* et à *Pompignan*. Savez-vous bien, mon cher ange, que Tancrède est une affaire capitale?

Mille tendres respects aux anges.

LETTRE CLXXX. 1760.

A M. DAMILAVILLE.

DIRECTEUR DES VINGTIEMES, *à Paris.*

29 d'auguſte.

Je réponds, Monſieur, à votre lettre du 12. Je vois avec plaiſir l'intérêt que vous prenez à l'honneur des belles-lettres. Plus la place que vous occupez ſemblait devoir vous interdire le goût de la littérature, plus vous y avez de mérite. La publication de l'Hiſtoire de Ruſſie ſous *Pierre le grand*, eſt une nouvelle prématurée. Vous me feriez plaiſir, Monſieur, de me dire quel eſt ce M. *Do**** dont vous n'achevez pas le nom : les Suiſſes comme moi ne ſont pas au fait de l'hiſtoire de Paris, et n'entendent pas à demi-mot. Je n'ai point encore vu l'imprimé qui a pour titre : *Requête de Jérôme Carré aux Pariſiens*; vous me feriez plaiſir de me l'envoyer ; on dit qu'il eſt différent de celui qui courait en manuſcrit. On m'a mandé qu'on jouait l'Ecoſſaiſe à Lyon, à Bordeaux et à Marſeille, avec le même ſuccès qu'à Paris. Je ne ſais pas pourquoi le ſieur *Fréron* s'eſt obſtiné à ſe reconnaître dans le *Frélon* de M. *Hume*. Il eſt certain que ce n'eſt pas la faute de *Jérôme Carré*, qui n'eſt qu'un ſimple traducteur, et qui eſt l'innocence même. Il ignorait abſolument qu'on eût jamais parlé d'envoyer le ſieur *Fréron* aux galères; c'eſt le ſieur *Fréron*

1760. lui-même qui a appris cette anecdote au public : il doit savoir ce qui en est.

En attendant, il est exécuté sur tous les théâtres de France; la punition est douce, s'il est coupable de toutes les choses dont on l'accuse. On m'a envoyé des mémoires sur sa vie, dont il y a, dit-on, plusieurs copies dans Paris. Il paraît, par ces mémoires, que cet homme appartient plus au châtelet qu'au Parnasse. Au reste, je ne l'ai jamais vu, je n'ai lu que deux ou trois de ses misérables feuilles qu'on oublie à mesure qu'on les lit.

Je m'occupe bien plus agréablement de vos lettres et des sentimens que vous me témoignez, que des sottises de ce gredin. Comptez, Monsieur, sur la vive sensibilité de votre, &c.

LETTRE CLXXXI.

A M. THIRIOT.

Le 29 d'auguste.

Je crois que c'est vous, mon cher correspondant, qui m'avez envoyé un très-bon ouvrage sur la satire intitulée *Comédie des Philosophes*. Mais, en général, on a pris *Palissot* trop sérieusement; si ces pauvres philosophes avaient été plus tranquilles, si on avait laissé jouer la pièce de *Palissot* sans se plaindre, elle n'aurait pas eu trois représentations. *Jérôme Carré* a été plus madré, il ne s'est point plaint, et il a fait rire; il est comme l'amant de

ma mie *Babichon*, qui *aimait tant à rire que ſouvent tout ſeul il riait dans ſa grange.* 1760.

L'Ecoſſaiſe a été jouée dans toutes les provinces avec autant de ſuccès qu'à Paris, et le tranquille *Jérôme* ricane dans ſa retraite. Il a des tracaſſeries avec des prêtres pour l'égliſe qu'il fait bâtir; mais il s'en tirera, et il en rira, et il en écrira au pape, quoique *Rezzonico* ne ſoit pas ſi goguenard que *Lambertini.*

Jean-Jacques, à force d'être ſérieux, eſt devenu fou; il écrivait à *Jérôme*, dans ſa douleur amère: „Monſieur, vous ſerez enterré pompeuſement, et „je ſerai jeté à la voirie". Pauvre *Jean-Jacques!* voilà un grand mal d'être enterré comme un chien, quand on a vécu dans le tonneau de *Diogène!* Ce véritable pauvre diable a voulu jouer un rôle difficile à ſoutenir; il eſt bien loin de rire. Envoyez-moi donc la lettre écrite à ce braillard d'*Aſtruc.*

On dit le roi de Pruſſe vainqueur en Siléſie; nous en ſaurons des nouvelles demain. Je détourne, autant que je peux, les yeux de toutes ces horreurs; il eſt plus doux de bâtir, de planter et d'écrire. Ecrivez-moi donc, et je vous écrirai tant que je pourrai. *Farewell my friend.*

1760.

LETTRE CLXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

1 de septembre.

La charité étant une vertu angélique, un pauvre malade compte sur celle de ses divins anges. Vous croyez bien que ce n'est pas par mauvaise volonté que je n'ai pas fait à *Tancrède* et à sa chère *Aménaïde* tout ce que je voudrais leur faire. Mes anges n'imaginent pas quel est le fardeau d'un homme très-faible et un peu vieux, qui a quatre campagnes à gouverner à la fois, qui s'avise de bâtir un château et une église, qui ne peut suffire à une correspondance forcée, qui, pour l'achever de peindre, se trouve assez embarrassé avec l'empire de toutes les Russies. Il est fort doux d'être occupé, mais il est dur d'être surchargé; le corps en souffre, Tancrède aussi. J'implore la clémence de madame *Scaliger*; je n'en peux plus. Des vers et moi ne peuvent se rencontrer ensemble d'ici à plus de trois mois. N'exigez rien de moi, mes divins anges, car je ne ferais que des sottises; il me reste à peine assez de tête pour vous dire que, s'il y a dans Tancrède la simplicité, la noblesse, l'intérêt, la nouveauté que vous y trouvez, cette pièce pourra être aussi bien reçue que l'Ecossaise. Mademoiselle *Clairon* pleure et fait pleurer, dites-vous; que demandez-vous de plus? Il se trouvera quelques raisonneurs qui, après avoir pleuré, diront à souper, que le courier qui portait la lettre

d'*Aménaïde* au camp des Maures devrait avoir parlé avant de mourir ; d'autres répondront qu'il devait se taire ; on demandera s'il y a assez de raisons pour condamner *Aménaïde ;* les gens de bonne volonté diront qu'il n'y en a que trop ; que son courier allait au camp des Maures ; que *Solamir* avait osé la demander en mariage dans Syracuse ; que *Solamir* l'avait aimée à Constantinople : il est encore très-naturel, et même indispensable que *Tancrède* la croye coupable, puisque son père même avoue à *Tancrède* qu'il n'est que trop sûr du crime de sa fille ; toute l'intrigue est donc de la plus grande vraisemblance, et ce serait une chose bien inutile et bien déplacée de faire parler un postillon qui ne doit point parler. Il me semble que, quand on a pour soi la vraisemblance et l'intérêt, on peut risquer de jouer à ce jeu dangereux de cinq actes contre quinze cents personnes. Permettez-moi de vous dire, mon cher ange, qu'il faut que *le Kain* mette beaucoup de passion dans son rôle ; cette passion doit être noble, je l'avoue ; mais il faut que le désespoir perce toujours à travers de cette noblesse. 1760.

Je souhaite que *Brizard* joue le bon homme comme j'ai eu l'honneur de le jouer ; croyez que, ma nièce et moi, nous fesons pleurer les gens quand nous voulons.

Que vous me faites plaisir de me dire que vous ne pouvez pas souffrir cette familiarité plate que le bon homme *Sarrazin* prenait quelquefois pour le naturel, cette façon misérable de réciter des vers comme on lit la gazette. J'aimerais, je crois, encore mieux l'ampoulé que je n'aime point.

1760. Au reste, vous savez bien que vous êtes le maître absolu de vos bienfaits, ainsi que de la pièce et de l'auteur. Je vous ai envoyé, par le dernier ordinaire, mon édifiante lettre au roi *Stanislas*. Je chercherai ces dialogues que vous voulez voir; j'en ferai faire une copie; tout est à vos ordres, comme de raison. Permettez-moi de vous remercier encore d'avoir vengé le public en donnant l'Ecossaise; vous avez décrédité ce malheureux *Fréron* dans Paris et dans les provinces, et il était nécessaire qu'il fût décrédité. Donnez la bataille de Tancrède quand il vous plaira, vous êtes un excellent général; si M. *Daun* avait conduit ses troupes, comme vous conduisez les vôtres, le roi de Prusse ne lui aurait pas dérobé tant de marches. Adieu, mon divin ange; en voilà beaucoup pour un malingre qui n'en peut plus, mais qui adore ses anges.

LETTRE CLXXXIII.

A M. LE COMTE DE SAINT-ETIENNE,

Qui avait adressé à l'auteur une épître sur la comédie de l'Ecossaise.

Aux Délices, 1 de septembre.

Tout malade que je suis, Monsieur, je suis très-honteux de ne répondre qu'en prose, et si tard, à vos très-jolis vers. Je félicite le roi de Pologne d'avoir toujours près de lui un gentilhomme qui pense comme vous. Cela fait presque pardonner la

la protection qu'il a prodiguée à un malheureux tel que *Fréron*. Ce monarque est comme le soleil qui luit également pour les colombes et pour les vipères. 1760.

Lorsque j'ai demandé, Monsieur, votre adresse à madame la marquise *des Ayvelles*, je me flattais de vous faire de plus longs remercîmens; ma mauvaise santé ne me permet pas une plus longue lettre, mais elle ne dérobe rien aux sentimens d'estime et de reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

Vous m'avez attendri, votre épître est charmante;
En philosophe vous pensez.
Lindane est dans vos vers plus belle et plus touchante;
Et c'est vous qui l'embellissez.

LETTRE CLXXXIV.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 5 de septembre.

Je suis dans mon lit depuis quinze jours, Monsieur. Vieillesse et maladie sont deux fort sottes choses pour un homme qui aime comme moi le travail et le plaisir. Il est vrai que pour du plaisir vous venez de m'en donner par votre traduction, et par votre bonne réponse à ce *Ca...*; mais je ne vous en donnerai guère, et j'ai bien peur que la tragédie des chevaliers errans ne vous ennuye. Ce

1760. qui n'eſt point ennuyeux, c'eſt votre traduction de Phèdre; c'eſt le plus grand honneur qu'ait jamais reçu *Racine*.

Je remercie tendrement l'enfant de la nature, *Goldoni*. Je remercie le ſignor *Paradiſi;* mais c'eſt vous ſurtout, Monſieur, que je remercie. *Algarotti* a donc quitté *Machiavel* pour faire l'amour. Il paſſe ſon temps entre les Muſes et les dames, et fait fort bien. Si le cher *Goldoni* m'honore d'une de ſes pièces, il me rendra la ſanté; il faut qu'il faſſe cette bonne œuvre. Je fais répéter Alzire autour de mon lit, et nous allons ouvrir notre théâtre dès que je ſerai debout. Nous n'avons pas de ſénateurs génevois qui jouent la comédie. Les pédans de *Calvin* n'approchent pas des ſénateurs de Bologne; je n'ai pu corrompre encore que la jeuneſſe; je civiliſe autant que je peux les Allobroges. Les Génevois, avant que je fuſſe leur voiſin, n'avaient, pour divertiſſement, que de mauvais ſermons. Ils ne ſont point nés pour les beaux arts comme meſſieurs de Bologne. Vous avez le génie et les fauciſſons; mais mes chers Génevois n'ont rien de tout cela.

Adieu, Monſieur; je vous aime comme ſi je vous avais vu et entendu.

Recevez les reſpects de l'hermite *V.*

LETTRE CLXXXV. 1760.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 12 de septembre.

Vous êtes un grand et aimable enfant, Madame; comment n'avez-vous pas senti que je pense comme vous? Mais songez que je suis d'un parti, et d'un parti persécuté, qui, tout persécuté qu'il est, a pourtant obtenu à la fin le plus grand avantage qu'on puisse avoir sur ses ennemis, celui de les rendre à la fois ridicules et odieux.

Vous sentez donc ce qu'on doit aux gens de son parti: M. le duc d'*Orléans* disait qu'il fallait avoir la foi des Bohèmes.

Je ne sais si vous avez vu une lettre de moi au roi de Pologne *Staniſlas;* elle court le monde; c'est pour le remercier d'un livre qu'il a fait de moitié avec le cher frère *Menou*, intitulé, *l'Incrédulité combattue par le ſimple... bon ſens.*

Si vous ne l'avez point, je vous l'enverrai; et je chercherai d'ailleurs, Madame, tout ce qui pourra vous amuser; car c'est à l'amusement qu'il faut toujours revenir, et, sans ce point-là, l'existence serait à charge: c'est ce qui fait que les cartes emploient le loisir de la prétendue bonne compagnie, d'un bout de l'Europe à l'autre; c'est ce qui fait vendre tant de romans. On ne peut guère rester sérieusement

1760. avec soi-même. Si la nature ne nous avait faits un peu frivoles, nous serions très-malheureux; c'est parce qu'on est frivole que la plupart des gens ne se pendent pas.

Je vous adresserai, dans quelque temps, un exemplaire de l'Histoire de toutes les Russies. Il y a une préface à faire pouffer de rire, qui vous consolera de l'ennui du livre.

Adieu, Madame; je suis malade, portez-vous bien; soyez aussi gaie que votre état le permet, et ne boudez plus votre ancien ami qui vous est tendrement attaché pour toujours.

LETTRE CLXXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 de septembre.

J'AI eu encore assez de tête pour dicter un dernier mémoire; mais je n'ai pas assez d'expressions pour dire à mes anges tout ce que je leur dois. J'avoue que madame d'*Argental* m'étonne toujours; je ne crois pas qu'il y ait encore une dame dans Paris capable de faire ce qu'elle a fait. Ce n'est pas assez d'avoir beaucoup d'esprit et de goût, il faut se donner la peine de mettre toutes ses pensées par écrit, de s'étendre sur les défauts, d'y substituer des beautés; elle a tout fait. En vous remerciant, Madame; vous êtes encore au-dessus de l'idée que j'avais de vous; j'ai été honteux de prendre moins

d'intérêt que vous à Tancrède. Vous m'avez donné de l'ardeur. Il me semble qu'il y a plus de cent vers changés depuis la première représentation. Je ne crois pas Tancrède un excellent ouvrage ; mais enfin, tel qu'il est, grâce à vos bontés, je crois qu'il peut passer. J'y ai fait ce que j'ai pu ; il faut enfin finir, comme vous dites ; peut-être affaiblirais-je la pièce en y retouchant encore. 1760.

Il y a une grande différence entre descendre de *Pierre Corneille* ou de *Thomas*. Je me sens bien moins d'entrailles pour le sang de *Thomas* que pour l'autre. Je n'en ai guère non plus pour la muse limonadière, et j'aime beaucoup mieux lui donner une carafe de soixante livres, que de lui écrire. Mais j'abuse trop, Madame, de vos excessives bontés. Je n'ai qu'un chagrin dans ce monde, celui de n'être pas auprès de vous deux, et de ne vous remercier que de loin. Mais, s'il vous plaît, comment fera-t-on pour imprimer ce pauvre Tancrède? comment recoudre sur son habit tous les lambeaux, tous les haillons que j'ai envoyés, et dont vous avez daigné vous charger ? Il faudra donc que vous ayez encore l'endosse de faire transcrire sur la pièce toutes ces guenilles ; cela me fait mourir de honte.

Cependant, que penser de Pondichéri que les Anglais ont peut-être pris, et de la Martinique qu'ils peuvent prendre ? et comment avoir dorénavant du sucre, du café, et de la casse surtout ? est-il bien vrai que le cunctateur *Daun* ait bien battu l'infatigable *Luc?* Cet infatigable me mande pourtant qu'il est bien fatigué. On parle d'une bataille très-sanglante, et je n'en aurai de nouvelles sûres que

1760. quand la poste de France sera partie. Si *Luc* a perdu quinze mille hommes, comme on le dit, il est perdu lui-même; il ne lui restera bientôt que Magdebourg qui ne tiendra pas long-temps; mais alors qu'arrivera-t-il? Je lui pardonnerai peut-être s'il vient à Neuchâtel, et de Neuchâtel aux Délices; mais je ne pardonnerai jamais à *Omer Joli de Fleuri.* Non, vous n'êtes point assez indignés de l'impertinent discours que ce pauvre homme prononça, contre les philosophes, en parlement.

Comment trouvez-vous, s'il vous plaît, ma petite épître pompadourienne (*)? ne suis-je pas un grand politique? et cette politique n'est-elle pas très-désinvolte? ne suis-je pas bien fier? est-ce là une Triste d'*Ovide*? ai-je l'air d'un exilé? ai-je la bassesse de demander des grâces? ne suis-je pas digne de votre amitié? Mille respects tous fort tendres.

LETTRE CLXXXVII.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

20 de septembre.

MADAME *Scaliger*, vous êtes divine. Vous nous avez donc secourus dans la guerre; vous avez payé de votre personne; vous avez pansé les blessés, et mis les morts au quartier: c'est à vous que la dédicace devrait appartenir.

(*) L'épître dédicatoire de *Tancrède*.

Mes divins anges, nous jouâmes hier Alzire; nous allons rejouer Tancrède; nous sommes à l'abri des cabales, c'est beaucoup. Nos plaisirs sont purs. M. le duc de *Villars*, grand connaisseur, nous encourage. Notre théâtre commence à être en réputation. *Brioché* n'avait pas si bien réussi chez les Suisses. Envoyez-nous donc la pièce telle qu'on la joue à Paris. Vous donnez l'Indiscret; la pièce n'est-elle pas un peu froide ? 1760.

Le comique écrit noblement
Fait bâiller ordinairement.

Si Tancrède avait un plein succès, il faudrait hardiment donner la Femme qui a raison; car, qu'elle ait raison ou non, elle est gaie, et la morale est bonne. Il y a beaucoup de coutherie, mais c'est en tout bien et en tout honneur.

Il faudrait que madame de *Pompadour* fût une grande poule mouillée pour craindre ma fière dédicace. Pardon, divins anges, de mon laconisme. Il faut marier demain notre résident de France dans mon petit château de Ferney. Nous sommes occupés à imaginer une façon nouvelle de dire la messe, et je vais répéter deux rôles, *Argire* et *Zopire*. La tête me tournera, si je n'y prends garde.

Je baise le bout de vos ailes humblement.

1760.

LETTRE CLXXXVIII.

A M. LE CHEVALIER DE R....X, *à Toulouse.*

Aux Délices, 20 de septembre.

MONSIEUR,

Je ne me porte pas assez bien pour avoir autant d'esprit que vous. Vous me prenez trop à votre avantage, comme disait *Waller* à *Saint-Evremond*. Vous êtes bien bon de lire des choses dont je ne me souviens plus guère; mais vous avez trop d'esprit pour ne pas voir que la *Réception de M. de Montesquieu à l'académie française, pour s'être moqué d'elle*, n'est qu'un trait plaisant, et rien de plus. Faites comme l'académie, Monsieur; entrez dans la plaisanterie, et surtout ne lisez jamais les Discours de M. *Mallet*, à moins que vous n'ayez une insomnie.

Vous expliquez très-bien, Monsieur, ce que M. de *Montesquieu* pouvait entendre par le mot *vertu* dans une république. Mais si vous vous souvenez que les Hollandais ont mangé sur le gril le cœur des deux frères de *Witt;* si vous songez que les bons Suisses, mes voisins, ont vendu le duc *Louis Sforce* pour de l'argent comptant; si vous songez que le républicain *Jean Calvin*, ce digne théologien, après avoir écrit qu'il ne fallait persécuter personne, pas même ceux qui niaient la trinité, fit brûler tout vif, et avec des fagots verds, un espagnol qui s'exprimait sur la trinité autrement que lui : en vérité, Monsieur, vous

en conclurez qu'il n'y a pas plus de vertu dans les républiques que dans les monarchies. *Ubicumque calculum ponas, ibi naufragium invenies.* Comptez que le monde eſt un grand naufrage, et que la deviſe des hommes eſt, *ſauve qui peut.* 1760.

Je ſuis très-fâché d'avoir dit que *Guillaume* le conquérant diſpoſait de la vie et des biens de ſes nouveaux ſujets, comme un monarque de l'Orient: vous faites très-bien de me le reprocher. Je devais dire ſeulement qu'il abuſait de ſa victoire, comme on fait toujours en Orient et en Occident; car il eſt très-certain qu'aucun monarque du monde n'a le droit de s'amuſer à voler et à tuer ſes ſujets ſelon ſon bon plaiſir.

Nos pauvres hiſtoriens nous en ont trop fait accroire; et le plus mauvais ſervice qu'on puiſſe rendre au genre-humain, eſt de dire, comme ils font, que les princes orientaux ſont très-bien venus à couper toutes les têtes qui leur déplaiſent. Il pourrait très-bien arriver que les princes occidentaux, et leurs confeſſeurs, s'imaginaſſent que cette belle prérogative eſt de droit divin. J'ai vu beaucoup de voyageurs qui ont parcouru l'Aſie, tous levaient les épaules quand on leur parlait de ce prétendu deſpotiſme indépendant de toutes les lois. Il eſt vrai que, dans les temps de trouble, les monarques et les miniſtres d'Orient ſont auſſi méchans que nos *Louis XI* et nos *Alexandre VI.* Il eſt vrai que les hommes ſont par-tout également portés à violer les lois, quand ils ſont en colère; et que, du Japon juſqu'à l'Irlande, nous ne valons pas grand'choſe. Il y a pourtant d'honnêtes gens; et la vertu, quand elle eſt éclairée, change en paradis l'enfer de ce monde.

1760. Il paraît, par votre lettre, Monsieur, que votre vertu est de ce genre, et que l'illustre président de *Montesquieu* aurait eu en vous un ami digne de lui.

Un homme dont les terres ne sont pas, je crois, éloignées de chez vous, est venu passer quelque temps dans ma retraite; c'est M. le marquis d'*Argence*. Il me fait éprouver qu'il n'y a rien de plus aimable qu'un homme vertueux qui a de l'esprit. Je voudrais être assez heureux pour que vous me fissiez le même honneur qu'il m'a fait.

J'ai celui d'être, avec la plus respectueuse estime, &c.

LETTRE CLXXXIX.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Ferney, 21 de septembre.

MONSIEUR,

Votre excellence a reçu, sans doute, la lettre de M. le comte de *Goloskin*. J'ai pris la liberté de lui adresser pour vous un petit ballot, contenant quelques exemplaires du premier volume de l'Histoire de *Pierre le grand*. Votre excellence en présentera un à sa Majesté impériale, si elle le juge à propos; je m'en remets en tout à ses bontés. J'ai amassé, de mon côté, des matériaux pour le second volume; ils viennent de M. le comte de *Bassewits*, qui fut long-temps employé à Pétersbourg. Le gentilhomme que vous m'avez annoncé, qui devait me rendre de votre part de

nouveaux mémoires, n'eſt point venu; je l'attends depuis près de deux mois. 1760.

Je ne peux m'empêcher de vous conter qu'on m'a remis des anecdotes bien étranges, et qui ſont ſingulièrement romaneſques. On prétend que la princeſſe, épouſe du czarovitz, ne mourut point en Ruſſie; qu'elle ſe fit paſſer pour morte; qu'on enterra une buche, qu'on mit dans ſa bière; que la comteſſe de *Koniſmarck* conduiſit cette aventure incroyable; qu'elle ſe ſauva avec un domeſtique de cette comteſſe; que ce domeſtique paſſa pour ſon père; qu'elle vint à Paris; qu'elle s'embarqua pour l'Amérique; qu'un officier français, qui avait été à Pétersbourg, la reconnut en Amérique et l'épouſa; que cet officier ſe nommait d'*Auban;* qu'étant revenue d'Amérique, elle fut reconnue par le maréchal de *Saxe;* que le maréchal ſe crut obligé de découvrir cet étrange ſecret au roi de France; que le roi, quoiqu'alors en guerre avec la reine de Hongrie, lui écrivit de ſa main, pour l'inſtruire de la bizarre deſtinée de ſa tante; que la reine de Hongrie écrivit à la princeſſe, en la priant de ſe ſéparer d'un mari trop au-deſſous d'elle, et de venir à Vienne; mais que la princeſſe était déjà retournée en Amérique; qu'elle y reſta juſqu'en 1757, temps auquel ſon mari mourut; et qu'enfin elle eſt actuellement à Bruxelles, où elle vit retirée, et ſubſiſte d'une penſion de vingt mille florins d'Allemagne, que lui fait la reine de Hongrie. Comment a-t-on le front d'inventer tant de circonſtances et de détails? ne ſe pourrait-il pas qu'une aventurière ait pris le nom de la princeſſe, épouſe du czarovitz? Je vais écrire à Verſailles, pour ſavoir quel peut être le

1760. fondement d'une telle hiſtoire, incroyable dans tous les points.

Je me flatte que notre hiſtoire de votre grand empereur ſera plus vraie. Songez, Monſieur, que je me ſuis établi votre ſecrétaire ; dictez-moi du palais de l'impératrice, et j'écrirai. M. de *Soltikof* paſſe ſa vie à étudier. Il ſe dérobe quelquefois à ſon travail pour aſſiſter à nos jeux olympiques. Nous jouons des tragédies nouvelles ſur mon petit théâtre de Tourney. Nous avons des acteurs et des actrices qui valent mieux que des comédiens de profeſſion. Notre vie eſt plus agréable que celle qu'on mène actuellement en Siléſie : on s'égorge, et nous nous réjouiſſons. J'ignore toujours ſi vous avez reçu le gros ballot que j'adreſſai à M. de *Keyſerling*, et la caiſſe de *Coladon*. Il y a malheureuſement bien loin d'ici à Pétersbourg. Je ſerai toute ma vie, avec le plus ſincère et le plus inviolable dévouement, &c.

LETTRE CXC.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 22 de ſeptembre.

Mon ancien ami, il eſt bien doux que mes fruits d'hiver ſoient encore de votre goût; mais il eſt triſte que nous ne les mangions pas enſemble. Vous voyez bien que ma table n'eſt pas toujours chargée de poires d'angoiſſe pour les *Trublet*, les *Chaumeix*, les *Fréron*, et les *le Franc de Pompignan*. Je n'aime pas trop la guerre : je n'ai attaqué perſonne en ma vie ; mais

l'insolence de ceux qui osent persécuter la raison, était trop forte. Si on n'avait pas couvert *le Franc* d'opprobre, l'usage de déclamer contre les philosophes, dans les discours de réception à l'académie, allait passer en loi; et nous allions passer par les armes toutes les années. Encore une fois, je n'aime point la guerre; mais quand on est obligé de la faire, il ne faut pas se battre mollement. 1760.

Comptez que cela n'a rien dérobé ni à mes occupations, ni à mes plaisirs, ni à ma gaieté. Je n'en fais pas moins bâtir un très-joli château et une petite église. Je joue même quelquefois le bon homme de père avec madame *Denis;* je joue passablement, et madame *Denis* divinement. M. le duc de *Villars*, qui est chez moi, et qui s'entend à merveille au théâtre, est enchanté. DIEU m'a donné, à un quart de lieue des Délices, un château dont j'ai changé la grande salle en tripot de comédie. On peut y aller à pied: on y soupe. Le lendemain on va à Ferney, qui est une terre belle et bonne; et dans aucune de ces terres on n'entend point parler d'intendant. On est libre; on ne doit au roi que son cœur. Des philosophes viennent nous y voir de cent lieues, mais vous mettez votre philosophie à n'y point venir. Vous y verriez qu'à soixante et sept ans, avec une faible santé, on peut être mille fois plus heureux qu'à trente; et vous rendriez ce bonheur parfait.

Je ne sais si l'abbé du *Resnel* est aussi content de la vie que moi. Comment va sa santé ? Mais surtout donnez-moi des nouvelles de la vôtre; et songez qu'il y a, dans un petit pays riant et libre, deux cœurs qui sont à vous pour jamais.

1760.

LETTRE CXCI.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Au château de Ferney, 23 de septembre.

Je vous fais mon compliment comme mille autres, mon très-aimable gouverneur, et, je crois, plus sincèrement et plus tendrement que mille autres. Je défie les *Menou* même de s'intéresser plus à vous que moi. Vous voilà gouverneur de la Lorraine allemande : vous aurez beau faire, vous ne ferez jamais allemand. Mais pourquoi n'êtes-vous pas gouverneur de mon petit pays de Gex ? pourquoi *Tityre* ne fait-il pas paître ses moutons sous un *Pollion* tel que vous ? J'ai l'honneur de vous envoyer les deux premiers exemplaires d'une partie de l'Histoire de *Pierre le grand*. Il y a un an qu'ils sont imprimés, mais je n'ai pu les faire paraître plutôt, parce qu'il a fallu avoir auparavant le consentement de la cour de Pétersbourg. Vous êtes, comme de raison, le premier à qui je présente cet hommage. Vous verrez que j'ai fait usage du témoignage honorable que je vous dois. De ces deux exemplaires, il y en a un pour le roi de Pologne. Je manquerais à mon devoir si je priais un autre que vous de mettre à ses pieds cette faible marque de mon respect et de ma reconnaissance. Il est vrai que je lui présente l'histoire de son ennemi ; mais celui qui embellit Nancy rend justice à celui qui a bâti Pétersbourg ; et le cœur de *Stanislas* n'a point d'ennemis. Permettez donc, mon adorable

gouverneur, que je m'adreſſe à vous pour faire parvenir *Pierre le grand* à *Staniſlas le bienfeſant*. Ce dernier titre eſt le plus beau. 1760.

La Lorraine allemande vous fait-elle oublier l'académie françaiſe, dont vous ſeriez l'ornement? Certainement, vous ne feriez pas une harangue dans le goût de notre ami *le Franc de Pompignan*. Vous n'auriez point protégé la pièce des Philoſophes; et, ſans déplaire à l'auguſte fille du roi de Pologne, auprès de qui vous êtes, vous auriez concilié tous les eſprits. Quoique je n'aime guère la ville de Paris, il me ſemble que je ferais le voyage pour vous donner ma voix.

Je ne ſais ſi les deux génevois ont eu le bonheur après lequel je ſoupire, celui de vous voir; je les avais chargés d'une lettre pour vous. J'avais pris même la liberté de vous communiquer mon petit remercîment au roi de Pologne, de ſon livre intitulé, *l'Incrédulité combattue par le ſimple bon ſens*. Il a daigné me remercier de ma lettre par un petit billet de ſa main, qui n'a pas été contre-ſigné *Menou*.

Adieu, Monſieur; daignez, dans le chaos, dans la décadence, dans le temps ridicule où nous ſommes, me fortifier contre ce pauvre ſiècle par votre ſouvenir, par vos bontés, par les charmes de votre eſprit, qui eſt du bon temps. Mille tendres reſpects.

1760.

LETTRE CXCII.

A M. THIRIOT.

A Ferney, 23 de septembre.

MONSIEUR l'habitant du Marais, que n'envoyez-vous chercher des billets de loge et d'amphithéâtre chez M. d'*Argental*? pourquoi, dans les beaux jours, ne vous donnez-vous pas le plaisir honnête de la comédie? Je trouve un peu extraordinaire que messieurs les comédiens du roi, et les miens, vous aient ôté votre entrée. Qu'ils vous en privent quand ils jouent les Philosophes, à la bonne heure; mais il me semble que ceux à qui j'ai fait présent de plusieurs pièces de théâtre, et à qui j'abandonne le profit de la représentation et de l'impression, devraient vous avoir invité au petit festin que je leur donne.

Je vous prie, mon cher amateur des arts, de vouloir bien ajouter à tous vos envois la traduction du *Père de famille*, ou du *Vero amico*, de *Goldoni*, par *Diderot*, avec sa préface et l'épître à M. de *la Marck*.

Si l'Ecossaise (*) est plaisante, comme on me le mande, ayez la charité de la mettre dans le paquet; car il faut rire.

C'est aussi pour rire que je voudrais savoir positivement si c'est l'ami *Gauchat* qui est l'auteur de *l'Oracle des philosophes*, et si ce *Gauchat* n'est pas un de ces ânes de sorbonne qu'on appelle docteurs.

(*) Parodie de l'Ecossaise, par M. *Poinsinet* le jeune.

On

On dit qu'il n'y a pas trop de quoi rire à nos affaires de terre et de mer. Il faut s'égayer avec les lettres humaines et inhumaines, pour ne pas se chagriner des affaires publiques. 1760.

Nous avons aux Délices M. le duc de *Villars* et un marquis d'*Argence*, grands amateurs de la science gaie. Ce marquis d'*Argence* vaut un peu mieux que le d'*Argens* des Lettres juives. Nous jouons la comédie, nous fesons des noces. Madame *Denis* joue à peu-près comme mademoiselle *Clairon*, excepté qu'elle a dans la voix un attendrissement que *Clairon* voudrait bien avoir. Mademoiselle de *Bazincourt* est une excellente confidente, et vous un grand nigaud, mon cher ami, de n'être pas aux Délices ou à Ferney. *Et vale.*

LETTRE CXCIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, mercredi 23 de septembre, à neuf heures du soir.

En arrivant aux Délices, après avoir répété Tancrède sur notre théâtre de *Polichinelle*, dans le petit castel de Tourney, ô mes anges! ô madame *Scaliger!* je reçois votre paquet. Est-il bien vrai? est-il possible? quoi, vous avez pris cette peine? vous avez eu cet excès de bonté, de patience? vous m'avez secouru dans le danger? Mon cher ange, je savais bien que vous étiez un grand général; mais madame d'*Argental*, madame d'*Argental* est le premier officier de l'état

1760. major ! Je ne peux entrer ce soir dans aucun détail. La poste part demain matin, et nous jouons demain Tancrède. Tout ce que je peux vous dire, c'est que l'impatient *Prault* me mande qu'il va imprimer la pièce; et moi je lui mande qu'il s'en garde bien, qu'il ne fasse rien sans vos ordres; il me couperait la gorge, et à lui la bourse. Mes divins anges, il me faut laisser reprendre mes sens. Je jette les yeux sur la pièce, sur le beau factum de madame *Scaliger;* il faudrait répondre un volume, et je n'ai pas un instant.

Tout ce que je vois en gros, c'est un étranglement horrible. Je cherche en vain, à la fin du troisième acte, un morceau qui nous enlève ici quand madame *Denis* le prononce :

Comment dois-je te regarder ?
Avec quels yeux, hélas ! . . . . . avec les yeux d'un père.
Rien n'est changé, je suis encor sous le couteau, &c.

Cela nous fait verser des larmes; et ce morceau tronqué n'est plus qu'un propos interrompu, sans chaleur et sans intérêt. On m'écrit que *Brizard* est un cheval de carrosse; je ne suis qu'un fiacre, mais je fais pleurer.

Le second acte, sans quelques vers prononcés par *Aménaïde*, après sa scène avec *Orbassan*, est assurément intolérable, et il n'y a jamais eu de sortie plus ridicule; cela seul serait capable de faire tomber la pièce la plus intéressante. Le monologue de madame *Denis* attendrit tout le monde, parce que madame *Denis* a la voix tendre, qu'il ne s'agit pas là de position de théâtre, de gestes, et de tout ce jeu muet

qu'on a substitué à la belle déclamation. Enfin, que voulez-vous, mes chers anges! on n'a pu me donner le temps de mettre la dernière main à l'ouvrage; c'est la faute de ceux qui l'ont répandu dans Paris. Mes divins anges ont raccommodé cette faute beaucoup mieux que notre ministère n'a pu réparer nos malheurs. Vous avez sauvé cinquante défauts : que ne vous dois-je point! Ah, c'était à vous qu'il fallait dédier la pièce ! 1760.

Dites-moi, je vous en prie, de qui j'ai reçu une lettre cachetée avec un lion qui tient un serpent dans une patte, écriture assez belle, parlant comme si c'était d'après vous, prenant intérêt à la chose; comme personne ne signe, il faut que je devine souvent. Mais de quoi vous parlé-je là ! Je lis le mémoire de madame *Scaliger :* il est bien fort *de choses*, raisonné à merveille, approfondi, et de la critique la plus vraie et la plus fine. Jamais l'amitié n'a eu tant d'esprit. On a seulement été trop alarmé, en quelques endroits, des clameurs de la cabale. Ces clameurs passent, et l'ouvrage reste. Pourquoi *Zaïre* ne dit-elle pas son secret? parce que je ne l'ai pas voulu, Messieurs; et on n'en pleure pas moins à Zaïre : ce sera bien pis à Fanime. Mais il faut finir, et être à vos genoux.

Je viens de lire le premier acte : cela va beaucoup mieux; mais il faut souper. A demain les affaires.

Cependant, je ne suis pas content de ce captif, et j'aimais bien mieux *Aldamon*. N'importe, allons souper, vous dis-je; il est onze heures, je n'ai pas mangé du jour.

1760. A minuit.

J'ai soupé tout seul; j'ai un peu rêvé. Voici, mes chers anges, le monologue du second acte pour mademoiselle *Clairon*. Le premier n'était que naturel, mais trop élégiaque. Vous êtes gens de haut goût à Paris. Au nom de la sainte Vierge, faites réciter ce morceau à *Clairon;* il favorise tant la déclamation !

Je vous en prie, je vous en conjure.

LETTRE CXCIV.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

24 de septembre.

Voila ce que c'est que de n'être point à Paris; on ne s'entend point; on joue au propos interrompu. Je reçois un paquet de M. d'*Argental* avec Tancrède. Je joue Tancrède ce soir. Sachez, divine *Melpomène*, que je fais pleurer dans le rôle du bon homme. Il faut un vieillard verd, chaud, à voix moitié douce, moitié rauque, attendrissante, tremblotante. Divine *Melpomène*, je vous conjure, par les lois immuables du goût, de ne point sortir du théâtre, au second acte, comme une muette qu'on va pendre. Faites-moi l'amitié, je vous en supplie, de réciter le monologue ci-joint; il est favorable à la déclamation, il nous tire ici des larmes. Comment ne subjuguerez-vous pas tout le monde, en prêtant à ce morceau la force et le pathétique qui lui manquent ?

J'aurais plus de choſes à vous dire que je n'ai fait de mauvais vers en ma vie; mais je plante des arbres ce matin, et je joue *Argire* ce ſoir. Deux heures de converſation avec vous me feraient grand bien; mais, quoi, *Fréron* et *Poinſinet* m'ont chaſſé de Paris. Il eſt juſte que les grands-hommes honorent la capitale, et que je ſois dans les Alpes. Envoyez-moi, dans un billet, une larme ou deux des cent mille que vous faites répandre. 1760.

LETTRE CXCV.

A M. GOLDONI.

A Ferney, 24 de ſeptembre.

SIGNOR mio, pittore è figlio della natura, vi amo dal tempo ch'io leggo. Ho veduta la voſtra anima nelle voſtre opere. Ho detto: Ecco un uomo oneſto e buono che hà purificato la ſcena italiana, che inventa colla fantaſia e ſcrive col ſenno. Oh! che fecondità, mio ſignore! che purità! come lo ſtile mi pare naturale, faceto ed amabile! Avete riſcattato la voſtra patria dalle mani de gli arlecchini. Vorrei intitolare le voſtre comedie: L'Italia liberata da' Goti. La voſtra amicizia m'onora, m'incanta. Ne ſono obligato al ſignor ſenatore *Albergati*, e voi dovete tutti i miei ſentimenti a voi ſolo.

Vi auguro la vita la più lunga, e la più felice, giacchè non potete eſſere immortale, come il voſtro nome. Voi penſate a farmi un onore, e già m'avete fatto il più gran piacere.

1760. J'use, mon cher Monsieur, de la liberté française, en vous protestant, sans cérémonie, que vous avez en moi le partisan le plus déclaré, l'admirateur le plus sincère, et déjà le meilleur ami que vous puissiez avoir en France. Cela vaut mieux que d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur. *Voltaire.*

LETTRE CXCVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 24 de septembre.

Mes divins anges, il faut vous rendre compte de tout. Nous venons de jouer Tancrède en présence d'une douzaine de parisiens, à la tête desquels était M. le duc de *Villars*. Non, vous ne vous imaginez pas quel talent madame *Denis* a acquis. Je voudrais qu'on pût compter les larmes qu'on verse à Paris et chez nous, et nous verrions qui l'emporte. Je vous dois celles de Paris; car les longueurs tarissent les pleurs; et vos coupures judicieuses, en rapprochant l'intérêt, l'ont augmenté.

Détaillons un peu les obligations que je vous ai. Premier acte, premier remercîment. La première scène du second supprimée, profit tout clair. Le monologue que jai envoyé fait très-bien chez nous, et doit réussir chez vous. Au troisième acte, pardon. Ce n'est pas surement vous qui avez mis ces malheureux vers:

Car tu m'as déjà dit que cet audacieux
A sur Aménaïde osé lever les yeux, &c.

On devrait lui répondre : *Mon ami, ſi on t'a déjà dit qu'on te prend ta maîtreſſe, tu devais donc en parler d'abord, tu devais donc être au déſeſpoir.* C'eſt un contre-ſens horrible. 1760.

Ecoutez-moi, mes chers anges ; on n'a pas fait réflexion qu'*Aldamon* n'eſt pas encore le confident de la paſſion de *Tancrède*. On a imaginé que *Tancrède* lui parlait comme à un homme inſtruit de l'état de ſon cœur. Il eſt évident que c'eſt et que ce doit être tout le contraire. *Aldamon* eſt un ſoldat attaché à *Tancrède*, qui a favoriſé ſon retour, et rien de plus. Il eſt ſi clair qu'il ne ſait point la paſſion de *Tancrède*, que *Tancrède* lui dit :

Cher ami je te dois
Plus que je n'oſe dire, et plus que tu ne crois.

Donc *Aldamon* ne ſait rien. Peu à peu la confiance ſe forme dans cette ſcène, et *Aldamon*, qui doit avoir aſſez de ſens pour apercevoir une paſſion qu'il approuve, court faire ſon meſſage, en diſant à *Tancrède :*

C'eſt vous qui m'envoyez, je réponds du ſuccès.

Il eſt bien mieux de mettre ce, *je réponds du ſuccès*, dans la bouche du confident, que dans celle de *Tancrède*, car alors *Tancrède* dit, avec bien plus de bienſéance et d'enthouſiaſme : *Il ſera favorable.* Nous demandons tous à genoux qu'on laiſſe le troiſième acte comme il eſt. Eſt-il poſſible qu'on ait ôté ces vers :

Rien n'eſt changé, je ſuis encor ſous le couteau.
Tremblez moins pour ma gloire, &c.

1760. Ces vers, récités avec une fermeté attendriſſante, ont arraché des larmes. Si le père eſt ſi étriqué, s'il ne prend pas un intérêt tendre à la choſe, s'il ne flotte pas entre la crainte et l'eſpérance, en vérité, l'intérêt total diminue et la pièce en général eſt bien moins touchante. J'ai écrit à *le Kain* ſur ce troiſième acte, et je lui ai montré l'excès de ma douleur.

Dans le quatrième acte, il y a beaucoup d'art à fonder, comme vous avez fait, mes divins anges, la crédulité de *Tancrède*. Je voudrais ſeulement qu'il ne dît pas qu'il a pénétré le fond de cet affreux myſtère, mais qu'on ne l'a que trop dévoilé. Vous ne pouvez ſans doute ſouffrir ces vers:

Dans le rapide cours des plus brillans ſuccès
Solamir l'eût-il fait ſans être sûr de plaire?

Je tiens toujours que c'eſt aſſez que le vieux *Argire* ait dit à *Tancrède*, elle eſt coupable. Un père au déſeſpoir eſt le plus fort des témoignages. Mais ſi vous voulez que *Tancrède* invente encore des raiſons pour ſe convaincre, à la bonne heure; il faudra faire des vers.

Au cinquième acte, c'eſt encore un coup de maître d'avoir rendu à la fois le récit de *Catane* plus vraiſemblable et plus intéreſſant; mais je ne peux concevoir pourquoi on a retranché:

Courez, rendez Tancrède à ma fille innocente.

Ce vers me paraît de toute néceſſité.

Si

O jour du changement, ô jour du déſeſpoir!

a fait un ſi mauvais effet, cela prouve que *Brizard* a joué bien froidement; mais, bagatelle.

Je conviens que mademoiſelle *Clairon* peut faire une très-belle figure en tombant aux pieds de *Tancrède;* mais ſi vous aviez vu madame *Denis*, pleurante et égarée, ſe relever d'entre les bras qui la ſoutiennent, et dire d'une voix terrible : *Arrêtez, vous n'êtes point mon père :* vous avoueriez que nul tableau n'approche de cette action pathétique, que c'eſt-là la véritable tragédie. Une partie des ſpectateurs ſe leva à ce cri, par un mouvement involontaire ; et *pardonnez* arracha l'ame. Il y a un aveuglement cruel à me priver du plus beau morceau de la pièce. Je vous conjure de me le rendre. Qui empêche mademoiſelle *Clairon* de ſe jeter et de mourir aux pieds de *Tancrède*, quand ſon père, éperdu et immobile, eſt éloigné d'elle, ou qu'il marche à elle? qui l'empêche de dire, *j'expire*, et de tomber près de ſon amant ? 1760.

Barbare, laiſſe là ce repentir ſi vain.

fait un très-bel effet parmi nous, qui n'avons pas la ridicule impatience de votre parterre. Vous êtes bien bons de céder à l'impétuoſité de la nation ; il faut la ſubjuguer.

La ſomme totale de ce compte eſt, remercîment, tendreſſe, reſpect, et envie de ne point mourir ſans vous revoir.

1760.

LETTRE CXCVII.

A M. LE KAIN.

Le 24 de septembre.

AVANT d'aller jouer Tancrède, et après avoir écrit une longue lettre à M. et à madame d'*Argental*, et après avoir fait un petit monologue pour mademoiselle *Clairon*, à la fin du second acte, et après avoir enragé qu'on ne m'ait pas averti plutôt, et après m'être voulu beaucoup de mal d'être si loin de vous, et n'en pouvant plus, j'aurai peut-être encore le temps, mon cher *le Kain*, de vous dire un petit mot, que je n'ai point dit à M. et à madame d'*Argental*, en leur écrivant à la hâte, et étant ivre de leurs bontés.

C'est au sujet du troisième acte. Nous serions bien fâchés de le jouer comme on le joue au théâtre français. Vous n'avez pas fait attention qu'*Aldamon* n'est point du tout le confident de *Tancrède;* c'est un vieux soldat qui a servi sous lui. Mais *Tancrède* n'est pas assez imprudent pour lui parler d'abord de sa passion; il ne laisse échapper son secret que par degrés. D'abord, il lui demande simplement où demeure *Aménaïde:* et c'est cette simplicité précieuse qui fait ressortir le reste. Il ne s'informe que peu à peu, et par degrés, du mariage. Il ne doit point du tout dire à *Aldamon :*

Car tu m'as déjà dit que cet audacieux, &c.

ce vers gâte la scène de toutes façons. Si *Aldamon* lui a déjà dit cette nouvelle, s'il en est sûr, s'il s'écrie: *Il est donc vrai*, il doit arriver désespéré. Il ne doit

parler que de sa douleur; et le commencement de la scène, qui chez moi fait un très-grand effet, devient très-ridicule. 1760.

Ne sentez-vous pas que tout l'artifice de cette scène consiste, de la part de *Tancrède*, à s'ouvrir par gradations avec *Aldamon*? Il s'en faut bien qu'il doive lui dire tout son secret; et quand il lui dit:

Cher ami, tout mon cœur s'abandonne à ta foi,

remarquez qu'il se donne bien de garde de dire: *J'aime Aménaïde*. Il le lui fait assez entendre, et cela est bien plus naturel et bien plus piquant. Il ne veut paraître que comme un ancien ami de la maison. Il ferait très-mal d'aller plus loin.

Ce séjour adoré qu'habite Aménaïde,

est un vers d'opéra, intolérable.

Concevez donc qu'il ne permet à son amour d'éclater que dans son monologue. C'est là qu'il doit commencer à dire: *Aménaïde m'aime*. S'il le dit, ou s'il le fait trop entendre auparavant, cela devient froid et absurde.

Le vers d'*Aldamon*:

Je vais parler de vous, je réponds du succès,

est très à sa place. Il respecte, il aime *Tancrède* comme un grand-homme; il fait que le nom de *Tancrède* est révéré dans la maison; il est plein de cette idée; il la confond avec un simple message. Et quand *Aldamon* dit ce vers: *Je réponds du succès*, &c. *Tancrède* a bien meilleur air à dire avec enthousiasme: *Il sera favorable*.

1760. Je vous prie très-instamment, mon cher ami, de représenter toutes ces choses à M. d'*Argental*, et de remettre absolument le troisième acte comme il est. Vous me feriez un tort irréparable, si vous continuiez à m'exposer ainsi devant le public, et surtout si l'on imprimait la pièce dans l'état où elle est par ma négligence et mon absence. Voyez à quoi je serais réduit si *Prault* imprimait la pièce avant que je vous l'aye envoyée, signée de ma main. Prévenez ce coup pour vous et pour moi.

Je ne peux entrer ici dans aucun détail; mais je dois vous dire que, dans la fermentation des esprits, au milieu de la guerre civile littéraire, il faut s'attendre, les premiers jours, aux critiques les plus injustes. C'est une poussière qui s'élève et qui se dissipe bientôt. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CXCVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 de septembre.

Je vous ai écrit des volumes, ô mes anges, tout en jouant Alzire, Mahomet, Tancrède et l'Orphelin. Ah, l'étonnante actrice que nous avons trouvée! quelle *Palmire!* vingt ans, beauté, grâce, ingénuité, et des larmes véritables, et des sanglots qui partent du cœur! Pauvres Parisiens, que je vous plains! vous n'avez que des *Hus*.

Madame de *Pompadour* n'est point poule mouillée, ni moi non plus.

Prenez à cœur le long mémoire, les changemens que je vous ai envoyés par M. de *Courteille*. Que je jouisse, au moins en idée, de deux représentations qui me satisfassent. Les cœurs sont-ils donc faits à Paris autrement que chez moi? M. le duc de *Villars* ne s'y connaît-il point? ma nièce est-elle sans goût? suis-je un chien? que coûte-t-il d'essayer ce qui fait chez nous le plus grand effet? 1760.

Est-il vrai que les décorations ne sont pas belles? qu'il n'y a pas assez d'assistans au troisième et au cinquième? que *Grandval* néglige trop son rôle parce qu'il n'est pas le premier? que *le Kain* ne prononce pas? que mademoiselle *Clairon* a joué faux quelques endroits? à qui croire? *la calomnie y règne*.

Madame de *Fontaine* a fait une belle action. J'aurai bientôt un grand secret à vous confier.

Nous venons de répéter Fanime.—Plus de larmes qu'à Tancrède. — Un *Ramire* admirable. Je corromps toute la jeunesse de la pédante ville de Genève. Je crée les plaisirs. Les prédicans enragent. Je les écrase. Ainsi soit-il de tous prêtres insolens et de tous cagots.

O anges, à l'ombre de vos ailes.

LETTRE CXCIX.

AU MEME.

29 de septembre.

Voici, je crois, mes dernières volontés, mon adorable ange; car je n'en peux plus. N'allez pas, je vous en conjure, casser mon testament; faites

——— essayer ce qui a si bien réussi chez moi. Voilà les
1760. cabales un peu dissipées, voilà le temps de jouer à son aise. Les comédiens ne doivent pas rejeter mes demandes ; cela serait bien injuste, et me ferait une vraie peine. *Aménaïde-Denis* vous embrasse. Je me jette aux pieds de madame *Scaliger*. Je crois avoir profité de son excellent mémoire. Qu'il est doux d'avoir de tels anges !

Je crois que le démon de *Socrate* était un ami.

LETTRE CC.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Septembre.

No, nò, nò, caro cigno di Padova, non ho ricevuto le lettere soprà la Russia, e me ne dolgo; car si je les avais lues, j'en aurais parlé dans une très-facétieuse préface où je rends justice à ceux qui parlent bien de ce qu'ils ont vu, et où je me moque beaucoup de ceux qui parlent à tort et à travers de ce qu'ils n'ont point vu. Baste, ce sera pour l'antiphone du second volume; car vous saurez que, n'ayant point encore reçu les mémoires nécessaires pour le complément de l'ouvrage, je n'ai pas encore été plus loin que Pultava.

Or sù, bisogna sapere che vi sono due valenti banchieri à Milano chiamati *Bianchi* e *Balestrerio*, e quegli rinomati banchieri sono li corrispondenti d'un valente mercante o mercatante di Genevra chiamato *le Fort* di quella famiglia di *le Fort*, la

quale ha dato alla Ruſſia il gran conſigliere del gran *Pietro.* 1760.

Le lettere ſoprà la Ruſſia non ſi ſmariranno quando ſaranno indirizzate dal *Bianchi* à un *le Fort.* Prenez donc cette voie, caro cigno; godete la voſtra bella patria. Je vais adreſſer inceſſamment à Veniſe le premier volume ruſſe, par le ſignor *Bianchi.* Je ſerais tenté d'y joindre le plan du petit château de Ferney, que je viens de faire bâtir moi tout ſeul. Les Allobroges me diſent que j'ai attrapé le vrai goût d'Italie; *ſed non ego credulus illis.* Mais j'ai bâti auſſi une tragédie à l'italienne, qu'on joue actuellement à Paris. La ſcène eſt en Sicile. C'eſt de la chevalerie; c'eſt du temps de l'arrivée des ſeigneurs normands à Naples, ou plutôt à Capoue. Il y eſt queſtion d'un pape qui eſt nommé ſur le théâtre. Cependant les français n'ont point ri, et les françaiſes ont beaucoup pleuré.

Je tiens toujours mes bons Pariſiens en haleine, de façon ou d'autre. J'amuſe ma vieilleſſe; il n'y a guère de momens vides. Vous êtes, vous, dans la force de l'âge et du génie: je ne marche plus qu'avec des béquilles, et vous courez, et vous allez ferme, e le dame e le muſe vi favoriſcono à gara.

Vive beatus; have you read *Triſtram ſhandi?* This a veri un accountable book an original one; they run mad about it in england.

Les philoſophes triomphent à Paris. Nous avons écraſé leurs ennemis, en les rendant ridicules.

Vivez *beatus*, vous dis-je.

1760.

LETTRE CCI.

A M. NOVERRE,

PENSIONNAIRE DU ROI, MAITRE DES BALLETS DE L'EMPEREUR.

Septembre.

J'AI lu, Monsieur, votre ouvrage de génie (*); mes remercîmens égalent mon estime. Votre titre n'annonce que la danse, et vous donnez de grandes lumières sur tous les arts. Votre style est aussi éloquent que vos ballets ont d'imagination. Vous me paraissez si supérieur dans votre genre, que je ne suis point du tout étonné que vous ayez essuyé des dégoûts qui vous ont fait porter ailleurs vos talens. Vous êtes auprès d'un prince qui en sent tout le prix.

Une vieillesse très-infirme m'a seule empêché d'être témoin de ces magnifiques fêtes que vous embellissez si singulièrement. Vous faites trop d'honneur à la Henriade, de vouloir bien prendre le Temple de l'Amour pour un de vos sujets: vous ferez un tableau vivant de ce qui n'est chez moi qu'une faible esquisse. Je crois que votre mérite sera bien senti en Angleterre, parce qu'on y aime la nature. Mais où trouverez-vous des acteurs capables d'exécuter vos idées? Vous êtes un *Prométhée;* il faut que vous formiez des hommes, et que vous les animiez.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*) Lettres sur la danse et sur les ballets.

LETTRE

LETTRE CCII. 1760.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Septembre.

MON divin ange, vous êtes le meilleur général de l'Europe. Il faut que vous ayez bien disposé vos troupes, pour gagner cette bataille; on dit que l'armée ennemie était considérable. *Débora-Clairon* a donc vaincu les ennemis des fidelles. On dit que *Satan* était dans l'amphithéâtre, sous la figure de *Fréron*, et qu'une larme d'une dame étant tombée sur le nez du malheureux fit, psh, psh, comme si ç'avait été de l'eau bénite.

Il est absolument nécessaire que la pièce s'imprime bientôt. Je soupçonne qu'il y en a déjà une édition furtive. Vous savez que j'avais ci-devant proposé à madame la marquise une dédicace; je ne peux honnêtement oublier ma parole; j'écris au protecteur M. le duc de *Choiseul*, protecteur que je vous dois, et je le prie de savoir de madame la marquise si elle accepte l'épître. Vous connaissez le ton de mes dédicaces; elles sont un peu hardies, un peu philosophiques; je tâche de les faire instructives. Si on les veut de cette espèce, je suis prêt; sinon point de dédicace.

Madame *Scaliger*, vous avez sans doute taillé et rogné: vous avez fait des vôtres. Si la pièce vaut quelque chose, ma foi, je le dois à vos critiques scaligériennes. Etiez-vous là, Madame? Dites donc aux acteurs des deux premiers actes qu'ils ne soient pas si froids et si familiers.

1760. Des longueurs, mon cher ange! c'eſt dans ma lettre de remercîment qu'il y aurait des longueurs, ſi j'avais un moment à moi. Comment pourrais-je finir? je vous dois tout. Je baiſe le bout de vos ailes avec des tranſports de reconnaiſſance.

On dit que la lettre au roi *Staniſlas* a fait impreſſion ſur l'eſprit de monſeigneur le dauphin. Le roi de Pologne m'a remercié de ſa main, avec la plus grande bonté.

Nous venons de répéter Tancrède avec madame *Denis;* je parie, et même contre vous, que mademoiſelle *Clairon* ne joue pas ſi bien le quatrième acte.

N. B. Moi, père, je fais pleurer; que *Brizard* en faſſe autant, je l'en défie : il ne peut tomber de ſes yeux que de la neige.

LETTRE CCIII.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

1 d'octobre.

CHARMANTE madame *Scaliger*, la lettre, le ſavant commentaire du 24 redoublent ma vénération. M. le duc de *Villars* s'habille pour jouer, à huis clos, *Gengis-kan;* la *Denis* ſe requinque : deux grands acteurs, par parenthèſe. On rajuſte mon bonnet, et je ſaiſis ce temps pour vous remercier, pour vous dire la centième partie de ce que je voudrais vous

dire. Je suis devenu un peu sourd, mais ce n'est pas à vos remarques, ce n'est pas à vos bontés. (*) 1760.

Voilà à peu-près tous les ordres de ma souveraine exécutés en courant. Toutes les judicieuses critiques scaligériennes ont trouvé un *V.* docile, un *V.* reconnaissant, un *V.* prompt à se corriger, et quelquefois un *V.* opiniâtre, qui dispute comme un pédant, et qui encore vous supplie à genoux d'accepter ses changemens, de faire ôter ce détestable *car tu m'as déjà dit que cet audacieux;* et il vous conjure, plus que jamais, d'ajouter au pathétique du tableau de *Clairon* au cinq, ce morceau plus pathétique encore:

Arrêtez, — vous n'êtes point mon père, &c.

Il me semble que, grâce à vos bontés, tout est à présent assez arrondi, malgré la multitude de tant d'idées étrangères à Tancrède, qui me lutinent depuis un mois.

Madame *Denis* partage toute ma reconnaissance. Divins anges, veillez sur moi; je vous adore du culte de dulie et de latrie.

LETTRE CCIV.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Aux Délices, 3 d'octobre.

Le baron germanique, qui se charge de rendre ce paquet à votre excellence, est un heureux petit baron. Je connais des français qui voudraient bien

(*) Il y avait ici des corrections pour Tancrède.

1760. être à sa place, et faire leur cour à M. et madame de *Chauvelin*. Je n'ai point eu l'honneur de vous écrire pendant que vous bouleversiez nos limites, et que vous rendiez des savoyards français et des français savoyards. Je conçois très-bien qu'il y a du plaisir à être savoyard, quand vous êtes en Savoie. Souvenez-vous, Monsieur, que quand vous prendrez le chemin de Versailles pour donner la chemise au roi, vous devez au moins venir changer de chemise dans nos hermitages.

J'ai l'honneur de vous envoyer une partie de la vie du *Solon* et du *Lycurgue* du Nord. Si la cour de Russie était aussi diligente à m'envoyer ses archives, que je le suis à les compiler, vous auriez eu deux ou trois tomes au lieu d'un. Je me souviens d'avoir entendu dire à vos ministres, au cardinal *Dubois*, à M. de *Morville*, que le czar n'était qu'un extravagant, né pour être contre-maître d'un navire hollandais; que Pétersbourg ne pourrait subsister; qu'il était impossible qu'il gardât la Livonie, &c.; et voilà aujourd'hui les Russes dans Berlin, et un *Tottleben* donnant ses ordres datés de Sans-souci! Si j'avais été là, j'aurais demandé le beau Mercure de *Pigal*, pour le rendre au roi.

En qualité de tragédien, j'aime toutes ces révolutions-là passionnément. J'ai et j'aurai contentement. Peut-être, si j'étais *sir politic*, je ne les aimerais pas tant. Je ne suis pas trop mécontent de vous autres sur terre, mais vous êtes sur mer de bien pauvres diables.

Si j'osais, je vous conjurerais à genoux de débarrasser pour jamais du Canada le ministère de France.

Si vous le perdez, vous ne perdez presque rien; si vous voulez qu'on vous le rende, on ne vous rend qu'une cause éternelle de guerre et d'humiliations. Songez que les Anglais sont au moins cinquante contre un dans l'Amérique septentrionale. Par quelle démence horrible a-t-on pu négliger la Louisiane, pour acheter, tous les ans, trois millions cinq cents mille livres de tabac de vos vainqueurs? N'est-il pas absurde que la France ait dépensé tant d'argent en Amérique, pour y être la dernière des nations de l'Europe? 1760.

Le zèle me suffoque: je tremble depuis un an pour les Indes orientales. Un maudit gouverneur de la colonie anglaise à Surate, et un certain commodore qui nous a frottés dans l'Inde, sont venus me voir; ils m'ont assuré que Pondichéri serait à eux dans quatre mois. Dieu veuille que M. *Berrier* confonde mon commodore!

Pour me dépiquer des malheurs publics et des miens propres (car je navige malheureusement dans la barque), je me suis mis à jouer force tragédies, et nous gardons des rôles pour madame l'ambassadrice. Nous jouâmes Fanime, ces jours passés; la scène est à Saïd, petit port de Syrie. Nous eûmes pour spectateur un arabe, qui est de Saïd même, qui fait sept ou huit langues, qui parle très-bien français, et qui eut beaucoup de plaisir. Savez-vous bien que j'ai eu un autre arabe? c'est l'abbé d'*Espagnac*. Pourquoi faut-il qu'un homme si coriace soit si aimable? Vivent les gens faciles en affaires! la vie est trop courte pour chipoter.

Vous connaissez la belle lettre de *Luc*, où il

1760. parle si courtoisement de M. le duc de *Choiseul*. J'ai bien peur que mes russes n'aient pris aussi une lettre qu'il m'adressait. Cet homme ne ménage pas plus les termes que ses troupes; il perdra ses Etats pour avoir fait des épigrammes. Ce sera du moins une aventure unique dans les chroniques de ce monde.

Je suis un grand babillard, Monsieur; mais il est si doux de s'entretenir avec vous des sottises du genre-humain, et de vous ouvrir son cœur! Je compte si fort sur vos bontés, que je me suis laissé aller. Conservez-moi, et madame l'ambassadrice, un peu de souvenir et de bienveillance. Je vous avertis que madame *Denis* est devenue très-digne de jouer les seconds rôles avec madame de *Chauvelin*.

L'oncle et la nièce sont à ses pieds. Je vous présente mon tendre respect dans la foule de ceux qui vous aiment.

LETTRE CCV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 d'octobre, à midi.

Eh, mon Dieu, mes anges, vous voilà fâchés contre moi! vous voilà les anges exterminateurs. Que votre face ne s'allume pas contre moi, et regardez-moi en pitié. — Je vous ai écrit une lettre ce matin: je réponds à votre courroux du 29. Figurez-vous que je n'ai le temps ni de manger ni de dormir; la tête me tourne.

1°. Je vous jure qu'on m'a mandé que *le Kain* et la *Clairon* avaient arrangé le troisième acte à leur fantaisie; mais allons pied à pied, si je puis, et commençons par le commencement. 1760.

2°. J'ai déjà dit et je redis que la transfusion des deux scènes paternelles d'*Argire* avec *Aménaïde*, en une seule scène, vers la fin du premier acte, était le salut de la république; j'ai remercié et je remercie.

3°. Je m'en tiens à cette manière de finir le premier acte :

Viens, je te dirai tout. — Mais il faut tout oser;
Le joug est trop affreux, ma main doit le briser;
La persécution enhardit la faiblesse.

Cela fortifie le caractère d'*Aménaïde*, et rend en même temps ses accusateurs moins odieux.

4°. Le second acte commence encore d'une manière plus forte :

. . . . . .

Moi des remords, qui, moi! le crime seul les donne, &c.

Et c'est *Aménaïde*, et non la suivante, qui fait tout; et il est bien plus naturel de lui donner de la confiance pour un esclave qui l'a déjà servie, que de remettre tout aux soins de *Fanie;* cela était trop d'une petite fille; et cette fermeté du caractère d'*Aménaïde* prépare mieux les reproches vigoureux qu'elle fait ensuite à son père.

5°. Jamais je n'ai eu d'autre idée, au troisième acte, que de faire apprendre à *Tancrède* son malheur par gradation; je n'ai jamais prétendu qu'il parlât d'abord à *Aldamon*, comme au confident de son amour; et quand *Tancrède* disait, au nom d'*Orbassan*,

1760. Orbaſſan, l'ennemi, le rival de Tancrède!

il le diſait à part : et pour lever toute équivoque, j'ai mis l'*oppreſſeur* de *Tancrède*, au lieu de *rival*. J'ai toujours prétendu que *Tancrède*, en arrivant dans la ville, avait appris, par le bruit public, qu'*Orbaſſan* devait épouſer *Aménaïde;* c'eſt une choſe très-naturelle; tout le monde en parle, et *Aldamon* n'en ſait que ce que la voix publique lui en a appris.

Quand *Tancrède* demande, qui commande les armes dans la ville? *Aldamon* peut répondre,

Ce fut, vous le ſavez, le reſpectable Argire;

mais *Orbaſſan* lui ſuccède. En un mot, tout l'art de cette ſcène doit conſiſter dans la manière dont *Tancrède* laiſſe pénétrer ſon ſecret par *Aldamon*, qui voit, par ſon émotion, quels ſont ſes chagrins et ſes projets. *Je vais* parler *de vous* était équivoque; *vous* cependant ne ſignifie pas je vous *nommerai*, il ſignifie qu'*Aménaïde* pourra ſe douter quel eſt ce *vous;* mais cela eſt trop ſubtil, et *vous m'envoyez* vaut mieux. Ce ſont bagatelles.

6°. *Je ſuis encore ſous le couteau* eſt une expreſſion noble et terrible; ſi on ne la trouve pas ailleurs, tant mieux; elle a le mérite de la nouveauté, de la vérité et de l'intérêt. Cette ſcène a fait un grand effet chez moi. Il faut laiſſer dire les petits critiques, qui font ſemblant de s'effaroucher de tout ce qui eſt nouveau, et qui ne voudraient que des expreſſions triviales; notre langue n'eſt déjà que trop ſtérile.

7°. La dernière ſcène du ſecond acte était auſſi néceſſaire que cette dernière ſcène du troiſième; mais comme ce petit monologue du ſecond ne

peut être qu'une expreſſion ſimple de la ſituation d'*Aménaïde*, comme ce tableau de ſon état n'eſt point un grand combat de paſſions, il ne faut pas s'attendre à de grands effets de ce monologue, mais ſeulement à rendre le ſpectateur ſatisfait, et à terminer l'acte avec rondeur et élégance, ſans refroidir. 1760.

8°. Si, *O ma fille, vivez, fuſſiez-vous criminelle*, eſt dit par un acteur glacé, tels que les acteurs français l'ont preſque toujours été; ſi ce vers n'eſt pas dans la bouche d'un homme qui ait déjà pleuré et fait pleurer, il eſt clair que ce vers doit être mal reçu; mais moi, en le diſant, j'arrache des larmes. J'ai voulu peindre un vieillard faible et malheureux: c'eſt la nature. Il y a un préjugé bien ridicule parmi nous autres francs, c'eſt que tous les perſonnages doivent avoir de la même nobleſſe d'ame, qu'ils doivent tous être bien élevés, bien élégans, bien compaſſés: la nature n'eſt pas faite ainſi.

9°. Le grand point eſt de toucher. — *Inventez des reſſorts qui puiſſent m'attacher* (dit *Boileau*). Or, *Aménaïde* eſt auſſi touchante à la lecture qu'au théâtre. Cependant vous ſavez, mes anges, que M. de *Chauvelin* avait été mécontent du quatrième acte; il avait imaginé d'envoyer un ambaſſadeur de *Solamir*, et de ſubſtituer une entrée et une audience aux ſentimens douloureux d'une femme qui a été condamnée à mort par ſon père, et qui eſt à la fois mépriſée et défendue par ſon amant. Toutes ces idées que chacun a dans ſa tête, de la manière dont on pourrait conduire autrement une pièce nouvelle, ne ſerviront jamais qu'à refroidir un auteur, à lui ôter tout ſon enthouſiaſme. On pourra gagner quelque choſe du

1760. côté de l'hiſtorique, et on perdra tout l'intérêt. Si *Corneille* avait ſuivi dans le Cid le plan de l'académie, le Cid était à la glace.

On crie aux premières repréſentations, et le *couteau*, et la haine *outrageuſe*, et *je ne peux ſouffrir ce qui n'eſt pas Tancrède;* au bout de huit jours on ne crie plus.

10°. Les longueurs doivent être accourcies; mais l'étriqué et l'étranglé détruit tout. Un ſentiment qui n'a pas ſa juſte étendue, ne peut faire effet. Qu'eſt-ce qu'une tragédie en abrégé ?

11°. Nous ſoutenons toujours que les derniers vers d'*Aménaïde* ſont un morceau pathétique, terrible, néceſſaire, et nous en avons eu la preuve : — *Arrêtez*, — *vous n'êtes point mon père.* On fut tranſporté.

Je n'ai plus de papier, je n'ai plus ni tête ni doigts. Mon cœur eſt navré de douleur, ſi j'ai déplu à mes anges; mais, au nom de Dieu, ôtez-moi ce *car tu m'as déjà dit.*

LETTRE CCVI.

A M. THIRIOT.

Le 8 d'octobre.

Je vous dois bien des réponſes, mon ancien ami. Puiſque vous logez chez un médecin, ce n'eſt pas merveille que vous ſoyez malade. Si vous venez aux Délices, vous vous porterez bien. Madame *Denis* vous fera pleurer dans Tancrède, tout autant

que mademoiselle *Clairon ;* et moi, je vous ferai plus d'impression que *Brizard :* je suis un excellent bon homme de père. 1760.

Je vous enverrai incessamment un Pierre le grand par M. *Damilaville.*

Je ne peux vous donner la Capilotade que cet hiver ; je n'ai pas un moment à moi.

J'ai, dans mon taudis des Délices, M. le duc de *Villars*, un intendant, un homme d'un grand mérite qui a fait 150 lieues pour me voir. Nous couchons les uns sur les autres. Il y avait hier quarante-neuf personnes à souper. Nous jouons aujourd'hui Mahomet ; une *Palmire*, jeune, naïve, charmante, voix de sirène, cœur sensible, avec deux yeux qui fondent en larmes ; on n'y tient pas : *Gauffin* était une statue. *Nota benè* que j'arrache l'ame au quatrième acte.

Mon église ne se bâtira qu'au printemps. Vous voulez que j'ose consulter M. *Souflot* sur cette église de village, et j'ai fait mon château sans consulter personne.

J'ai reçu le Père de famille ; mais je voulais l'édition avec l'épigraphe grecque, et les deux lettres qui firent tant de bruit.

Bonsoir, mon cher ami ; la tête me tourne de plaisirs et de fatigue.

Dites-moi donc quelles critiques on fait de Tancrède, *et vale.*

1760.

LETTRE CCVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 d'octobre.

O divins anges, jugez si je suis fidelle à mon culte; je vais jouer Zopire; j'ai deux cents personnes à placer; je fais copier Tancrède; je vous écris. Où diable avez-vous pêché, mes anges, que j'avais un peu d'amertume, quand je suis pénétré de vos bontés.

Je vous enverrais aujourd'hui Tancrède, si j'avais seulement le temps de faire un paquet. Qui, moi de l'amertume, parce que j'ai pris le parti du troisième acte, et que j'ai cru que *le Kain* me l'avait saboulé! Pour Dieu, laissez-moi mon franc arbitre; encore faut-il bien que j'aye mon avis: DIEU a permis à ses créatures de dire ce qu'elles pensent. Mon cher ange, mandez-moi, je vous prie, où l'on en est de ce Tancrède, quel parti on prend. J'ai envoyé un long mémoire à *Clairon*, par Versailles; je vous écris aussi par Versailles. Je ne veux pas ruiner mes anges par mes bavarderies. Nous jouons donc Mahomet aujourd'hui. N'a-t-on pas fait cent critiques de Mahomet? cela empêche-t-il qu'elle ne doive faire un effet terrible, qu'elle ne doive déchirer le cœur? Ah, *Gaussin*, *Gaussin*, si vous aviez la centième partie de l'ame de madame *Rillet!* si on avait eu un *Séïde!* Pauvres Parisiens, vous n'avez point d'acteurs qui pleurent. J'ai un petit mot à vous dire, mes anges; c'est que

preſque toutes vos tragédies ſont froides, et vos acteurs auſſi, excepté la divine *Clairon*, et quelquefois *le Kain*. Mes yeux ſe ſont ouverts, mais trop tard. Je mourrai ſans avoir fait une pièce ſelon mon goût. 1760.

M. le duc de *Choiſeul* vous a-t-il montré la facétie de ma dédicace?

Avez-vous reçu un Pierre?

Madame *Scaliger*, ne ſoyez donc plus fâchée contre moi. C'eſt que je ſuis à vos pieds, c'eſt que je vous aime et révère au pied de la lettre.

LETTRE CCVIII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Ce 10 d'octobre.

Si vous n'êtes point un grand enfant, Madame, vous n'êtes pas non plus une petite vieille. Je ſuis votre aîné, et je joue la comédie deux fois par ſemaine; et le bon de l'affaire, c'eſt que nous jouons des pièces nouvelles de ma façon, que Paris ne verra pas, à moins qu'il ne ſoit bien ſage et bien honnête.

Comme je fais le théâtre, les pièces et les acteurs, qu'en outre je bâtis une égliſe et un château, et que je gouverne par moi-même tous ces tripots-là; et que, pour m'achever de peindre, il faut finir l'Hiſtoire de *Pierre le grand*; et que j'ai dix ou douze lettres à

1760. écrire par jour : tout cela fait que vous devez me pardonner, Madame, si je ne vous ennuie pas aussi souvent que je le voudrais.

J'ai pourtant un plaisir extrême à m'entretenir avec vous; vous savez que j'aime passionnément votre esprit, votre imagination, votre façon de penser. Vous aurez la moitié de Pierre incessamment. Il y a un paquet tout prêt pour vous, et pour M. le président *Hénault;* mais on ne sait comment faire pour dépêcher ces paquets par la poste.

Je vous avertis que la préface vous fera pouffer de rire, et vous serez tout étonnée de voir que la plaisanterie n'est point déplacée.

J'y joins un chant de la Pucelle, qui pourra vous faire rire aussi. Je vous promets encore de vous chercher des fariboles philosophiques dans ma bibliothéque; mais il faut que vous sachiez que je ne suis guère le maître d'entrer dans ma bibliothéque à présent, parce qu'elle est dans l'appartement qu'occupe M. le duc de *Villars*, avec tout son monde. Il nous a joué, à huis clos, *Gengis-kan* dans l'Orphelin de la Chine : il vaut mieux que tous vos comédiens de Paris.

Je suis fort aise, Madame, qu'on ait imprimé ma lettre au roi de Pologne. Trois ou quatre lettres par an, dans ce goût-là, écrites aux puissances, ou soi-disant telles, ne laisseraient pas de faire du bien. Il faut rendre service aux hommes tant qu'on le peut, quoiqu'ils n'en valent guère la peine.

Mon petit parti d'ailleurs m'amuse beaucoup. J'avoue que tous mes complices n'ont pas sacrifié aux grâces; mais, s'ils étaient tous aimables, ils ne

seraient pas si attachés à la bonne cause. Les gens de bonne compagnie ne sont point de prosélytes; ils sont tièdes, ils ne songent qu'à plaire : DIEU leur demandera un jour compte de leurs talens. 1760.

Vous avez bien raison, Madame, d'aimer l'histoire de mon ami *Hume;* il est, comme vous savez, le cousin de l'auteur de l'Ecossaise. Vous voyez comme il rend, dans cette histoire, le fanatisme odieux.

Ne croyez pas que l'Histoire de *Pierre le Grand* puisse vous amuser autant que celle des *Stuart;* on ne peut guère lire Pierre, qu'une carte géographique à la main; on se trouve d'ailleurs dans un monde inconnu. Une parisienne ne peut s'intéresser à des combats sur les Palus-méotides, et se soucie fort peu de savoir des nouvelles de la grande Permie et des Samoïèdes. Ce livre n'est point un amusement, c'est une étude.

M. le président *Hénault* ne veut point que je donne Pierre, chiquette à chiquette : je ne le voudrais pas non plus, mais j'y suis forcé. On a un peu de peine avec les Russes, et vous savez que je ne sacrifie la vérité à personne.

Adieu, Madame; si vous aviez des yeux, je vous dirais : venez philosopher avec nous, parce que vos yeux seraient égayés pendant neuf mois par le plus agréable aspect qui soit sur la terre; mais ce qui fait le charme de la vie est perdu pour vous, et je vous assure que cela me fait toujours saigner le cœur.

J'ai chez moi un homme d'un mérite rare, homme de grande condition, ancien officier retiré dans ses terres : il les a quittées pour venir, à cent cinquante

1760. lieues de chez lui, philosopher dans une retraite. Je ne l'avais jamais vu, je ne savais pas même qu'il existât : il a voulu venir, il est venu ; il fait de grands progrès, et il m'enchante. Mais, par malheur, il me vient des intendans ; ces gens-là ne sont pas tous philosophes. Mon Dieu, Madame, que je hais ce que vous savez !

Je vais être en relation avec un brame des Indes, par le moyen d'un officier qui va commander sur la côte de Coromandel, et qui m'est venu voir en passant. J'ai déjà grande envie de trouver mon brame plus raisonnable que tous vos butors de la sorbonne.

Adieu, encore une fois, Madame; je vous aime beaucoup plus que vous ne pensez.

LETTRE CCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 d'octobre.

Vous êtes mes anges plus que jamais ; vous persévérez dans votre ministère de gardiens. Voici, mon cher et respectable ami, ce que j'ai pu à peu-près répondre à votre lettre et au mémoire de madame *Scaliger*. Je prévois que ma réponse sera inutile, puisqu'elle n'arrivera qu'après que Tancrède aura été joué à Versailles ; mais, du moins, j'aurai la consolation d'avoir fait mon devoir. Si vous avez encore quelques petits scrupules, je suis à vos ordres.

Etes-vous

Etes-vous toujours dans l'idée de faire imprimer Tancrède par provision? En ce cas, je vous supplie de faire transcrire sur la pièce les changemens que vous trouverez dans mon mémoire. Vos bontés ne se lassent pas. 1760.

Vous imaginez donc que je suis assez mal-habile pour fourrer, dans la dédicace, quelque chose que la marquise n'ait pas approuvé! je ne suis pas si niais. Voici cette dédicace mot pour mot, telle que M. le duc de *Choiseul* me l'a renvoyée, munie du grand sceau des petits appartemens. J'ai plus d'une raison de faire cette dédicace, et je crois que vous les devinez toutes.

Et vous, madame *Scaliger*, vous me croyez donc assez suisse pour ignorer que mon intendant de Bourgogne est le frère de mon cher avocat général? Sachez que ce frère m'a amené son neveu, propre fils de son frère. J'ai soupçonné sa mère d'avoir été une habile femme : car le jeune candidat est d'une taille fine et élancée, et son père est tout rabougri.

Nous avons à présent M. *Turgot* qui vaut mieux que tout le parquet. Celui-là n'a pas besoin de mes instructions, il m'en donnerait; c'est un philosophe très-aimable. Nous lui avons joué Fanime et les Ensorcelés : il dit qu'il n'avait pas pleuré à Tancrède; et je l'ai vu pleurer à Fanime; mais c'est que madame *Denis* a la voix attendrissante, et, quand nous jouons ensemble, on n'y tient pas.

George III ne changera pas la face de l'Europe; celle de *Luc* change tous les jours.

Mille tendres respects à tous les anges.

1760.

LETTRE CCX.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

13 d'octobre.

MADAME *Scaliger*, savez-vous bien que vous êtes adorable? Des lettres de quatre pages, des mémoires raisonnés, des bontés de toute espèce : mon cœur est tout gros. J'aime mes anges à la folie. Quand je vous ai envoyé des bribes pour Tancrède, imaginez-vous, Madame, qu'on m'essayait un habit de théâtre pour *Zopire*, et un autre pour *Zamti;* qu'il fallait compter avec mes ouvriers, faire mes vendanges et mes répétitions. J'écrivais au courant de la plume, et un *Tancrède sortait de la place.* Cette place n'est pas tenable : il y avait cent autres incongruités; je m'en apercevais bien; je les corrigeais quand le courier était parti. J'envoyais des mémoires à *Clairon;* je priais qu'on suspendît les représentations, qu'on me donnât du temps. Voilà qui est fait; tout est fini, plus de Chevalerie. Vous aurez une nouvelle leçon quand vous voudrez. Pour moi, je vais jouer le père de *Fanime* dans deux heures, et je vous avertis que je vais faire pleurer. *Fanime* se tue; il faut que je vous confie cette anecdote. Mais comment se tue-t-elle? à mon gré, de la manière la plus neuve, la plus touchante. Cette *Fanime* fait fondre en larmes; du moins madame *Denis* fait cet effet; car, ne vous

déplaiſe, elle a la voix plus attendriſſante que *Clairon*. Et moi, je vous répète que je vaux cent *Sarrazin*, et que j'ai formé une troupe qui gagnerait fort bien ſa vie. Ah, ſi nous pouvions jouer devant madame *Scaliger!* Mais vous a-t-on envoyé Pierre I? cela n'eſt pas ſi amuſant qu'une tragédie. Que ferez-vous de la grande Permie et des Samoïèdes? Il y a pourtant une préface à faire rire, et j'oſe vous répondre qu'elle vous divertira. Je crois que j'étais né plaiſant, et que c'eſt dommage que je me ſois adonné parfois au ſérieux. Je n'ai point vu les fréronades ſur Tancrède; mais je me trompe, ou *Jérôme Carré* eſt plus plaiſant que *Fréron*. Je me moque un peu du genre-humain, et je fais bien; mais avec cela comme mon cœur eſt ſenſible! comme je ſuis pénétré de vos bontés! comme j'aime mes anges! je les chéris autant que je déteſte ce que vous ſavez. Mon averſion pour cette infamie ne fait que croître et embellir. M. d'*Argental* eſt donc à la campagne. Comment peut-il faire pour ne pas ſortir à cinq heures? comment va la ſanté de M. de *Pont-de-Veſle*? 1760.

Quand mon cher ange reviendra-t-il? Je ſuis à vos pieds, divine *Scaliger*.

1760.

LETTRE CCXI.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

16 d'octobre.

BELLE *Melpomène*, ma main ne répondra pas à la lettre dont vous m'honorez, parce qu'elle eſt un peu impotente; mais mon cœur, qui ne l'eſt pas, y répondra.

Raiſons enſemble, raiſonnons.

Les monologues, qui ne ſont pas des combats de paſſions, ne peuvent jamais remuer l'ame et la tranſporter. Un monologue, qui n'eſt et ne peut être que la continuation des mêmes idées et des mêmes ſentimens, n'eſt qu'une pièce néceſſaire à l'édifice; et tout ce qu'on lui demande, c'eſt de ne pas refroidir. Le mieux, ſans contredit, dans votre monologue du ſecond acte, eſt qu'il ſoit court, mais pas trop court. On peut faire venir *Fanie*, et finir par une ſituation attendriſſante. Je tâcherai d'ailleurs de fortifier ce petit morceau, ainſi que bien d'autres. On a été forcé de donner Tancrède avant que j'y euſſe pu mettre la dernière main. Cette pièce ne m'a jamais coûté un mois. Vos talens ont ſauvé mes défauts; il eſt temps de me rendre moins indigne de vous.

Je ne ſuis point du tout de votre avis (1), ma belle

(1) Ce fut contre ſon avis, et à la pluralité des voix, que mademoiſelle *Clairon* fut chargée de propoſer à M. de *Voltaire* de tendre le théâtre en noir, et de dreſſer un échafaud au troiſième acte de Tancrède. Les principes de cette grande actrice n'ont jamais différé de ceux qui ſont établis dans cette lettre.

Melpomène, ſur le petit ornement de la Grève que vous me propoſez. Gardez-vous, je vous en conjure, de rendre la ſcène françaiſe dégoûtante et horrible, et contentez-vous du terrible. N'imitons pas ce qui rend les Anglais odieux. Jamais les Grecs, qui entendaient ſi bien l'appareil du ſpectacle, ne ſe ſont aviſés de cette invention de barbares. Quel mérite y a-t-il, s'il vous plaît, à faire conſtruire un échafaud par un menuiſier? en quoi cet échafaud ſe lie-t-il à l'intrigue? Il eſt beau, il eſt noble de ſuſpendre des armes et des deviſes. Il en réſulte qu'*Orbaſſan*, voyant le bouclier de *Tancrède* ſans armoiries, et ſa cotte d'armes ſans faveurs des belles, croit avoir bon marché de ſon adverſaire; on jette le gage de bataille, on le relève; tout cela forme une action qui ſert au nœud eſſentiel de la pièce. Mais faire paraître un échafaud, pour le ſeul plaiſir d'y mettre quelques valets de bourreau, c'eſt déshonorer le ſeul art par lequel les Français ſe diſtinguent; c'eſt immoler la décence à la barbarie; croyez-en *Boileau* qui dit: 1760.

Mais il eſt des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, et dérober aux yeux.

Ce grand-homme en ſavait plus que les beaux eſprits de nos jours.

J'ai crié, trente ou quarante ans, qu'on nous donnât du ſpectacle dans nos converſations en vers, appelées tragédies; mais je crierais bien davantage ſi on changeait la ſcène en place de Grève. Je vous conjure de rejeter cette abominable tentation.

J'enverrai dans quelque temps Tancrède, quand

—— j'aurai pu y travailler à loisir; car figurez-vous que,
1760. dans ma retraite, c'est le loisir qui me manque. Fanime suivra de près : nous venons de l'essayer en présence de M. le duc de *Villars*, de l'intendant de Bourgogne, et de celui de Languedoc. Il y avait une assemblée très-choisie. Votre rôle est plus décent, et par conséquent plus attendrissant qu'il n'était; vous y mourez d'une manière qu'on ne peut prévoir, et qui a fait un effet terrible, à ce qu'on dit. La pièce est prête. Je vais bientôt donner tous mes soins à Tancrède. Quand vous aurez donné la vie à ces deux pièces, je vous supplierai d'être malade, et de venir vous mettre entre les mains de *Tronchin*, afin que nous puissions être tous à vos pieds.

LETTRE CCXII.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 18 d'octobre.

Je prends la liberté, Madame, de faire passer par vos mains ma réponse à mademoiselle *Clairon*, et je vous supplie instamment de vous joindre à moi pour empêcher l'avilissement le plus odieux qui puisse déshonorer la scène française et achever notre décadence. Que M. d'*Argental* et tous ses amis employent leur crédit pour sauver la France de cet opprobre.

J'ai encore une grâce à vous demander, qui ne regarde que moi, c'est de dissiper mes continuelles

alarmes sur l'impression dont on me menace. Il y a certainement dans Paris des exemplaires de Tancrède, conformes à la leçon des comédiens. Il est certain que, pour peu qu'on attende, la pièce paraîtra dans toute sa misère, pendant que je passe le jour et la nuit à la corriger d'un bout à l'autre, à la rendre moins indigne de vous et du public. Vous en recevrez incessamment une nouvelle copie, et je pense qu'il sera convenable de toutes façons de la reprendre vers la Saint-Martin. On sera obligé de transcrire de nouveau tous les rôles. Il n'y en a pas un seul où je n'aye fait des changemens. Si ces changemens valent quelque chose, c'est à vous que j'en suis redevable, c'est à votre goût, à l'intérêt que vous avez pris à l'ouvrage, à vos réflexions aussi solides que fines. Si je me suis un peu récrié contre quelques vers qu'on a été forcé de substituer à la hâte, si ces vers m'ont paru défectueux, c'est l'amour de l'art, et non l'amour propre, qui s'est révolté en moi. Je n'ai pas senti avec moins de reconnaissance la nécessité de plusieurs changemens, je n'en ai pas moins approuvé vos remarques, et plusieurs vers mis à la place des miens. M. d'*Argental* sera-t-il encore long-temps à la campagne? Il me paraît qu'en son absence vous commandez l'armée avec bien du succès. Je me flatte que vos troupes préviendront les irruptions des houssards libraires. Quand jouera-t-on la Belle pénitente? mademoiselle *Clairon* est-elle cette pénitente? Elle seule peut faire réussir cette détestable pièce anglaise; mais je me flatte que l'auteur, qui s'abaisse à chercher des modèles chez les barbares, se sera fort éloigné de 1760.

1760. son modèle. Si notre scène devient anglaise, nous sommes bien avilis ; nous ne sommes déjà que les traducteurs de leurs romans. N'avons-nous pas déjà baissé assez pavillon devant l'Angleterre? c'est peu d'être vaincus, faut-il encore être copistes? O pauvre nation! Madame, le cœur me saigne, mais il est à vous.

LETTRE CCXIII.

A M. DUCLOS, *à Paris.*

A Ferney, 22 d'octobre.

Vous êtes ferme et actif, vous aimez le bien public; vous êtes mon homme, et je vous aime de tout mon cœur. L'académie n'a jamais eu un secrétaire tel que vous.

Venons d'abord, Monsieur, à ce *Dictionnaire* que l'académie va faire imprimer.

Vous aurez votre *T* dans un mois ou six semaines. Vous n'attendez pas après le *T* quand vous êtes à l'*A*. (*)

Non vraiment, je ne me repose point. *Robin-mouton*, vendeur de brochures au Palais-royal, correspondant de *Cramer*, et chargé de vous présenter un Pierre, a dû commencer par s'acquitter de ce devoir.

Vous êtes très-louable d'avoir fait sentir au vieux *Crébillon* sa faute. Je ne m'amuse guère à lire les approbations; je ne savais pas que l'auteur de

(*) Ce travail de M. de *Voltaire* a été joint au Dictionn. philos., à la lettre *T*.

Rhadamiſte et d'Electre eût eu l'indignité d'approuver une pièce qui eſt la honte de la littérature : c'était ſe joindre aux lâches perſécuteurs des véritables gens de lettres ; mais le bon homme radote depuis long-temps. 1760.

Puiſſiez-vous réunir et venger les philoſophes qu'on a voulu défunir et accabler. Eſt-il poſſible que ceux qui penſent ſoient avilis par ceux qui ne penſent pas ? Il faut que je vous conte que nous allions jouer une pièce nouvelle aux Délices ; M. le duc de *Villars*, notre confrère, y était : arrive le frère d'*Omer de Fleuri*, notre intendant de Bourgogne, avec le fils d'*Omer*. Il fut bien reçu, on lui fit fête, on lui donna la comédie. Il me préſenta le fils d'*Omer*, comme graine d'avocat général : Monſieur, dis-je au jeune homme, ſouvenez-vous qu'il faut être l'avocat de la nation, et non des *Chaumeix*. D'ailleurs, tout ſe paſſa à merveille.

Je prends acte avec vous que le Tancrède que vous avez vu n'eſt pas tout-à-fait mon Tancrède, mais celui des comédiens qui l'ont ajuſté à leur fantaiſie, et qui l'ont orné d'une ſoixantaine de vers de leur cru, aſſez aiſés à reconnaître. Ils en ont uſé comme de leur bien, parce que je leur ai abandonné le profit de la repréſentation et de l'édition. J'ai envoyé une petite dédicace à madame de *Pompadour* et à M. le duc de *Choiſeul ;* ils l'ont approuvée. Je lui parle (à madame de *Pompadour*), dans cette épître, du bien qu'elle a fait aux gens de lettres ; je commence par citer *Crébillon*, et même avec quelque éloge, car il faut être poli ; cela rend le procédé de *Crébillon* plus indigne. Je ne ſavais

1760. pas alors qu'il se fût dégradé au point d'être le receleur de *Palissot*.

Je finis, mon respectable confrère, par me féliciter de voir, à la tête de nos travaux académiques, un homme de votre trempe. Parlez, agissez, écrivez hardiment : le temps est venu où le bon sens ne doit plus être opprimé par la sottise. Laissons le peuple recevoir un bât des bâtiers qui le bâtent, mais ne soyons pas bâtés. L'honnête liberté est notre partage.

Comptez sur l'estime infinie, le dévouement, la fidélité, l'amitié du suisse *Voltaire*.

LETTRE CCXIV.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 25 d'octobre.

J'ai reçois, par M. de *Keyserling*, la lettre dont vous m'avez honoré du 11 de septembre, nouveau style, avec les mémoires sur le commerce et sur les campagnes en Perse. Je n'ai point encore entendu parler de M. *Pouschkin*, et du paquet qu'il devait me faire parvenir de la part de votre excellence ; j'ai toujours jugé qu'il s'arrêterait à Vienne, pour le mariage de l'archiduc. Vous venez de donner une belle fête à ce prince ; vos troupes, dans Berlin, font un plus bel effet que tous les opéra de *Metastasio*. C'est moi, Monsieur, qui suis inconsolable de n'avoir pu faire ma cour à monsieur votre neveu ; jugez avec quels transports j'aurais reçu un homme

de votre nom, et digne d'en être. Je vois souvent M. de *Soltikof*; je vous assure qu'il mérite de plus en plus votre bienveillance. 1760.

Il est bien dur d'être si loin de vous. J'ignore encore si un ballot envoyé, il y a un an, à l'adresse de M. de *Keyserling* à Vienne, est parvenu à votre excellence; j'ignore si elle a reçu un autre ballot envoyé par Hambourg; celui-là me tient moins au cœur; il ne contenait qu'une espèce d'eau des Barbades que je prenais la liberté de vous offrir.

Vous sentez, Monsieur, que je ne puis bâtir la seconde aile de l'édifice, si je n'ai des matériaux; vous avez commencé, vous achèverez. On est content du premier volume; le libraire en a déjà débité cinq mille exemplaires: *Pierre le grand* et vous, vous faites sa fortune; c'est votre destinée à tous les deux de faire du bien. Mais comment puis-je continuer, si je n'ai pas le précis des négociations de ce grand-homme, et la continuation du journal? J'ajoute que j'ai besoin de quelques éclaircissemens sur le czarovitz. Je suis à vos ordres, et je vous réponds que je ne vous ferai pas attendre; mais aidez-moi; ne me réduisez pas à répéter les mauvaises histoires du sieur *Nesteruſanoi*, et de tant d'autres. Il n'est pas dans votre caractère d'abandonner une si noble entreprise; je suis persuadé qu'elle doit plaire à la digne fille de *Pierre le grand*. Disposez de votre secrétaire, de votre partisan le plus vif, de celui qui sera toute sa vie, avec le plus tendre respect, &c.

J'ai eu l'impudence de porter chez M. de *Soltikof* le portrait de votre secrétaire.

1760.

LETTRE CCXV.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Ferney, 25 d'octobre.

Je me mets plus que jamais aux pieds de madame *Scaliger*. Je ne sais si monsieur le parmesan est encore à la campagne ; je prends le parti d'adresser la pièce à M. de *Chauvelin :* il y a plus de deux cents vers de changés, en comparant cette leçon à celle de la première représentation. C'est sur cette dernière leçon que nous venons de la jouer, et j'ose assurer que vous seriez bien étonnée des acteurs et du parterre. Enfin, Madame, je recommande à vos bontés cet ouvrage qui est en partie le vôtre. Je vous dois, Madame, ce que j'ai pu y faire de passable. Il est bien important qu'on prévienne les détestables éditions dont on me menace. Je mérite que les acteurs aient la complaisance de jouer ma pièce telle que je l'ai faite, et que mademoiselle *Clairon* ne m'immole point à ses caprices ; et vous méritez, surtout, qu'on fasse ce que vous voulez. Je ne demande que trois ou quatre représentations vers la Saint-Martin. Il sera nécessaire que tous les acteurs recopient leurs rôles, car il n'y en a point qui ne soient changés. J'aurai l'honneur de vous envoyer incessamment la dédicace à madame de *Pompadour ;* M. de *Choiseul* prétend que la dédicace de Choisi ne lui a pas fait tant de plaisir.

Je ne mets point mon nom à la dédicace; c'est un usage que j'ai banni : il est trop ridicule d'écrire une dissertation comme on écrit une lettre *avec un très-obéissant serviteur*. 1760.

Par une raison à peu-près semblable, c'est-à-dire par l'aversion que j'ai toujours eue pour fourrer mon nom à la tête de mes opuscules, je souhaite que *Prault* le supprime; on sait assez que j'ai fait Tancrède. Il n'eût pas été mal que ceux qui ont le profit de l'édition, eussent mis quatre lignes d'avertissement; toutes ces petites choses peuvent aisément être arrangées par vos ordres.

Nous venons de jouer encore Fanime avec des applaudissemens bien plus forts que ceux qu'on avait donnés à Tancrède; c'est que Fanime a été jouée mieux qu'elle ne le sera jamais. Je voudrais que vous puissiez voir un chevalier *Micault*, frère du garde du trésor royal; il y était. Vous aurez cette Fanime sous votre protection, au moment que vous la demanderez.

Mais, une chose à quoi vous ne vous attendez pas, c'est que vous aurez Oreste; j'ai voulu en venir à mon honneur; je regarde Oreste, à présent, comme un de mes enfans les moins bossus : vous en jugerez.

Je n'aime pas assurément un échafaud sur le théâtre, mais j'y verrais volontiers les furies; les Athéniens pensaient ainsi.

Je suppose, Madame, que vous avez reçu, il y a quelques jours, une grande lettre de moi, et une pour *Clairon;* le tout à l'adresse de M. de *Chauvelin* que j'ai aussi chargé de Tancrède. Vous ai-je dit que

1760. nous avons joué devant le fils d'*Omer de Fleuri*? M. l'abbé d'*Espagnac* arriva trop tard ; il eût été agréable d'avoir un grand chambrier pour spectateur.

O chers anges, que je voudrais vous revoir ! mais je hais Paris. Je ne peux travailler que dans la retraite ; je travaillerai pour vous jusqu'à la fin de ma vie. Vive le tripot.

LETTRE CCXVI.

A M. LE KAIN.

Aux Délices, 26 d'octobre.

Je réponds, mon cher ami, à votre lettre du 15 d'octobre. J'ai envoyé à M. d'*Argental* la tragédie de Tancrède, dans laquelle vous trouverez une différence de plus de deux cents vers ; je demande instamment qu'on la rejoue suivant cette nouvelle leçon qui me paraît remplir l'intention de tous mes amis. Il sera nécessaire que chaque acteur fasse recopier son rôle ; et il n'est pas moins nécessaire de donner incessamment au public trois ou quatre représentations avant que vous mettiez la pièce entre les mains de l'imprimeur. Ne doutez pas que, si vous tardez, cette tragédie ne soit furtivement imprimée ; il en court des copies : on m'en a fait tenir une horriblement défigurée, et qui est la honte de la scène française. Il est de votre intérêt de prévenir une contravention qui serait très-désagréable pour vous et pour moi.

Je me flatte que vous n'êtes pas de l'avis de mademoiselle *Clairon* qui demande un échafaud ; cela n'est bon qu'à la Grève ou sur le théâtre anglais ; la potence et des valets de bourreau ne doivent pas déshonorer la scène de Paris. Puissions-nous imiter les Anglais dans leur marine, dans leur commerce, dans leur philosophie, mais jamais dans leurs atrocités dégoûtantes ! Mademoiselle *Clairon* n'a certainement pas besoin de cet indigne secours pour toucher et pour attendrir tous les cœurs. 1760.

Je vous donnerai quelque jour une pièce où vous pourrez étaler un appareil plus noble et plus convenable. Nous avons joué ici Fanime avec des applaudissemens bien singuliers ; madame *Denis* y déploya les talens les plus supérieurs ; elle fit pleurer des gens qui n'avaient jamais connu les larmes ; enfin elle ne fut point indigne de jouer le rôle de *Fanime*, qui est celui de mademoiselle *Clairon*. Quand vous voudrez, vous aurez cette pièce ; mais il faut commencer par Tancrède.

Je vous prie très-instamment de me mander quelle pièce vous comptez mettre sur le théâtre vers la Saint-Martin ; mettez-moi un peu au fait de votre marche. Vous savez combien je m'intéresse à vos succès et à vos avantages ; comptez sur l'amitié inviolable de votre très-humble, &c.

1760.

LETTRE CCXVII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 27 d'octobre.

CECI n'eſt point une lettre, Madame; c'eſt ſeulement pour vous demander ſi vous avez reçu deux volumes de l'ennuyeuſe Hiſtoire de Ruſſie, l'un pour vous, l'autre pour le préſident *Hénault*. M. *Bouret* ou M. *le Normand* doit vous avoir fait remettre ce paquet. J'ignore pareillement ſi M. d'*Alembert* a reçu le ſien. Voulez-vous, Madame, avoir la bonté de lui demander s'il lui eſt parvenu : il vous fait quelquefois ſa cour, et je vous en félicite tous deux. Vous ne trouverez aſſurément perſonne qui ait plus d'eſprit, plus d'imagination et plus de connaiſſances que lui.

Je vous diſais, Madame, que je ne vous écrivais point; mais je veux vous écrire : j'ai pourtant bien des affaires; un laboureur qui bâtit une égliſe et un théâtre, qui fait des pièces et des acteurs, et qui viſite ſes champs, n'eſt pas un homme oiſif; n'importe, il faut que je vous diſe que je viens de crier : Vive le roi, en apprenant que les Français ont tué quatre mille anglais à coups de baïonnette. Cela n'eſt pas humain; mais cela était fort néceſſaire.

Je ne ſais pas ſi le roi de Pruſſe aura long-tems la vanité de payer régulièrement la penſion à monſieur d'*Alembert*;

d'*Alembert;* ce ſerait aux Ruſſes à la payer ſur les huit millions qu'ils viennent de prendre à Berlin. Dieu merci, il ne s'eſt pas encore paſſé une ſemaine ſans grandes aventures. Depuis que j'ai quitté le poëte *Sans-ſouci*, j'ai peur de lui avoir porté malheur; je ſouhaite qu'il finiſſe ſa vie auſſi ſagement et auſſi tranquillement que moi; mais il n'en fera rien. 1760.

Je n'ai nulle nouvelle du frère *Menou*, ni de frère *Malagrida*, ni de frère *Berthier*, ni d'*Omer de Fleuri*, ni de *Fréron*. J'aurai l'honneur de vous envoyer quelque inſolence le plutôt que je pourrai.

Prenez toujours la vie en patience, Madame; et, s'il y a quelque bon moment, jouiſſez-en gaiement. Je me plains à tout le monde de mademoiſelle *Clairon* qui a la fantaiſie de vouloir qu'on lui mette un échafaud tendu de noir ſur le théâtre, parce qu'elle eſt ſoupçonnée d'avoir fait une infidélité à ſon fiancé. Cette imagination abominable n'eſt bonne que pour le théâtre anglais. Si l'échafaud était pour *Fréron*, encore paſſe; mais, pour *Clairon*, je ne le peux ſouffrir.

Ne voilà-t-il pas une belle idée de vouloir changer la ſcène françaiſe en place de Grève? Je ſais bien que la plupart de nos tragédies ne ſont que des converſations aſſez inſipides, et que nous avons manqué juſqu'ici d'action et d'appareil; mais quel appareil, pour une nation polie, qu'une potence et des valets de bourreaux!

Je vous adreſſe mes plaintes, Madame, parce que vous avez du goût; et je vous prie de crier à pleine tête contre cette barbarie. Voilà ma lettre finie; je vais voir mes greniers et mes granges.

1760. Je vous présente mon tendre respect, et je vous aime encore plus que mon blé et mon vin ; j'ai fait pourtant d'assez bon vin, et beaucoup. Je parie, Madame, que vous ne vous en souciez guère ; voilà comme l'on est à Paris.

LETTRE CCXVIII.

A M. THIRIOT.

A Ferney, 27 d'octobre.

Je vous dis et redis, mon vieil ami, qu'il me faut des fréronades où il est question de Tancrède ; il y a une bonne ame qui se charge d'en faire un assez plaisant usage.

Avez-vous des Pierre ? avez-vous donné un Pierre à *Protagoras* ? que faites-vous chez votre médecin ? *quid novi de litteratis et malefaciatis ?*

Que dites-vous de *Clairon* qui voulait un échafaud sur le théâtre ? Mon ami, il faut battre les Anglais, et ne pas imiter leur barbare scène. Qu'on étudie leur philosophie, qu'on foule aux pieds comme eux les infames préjugés, qu'on chasse les jésuites et les loups, qu'on ne combatte sottement ni l'attraction ni l'inoculation, qu'on apprenne d'eux à cultiver la terre, mais qu'on se garde bien d'imiter leur théâtre sauvage.

Vous verrez bientôt, à ce que j'espère, Tancrède dans son cadre. M. et madame d'*Argental* m'ont bien servi ; ils m'ont fait corriger bien des fautes :

voilà de vrais amis. Les comédiens m'ont tailladé assez mal à propos; mais tout sera réparé à la reprise. Voyez cette reprise; je suis le plus trompé du monde, ou Tancrède doit faire pleurer toutes les petites filles à chaudes larmes. 1760.

J'ai bien peur que l'état de M. le duc de *Bourgogne* ne soit fatal aux spectacles. Le roi perd bien des enfans; il soutient de rudes épreuves de toutes façons. On ne le plaint point assez; et, quoiqu'on l'aime, on ne l'aime point assez. Allez, allez, messieurs les Parisiens, DIEU vous le conserve, et madame de *Pompadour;* elle n'a fait que du bien, et vous n'êtes que des ingrats. *Vale, amice.*

LETTRE CCXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 d'octobre.

MON divin ange, j'apprends que vous êtes revenu à Paris. Vous allez donc reprotéger Tancrède : vous devez avoir la nouvelle leçon entre les mains; je l'ai envoyée à madame *Scaliger*.

J'attends tout de mes anges; car les anges de ténèbres me persécutent. On m'a fait tenir une copie de Tancrède, capable de déshonorer l'auteur, les comédiens et les protecteurs, et de faire renoncer à la chevalerie et au théâtre. Il est sûr que bientôt ce détestable ouvrage sera imprimé, comme il est sûr que Pondichéri sera pris. J'imagine, mon cher ange, que vous préviendrez l'une de ces deux turpitudes, que vous

1760. ferez jouer Tancrède : vienne la Saint-Martin, et alors vous aurez la dédicace que je fortifierai de quelque nouvelle outrecuidance ; car il faut montrer aux fots que les philofophes ont autant d'appui que les perfécuteurs des philofophes, et de meilleurs appuis.

Il eft donc arrivé malheur au Pierre des *Cramer*. Ils l'avaient mis fous la protection de M. de *Malesherbes*, et on l'a fait moifir à la chambre fyndicale, en attendant qu'on l'eût contrefait. On affure que *Moncrif* avait été nommé pour examinateur de l'Hiftoire de Ruffie. L'auteur des Chats n'eft pas trop fait pour juger *Pierre le grand ;* il y a loin de fa gouttière au Volga et au Jaïk. Ces petites aventures ne me réconcilient pas avec la bonne ville.

Adieu ; je reviendrai quand ils feront changés.

Je ne peux, mon cher ange, m'empêcher de vous répéter ce que j'ai dit à madame *Scaliger* de l'effet prodigieux que madame *Denis* a fait dans Fanime. *Nota bene* que vous aurez cette Fanime quand il vous plaira. Je vous fupplierai de me renvoyer votre dernière copie, avec la première, la plus ancienne de toutes ; car il faut confronter ; et, quand il n'y aurait qu'un vers heureux à fe voler à foi-même, il ne faut rien négliger : les vieillards font un peu avares.

Ai-je dit à madame d'*Argental* que nous avions joué Fanime devant le fils d'*Omer de Fleuri* ? cela nous porta malheur ; elle fut mal jouée ce jour-là ; cependant elle fit aſſez d'effet.

J'ai gravement recommandé à *Omer minor* de ne pas attaquer ouvertement la raiſon quand il ſerait avocat dudit ſeigneur roi.

Mon cher ange, que dirons-nous d'Oreſte ? mettrons-nous des furies dans ce tripot grec ? je les aimerais mieux qu'une potence dans Tancrède ; il faut que *Clairon* ait perdu l'eſprit. Oppoſez-vous à cette horreur ; et n'ayons rien à l'anglaiſe, qu'une marine et la philoſophie. 1760.

Ne va-t-on pas jouer une pièce de *le Mierre* ? Il m'a écrit ce *le Mierre ;* mais, où eſt ſa demeure ? je n'en ſais rien. Je prends la liberté de joindre ici ma réponſe, et de vous ſupplier de la lui faire tenir par la poſte d'un ſou.

La correſpondance emporte tout le temps, ſans cela vous auriez une pièce nouvelle. Mes divins anges, courage. Je crois *Luc* bien mal ; mais je ſuis ruſſe.

LETTRE CCXX.

A M. HELVETIUS.

27 d'octobre.

Je ne ſais où vous prendre, mon cher philoſophe ; votre lettre n'était ni datée, ni ſignée d'un *H :* car encore faut-il une petite marque dans la multiplicité des lettres qu'on reçoit. Je vous ai reconnu à votre eſprit, à votre goût, à l'amitié que vous me témoignez. J'ai été très-touché du danger où vous me mandez que votre très-aimable et reſpectable femme a été, et je vous ſupplie de lui dire combien je m'intéreſſe à elle.

Oh bien, je ne ſuis pas comme *Fontenelle ;* car j'ai

1760. le cœur sensible, et je ne suis point jaloux, et de plus je suis hardi et ferme; et, si l'insolent frère *le Tellier* m'avait persécuté comme il voulut persécuter ce timide philosophe, j'aurais traité *le Tellier* comme *Berthier*. Croiriez-vous que le fils d'*Omer-Fleuri* est venu coucher chez moi, et que je lui ai donné la comédie? Il est vrai que la fête n'était pas pour lui; mais il en a profité aussi-bien que son oncle, l'intendant de Bourgogne, lequel vaut mieux qu'*Omer*. J'ai reçu le fils de notre ennemi avec beaucoup de dignité, et je l'ai exhorté à n'être jamais l'avocat général de *Chaumeix*. Mon cher philosophe, on aura beau faire; quand une fois une nation se met à penser, il est impossible de l'en empêcher. Ce siècle commence à être le triomphe de la raison; les jésuites, les jansénistes, les hypocrites de robe, les hypocrites de cour auront beau crier, ils ne trouveront dans les honnêtes gens qu'horreur et mépris. C'est l'intérêt du roi que le nombre des philosophes augmente, et que celui des fanatiques diminue. Nous sommes tranquilles, et tous ces gens-là sont des perturbateurs; nous sommes citoyens, et ils sont séditieux; nous cultivons la raison en paix, et ils la persécutent; ils pourront faire brûler quelques bons livres, mais nous les écraserons dans la société, nous les réduirons à être sans crédit dans la bonne compagnie; et c'est la bonne compagnie seule qui gouverne les opinions des hommes. Frère *Elisée* dirigera quelques badaudes, frère *Menou* quelques sottes de Nancy; il y aura encore quelques convulsionnaires au cinquième étage; mais les bons serviteurs de la raison et du roi triompheront à Paris, à Voré, et même aux Délices.

On envoya à Paris, il y a deux mois, des ballots de l'Hiſtoire de *Pierre le grand*; *Robin* devait avoir l'honneur de vous en préſenter un, à M. *Saurin* un autre. J'apprends qu'on a ſoigneuſement gardé les ballots à la chambre nommée ſyndicale, juſqu'à ce qu'on eût contrefait le livre à Paris: grand bien leur faſſe. Je vous embraſſe, vous aime, vous eſtime, vous exhorte à raſſembler les honnêtes gens, et à faire trembler les ſots. 1760.

V. qui attend *H.*

LETTRE CCXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 d'octobre.

PARDON à mes divins anges. Jamais le prophète *Grimm* ne met au bas de ſes lettres un petit ſigne qui les faſſe reconnaître; jamais il ne donne ſon adreſſe. Je prends le parti de vous adreſſer ma réponſe. *Le Kain* m'a mandé qu'il avait en vain combattu mademoiſelle *Clairon*, quand elle me coupait mes membres, quand elle m'étriquait le ſecond acte auquel la dernière ſcène eſt abſolument néceſſaire, quand elle écourtait ſes fureurs, &c. J'ai répondu à *le Kain*, j'ai écrit à *Clairon*, j'ai ſoumis ma lettre aux anges, j'ai étalé le plus noble zèle contre la Grève.

Après avoir totalement perdu de vue Tancrède, pendant huit jours, je viens de le relire... Pièce théâtrale, pièce touchante, ſur ma parole; pain quotidien pour les comédiens. Je demande la repriſe à

1760. la Saint-Martin, avec toutes les entrailles d'un père. A propos de père, n'y a-t-il point quelque ame charitable qui puisse avertir *Brizard-Argire* d'être moins *de frigidis*. *Eloignez-vous, sortez ; vous n'êtes plus ma fille*. Je dis cela avec des sanglots mêlés d'indignation ; je versais des larmes en disant :

Mais elle était ma fille, et voilà son époux.

Je pleurais avec *Tancrède ;* je frissonnais quand on amenait ma fille ; je me rejetais dans les bras de *Tancrède* et de mes suivans. On s'intéressait à moi comme à ma fille. Je suis faible, d'accord ; un vieux bon homme doit l'être : c'est la nature pure. *Mohadar* est plus beau, j'en conviens. Autre pain quotidien, que cette pièce de Fanime : j'en viendrai à mon honneur, grâce à mes anges. Soyez donc juste, madame *Scaliger ;* songez que, de vingt critiques, j'en ai adopté dix-neuf. Je suis pénétré de reconnaissance et de la plus profonde estime pour votre bonne tête ; mais, ma foi, les comédiens n'y entendent rien. Ils m'avaient gâté mon Orphelin chinois, ils cassaient mes magots. Employez donc votre autorité pour que le tripot de Paris joue Tancrède, comme il vient d'être joué au tripot de Tourney.

La muse limonadière me persécute (*) ; si madame *Scaliger*, qui se connait à tout, voulait lui faire une petite galanterie de trente-six livres, je serai quitte. Permettez-vous que je vous prie d'envoyer la lettre à *Thiriot* par la poste d'un sou ? Pardonnez-moi toutes mes insolences.

(*) Madame d'*Argental* avait envoyé à M. de *Voltaire* un quatrain à sa louange, par madame *Bourette*.

LETTRE CCXXII. 1760.

AU MEME.

Aux Délices, 1 de novembre.

Je reçois, mon respectable et charmant ami, votre lettre du 27 d'octobre. Il m'arrive rarement d'accuser les dates avec cette exactitude; mais ici la chose est très-importante pour le tripot, et le tripot ne m'a jamais été si cher.

Celui qui griffonne ma lettre (car je ne peux pas griffonner ce matin, et je vais dire pourquoi), celui, dis-je, qui griffonne, prétend qu'il fit le paquet de Tancrède, le 24 d'octobre; et moi je crois que ce paquet fut envoyé le 21. Il est toujours très-sûr qu'il fut adressé à M. de *Chauvelin*, avec un Pierre; et, si vous ne l'avez pas reçu, voilà une de ces occasions où il est heureux que M. le duc de *Choiseul* ait les postes dans son département.

Je m'imagine que M. et madame d'*Argental* ne seront pas mécontens de ma docilité et de mon travail; et, s'il y a encore quelque chose à faire, ils n'ont qu'à parler. J'ai écrit une grande lettre à madame d'*Argental*, sur les décorations de la Grève; je me flatte qu'elle sera entièrement de mon avis, et que nous ne serons pas réduits à imiter, en France, les usages abominables de l'Angleterre.

Voici pourquoi je n'écris pas de ma main; c'est que je suis dans mon lit, après avoir joué hier, vendredi, au soir, le bon homme *Mohadar*, assez

1760. pathétiquement ; mais je n'ai pas approché du sublime de madame *Denis*. J'aurais donné une de mes métairies pour que mademoiselle *Clairon* fût là. La fortune, qui me favorise depuis quelque temps, malgré maître *Aliboron*, dit *Fréron*, m'a envoyé, parmi les voyageurs qui viennent ici, un arabe qui a sa maison à quelques lieues de Saïde, lieu de la scène. Figurez-vous quel plaisir de jouer devant un compatriote ; il parle français comme nous. Il paraît que notre langue s'étend à proportion que notre puissance diminue.

Je vous ai demandé de vouloir bien me faire tenir, par M. de *Courteille*, la plus ancienne et la plus nouvelle copie de Fanime que vous ayez ; et, sur le champ, vous aurez mon dernier mot.

Voudriez-vous avoir la charité de vous informer s'il est vrai qu'il y ait une mademoiselle *Corneille*, petite-fille du grand *Corneille*, âgée de seize ans ; elle est, dit-on, depuis quelques mois à l'abbaye de Saint-Antoine. Cette abbaye est assez riche pour entretenir noblement la nièce de *Chimène* et d'*Emilie* ; cependant on dit qu'elle est comme *Lindane*, qu'elle manque de tout, et qu'elle n'en dit mot. Comment pourriez-vous faire pour avoir des informations de ce fait qui doit intéresser tous les imitateurs de son grand-père, bons ou mauvais ?

Je suis plus fâché que vous de donner l'Histoire de *Pierre le grand*, volume à volume, comme le Paysan parvenu ; mais ce n'est pas ma faute, c'est celle de la cour de Pétersbourg, qui ne m'envoie pas ses archives aussi vîte que je les mets en œuvre : il faut me fournir de la paille, si on veut que je

cuiſe des briques. La préface fut faite dans un temps où j'étais très-drôle; le ſyſtême de *Guignes* m'a paru du plus énorme ridicule. Je conſeille à l'abbé *Barthelemi* de tirer ſon épingle du jeu; je voudrais de plus déshabituer le monde de recourir à *Sem*, *Cam* et *Japhet*, et à la tour de Babel; je n'aime pas que l'hiſtoire ſoit traitée comme les Mille et une nuits. 1760.

En vérité, vous devriez bien inſpirer à M. le duc de *Choiſeul* mon goût pour la Louiſiane. Je n'ai jamais conçu comment on a pu choiſir le plus déteſtable pays du Nord, qu'on ne peut conſerver que par des guerres ruineuſes, et qu'on ait abandonné le plus beau climat de la terre, dont on peut tirer du tabac, de la ſoie, de l'indigo, mille denrées utiles, et faire encore un commerce plus utile avec le Mexique.

Je vous déclare que, ſi j'étais jeune, ſi je me portais bien, ſi je n'avais pas bâti Ferney, j'irais m'établir à la Louiſiane.

A propos de Ferney, j'ai vu M. l'abbé d'*Eſpagnac*. Croiriez-vous bien que M. de *Fleuri*, intendant de Bourgogne, m'a amené le fils de mon ennemi, *Omer de Fleuri*? Je l'ai reçu comme ſi ſon père n'avait jamais fait de plats réquiſitoires.

Mon divin ange, et vous, madame *Scaliger*, autre ange, je ſuis à vos pieds.

1760.

LETTRE CCXXIII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Le 7 de novembre.

MONSIEUR,

On a fait, en deux mois, trois éditions du premier volume de l'Hiſtoire de Ruſſie. Les ennemis de votre empire n'en ſont pas trop contens; ils ſont un peu fâchés qu'on leur faſſe voir votre grandeur, et ſurtout votre mérite. Cependant amis et ennemis demandent le ſecond volume avec empreſſement, et je ſuis réduit à dire que les matériaux me manquent pour élever la ſeconde aile de votre édifice. Il n'eſt pas poſſible d'y travailler ſans avoir des notions juſtes, non-ſeulement de ce que *Pierre le grand* a fait dans ſes Etats, mais auſſi de ce qu'il a fait avec les autres Etats, de ſes négociations avec *Gortz* et le cardinal *Alberoni*, avec la Pologne, avec la Porte ottomane, &c. Il ſerait auſſi bien néceſſaire d'avoir quelques éclairciſſemens ſur la cataſtrophe du czarovitz. Je vous dirai, en paſſant, qu'il eſt certain qu'il y a une femme qu'on a priſe, dans quelques provinces de l'Europe, pour la veuve du czarovitz même; c'eſt celle dont j'ai eu l'honneur de vous envoyer la petite hiſtoire. Elle n'eſt pas digne d'être miſe à côté des faux *Démétrius*.

Je reviens, Monſieur, aux deux ſujets de mes afflictions, qui ſont d'ignorer ſi votre excellence a

reçu mes ballots, et de ne recevoir aucunes instructions. 1760.

Je vous répète que je n'ai point entendu parler du gentilhomme qui est à Vienne, et que vous aviez bien voulu charger de quelques paquets. Je ne peux finir cette lettre sans vous dire combien votre nation a acquis d'honneur par la capitulation de Berlin. On dit que vous avez donné l'exemple de la plus exacte discipline, qu'il n'y a eu ni meurtre, ni pillage. Le peuple de *Pierre le grand* eut autrefois besoin de modèle, et aujourd'hui il en sert aux autres.

Adieu, Monsieur; employez votre secrétaire, et recevez le sincère et tendre respect de *V.*

LETTRE CCXXIV.

A M. LE BRUN,

Qui avait écrit à l'auteur pour l'engager à prendre chez lui la petite-fille du grand Corneille.

A Ferney, 7 de novembre.

Je vous ferais, Monsieur, attendre ma réponse quatre mois au moins, si je prétendais la faire en aussi beaux vers que les vôtres. Il faut me borner à vous dire en prose combien j'aime votre ode et votre proposition. Il convient assez qu'un vieux soldat du grand *Corneille* tâche d'être utile à la petite-fille de son général. Quand on bâtit des châteaux et des

1760. églises, et qu'on a des parens pauvres à soutenir, il ne reste guère de quoi faire ce qu'on voudrait pour une personne qui ne doit être secourue que par les grands du royaume.

Je suis vieux, j'ai une nièce qui aime tous les beaux arts, et qui réussit dans quelques-uns; si la personne dont vous me parlez, et que vous connaissez sans doute, voulait accepter auprès de ma nièce l'éducation la plus honnête, elle en aurait soin comme de sa fille; je chercherais à lui servir de père; le sien n'aurait absolument rien à dépenser pour elle; on lui payerait son voyage jusqu'à Lyon; elle serait adressée à Lyon à M. *Tronchin* qui lui fournirait une voiture jusqu'à mon château, ou bien une femme irait la prendre dans mon équipage. Si cela convient, je suis à ses ordres, et j'espère avoir à vous remercier jusqu'au dernier jour de ma vie de m'avoir procuré l'honneur de faire ce que devait faire M. de *Fontenelle*. Une partie de l'éducation de cette demoiselle serait de nous voir jouer quelquefois les pièces de son grand-père, et nous lui ferions broder les sujets de Cinna et du Cid.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'estime et tous les sentimens que je vous dois, Monsieur, votre, &c.

LETTRE CCXXV. 1760.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Ferney, le 12 de novembre.

RESPECTABLE et aimable gouverneur de la Lorraine allemande et de mes sentimens, mon cœur a bien des choses à vous dire; mais permettez qu'une autre main que la mienne les écrive, parce que je suis un peu malingre.

Premièrement, ne convenez-vous pas qu'il vaut mieux être gouverneur de Bitche que de présider à une académie quelconque? ne convenez-vous pas aussi qu'il vaut mieux être honnête homme et aimable, qu'hypocrite et insolent? ensuite n'êtes-vous pas de l'avis de l'Ecclésiaste, qui dit que *tout est vanité*, excepté de *vivre gaiement avec ce qu'on aime*?

Je m'imagine, pour mon bonheur, que vous êtes très-heureux, et je crois que vous l'êtes de la manière dont il faut l'être dans ce temps-ci, loin des sots, des fripons et des cabales. Vous ne trouverez peut-être pas à Bitche beaucoup de philosophes, vous n'y aurez point de spectacles, vous y verrez peu de chaises de poste en cu de singe; mais, en récompense, vous aurez tout le temps de cultiver votre beau génie, d'ajouter quelques connaissances de détails à vos profondes lumières; vos amis viendront vous voir, vous partagerez votre temps entre Lunéville, Bitche et Toul. Et qui vous empêchera

1760. de faire venir auprès de vous des artiſtes et des gens de mérite qui contribueront aux agrémens de votre vie? Il me ſemble que vous êtes très-grand ſeigneur; cinquante mille livres de rente à Bitche ſont plus que cent-cinquante mille à Paris. Je ne vous dirai pas que notre règne vous advienne, mais que les gens qui penſent viennent dans votre règne. Si je n'étais pas aux Délices, je crois que je ſerais à Bitche, malgré frère *Menou*.

Frère *Saint-Lambert*, qui eſt mon véritable frère (car *Menou* n'eſt que faux-frère), frère *Saint-Lambert*, dis-je, qui écrit en vers et en proſe comme vous, m'a mandé que le roi *Staniſlas* n'était pas trop content que je préféraſſe le légiſlateur *Pierre* au grand ſoldat *Charles*. J'ai fait réponſe que je ne pouvais m'empêcher en conſcience de préférer celui qui bâtit des villes à celui qui les détruit, et que ce n'eſt pas ma faute ſi ſa Majeſté polonaiſe elle-même a fait plus de bien à la Lorraine, par ſa bienfeſance, que *Charles XII* n'a fait de mal à la Suède par ſon opiniâtreté. Les Ruſſes, donnant des lois dans Berlin, et empêchant que les Autrichiens ne fiſſent du déſordre, prouvent ce que valait *Pierre*. Ce *Pierre*, entre nous, vaut bien l'autre *Pierre-Simon-Barjone*.

Vous devez actuellement avoir reçu mon Pierre; il me fâche beaucoup de ne vous l'avoir point porté; mais il a fallu jouer le vieillard ſur notre petit théâtre, avec notre petite troupe, et je l'ai fait d'après nature. Je ſuis enchaîné d'ailleurs au char de *Cérès* comme à celui d'*Apollon*; je ſuis maçon, laboureur, vigneron, jardinier. Figurez-vous que je n'ai pas un moment à moi, et je ne croirais pas

vivre,

vivre, si je vivais autrement; ce n'est qu'en s'occupant qu'on existe. 1760.

Voilà en partie ce qui me rend grand partisan de M. le maréchal de *Belliſle;* il travaille pour le bien public du soir au matin, comme s'il avait sa fortune à faire. Tout son malheur est que le succès de ses travaux ne dépend pas de lui. Le maréchal de *Daun* ne me paraît pas si grand travailleur.

Mon très-aimable gouverneur, vous êtes plus heureux que tous ces messieurs-là; vous êtes le maître de votre temps, et moi je voudrais bien employer tout le mien auprès de vous.

Recevez le tendre et respectueux témoignage de tous les sentimens qui m'attachent à vous pour toute ma vie. *Le Suisse Voltaire.*

LETTRE CCXXVI.

A M. LE DUC D'UZÈS.

19 de novembre.

MONSIEUR LE DUC,

BÉNI soit DIEU de ce que vous êtes un peu malade, car, lorsque les personnes de votre sorte ont de la santé elles en abusent, elles éparpillent leur corps et leur ame de tous les côtés; mais la mauvaise santé retient un être pensant chez soi; et ce n'est qu'en méditant beaucoup qu'on se fait des

1760. idées justes sur les choses de ce monde et de l'autre : on devient soi-même son médecin. Rien n'est si pauvre, rien n'est si misérable que de demander à un animal en bonnet carré ce que l'on doit croire. Il y a long-temps que je sais que vous cherchez la vérité dans vous-même. Ce que vous me fîtes l'honneur de m'envoyer, il y a quelques années, fait voir que vous avez l'ame plus forte que le corps. Si vous avez perfectionné cet ouvrage, il sera utile aux autres comme à vous-même.

Les plaisanteries et les ouvrages de théâtre, dont vous me parlez, ne sont que des amusemens, des bagatelles difficiles : l'étude principale de l'homme est celle dont on s'occupe le moins. Presque personne ne s'avise d'examiner d'où il vient, où il est, pourquoi il est, et ce qu'il deviendra. La plupart de ceux-mêmes qui passent pour avoir le sens commun, ne sont pas au-dessus des enfans qui croient les contes de leurs nourrices ; et le pis de l'affaire est que souvent ceux qui gouvernent n'en savent pas plus que ceux qui sont gouvernés ; aussi quand ils deviennent vieux, et qu'ils sont abandonnés à eux seuls, ils traînent une vieillesse imbécille et méprisable ; le doute, la crainte, la faiblesse empoisonnent leurs derniers jours : l'ame n'est jamais forte que quand elle est éclairée. Regardez-vous donc comme un des hommes les plus heureux, d'avoir su penser de bonne heure; vous vous êtes préparé des ressources sûres pour tous les temps de votre vie. Je voudrais bien que ma mauvaise santé, et que mon âge avancé me permissent, monsieur le Duc, de venir être quelquefois à Uzès le témoin des

progrès de votre esprit ; je voudrais m'éclairer et me fortifier auprès de vous ; mais, dans l'état où je suis, je ne peux plus sortir de ma retraite ; il ne me reste qu'à souhaiter que vous vous portiez assez bien pour venir consulter M. *Tronchin*. Il y a des malades qui ont la force de faire cent lieues pour se faire tâter le pouls à Genève, et qui ensuite se trouvent assez bien pour s'en retourner. Soyez persuadé, monsieur le Duc, de l'estime infinie, de l'attachement et du profond respect du solitaire à qui vous avez fait l'honneur d'écrire. 1760.

LETTRE CCXXVII.

A M. DAMILAVILLE.

19 de novembre.

DIEU me devait un homme tel que vous, Monsieur. Vous aimez *Apollon* et *Cérès*, et je sacrifie à l'un et à l'autre ; vous détestez le fanatisme et l'hypocrisie, je les ai abhorrés depuis que j'ai eu l'âge de raison ; vous aimez M. *Thiriot*, et il y a environ quarante ans que je le chéris comme l'homme de Paris qui aime le plus sincèrement la littérature, et qui a le goût le plus épuré ; vous vous êtes lié avec M. *Diderot* pour qui j'ai une estime égale à son mérite : la lumière qui éclaire son esprit échauffe son cœur. Je ne me console point qu'un si beau génie, à qui la nature a donné de si grandes ailes, les voye rognées par le ciseau des cafards. Celui d'*Atropos*

1760. coupera bientôt les miennes ; mais, en attendant, je m'en ſers avec quelque ſatisfaction pour tomber ſur les chats-huans qui veulent nous manger. Ces petits amuſemens me délaſſent quand j'ai tenu la charrue de la même main qui oſa crayonner la bonté de *Henri IV*, et le fanatiſme de *Mahomet*.

Je vous remercie, moi et mon petit pays, du *Mémoire* ſur les blés. Je crois que, de tous les poëtes, je ſuis le plus utile à la France : j'ai défriché une lieue de pays, je fais vivre deux cents perſonnes qui mouraient de faim. *Amphion* arrangeait des pierres, et je ſecours des hommes. Voilà les droits, Monſieur, que j'ai à votre amitié. J'ai renoncé au tumulte de Paris ; on y perd ſon temps, et ici je l'emploie. Celui que je crois le mieux employé eſt le moment où je lis vos lettres, et celui auquel je vous aſſure de mon eſtime ſincère et de mon attachement véritable.

Permettez que je mette dans ce paquet une lettre pour l'ami avec lequel vous avez tranſporté la ſageſſe à la taverne.

LETTRE CCXXVIII. 1760.

A M. THIRIOT.

Le 19 de novembre.

MON cher et ancien ami, vos dernières lettres sont charmantes; mais vous ne disiez pas que vous aviez gobeloté au cabaret avec M. *Damilaville;* il me paraît digne de boire et de penser avec vous.

Embrassez pour moi l'abbé *Mords-les;* c'est un grand malheur que deux ou trois lignes échappées à sa juste indignation aient arrêté sa plume; il était en beau train. Je ne connais personne qui soit plus capable de rendre service à la raison.

Quoi! vous ne saviez pas qu'il y a dans l'histoire de l'académie des sciences un *Mémoire* de M. *le Rond*, jeune homme de quatorze ans, qui promettait beaucoup. M. *le Rond* a bien tenu parole; mais soit *le Rond*, soit d'*Alembert*, dites-lui bien qu'il est l'espoir de notre petit troupeau, et celui dont *Israël* attend le plus. Il est hardi, mais il n'est point téméraire; il est né pour faire trembler les hypocrites, sans leur donner prise sur lui. Qu'il marche dans la voie du Seigneur, et qu'il ne craigne rien.

J'attends avec impatience les réflexions de *Pantophile-Diderot* sur Tancrède. Tout est dans la sphère d'activité de son génie; il passe des hauteurs de la métaphysique au métier d'un tisserand, et de là il va au théâtre. Quel dommage qu'un génie tel que le

1760. sien ait de si sottes entraves, et qu'une troupe de coqs-d'inde soit venue à bout d'enchaîner un aigle.

J'ai l'orgueil d'espérer que ses idées se rencontreront avec les miennes, et que ma pièce est comme il la désire; car elle est fort différente de celle qu'il a plu aux comédiens de charpenter sur le théâtre : je crois vous l'avoir déjà dit.

Frère *Jean des Entomures Menou* m'épouvanterait à table, mais je ne le crains point ailleurs; et ni lui ni personne ne m'empêchera de dire la vérité.

Le roi est content de l'Histoire de *Pierre le grand*; madame de *Pompadour* pense de même. M. le duc de *Choiseul*, en digne ministre des affaires étrangères, en fait plus de cas que de celle de *Charles XII* : c'est-là le cas de dire:

Principibus placuisse viris non ultima laus est;

et j'y ajoute :

Jesuitis placuisse viris non maxima laus est.

Ne manquez pas de m'envoyer *presto presto* le *Mémoire* raisonné du roi de Portugal contre les révérends pères, et comptez que cela figurera dans la *Capilotade*.

Voici une petite lettre de change pour un exemplaire de mes sottises : je vous prie de les envoyer chercher chez *Robin-mouton*, de les faire relier proprement et promptement, et de les donner à *Platon-Diderot*.

On me mande que la *Corneille* en question descend

de *Thomas* et non de *Pierre;* en ce cas, elle aurait moins de droits aux empreſſemens du public. J'avais imaginé de la donner pour compagne à madame *Denis;* nous aurions joué enſemble le Cid et Cinna, et nous aurions pourvu à ſon éducation comme à ſa ſubſiſtance. Mandez-moi ce que vous aurez appris d'elle, et je verrai, comme je l'ai mandé à M. *le Brun*, ce qu'un pauvre ſoldat peut faire pour la fille de ſon général. 1760.

Portez-vous bien, mon cher ami. J'entre dans ma ſoixante et ſeptième année, et j'ai encore aſſez de feu dans les intervalles de mes ſouffrances que je ſupporte aſſez gaiement.

Vivons et philoſophons; je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CCXXIX.

A M. LE BRUN.

Aux Délices, 22 de novembre.

SUR la dernière lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, Monſieur, ſur le nom de *Corneille*, ſur le mérite de la perſonne qui deſcend de ce grand-homme, et ſur la lettre que j'ai reçue d'elle, je me détermine avec la plus grande ſatisfaction à faire pour elle ce que je pourrai. Je me flatte qu'elle ne ſera point effrayée d'un ſéjour à la campagne, où elle trouvera quelquefois des gens de mérite, qui ſentent tout celui de ſon grand-oncle. M. *Laleu*,

1760. notaire très-connu à Paris, et qui demeure dans votre voisinage, rue Sainte-Croix de la Bretonnerie, vous remboursera sur le champ, et à l'inspection de cette lettre, ce que vous aurez déboursé pour le voyage de mademoiselle *Corneille*. Elle n'a aucun préparatif à faire; on lui fournira en arrivant le linge et les habits convenables; M. *Tronchin*, banquier de Lyon, sera prévenu de son arrivée, et prendra le soin de la recevoir à Lyon, et de la faire conduire dans les terres que j'habite. Puisque vous daignez, Monsieur, entrer dans ces petits détails, je m'en rapporte entièrement à votre bonne volonté et à l'intérêt que vous prenez à un nom qui doit être si cher à tous les gens de lettres.

J'ai l'honneur d'être, avec l'estime et l'amitié dont vous m'honorez, Monsieur, votre, &c., &c.

LETTRE CCXXX.

A MADEMOISELLE CORNEILLE.

Aux Délices, 22 de novembre.

Votre nom, Mademoiselle, votre mérite et la lettre dont vous m'honorez, augmentent, dans madame *Denis* et dans moi, le désir de vous recevoir, et de mériter la préférence que vous voulez bien nous donner. Je dois vous dire que nous passons plusieurs mois de l'année dans une campagne auprès de Genève; mais vous y aurez toutes les facilités et tous les secours possibles pour tous les devoirs

de la religion ; d'ailleurs, notre principale habitation eſt en France, à une lieue de là, dans un château très-logeable que je viens de faire bâtir, et où vous ſerez beaucoup plus commodément que dans la maiſon d'où j'ai l'honneur de vous écrire. Vous trouverez, dans l'une et dans l'autre habitation, de quoi vous occuper, tant aux petits ouvrages de la main qui pourront vous plaire, qu'à la muſique et à la lecture. Si votre goût eſt de vous inſtruire de la géographie, nous ferons venir un maître qui ſera très-honoré d'enſeigner quelque choſe à la petite-fille du grand *Corneille ;* mais je le ſerai beaucoup plus que lui de vous voir habiter chez moi. 1760.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect, Mademoiſelle, votre, &c.

LETTRE CCXXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 de novembre.

RIEN n'eſt plus importun, mes divins anges, qu'un pauvre diable d'auteur qui a fait une pièce à la hâte, qui ne la corrige pas trop à loiſir, et qui eſt imprimé à cent lieues. Jugez de ma ſyndérèſe par ma lettre à *Prault*, que j'ai l'honneur de vous envoyer. Je vous ſupplie de vouloir bien me faire tenir les feuilles imprimées, ſous l'enveloppe de M. de *Courteille*, avant qu'elles ſoient tirées ; car vous jugez bien qu'il y aura toujours quelques

1760. vers à changer, et peut-être aussi quelques lignes de prose dans la dédicace. L'académie m'a chargé de travailler à quelques feuilles de son *Dictionnaire*: cette occupation déroute un peu de la poësie, et il y a bien long-temps que je suis dérouté. Les bâtimens, et les jardins, et tout le train de la campagne fait encore plus de tort aux vers que le *Dictionnaire* de l'académie.

A propos d'académie, ne voudriez-vous pas avoir la bonté de lui donner mon portrait? Qu'importe qu'il soit mal ou bien, je n'irai pas me faire peindre à soixante et sept ans. Il s'agit seulement que *Fréron* ne soit pas en droit de dire qu'on n'a pas voulu de moi à l'académie, même en peinture. A propos d'académie encore, il y a M. *le Mierre*, grand remporteur de prix, et auteur d'Hypermnestre, à qui je devais une lettre. J'ignorais son gîte. Je pris la liberté de vous adresser ma lettre. Je n'ai point lu son Hypermnestre sans plaisir. Pour le *Colardeau*, je ne le connais pas; on dit qu'il fait de très-beaux vers; il occupera long-temps mademoiselle *Clairon*. Est-il vrai qu'elle arrive, sur le théâtre, violée? C'est dommage que cette action théâtrale ne se soit pas passée sur la scène; cela est plus plaisant qu'un échafaud. J'ai donc du temps pour me raccommoder avec mademoiselle *Clairon*. Elle daignera donc ne point écourter mon malheureux second acte. Elle est accoutumée à couper bras et jambes aux pièces nouvelles, pour les faire aller plus vîte. Bientôt les tragédies consisteront en mines et en postures.

Souvent l'excès d'un mal nous conduit dans un pire.

Et *Luc*, *Luc*, quel diable d'homme! Voilà donc comme je ſerai trop vengé. 1760.

On parle encore de deux ou trois petits maſſacres, mais je n'en veux rien croire.

Mille tendres reſpects.

LETTRE CCXXXII.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

26 de novembre.

Après avoir écrit hier au ſoir, à la hâte, à mes anges, je me couchai avec des ſcrupules ſur Tancrède, et nommément ſur l'envie que j'aurais de prendre des libertés anglaiſes et italiennes, en retranchant les lettres qui m'incommodent. A mon réveil, je reçois la lettre de M. d'*Argental* et de madame *Scaliger*.

Comment ferez-vous, mes anges, pour vous débarraſſer de moi? pourquoi M. d'*Argental* a-t-il mal aux yeux? comment M. *Fournier* trouve-t-il cela? pourquoi le ſouffre-t-il? eſt-ce Caliſte qui a fait trop pleurer mon cher ange? eſt-ce moi qui l'ai trop fatigué par mes paperaſſes?

Crébillon mon maître. Bonne plaiſanterie que *Fréron* prend pour du ſérieux. Il faut pourtant ne pas trop changer ce que madame la marquiſe a approuvé.

Voulez-vous : *que j'ai regardé comme mon maître?*

1760. Politeſſe ne coûte rien, et fait toujours un bon effet.

Voici la grande queſtion. Jouera-t-on Fanime cet hiver? non, à ce que je préſume; pourquoi? parce qu'il y a au troiſième acte un embrouillamini qui me déplaît, et au cinq il y a deux poignards qui me font de la peine. On a beaucoup pleuré, d'accord; mais il y a des gens bien malins à Paris. La fin de Fanime, déchirante, tragique: ſon père l'amadoue. *O mon père... j'en ſuis indigne*, avec un éclat de voix douloureux, et elle ſe tue. Bravo. Mais le poignard d'*Enide* et le poignard de *Fanime*, ces deux poignards me tuent. Que faire donc? donner Tancrède au mois de décembre, l'imprimer en janvier, et rire; enſuite nous verrons. Vous aurez de mes nouvelles; vous ne mourrez pas de faim.

C'eſt aſſez parler *Voltaire*, parlons *Corneille*. Je ſuis bien fâché que cette demoiſelle ne deſcende pas en droite ligne du père de Cinna; mais ſon nom ſuffit, et la choſe paraît décente. Vous avez vu cette demoiſelle, mes divins anges; c'eſt à vous qu'on s'adreſſe quand *Voltaire* eſt ſur le tapis. Connaiſſez-vous un *le Brun*, un ſecrétaire de M. le prince de *Conti*? C'eſt lui qui m'a encorneillé; il m'a adreſſé une ode au nom de *Pierre*. C'eſt à lui que j'ai dit: Envoyez-la-moi; qu'on paye ſon voyage, qu'on l'adreſſe à M. *Tronchin* à Lyon, &c. Mais il vaudrait bien mieux que ce fût madame d'*Argental* qui daignât arranger les choſes; cela ſerait plus honorable pour *Pierre*, pour mademoiſelle *Corneille*, et pour moi; mais je n'ai pas le front d'abuſer à ce point des bontés dont on m'honore. Cependant,

je le répète, il convient que madame d'*Argental* soit la protectrice. Tout ce qu'elle fera, sera bien fait. Nul trousseau pour ce mariage. Madame *Denis* lui fera faire habits et linge. Nous lui donnerons des maîtres, et dans six mois elle jouera *Chimène*. 1760.

Je suis à vos pieds, divins anges.

LETTRE CCXXXIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Le 27 de novembre.

MONSIEUR,

Le philosophe des Alpes, et sa nièce, et tout ce qui a eu l'honneur de vous voir, vous regrette. Il nous est venu des philosophes depuis vous, mais aucun ne vous fera jamais oublier. Jugez combien Lucrèce est beau en latin, puisqu'il vous fait tant de plaisir dans un si mauvais français; et jugez du peu que nous valons, nous autres modernes, puisqu'aucun français n'a osé dire la dixième partie de ce que *Lucrèce* disait aux Romains sans témérité et sans crainte. On se plaint des fermiers généraux et des intendans; mais combien devrait-on s'élever contre des misérables qui mettent des impôts sur l'esprit, et qui tyrannisent la pensée? L'ignorance et l'infame superstition couvrent la terre: quelques personnes échappent à ce fléau, le reste est au rang des bêtes de somme; et on a si bien fait qu'il

1760. faut des efforts pour secouer le joug infame qu'on a mis sur nos têtes. Nous sommes parvenus à regarder comme un homme hardi celui qui pense que deux et deux font quatre.

Jouissez, Monsieur, de votre raison, dont si peu d'hommes jouissent, et ajoutez-y la jouissance de la vie dans votre belle terre, dans le sein de votre famille, et dans la société de vos amis, surtout dans celle de M. de *la Ramière* à qui nous fesons nos très-humbles complimens, et qui me paraît bien digne de votre amitié. Adieu, Monsieur; si le plaisir d'être aimé doit être compté pour quelque chose, soyez sûr que vous le serez toujours dans la petite retraite que vous avez daigné habiter. Votre petite chambre s'appelle la cellule du philosophe. Recevez mes tendres respects.

LETTRE CCXXXIV.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Ferney, le 28 de novembre.

Un de mes chagrins, Monsieur, ou plutôt mon seul chagrin, est de ne pouvoir vous écrire de ma main combien vous êtes aimable. Vous parlez d'*Horace* comme un homme qui aurait été son intime ami, comme si vous aviez vécu de son temps. Il est juste qu'on connaisse à fond les caractères auxquels on ressemble. Pour *César*, j'imagine que vous auriez fait un voyage dans nos Gaules

avec le fils de *Cicéron*, au lieu d'aller à Pétersbourg; et que vous l'auriez empêché de se brouiller avec *Labiénus*. Je ne sais comment vous faites votre compte, mais on croirait que vous avez vécu familièrement avec tous ces gens-là. 1760.

Je vous fais encore de très-sérieux remercîmens sur votre voyage de Russie. Il y a toujours quelque chose à apprendre avec vous de la zone tempérée à la zone glaciale.

J'ai eu l'honneur de vous envoyer la première partie de l'Histoire du czar, et c'est probablement celle que vous avez. Vous me permettrez, s'il vous plaît, de vous citer dans la seconde; j'aime à me faire honneur de mes garans; il y a plaisir à rendre justice à des contemporains tels que vous. D'ailleurs l'histoire d'un fondateur est pour les sages, et l'Histoire de *Charles XII* plairait aux amateurs des romans. Si ce don *Quichotte*, au moins, avait eu une *Dulcinée!* On n'a aujourd'hui à écrire que des massacres en Allemagne, des processions à Rome, et des facéties à Paris.

Lætus sum, non validus, sed tuî amantissimus.

1760.

LETTRE CCXXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 de novembre.

Telle est dans nos Etats la loi de l'hyménée.
C'est la religion lâchement profanée ;
C'est la patrie enfin que nous devons venger.
L'infidelle en nos murs appelle l'étranger, &c.

Il faut avouer, mes divins anges, que je suis l'homme aux inadvertances. On change un vers, et on oublie d'envoyer les corrections devenues nécessaires aux vers suivans, et on fatigue ses anges horriblement. On ne sait plus où l'on est. Il faut recopier la pièce, tous les rôles ; c'est la toile de *Pénélope*. Je suis à vos genoux, je vous demande pardon, je meurs de honte. Il y a plus de cent vers corrigés dans cette maudite Chevalerie ; tout cela est épars dans mes lettres. Si vous pouvez attendre, je crois que le meilleur parti est de vous envoyer la pièce bien recopiée. Vous êtes les maîtres de tout ; mais, en cas que vous fassiez imprimer, je vous demande toujours en grâce de m'envoyer les feuilles.

J'apprends que messieurs les dévots, et MM. de *Pompignan*, se sont beaucoup remués sur la nouvelle que j'étais chez *Laleu* à Paris. J'apprends que les dévotes sont fâchées de voir une *Corneille* aller dans la terre de réprobation, et qu'elles veulent me l'enlever. A la bonne heure ; elles lui feront, sans doute, un sort

plus

plus brillant, un établiſſement plus ſolide dans ce monde-ci et dans l'autre; mais je n'aurai eu rien à me reprocher. Nous verrons qui l'emportera de cette cabale ou de vous. Vous devez ſavoir que tout cela a été traité, pour et contre, au lever du roi. Chacun a dit ſon mot. Voilà de grandes affaires, mais Pondichéri eſt plus important. 1760.

Que dites-vous de la Didon de M. *le Franc de Pompignan*, ſuivie du *Fat puni*? On eſt bien drôle à Paris!

Mille tendres reſpects.

LETTRE CCXXXVI.

A M. DE SENAC,

PREMIER MEDECIN DU ROI.

Aux Délices, 6 de décembre.

MA partie penſante, Monſieur, ſait tout ce qu'elle vous doit, elle vous en remercie, elle y ſera ſenſible juſqu'à ce qu'elle ne penſe plus. Ma partie animale vous préſente les papiers ci-joints, concernant la peſte dont nous ſommes menacés. Je ſais qu'il y a peſte et peſte. Je ne prétends pas que celle qui dépeuple nos hameaux, dans un coin des Alpes, ait l'inſolence de reſſembler à celle de Marſeille; je ſais qu'il faut ſe tenir à ſa place: mais enfin, ſi on néglige l'objet de ma requête, la choſe peut aller loin. Il s'agit de quelques malheureux; mais ces malheureux ignorés et

délaissés sont sujets du roi, et il étend ses regards sur
1760. les derniers de ses peuples. L'affaire dont il s'agit me paraît du ressort de votre archiatrie. Si, sans vous compromettre, vous pouvez, Monsieur, appuyer notre mémoire, vous aurez le plaisir de faire du bien. Je vous prends là par votre faible. Soyez très-sûr que, si on ne remédie pas au mal, la contagion est à craindre. Nous sommes obligés d'abandonner le château de Ferney, immédiatement après l'avoir achevé, et de nous réfugier en terre huguenotte. Voyez, Monsieur, ce que vous pouvez faire pour nos corps et pour nos ames. La mienne est celle de votre ancien partisan, qui a l'honneur d'être, avec tous les sentimens qu'il vous doit, Monsieur, votre, &c.

LETTRE CCXXXVII.

A M. THIRIOT.

Le 8 de décembre.

Je n'ai pas un moment à moi, mon cher ami; je suis, depuis un mois, accablé de travail et d'affaires. Plus on vieillit, plus il faut s'occuper. Il vaut mieux mourir que de traîner dans l'oisiveté une vieillesse insipide : travailler, c'est vivre.

Quand mademoiselle *Rodogune* viendra, elle sera bien reçue. Madame *Denis* ne lui a point écrit de lettre, mais deux lignes au bas de ma lettre.

M. *le Brun* est le maître de son ode, mais il ne devait pas, je crois, faire imprimer ma prose.

Je vous prie de dire à M. de *la Baſtide* que, ſi je trouve quelques rogatons qu'il puiſſe inſérer dans ſon *Monde*, je vous les adreſſerai. Pardon, ſi je ne lui écris pas. Je ne ſais auquel entendre. La journée n'a que vingt-quatre heures. 1760.

Votre ouvrage *theologico-judaïco-rabbinico-philoſophique* eſt peut-être fort bon, mais j'aimerais autant qu'on n'eût pas mis le titre de Berne et à M. l'*Oracle des philoſophes*, pour faire croire que c'eſt moi qui ſuis le rabbin. Heureuſement on ne m'y reconnaîtra pas.

Madame la première préſidente *Molé* ferait bien mieux de me payer ſoixante mille livres que ſon frère, le banqueroutier frauduleux *Bernard*, m'a volées à moi et à ma nièce, que de gémir ſur le bien que je fais à mademoiſelle *Corneille*, et qu'elle ne ſait pas.

Vous me dites que *le Franc de Pompignan* n'a pas voulu aller à l'académie, je le crois; il y ſerait mal accueilli. Il alla ſe plaindre, ces jours paſſés, à monſieur le dauphin, qui dit tout haut : *Notre ami Pompignan penſe être quelque choſe.*

Qui eſt l'auteur de l'*Homme de lettres*? il y a du bon.

Qui eſt l'auteur du *Savetier*? apparemment quelqu'un de la profeſſion. Le gaillard ſavetier de *la Fontaine* vaut mieux.

Je m'intéreſſe à l'abbé du *Reſnel;* je ſuis de ſon âge. Je m'intéreſſe à *Balot*, et plus à vous. Vous avez donc ſoixante et trois, et moi ſoixante-ſept. Je ſuis quelquefois aſſez gai pour mon âge; demandez à *le Franc*.

Vale, vive, ſcribe, lætare.

Venez ici, vous et vos nerfs.

1760.

LETTRE CCXXXVIII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

9 de décembre.

Il y a plus de six semaines, Madame, que je n'ai pu jouir d'un moment de loisir; cela est ridicule et n'en est pas moins vrai. Comme vous ne vous accommodez pas que je vous écrive simplement pour écrire, j'ai l'honneur de vous dépêcher deux petits manuscrits qui me sont tombés entre les mains. L'un me paraît merveilleusement philosophique et moral : il doit, par conséquent, être au goût de peu de gens. L'autre est une plaisante découverte que j'ai faite dans mon ami *Ezéchiel*.

On ne lit point assez *Ezéchiel*. J'en recommande la lecture tant que je peux; c'est un homme inimitable. Je ne demande pas que ces rogatons vous divertissent autant que moi, mais je voudrais qu'ils vous amusassent un quart d'heure.

J'ai tenu bon contre M. d'*Argental*. Il aurait beau me démontrer la beauté d'un échafaud, j'aime fort le spectacle, l'appareil, toutes les pompes du démon; mais pour la potence, je suis son serviteur. Je le renvoie à *Despréaux* :

> Mais il est des objets que l'art judicieux
> Doit offrir à l'oreille, et reculer des yeux.

D'ailleurs, je ſuis fâché contre les Anglais : non-ſeulement ils m'ont pris Pondichéri, à ce que je crois, mais ils viennent d'imprimer que leur *Shakeſpeare*, Madame, eſt infiniment au-deſſus de *Gilles*. 1760.

Figurez-vous, Madame, que la tragédie de Richard III, qu'ils comparent à Cinna, tient neuf années pour l'unité de temps, une douzaine de villes et de champs de bataille pour l'unité de lieu, et trente-ſept événemens principaux pour unité d'action ; mais c'eſt une bagatelle.

Au premier acte, *Richard* dit qu'il eſt boſſu et puant, et que, pour ſe venger de la nature, il va ſe mettre à être un hypocrite et un coquin. En diſant ces belles choſes, il voit paſſer un enterrement (c'eſt celui du roi *Henri VI*) : il arrête la bière et la veuve qui conduit le convoi. La veuve jette les hauts cris ; elle lui reproche d'avoir tué ſon mari. *Richard* lui répond qu'il en eſt fort aiſe, parce qu'il pourra plus commodément coucher avec elle. La reine lui crache au viſage : *Richard* la remercie, et prétend que rien n'eſt ſi doux que ſon crachat. La reine l'appelle crapaud : vilain crapaud, je voudrais que mon crachat fût du poiſon. — Eh bien, Madame, tuez-moi, ſi vous voulez : voilà mon épée. Elle la prend : vas, je n'ai pas le courage de te tuer moi-même..... Non, ne te tue pas, puiſque tu m'as trouvée jolie. Elle va enterrer ſon mari, et les deux amans ne parlent plus que d'amour dans le reſte de la pièce.

N'eſt-il pas vrai que ſi nos porteurs d'eau feſaient des pièces de théâtre, ils les feraient plus honnêtes ?

Je vous conte tout cela, Madame, parce que j'en ſuis plein. N'eſt-il pas triſte que le même pays qui a

1760. produit *Newton*, ait produit ces monſtres, et qu'il les admire ?

Portez-vous bien, Madame; tâchez d'avoir du plaiſir : la choſe n'eſt pas aiſée, mais n'eſt pas impoſſible. Mille reſpects de tout mon cœur.

LETTRE CCXXXIX.

A M. HELVETIUS, *à Paris.*

Le 12 de décembre.

Mon cher philoſophe, il y a long-temps que je voulais vous écrire. La choſe qui me manque le plus, c'eſt le loiſir : vous ſavez que ce *la Serre volume ſur volume inceſſamment deſſerre.* J'ai eu beaucoup de beſogne. Vous êtes un grand ſeigneur qui affermez vos terres; moi, je laboure moi-même, comme *Cincinnatus*, de façon que j'ai rarement un moment à moi.

J'ai lu une héroïde d'un diſciple de *Socrate*, dans laquelle j'ai vu des vers admirables. J'en fais mon compliment à l'auteur, ſans le nommer. La pièce eſt un peu roide. *Bernard de Fontenelle* n'eût jamais ni oſé ni pu en faire autant. Le parti des ſages ne laiſſe pas d'être conſidérable et aſſez fier. Je vous le répète, mes frères, ſi vous vous tenez tous par la main, vous donnerez la loi. Rien n'eſt plus mépriſable que ceux qui vous jugent : vous ne devez voir que vos diſciples.

Si vous avez reçu un Pierre; ce n'eſt pas *Simon Barjone;* ce n'eſt pas non plus le Pierre ruſſe que je

vous avais dépêché par la poſte, ce doit être un Pierre en feuilles que *Robin-mouton* devait vous remettre. Je vous en ai envoyé deux reliés, un pour vous et l'autre pour M. *Saurin*. Il a plu à meſſieurs les intendans des poſtes de ſe départir des courtoiſies qu'ils avaient ci-devant pour moi; ils ont prétendu qu'on ne devait envoyer aucun livre relié. Douze exemplaires ont été perdus : c'eſt l'antre du lion. 1760.

De quelles tracaſſeries me parlez-vous ? je n'en ai eſſuyé ni pu eſſuyer aucune. Eſt-ce de frère *Menou* ? Ah ! raſſurez-vous; les jéſuites ne peuvent me faire de mal; c'eſt moi qui ai l'honneur de leur en faire. Je m'occupe actuellement à dépoſſéder les frères jéſuites d'un domaine qu'ils ont acquis auprès de mon château. Ils l'avaient uſurpé ſur des orphelins, et avaient obtenu *lettres royaux* pour avoir permiſſion de garder la vigne de *Naboth*. Je les fais déguerpir, mort-dieu ! je leur fais rendre gorge, et la Providence me bénit. Je n'ai jamais eu un plaiſir plus pur. Je fais un peu le maître chez moi, par parenthèſe.

Vous ai-je dit que le frère et le fils d'*Omer* ſont venus chez moi, et comme ils ont été reçus ? vous ai-je dit que j'ai envoyé Pierre au roi, et qu'il l'a mieux reçu que le Diſcours et le Mémoire de *le Franc de Pompignan* ? vous ai-je dit que madame de *Pompadour* et M. le duc de *Choiſeul* m'honorent d'une protection très-marquée ? Croyez-moi, croyez mes frères, notre petite école de philoſophes n'eſt pas ſi déchirée : il eſt vrai que nous ne ſommes ni jéſuites ni convulſionnaires, mais nous aimons le roi ſans vouloir être ſes tuteurs, et l'Etat ſans vouloir le gouverner.

1760. Il peut savoir qu'il n'a point de sujets plus fidelles que nous, ni de plus capables de faire sentir le ridicule des cuistres qui voudraient renouveler les temps de la fronde.

N'avez-vous pas bien ri du voyage de *Pompignan* à la cour avec *Fréron* ? et de l'apostrophe de monsieur le dauphin : *Et l'ami Pompignan pense être quelque chose*. Voilà à quoi les vers sont bons quelquefois : on les cite, comme vous voyez, dans les grandes occasions.

J'ai vu un Oracle des anciens fidelles; cela est hardi, adroit et savant. Je soupçonne l'abbé *Mords les* d'avoir rendu ce petit service.

Dieu vous conserve dans la sainte union avec le petit nombre. Frappez et ne vous commettez pas. Aimons toujours le roi, et détestons les fanatiques.

LETTRE CCXL.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de décembre.

Voila la véritable leçon, mes divins anges. Voyez combien il est difficile d'arriver au but; combien ce maudit art des vers est difficile; quel tort irréparable on me ferait si on imprimait Tancrède sans que je l'eusse corrigé. Mes anges, vous m'avez embarqué, empêchez que je ne fasse naufrage. Comment vont les deux yeux de mon ange gardien ? ont-ils lu

Caliſte ? Ah ! mes anges, j'ai bien peur qu'on ne corrompe entièrement la tragédie par toutes ces pantomimes de mademoiſelle *Clairon*. Croyez-moi, une chambre tapiſſée de noir ne vaut pas des vers bien faits et bien tendres. Il n'y a que les convulſionnaires qui ſe roulent par terre. J'ai crié quarante ans pour avoir du ſpectacle, de l'appareil, de l'action tragique; mais *domandaro aqua, no tempeſta*. 1760.

Et puis, comment le public français peut-il adopter la barbarie anglaiſe, le viol anglais, la confuſion anglaiſe, la marche anglaiſe d'une pièce anglaiſe ? Pauvres Français ! vous êtes dans la fange de toutes façons, et j'en ſuis fâché.

O mes anges ! ramenez donc le bon goût.

LETTRE CCXLI.

A M. LE KAIN.

Le 16 de décembre.

Je n'ai voulu vous répondre, mon cher *Roſcius*, que quand j'aurais vu enfin toute cette confuſion, dans les rôles de Tancrède, un peu débrouillée, quand vous ſeriez débarraſſés de la Belle pénitente, et quand vous ſeriez prêts à reprendre Tancrède.

Grâce aux bontés de M. et de madame d'*Argental*, tout eſt en ordre; et ſi la pièce reſte au théâtre, ce ſera uniquement à leur bon goût et à leurs attentions infatigables qu'on en aura l'obligation. Je vous prie

1760. de vouloir bien vous conformer entièrement, dans la représentation, à l'édition de *Prault*. Rien n'est plus ridicule que de voir jouer d'une façon ce qui est imprimé d'une autre. Il ne faut jamais sacrifier l'élocution et le style à l'appareil et aux attitudes. L'intérêt doit être dans les choses qu'on dit, et non pas dans de vaines décorations. L'appareil, la pompe, la position des acteurs, le jeu muet, sont nécessaires; mais c'est quand il en résulte quelque beauté, c'est quand toutes ces choses ensemble redoublent le nœud et l'intérêt. Un tombeau, une chambre tendue de noir, une potence, une échelle, des personnages qui se battent sur la scène, des corps morts qu'on enlève, tout cela est fort bon à montrer sur le Pont-neuf, avec la rareté, la curiosité. Mais, quand ces sublimes marionnettes ne sont pas essentiellement liées au sujet, quand on les fait venir hors de propos, et uniquement pour divertir les garçons perruquiers qui sont dans le parterre, on court un peu de risque d'avilir la scène française, et de ne ressembler aux barbares anglais que par leur mauvais côté. Ces farces monstrueuses amuseront pendant quelque temps, et ne feront d'autre effet que de dégoûter le public de ces nouveaux spectacles et des anciens.

Je vous exhorte donc, mon cher ami, de ne souffrir d'appareil au théâtre que celui qui est noble, décent, nécessaire.

Pour ce qui est de Tancrède, je crois que d'abord vos camarades doivent conformer leur rôle à l'imprimé; qu'ensuite ils doivent en faire une répétition, parce qu'il y a environ deux cents vers différens de ceux qu'on a récités aux premières représentations.

Je crois même qu'il y en a beaucoup plus de deux cents; je crois encore que vous devez donner deux représentations avant que *Prault* mette son édition en vente. Si la pièce réussit, il la vendra beaucoup mieux quand ces deux représentations l'auront fait valoir, et lui auront donné un nouveau prix. 1760.

Je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous prie de me donner de vos nouvelles et des miennes.

LETTRE CCXLII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 de décembre, au soir.

Je reçois le paquet de mes anges, à six heures du soir; je le renvoie à huit. Il partira demain avec mes remercîmens qui doivent être fort longs, et avec ma courte honte d'avoir coûté tant de peines à ceux à qui je ne peux faire beaucoup de plaisir. Vous devez être regoulés de Tancrède; il n'y a que votre bonté qui vous soutienne. On n'a jamais fait, pour un pauvre diable d'auteur, ce que vous avez daigné faire pour moi. Je crois enfin cette pièce un peu mieux arrondie que quand je la fis si à la hâte; je la crois même plus touchante, et c'est-là le principal. Avec des vers bien faits, bien compassés, on ne tient rien si le cœur n'est ému.

J'avais bien raison de vouloir revoir l'édition de *Prault*. Daignez jeter les yeux sur la pièce, et vous verrez que j'ai fait toutes les corrections indispensables. Son édition était ridicule et absurde. *Prault* aura

1760. un peu à remanier, c'eſt le terme de l'art; mais c'eſt une peine et une dépenſe très-médiocres. Il a très-grand tort de craindre que l'édition des *Cramer* ne croiſe la ſienne. Les *Cramer* n'ont point commencé; ils n'ont point l'ouvrage, et ils ne l'imprimeront que pour les pays étrangers. D'ailleurs, j'enverrai inceſſamment au petit *Prault* un ouvrage ſur les théâtres, que je crois aſſez neuf et aſſez intéreſſant. Le zèle de la patrie m'a ſaiſi. J'ai été indigné d'une brochure anglaiſe dans laquelle on préfère hautement *Shakeſpeare* à *Corneille*. J'ai voulu venger l'oncle, en ayant chez moi la nièce. J'amuſerai d'abord mes anges de ce petit traité, et je ſupplierai très-inſtamment que *Prault* ne ſache pas qu'il eſt de moi, ou du moins qu'il mérite les petits ſervices que je peux lui rendre, en feignant de les ignorer.

Comme je n'ai nul goût à voir mon nom à la tête de mes ſottiſes, ou folles, ou ſérieuſes, ou tragiques, ou comiques, permettez-moi, mes chers anges, d'exiger que celui des comédiens ne s'y trouve pas plus que le mien. A quoi ſert-il de ſavoir qu'un nommé *Brizard* a joué platement mon plat père? qu'eſt-ce que cela fait aux lecteurs? J'ai une averſion invincible pour cette coutume nouvellement introduite.

Mes anges, je commence à ſouhaiter la paix. Il eſt vrai que je fais chez moi la guerre aux jéſuites, mais elle ne coûte rien: je les chaſſe et je triomphe. Mais la guerre contre les Anglais vous ruine, et c'eſt vous qu'on chaſſe. J'attends avec impatience ce qui adviendra, dans votre tripot, de la convocation des pairs. *La montagne, en travail, enfante une ſouris.*

Daignez me mander des nouvelles de l'Ecoſſaiſe

et des rogatons que je vous ai envoyés. Je souhaite à Térée beaucoup de prospérité, et que les vers de *Philomèle* soient le chant du rossignol. Mais monsieur *le Mierre* a-t-il reçu une certaine lettre que je pris la liberté d'adresser à M. d'*Argental*, ne sachant pas la demeure du père de Térée? Pardon, je dois vous excéder. 1760.

LETTRE CCXLIII.

A M. DESHAUTERAYES, *à Paris.*

Le 21 de décembre.

MONSIEUR,

J'AVAIS déjà lu vos doutes; ils m'avaient paru des convictions. Je suis bien flatté de les tenir de la main de l'auteur même. Les langues que vous possédez et que vous enseignez, sont nécessaires pour connaître l'antiquité; et cette connaissance de l'antiquité nous montre combien on nous a trompés en tout.

C'est l'empereur *Cam-hi*, autant qu'il m'en souvient, qui montra à frère *Parennin*, jésuite de mérite et mandarin, un vieux livre de géométrie, dans lequel il est dit que la proposition du carré de l'hypothénuse était connue du temps des premiers rois. Les Indiens revendiquent cette démonstration. Ce petit procès littéraire au bout du monde dure depuis quatre ou cinq mille ans; et nous autres, qu'étions-nous, il y a vingt siècles? des barbares qui ne

1760. savions pas écrire, mais qui égorgions des filles et des petits garçons à l'honneur de *Teutatès*, comme nous en avons égorgé, en 1572, à l'honneur de St *Barthelemi*.

Un officier, qui commande dans un fort près du Gange, et qui est l'intime ami d'un des principaux bramines, m'a apporté une copie des quatre Veidam, qu'il assure être très-fidelle. Il est difficile que ce livre n'ait au moins cinq mille ans d'antiquité. C'est bien à nous, qui ne devons notre sacrement de baptême qu'aux usages des anciens Gangarides qui passèrent chez les Arabes, et que Notre-Seigneur *Jésus-Christ* a sanctifié, c'est bien à nous, vraiment, à combattre l'antiquité de ceux qui nous ont fourni du poivre de toute antiquité. Le monde est bien vieux : les habitans de la Gaule cisalpine sont bien jeunes, et souvent bien sots ou bien fous.

Si quelqu'un peut les rendre plus raisonnables, c'est vous, Monsieur; mais on dit qu'il y a des aveugles qui donnent des coups de pied dans le ventre à ceux qui veulent leur rendre la lumière.

Je suis, &c.

LETTRE CCXLIV. 1760.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 22 de décembre.

Il y a eu, Madame, de la réforme dans les postes. Les gros paquets ne passent plus. Je doute fort que vous ayez reçu ceux que j'ai eu l'honneur de vous adresser, et j'en suis très en peine. Je vous prie très-instamment de me tirer de cette inquiétude. Les rogatons que j'avais trouvés sous ma main, pour vous amuser ou pour vous ennuyer un quart d'heure, sont des misères, je le sais bien; mais je serais affligé qu'elles eussent passé dans d'autres mains que les vôtres.

Comment vous amusez-vous, Madame? que faites-vous de ces journées qui paraissent quelquefois si longues dans une vie si courte? comment le président s'accommode-t-il d'être septuagénaire? Pour moi, qui touche à ce bel âge de la maturité, je me trouve très-bien d'avoir à gouverner les dix-sept ans de mademoiselle *Corneille*. Elle est gaie, vive et douce, l'esprit tout naturel: c'est ce qui fait apparemment que *Fontenelle* l'a si mal traitée.

Je lui apprends l'orthographe, mais je n'en ferai point une savante; je veux qu'elle apprenne à vivre dans le monde, et à y être heureuse.

1760. Je vous souhaite les bonnes fêtes, Madame, comme disent les Italiens mes voisins. Cependant vous ne sauriez croire combien il y a de gens en Italie qui se moquent des fêtes. Mon Dieu, que le monde est devenu méchant! C'est la faute de ces maudits philosophes.

LETTRE CCXLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de décembre.

Comment vont les yeux de mon cher et respectable ami, de mon divin ange? n'importune-je point un peu trop mes deux chevaliers? Plût à Dieu que les chevaliers de Tancrède fussent aussi preux que vous! Mais il faut que je vous dise qu'on a joué à Dijon, à la Rochelle, à Bordeaux, à Marseille, la Femme qui a raison. Si l'ami *Fréron* m'a ôté les suffrages de Paris, je suis devenu un bon poëte en province. Pourquoi, après tout, ne souffrirait-on pas la Femme qui a raison dans la capitale? n'y aime-t-on pas un peu à se réjouir? n'y veut-on que des tombeaux, des chambres tendues de noir, et des échafauds?

En tout cas, voici Oreste. Pourquoi tous ceux qui aiment l'antiquité sont-ils partisans de cet ouvrage? pensez-vous que mademoiselle *Clairon* ne fît pas un grand effet dans le rôle d'*Electre*, et mademoiselle *Duménil* dans celui de *Clytemnestre*? croyez-vous

croyez-vous que les cris de *Clytemneſtre* ne fiſſent pas un effet terrible? 1760.

Vous aurez, mes anges, un autre petit paquet par la poſte prochaine, ou je ſuis bien trompé; mais ce paquet ne ſera point Fanime : pourquoi? parce qu'on ne peut faire qu'une choſe à la fois, parce que je ne ſuis pas encore content, parce qu'il ne faut pas voir deux fois de ſuite un père qui dit noblement à ſa fille qu'elle eſt une catin.

Je vous avoue que j'ai grande envie de ſavoir ſi la pièce de *Hurtaud* vous déplaît autant qu'elle nous a plu; ſi d'autres rogatons vous ont amuſés; ſi vous n'attendez pas inceſſamment M. le maréchal de *Richelieu*. Vous me direz que je ſuis un grand queſtionneur; il eſt vrai, mes anges. Nous ſommes très-contens de mademoiſelle *Rodogune;* nous la trouvons naturelle, gaie et vraie. Son nez reſſemble à celui de madame de *Ruffec;* elle en a le minois de doguin, de plus beaux yeux, une plus belle peau, une grande bouche aſſez appétiſſante, avec deux rangs de perles. Si quelqu'un a le plaiſir d'approcher ſes dents de celles-là, je ſouhaite que ce ſoit plutôt un catholique qu'un huguenot; mais ce ne ſera pas moi, ſur ma parole.

Mes divins anges, j'ai ſoixante et ſept ans. Comptez que le plus beau portrait qu'on puiſſe faire de moi eſt celui que je vous envoyai, il y a, je crois, trois ans; j'étais bien jeune alors.

Mille tendres reſpects.

1760.

LETTRE CCXLVI.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI,

SENATEUR DE BOLOGNE.

A Ferney, 23 de décembre.

MONSIEUR,

Nous sommes unis par les mêmes goûts, nous cultivons les mêmes arts, et ces beaux arts ont produit l'amitié dont vous m'honorez; ce sont eux qui lient les ames bien nées, quand tout divise le reste des hommes.

J'ai su dès long-temps que les principaux seigneurs de vos belles villes d'Italie se rassemblent souvent pour représenter, sur des théâtres élevés avec goût, tantôt des ouvrages dramatiques italiens, tantôt même les nôtres. C'est aussi ce qu'ont fait quelquefois les princes des maisons les plus augustes et les plus puissantes; c'est ce que l'esprit humain a jamais inventé de plus noble et de plus utile pour former les mœurs, et pour les polir; c'est-là le chef-d'œuvre de la société: car, Monsieur, pendant que le commun des hommes est obligé de travailler aux arts mécaniques, et que leur temps est heureusement occupé, les grands et les riches ont le malheur d'être abandonnés à eux-mêmes, à l'ennui inséparable de l'oisiveté, au jeu plus funeste que l'ennui, aux petites factions plus dangereuses que le jeu et que l'oisiveté.

Vous êtes, Monsieur, un de ceux qui ont rendu le plus de service à l'esprit humain dans votre ville de Bologne, cette mère des sciences. Vous avez représenté, à la campagne, sur le théâtre de votre palais, plus d'une de nos pièces françaises, élégamment traduites en vers italiens; vous daignez traduire actuellement la tragédie de Tancrède; et moi, qui vous imite de loin, j'aurai bientôt le plaisir de voir représenter chez moi la traduction d'une pièce de votre célèbre *Goldoni*, que j'ai nommé, et que je nommerai toujours le peintre de la nature. Digne réformateur de la comédie italienne, il en a banni les farces insipides, les sottises grossières, lorsque nous les avions adoptées sur quelques théâtres de Paris. Une chose m'a frappé surtout dans les pièces de ce génie fécond, c'est qu'elles finissent toutes par une moralité qui rappelle le sujet et l'intrigue de la pièce, et qui prouve que ce sujet et cette intrigue sont faits pour rendre les hommes plus sages et plus gens de bien. 1760.

Qu'est-ce en effet que la vraie comédie? c'est l'art d'enseigner la vertu et les bienséances, en action et en dialogues. Que l'éloquence du monologue est froide en comparaison! A-t-on jamais retenu une seule phrase de trente ou quarante mille discours moraux? et ne sait-on pas par cœur ces sentences admirables, placées avec art dans des dialogues intéressans?

Homo sum, humani nihil à me alienum puto.
Apprimè in vitâ est utile, ut ne quid nimis.
Naturâ tu illi pater es, consiliis ego, &c.

1760. C'eſt ce qui fait un des grands mérites de *Térence;* c'eſt celui de nos bonnes tragédies, de nos bonnes comédies. Elles n'ont pas produit une admiration ſtérile; elles ont ſouvent corrigé les hommes. J'ai vu un prince pardonner une injure, après une repréſentation de la clémence d'*Auguſte*. Une princeſſe, qui avait mépriſé ſa mère, alla ſe jeter à ſes pieds en ſortant de la ſcène où *Rhodope* demande pardon à ſa mère. Un homme connu ſe raccommoda avec ſa femme, en voyant le Préjugé à la mode. J'ai vu l'homme du monde le plus fier, devenir modeſte après la comédie du Glorieux : et je pourrais citer plus de ſix fils de famille que la comédie de l'Enfant prodigue a corrigés. Si les financiers ne ſont plus groſſiers, ſi les gens de cour ne ſont plus de vains petits-maîtres, ſi les médecins ont abjuré la robe, le bonnet et les conſultations en latin; ſi quelques pédans ſont devenus hommes, à qui en a-t-on l'obligation? au théâtre, au ſeul théâtre.

Quelle pitié ne doit-on donc pas avoir de ceux qui s'élèvent contre ce premier art de la littérature, qui s'imaginent qu'on doit juger du théâtre d'aujourd'hui par les treteaux de nos ſiècles d'ignorance, et qui confondent les *Sophocle* et les *Ménandre*, les *Varius* et les *Térence*, avec les *Tabarin* et les *Polichinelle!*

Mais que ceux-là ſont encore plus à plaindre, qui admettent les *Polichinelle* et les *Tabarin*, et qui rejettent les Polyeucte, les Athalie, les Zaïre et les Alzire! Ce ſont-là de ces contradictions où l'eſprit humain tombe tous les jours.

Pardonnons aux ſourds qui parlent contre la muſique, aux aveugles qui haïſſent la beauté; ce

sont moins des ennemis de la société, conjurés pour en détruire la consolation et le charme, que des malheureux à qui la nature a refusé des organes. 1760.

Nos verò dulces teneant antè omnia Musæ.

J'ai eu le plaisir de voir, chez moi à la campagne, représenter Alzire, cette tragédie où le christianisme et les droits de l'humanité triomphent également. J'ai vu, dans Mérope, l'amour maternel faire répandre des larmes, sans le secours de l'amour galant. Ces sujets remuent l'ame la plus grossière, comme la plus délicate; et si le peuple assistait à des spectacles honnêtes, il y aurait bien moins d'ames grossières et dures. C'est ce qui fit des Athéniens une nation si supérieure. Les ouvriers n'allaient point porter à des farces indécentes l'argent qui devait nourrir leurs familles; mais les magistrats appelaient, dans des fêtes célèbres, la nation entière à des représentations qui enseignaient la vertu et l'amour de la patrie. Les spectacles que nous donnons chez nous sont une bien faible imitation de cette magnificence; mais enfin ils en retracent quelque idée. C'est la plus belle éducation qu'on puisse donner à la jeunesse, le plus noble délassement du travail, la meilleure instruction pour tous les ordres des citoyens: c'est presque la seule manière d'assembler les hommes pour les rendre sociables.

Emollit mores, nec sinit esse feros.

Aussi, je ne me lasserai point de répéter que, parmi vous, le pape *Léon X*, l'archevêque *Trissino*, le cardinal

1760. *Bibiena*, et, parmi nous, les cardinaux de *Richelieu* e *Mazarin* reſſuſcitèrent la ſcène : ils ſavaient qu'il vaut mieux voir l'Oedipe de *Sophocle*, que de perdre au jeu la nourriture de ſes enfans, ſon temps dans un café, ſa raiſon dans un cabaret, ſa ſanté dans des réduits de débauche, et toute la douceur de ſa vie dans le beſoin et dans la privation des plaiſirs de l'eſprit.

Il ſerait à ſouhaiter, Monſieur, que les ſpectacles fuſſent, dans les grandes villes, ce qu'ils ſont dans vos terres, et dans les miennes, et dans celles de tant d'amateurs ; qu'ils ne fuſſent point mercenaires ; que ceux qui ſont à la tête des gouvernemens, fiſſent ce que nous feſons, et ce qu'on fait dans tant de villes. C'eſt aux édiles à donner les jeux publics ; s'ils deviennent une marchandiſe, ils riſquent d'être avilis. Les hommes ne s'accoutument que trop à mépriſer les ſervices qu'ils payent. Alors l'intérêt, plus fort encore que la jalouſie, enfante les cabales. Les *Claveret* cherchent à perdre les *Corneille*, les *Pradon* veulent écraſer les *Racine*.

C'eſt une guerre toujours renaiſſante, dans laquelle la méchanceté, le ridicule et la baſſeſſe ſont ſans ceſſe ſous les armes.

Un entrepreneur des ſpectacles de la foire tâche, à Paris, de miner les comédiens qu'on nomme italiens ; ceux-ci veulent anéantir les comédiens français par des parodies ; les comédiens français ſe défendent comme ils peuvent : l'opéra eſt jaloux d'eux tous ; chaque compoſiteur a pour ennemis tous les autres compoſiteurs, et leurs protecteurs, et les maîtreſſes des protecteurs.

Souvent, pour empêcher une pièce nouvelle de paraître, pour la faire tomber au théâtre, et si elle réuſſit, pour la décrier à la lecture, et pour abymer l'auteur, on emploie plus d'intrigues que les wighs n'en ont tramé contre les torys, les guelfes contre les gibelins, les moliniſtes contre les janſéniſtes, les coccéïens contre les voétiens, &c. &c. &c. &c. 1760.

Je ſais, de ſcience certaine, qu'on accuſa *Phèdre* d'être janſéniſte. Comment, diſaient les ennemis de l'auteur, ſera-t-il permis de débiter à une nation chrétienne ces maximes diaboliques ?

Vous aimez, on ne peut vaincre ſa deſtinée,
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.

N'eſt-ce pas-là évidemment un juſte à qui la grâce a manqué ? J'ai entendu tenir ces propos dans mon enfance, non pas une fois, mais trente. On a vu une cabale de canailles, et un abbé *Desfontaines* à la tête de cette cabale, au ſortir de bicêtre, forcer le gouvernement à ſuſpendre les repréſentations de Mahomet, joué par ordre du gouvernement ; ils avaient pris pour prétexte que, dans cette tragédie de Mahomet, il y avait pluſieurs traits contre ce faux prophète, qui pouvaient rejaillir ſur les convulſionnaires : ainſi ils eurent l'inſolence d'empêcher, pour quelque temps, les repréſentations d'un ouvrage dédié à un pape, approuvé par un pape.

Si M. de l'*Empirée*, auteur de province, eſt jaloux de quelques autres auteurs, il ne manque pas d'aſſurer, dans un long diſcours public, que meſſieurs ſes rivaux ſont tous des ennemis de l'Etat et de l'Egliſe gallicane. Bientôt *Arlequin* accuſera *Polichinelle* d'être

janséniſte, moliniſte, calviniſte, athée, déiſte, collectivement. 1760.

Je ne ſais quels écrivains ſubalternes ſe ſont aviſés, dit-on, de faire un Journal chrétien, comme ſi les autres journaux de l'Europe étaient idolâtres. M. de *Saint-Foix*, gentilhomme breton, célèbre par la charmante comédie de l'Oracle, avait fait un livre très-utile et très-agréable ſur pluſieurs points curieux de notre Hiſtoire de France. La plupart de ces petits dictionnaires ne ſont que des extraits des ſavans ouvrages du ſiècle paſſé; celui-ci eſt d'un homme d'eſprit qui a vu et penſé. Mais qu'eſt-il arrivé? ſa comédie de l'Oracle et ſes recherches ſur l'hiſtoire étaient ſi bonnes, que meſſieurs du Journal chrétien l'ont accuſé de n'être pas chrétien. Il eſt vrai qu'ils ont eſſuyé un procès criminel, et qu'ils ont été obligés de demander pardon; mais rien ne rebute ces honnêtes gens.

La France fourniſſait à l'Europe un Dictionnaire encyclopédique dont l'utilité était reconnue. Une foule d'articles excellens rachetaient bien quelques endroits qui n'étaient pas de main de maître. On le traduiſait dans votre langue; c'était un des plus grands monumens des progrès de l'eſprit humain. Un convulſionnaire s'aviſe d'écrire contre ce vaſte dépôt des ſciences. Vous ignorez peut-être, Monſieur, ce que c'eſt qu'un convulſionnaire; c'eſt un de ces énergumènes de la lie du peuple, qui, pour prouver qu'une certaine bulle d'un pape eſt erronée, vont faire des miracles de grenier en grenier, rôtiſſant des petites filles ſans leur faire de mal, leur donnant des coups de buche et de fouet pour l'amour de

DIEU, et criant contre le pape. Ce monſieur convulſionnaire ſe croit prédeſtiné, par la grâce de DIEU, à détruire l'Encyclopédie; il accuſe, ſelon l'uſage, les auteurs de n'être pas chrétiens; il fait un inliſible libelle en forme de dénonciation; il attaque à tort et à travers tout ce qu'il eſt incapable d'entendre. Ce pauvre homme, s'imaginant que l'article *Ame* de ce Dictionnaire n'a pu être compoſé que par un homme d'eſprit, et n'écoutant que ſa juſte averſion pour les gens d'eſprit, ſe perſuade que cet article doit abſolument prouver le matérialiſme de ſon ame; il dénonce donc cet article comme impie, comme épicurien, enfin comme l'ouvrage d'un philoſophe. 1760.

Il ſe trouve que l'article, loin d'être d'un philoſophe, eſt d'un docteur en théologie, qui établit l'immatérialité, la ſpiritualité, l'immortalité de l'ame, de toutes ſes forces. Il eſt vrai que ce docteur encyclopédiſte ajoutait, aux bonnes preuves que les philoſophes en ont apportées, de très-mauvaiſes qui ſont de lui; mais enfin la cauſe eſt ſi bonne, qu'il ne pouvait l'affaiblir: il combat le matérialiſme tant qu'il peut; il attaque même le ſyſtême de *Locke*, ſuppoſant que ce ſyſtême peut favoriſer le matérialiſme; il n'entend pas un mot des opinions de *Locke*: cet article enfin eſt l'ouvrage d'un écolier orthodoxe, dont on peut plaindre l'ignorance, mais dont on doit eſtimer le zèle, et approuver la ſaine doctrine. Notre convulſionnaire défère donc cet article de l'*ame*, et probablement ſans l'avoir lu. Un magiſtrat, accablé d'affaires ſérieuſes, et trompé par ce malheureux, le croit ſur ſa parole; on demande la ſuppreſſion du livre, on l'obtient: c'eſt-à-dire, on

1760. trompe mille souscripteurs qui ont avancé leur argent, on ruine cinq ou six libraires considérables qui travaillaient sur la foi d'un privilége du roi, on détruit un objet de commerce de trois cents mille écus. Et d'où est venu tout ce grand bruit et cette persécution? de ce qu'il s'est trouvé un homme ignorant, orgueilleux et passionné.

Voilà, Monsieur, ce qui s'est passé, je ne dis pas aux *yeux de l'univers*, mais au moins aux yeux de tout Paris. Plusieurs aventures pareilles, que nous voyons assez souvent, nous rendraient les plus méprisables de tous les peuples policés, si d'ailleurs nous n'étions pas assez aimables. Et, dans ces belles querelles, les partis se cantonnent, les factions se heurtent, chaque parti a pour lui un folliculaire (*). Maître *Aliboron*, par exemple, est le folliculaire de M. de l'*Empirée*; ce maître *Aliboron* ne manque pas de décrier tous ses camarades folliculaires, pour mieux débiter ses feuilles : l'un gagne à ce métier cent écus par an, l'autre mille, l'autre deux mille; ainsi l'on combat *pro focis*. Il faut bien que je vive, disait l'abbé *Desfontaines* à un ministre d'Etat : le ministre eut beau lui dire qu'il n'en voyait pas la nécessité, *Desfontaines* vécut; et tant qu'il y aura une pistole à gagner dans ce métier, il y aura des *Fréron*s qui décrieront les beaux arts et les bons artistes.

L'envie veut mordre, l'intérêt veut gagner; c'est-là ce qui excita tant d'orages contre le *Tasse*, contre le *Guarini*, en Italie; contre *Dryden* et contre *Pope*, en Angleterre; contre *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Quinault*, en France. Que n'a point essuyé de nos

(*) Faiseur de feuilles.

jours votre célèbre *Goldini!* et, si vous remontez aux Romains et aux Grecs, voyez les prologues de *Térence*, dans lesquels il apprend à la postérité que les hommes de son temps étaient faits comme ceux du nôtre : . . . . *tutto l' mondo e fatto come' la nostra famiglia.* Mais remarquez, Monsieur, pour la consolation des grands artistes, que les persécuteurs sont assurés du mépris et de l'horreur du genre-humain, et que les bons ouvrages demeurent. Où sont les écrits des ennemis de *Térence*, et les feuilles des *Bavius* qui insultèrent *Virgile*? où sont les impertinences des rivaux du *Tasse*, et des rivaux de *Corneille* et de *Molière*? 1760.

Qu'on est heureux, Monsieur, de ne point voir toutes ces misères, toutes ces indignités! et de cultiver en paix les arts d'*Apollon*, loin des *Marsyas* et des *Midas!* qu'il est doux de lire *Virgile* et *Homère*, en foulant à ses pieds les *Bavius* et les *Zoïle!* et de se nourrir d'ambroisie, quand l'envie mange des couleuvres!

Despréaux disait autrefois, en parlant de la rage des cabales :

Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Le grand *Corneille*, c'est-à-dire le premier homme par qui la France littéraire commença à être estimée en Europe, fut obligé de répondre ainsi à ses ennemis littéraires (car les auteurs n'en ont point d'autres) : *Je déclare que je soumets tous mes écrits au jugement de l'Eglise; je doute fort qu'ils en fassent autant.*

1760. Je prends la liberté de dire ici la même chose que le grand *Corneille*, et il m'est agréable de le dire à un sénateur de la seconde ville de l'Etat du saint-père; il est doux encore de le dire dans des terres aussi voisines des hérétiques que les miennes. Plus je suis rempli de charité pour leurs personnes et d'indulgence pour leurs erreurs, plus je suis ferme dans ma foi. Mes ouvrages sont la Henriade, qui peut-être ne déplairait pas au roi qui en est le héros, s'il revenait dans le monde, et qui ne déplaît pas au digne héritier de ce bon roi. J'ai donné quelques tragédies, médiocres à la vérité, mais qui toutes sont morales, et dont quelques-unes sont chrétiennes. J'ai écrit l'Histoire de *Louis XIV*, dans laquelle j'ai célébré ma nation sans la flatter; j'ai fait un Essai sur l'histoire générale, dans lequel je n'ai eu d'autre intention que de rendre une exacte justice à toutes les vertus et à tous les vices; une Histoire de *Charles XII*, une de *Pierre le grand*, fondées toutes les deux sur les monumens les plus authentiques; ajoutez-y une légère explication des découvertes de *Newton*, dans un temps où elles étaient très-peu connues en France : ce sont-là, s'il m'en souvient, à peu-près tous mes véritables ouvrages, dont le seul mérite consiste dans l'amour de la vérité et de l'humanité.

Presque tout le reste est un recueil de bagatelles, que les libraires ont souvent imprimées sans ma participation. On donne tous les jours sous mon nom des choses que je ne connais pas. Je ne réponds de rien. Si *Chapelain* a composé dans le siècle passé le beau poëme de la Pucelle; si, dans celui-ci, une

société de jeunes gens s'amusa, il y a trente ans, à faire une autre Pucelle; si je fus admis dans cette société; si j'eus peut-être la complaisance de me prêter à ce badinage, en y insérant les choses honnêtes et pudiques qu'on trouve par-ci par-là dans ce rare ouvrage dont il ne me souvient plus du tout, je ne réponds en aucune façon d'aucune Pucelle; je nie d'avance à tout délateur que j'aye jamais vu une Pucelle. On en a imprimé une, qui a été faite apparemment à la place Maubert ou aux Halles; ce sont les aventures et le langage de ce pays-là. Ceux qui ont été assez idiots pour s'imaginer qu'ils pouvaient me nuire en publiant, sous mon nom, cette rapsodie, devraient savoir que, quand on veut imiter la manière d'un peintre de l'école du *Titien* et du *Corrège*, il ne faut pas lui attribuer une enseigne de cabaret de village (*). 1760.

On sait assez quel est le malheureux qui a voulu gagner quelque argent, en imprimant, sous le titre de la Pucelle d'Orléans, un ouvrage abominable;

(a) Voici des vers de ce prétendu Poëme, intitulé la Pucelle.

Chandos suant et soufflant comme un bœuf,
Cherche du doigt si l'autre est une fille:
Au diable soit, dit-il, la sotte aiguille;
Bientôt le diable emporte l'étui neuf.
. . . . . .
En ce moment, en un seul haut le corps,
Il met à bas la belle créature;
Il la subjugue, et d'un rein vigoureux
Il fait jouer le bélier monstrueux.

Il y a mille autres vers plus infames, et plus encore dans le style de la plus vile canaille, et que l'honnêteté ne permet pas de rapporter. C'est-là ce qu'un misérable ose imputer à l'auteur de la Henriade, de Mérope et d'Alzire.

1760. on le reconnaît assez aux noms de *Luther* et de *Calvin* dont il parle sans cesse, et qui certainement ne devaient pas être placés sous le règne de *Charles VII*. On sait que c'est un calviniste du Languedoc (*), qui a falsifié les Lettres de madame de *Maintenon;* qui l'outrage indignement dans sa rapsodie de la Pucelle; qui a inféré, dans cette infamie, des vers contre les personnes les plus respectables, et contre le roi même; qui a été deux fois en prison à Paris pour de pareilles horreurs, et qui est aujourd'hui exilé : les hommes qui se distinguent dans les arts, n'ont presque jamais que de tels ennemis.

Quant à quelques messieurs qui, sans être chrétiens, inondent le public, depuis quelques années, de satires chrétiennes; qui nuiraient, s'il était possible, à notre religion, par les ridicules appuis qu'ils osent prêter à cet édifice inébranlable; enfin, qui la déshonorent par leurs impostures; si on faisait jamais quelque attention aux libelles de ces nouveaux *Garasses*, on pourrait leur faire voir qu'on est aussi ignorant qu'eux, mais beaucoup meilleur chrétien qu'eux.

C'est une plaisante idée qui a passé par la tête de quelques barbouilleurs de notre siècle, de crier sans cesse que tous ceux qui ont quelque esprit ne sont pas chrétiens! pensent-ils rendre en cela un grand service à notre religion? Quoi! la saine doctrine, c'est-à-dire la doctrine apostolique et romaine, ne serait-elle, selon eux, que le partage des sots? *Sans penser être quelque chose*, je ne pense pas être un sot; mais il me semble que si je me trouvais jamais

(*) *La Beaumelle.*

avec l'abbé *Guyon* dans la rue (car je ne peux le rencontrer que là) (*), je lui dirais : Mon ami, de quel droit prétends-tu être meilleur chrétien que moi? eſt-ce parce que tu affirmes, dans un livre auſſi plat que calomnieux, que je t'ai fait bonne chère, quoique tu n'ayes jamais dîné chez moi? eſt-ce parce que tu as révélé au public, c'eſt-à-dire, à quinze ou ſeize lecteurs oiſifs, tout ce que je t'ai dit du roi de Pruſſe, quoique je ne t'aye jamais parlé, et que je ne t'aye jamais vu? ne ſais-tu pas que ceux qui mentent ſans eſprit, ainſi que ceux qui mentent avec eſprit, n'entreront jamais dans le royaume des cieux? 1760.

Je te prie d'exprimer l'unité de l'Egliſe et l'invocation des ſaints, mieux que moi :

L'Egliſe toujours une, et par-tout étendue,
Libre, mais ſous un chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des ſaints, la grandeur de ſon Dieu.

Tu me feras encore plaiſir de donner une idée plus juſte de la tranſſubſtantiation que celle que j'en ai donnée :

Le Chriſt, de nos péchés victime renaiſſante,
De ſes élus chéris nourriture vivante,
Deſcend ſur les autels à ſes yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.

Crois-tu définir plus clairement la trinité qu'elle ne l'eſt dans ces vers?

La puiſſance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis et diviſés, compoſent ſon eſſence.

(*) L'abbé *Guyon*, auteur d'un libelle déteſtable, intitulé *l'Oracle des philoſophes.*

1760. Je t'exhorte, toi et tes ſemblables, non-ſeulement à croire les dogmes que j'ai chantés en vers, mais à remplir tous les devoirs que j'ai enſeignés en proſe; à ne te jamais écarter du centre de l'unité, ſans quoi il n'y a plus que trouble, confuſion, anarchie. Mais ce n'eſt pas aſſez de croire, il faut faire; il faut être ſoumis dans le ſpirituel à ſon évêque, entendre la meſſe de ſon curé, communier à ſa paroiſſe, procurer du pain aux pauvres. Sans vanité, je m'acquitte mieux que toi de ces devoirs; et je conſeille à tous les poliſſons qui crient, d'être chrétiens, et de ne point crier. Ce n'eſt pas encore aſſez; je ſuis en droit de te citer *Corneille* :

Servez bien votre Dieu, ſervez votre monarque.

Il faut, pour être bon chrétien, être ſurtout bon ſujet, bon citoyen: or, pour être tel, il faut n'être ni janſéniſte, ni moliniſte, ni d'aucune faction; il faut reſpecter, aimer, ſervir ſon prince; il faut, quand notre patrie eſt en guerre, ou aller ſe battre pour elle, ou payer ceux qui ſe battent pour nous: il n'y a pas de milieu. Je ne peux pas plus m'aller battre, à l'âge de ſoixante et ſept ans, qu'un conſeiller de grand'-chambre; il faut donc que je paye, ſans la moindre difficulté, ceux qui vont ſe faire eſtropier pour le ſervice de mon roi, et pour ma ſureté particulière.

J'oubliais vraiment l'article du pardon des injures. Les injures les plus ſenſibles, dit-on, ſont les railleries. Je pardonne de tout mon cœur à tous ceux dont je me ſuis moqué.

Voilà, Monſieur, à peu-près ce que je dirais à tous ces petits prophètes du coin, qui écrivent contre

le

le roi, contre le pape, et qui daignent quelquefois écrire contre moi et contre des personnes qui valent mieux que moi. J'ai le malheur de ne point regarder du tout comme des pères de l'Eglise ceux qui prétendent qu'on ne peut croire en DIEU sans croire aux convulsions, et qu'on ne peut gagner le ciel qu'en avalant des cendres du cimetière de Saint-Médard, en se faisant donner des coups de buche dans le ventre, et des claques sur les fesses (*). Pour moi, je crois que, si on gagne le ciel, c'est en obéissant aux puissances établies de DIEU, et en faisant du bien à son prochain. 1760.

Un journaliste a remarqué que je n'étais pas adroit, puisque je n'épousais aucune faction, et que je me déclarais également contre tous ceux qui veulent former des partis. Je fais gloire de cette mal-adresse; ne soyons ni à *Apollo* ni à *Paul*, mais à DIEU seul, et au roi que DIEU nous a donné. Il y a des gens qui entrent dans un parti pour être quelque chose; il y en a d'autres qui existent sans avoir besoin d'aucun parti.

Adieu, Monsieur; je pensais ne vous envoyer qu'une tragédie, et je vous ai envoyé ma profession de foi. Je vous quitte pour aller à la messe de minuit avec ma famille et la petite-fille du grand *Corneille*. Je suis fâché d'avoir chez moi quelques fuisses qui n'y vont pas; je travaille à les ramener au giron; et, si DIEU veut que je vive encore deux ans, j'espère aller baiser les pieds du saint-père avec les huguenots que j'aurai convertis, et gagner les indulgences.

(*) Ce sont les mystères des jansénistes convulsionnaires.

1760. In tanto la prego di gradire gli auguri di felicità ch'io le reco nella congiuntura delle proſſime ſante feſte natalizie.

LETTRE CCXLVII.

A MILORD LITTLETON, *à Londres.*

Du château de Ferney, en Bourgogne.

J'AI lu les ingénieux *Dialogues des morts*, que vous venez de publier. J'y trouve que je ſuis exilé, et que je ſuis coupable de quelques excès dans mes écrits. Je ſuis obligé peut-être, pour l'honneur de ma nation, de dire publiquement que je ne ſuis point exilé, parce que je n'ai pas commis les fautes que l'auteur des Dialogues m'impute à ſon gré.

Perſonne n'a plus élevé ſa voix que moi en faveur des droits de l'humanité, et cependant je n'ai jamais excédé même les bornes de cette vertu.

Je ne ſuis point établi en Suiſſe, comme cet auteur mal inſtruit le débite; je vis dans mes terres en France. La retraite convient aux vieillards qui ont aſſez vécu dans les cours pour les abhorrer et pour les fuir, et qui goûtent une douceur nouvelle de vivre dans la retraite et dans leurs poſſeſſions, avec des amis éclairés et fidelles. Il eſt bien vrai que j'ai une petite maiſon de campagne auprès de Genève, mais ma demeure et mes châteaux ſont en Bourgogne. La bonté que mon roi a eue de confirmer les priviléges de mes terres, qui ſont exemptes de toute impoſition, m'a encore attaché à ſa perſonne.

Si j'avais été exilé, je n'aurais pas obtenu des passeports de ma cour, pour plusieurs seigneurs anglais; le service que je leur ai rendu, me donne droit à la justice que j'attends de l'auteur des Dialogues. (*) 1760.

Quant à la religion, je pense et je crois qu'il pense, comme moi, que DIEU n'est ni presbytérien, ni luthérien, ni de la basse ni de la haute Eglise; DIEU est le père de tous les hommes, père de milord et le mien.

LETTRE CCXLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Décembre.

Remontrances de Voltaire à ses anges gardiens.

De Deliciis clamavi :

1°. MES anges ne cesseront-ils jamais d'être comme DIEU qui commande des choses impossibles ?

2°. Mes anges me croiront-ils de fer quand je suis d'argile, et prendront-ils zèle pour puissance ?

3°. Voudront-ils de suite deux pères condamnant leurs filles, et s'en repentant? ne faut-il pas un intervalle entre des choses qui ont quelque ressemblance ?

(*) Milord *Littleton* a avoué ingénument son tort à M. de *Voltaire*. Il a rendu sa lettre publique.

1760. 4°. Ne vaut-il pas mieux avoir le plaisir de donner la comédie du sieur *Hurtaud*, jouir de l'incognito, passer du tragique au comique, et rire sous cape de toutes les sottises du public ? *Nota benè* que je me flatte que mes anges verront que le Droit du seigneur ne ressemble en aucune manière à Nanine.

5°. Ou je suis une bête, ou le Droit du seigneur est comique et intéressant.

6°. Je crie à mes anges : Trouvez cela comique et intéressant, vous dis-je, et faites-le jouer adroitement.

7°. Je les supplie de vouloir bien faire envoyer le paquet ci-joint à la pauvre aveugle, madame *du Deffant*. Si elle a perdu les yeux, elle n'a pas perdu sa langue ; il faut consoler les affligés. Je demande pardon de la liberté grande.

8°. A propos de la liberté grande, et ma lettre à M. *le Mière* ?

9°. Dans peu, vous aurez nouvelle offrande.

10°. Pour Dieu, laissons là Fanime pour quelque temps.

Il faut présenter toujours des requêtes au conseil. Je suis occupé à chasser des jésuites d'un terrain qu'ils avaient usurpé sur des orphelins ; cela est plus difficile qu'une tragédie, mais j'en viendrai à bout, et cela fera plaisant ; mais il n'y a pas moyen de combattre les jésuites, et de rapetasser Fanime : il faut choisir.

11°. J'attends les feuilles de *Prault ;* je lui taillerai de la besogne.

12°. J'attends *Rodogune*. Je n'avais imploré les bontés de madame d'*Argental*, dans cette affaire, que pour lui témoigner mon respect, et pour mettre *Rodogune*

sous une protection plus honnête que celle de M. *le Brun*, quoique M. *le Brun* soit fort honnête. Je remercie tendrement monsieur comme madame d'*Argental* de toutes leurs bontés pour *Rodogune*. 1760.

13°. Qui est l'auteur du *Savetier du coin*? il pense bien, mais il est trop savetier. Qui a fait *l'Homme de lettres*? il écrit mieux, mais cela n'est pas piquant.

14°. Voici le gros article. Je n'aime point cette ophtalmie; les maux des yeux sont sérieux. Soyez bien sage, mon cher ange, que j'aime comme mes yeux; rafraîchissez-vous, couchez-vous de bonne heure, ayez peu d'affaires, tenez-vous gai surtout; c'est le remède universel.

Je baise le bout de vos ailes.

LETTRE CCXLIX.

AU MEME.

Décembre.

Je vous excède encore. *Rodogune* est à Lyon chez *Tronchin*, entre quatre garçons. On la présentera probablement à madame de *Groslée* qui ne manquera pas de lui manier les tetons, selon sa louable coutume; c'est un honneur qu'elle fait à toutes les filles et femmes qu'on lui présente. Est-il vrai que l'abbé de *la Tour-du-Pin* avait grande envie de rompre ce voyage? il m'est très-important de savoir ce qui en est. Dites-moi, je vous en prie, Madame, tout ce que vous savez de cette aventure de roman.

1760. Je reviens au roman de Tancrède. Je vous conjure, mes anges, encore une fois, de bien recommander à *Prault* de suivre exactement la leçon que je lui envoie, et de n'y pas changer une virgule. C'est le placet de *Caritidès;* on n'en peut rien retrancher. Nous venons de jouer, ma nièce et moi, la scène du père et de la fille au second acte : *Qu'entends-je ! vous, mon père ! Moi, ton père ! est-ce à toi de prononcer ce nom ?* Vous pouvez être convaincus que cela jette dans l'acte un attendrissement, un intérêt qui manquait. Cet acte, qui paraissait froid, doit être brûlant, s'il est bien joué.

A propos de froid, c'est un secret sûr, pour faire de la glace, que de placer des détails historiques au milieu de la passion, à moins que ces détails ne soient réchauffés par quelques interjections, par des retours sur soi-même, par des figures qui raniment la langueur historique.

Mais, craignant de lui nuire en cherchant à le voir,
Il crut que m'avertir était son seul devoir.

Ces deux vers ralentissent. Je raisonne poëtie avec mes anges ; je differte, ils me le pardonnent.

Non-seulement ces détails sont froids, mais le spectateur est en droit de dire : En quoi donc cet esclave craignait-il de nuire à *Tancrède* ? pourquoi, étant dans son camp, n'a-t-il pas cherché à le voir ? il devait, sans doute, tout faire pour approcher de *Tancrède.* Il serait difficile de répondre à cette critique.

Ne vaut-il pas mieux supposer, en général, que mille obstacles ont empêché l'esclave d'aller jusqu'à *Tancrède? Aménaïde*, en se plaignant de ces obstacles et

de la destinée qui lui a toujours été contraire, en fesant parler ses douleurs, en se livrant à l'espérance, intéresse bien davantage; tout devient plus naturel et plus animé. Enfin, je resuplie, je reconjure à genoux M. et madame d'*Argental*, de s'en tenir à mon dernier mot. J'ose espérer que la reprise sera favorable: mais que mes anges se mettent à la tête du parti raisonnable, qui n'est ni pour les tragédies à marionnettes, ni pour les tragédies à conversations; qu'ils soutiennent vigoureusement le grand et véritable genre, celui du cinquième acte de Rodogune, d'Athalie, et peut-être du quatrième acte de Mahomet, du troisième de Tancrède, de Sémiramis, &c. 1760.

Vous devez avoir un chant de Pucelle; il n'est pas correct, malheureusement; le meilleur y manque. Vous avez *Acante*. Oh! pardieu, que manque-t-il à *Acante*? nous sommes sous d'*Acante*: que vous êtes à plaindre, si *Acante* ne vous plaît pas!

Pardon, voici une réponse pour *le Kain*; vous m'enverrez promener.

1760.

LETTRE CCL.

AU MEME.

A Ferney, 28 de décembre.

Et les yeux de mon ange, comment vont-ils en 1761? Je me souviens de 1701 tout comme si j'y étais; c'était hier. Ah, comme le temps vole! les hommes vivent trop peu: à peine a-t-on fait deux douzaines de pièces de théâtre, qu'il faut partir. Mais à quand Tancrède et l'édition du petit-fils, franc sieux de Paris?

Je fais une réflexion, c'est qu'il est important, mes anges, que l'épître à madame la Marquise soit datée de *Ferney en Bourgogne*, *10 d'octobre 1759*.

Remarquez toutes mes excellentes raisons: je dis *Ferney*, parce que madame de *Pompadour* s'est intéressée aux priviléges de cette terre; je dis *en Bourgogne*, afin que les sots et les méchans, dont il est grande année, n'aillent pas toujours criant que je suis à Genève; je dis *10 d'octobre 1759*, parce qu'elle fut écrite en ce temps-là; et surtout parce que, si elle n'est point datée, elle paraîtra une insulte au pauvre *Ami des hommes*, et à son malheur. Vous savez que j'ai toujours pensé qu'il faut ou se battre contre les Anglais, ou payer ceux qui se battent pour nous; que je n'ai jamais cru la France si déchirée qu'on le dit; que je pense qu'il y a de grandes ressources après nos énormes fautes. Ces sentimens,

que j'ai toujours eus, je les exprime dans ma lettre à madame de *Pompadour;* mais ils deviennent une satire du livre des Impôts, livre imprimé après ma lettre écrite. Je passerais pour un lâche flatteur qui se fait de fête, et qui est de l'avis des sous-maîtres, pendant qu'un camarade valet est *in ergastulo* pour les avoir contredits. Mes divins anges, ce serait-là un triste rôle; et vous, qui vous chargez de mes iniquités, vous ne voudrez pas que celle-là me soit imputée. Il ne s'agit donc que de dater mon épître; je m'en rapporte à vos attentions tutélaires. Mademoiselle *Chimène* prend la plume; voyons comment elle s'en tirera. 1760.

„ M. de *Voltaire* appelle M. et madame d'*Argental* „ ses anges. Je me suis aperçue qu'ils étaient aussi „ les miens; qu'ils me permettent de leur présenter „ ma tendre reconnaissance. „

Corneille.

Eh bien, il me semble que *Chimène* commence à écrire un peu moins en diagonale.

Mes anges, nous baisons le bout de vos ailes, *Denis*, *Corneille* et *V.*

1760.

LETTRE CCLI.

AU MEME.

A Ferney, pays de Gex, par Genève, 31 de décembre.

Les plus aimables et les plus difficiles de tous les anges, c'eſt vous, Monſieur et Madame. Si vous n'êtes pas contens de *Mathurin*, qui nous paraît aſſez plaiſant et tout neuf; ſi vous avez la cruauté de l'appeler vieux, quoique je ſois prêt à lui donner trente ans; ſi vous voulez que *Colette* en ſoit amoureuſe (ce que je ne voulais pas); ſi vous avez l'injuſtice de ſoutenir que le marquis et *Acante* ne s'aimaient pas depuis quatorze mois, quoiqu'ils diſent formellement le contraire, et peut-être aſſez finement; ſi vous n'êtes pas édifiés de voir un ſage qui parie de ne pas ſuccomber et qui perd la gageure; ſi vous n'aimez pas un débauché qui ſe corrige; ſi vous ne trouvez pas le caractère d'*Acante* très-original; je peux être très-fâché, mais je ne peux ni être de votre avis, ni vous aimer moins.

Je vous ſupplie, mes chers anges, de me renvoyer les deux copies, c'eſt-à-dire la première qui n'était qu'un avorton, et la ſeconde, que je trouve un enfant aſſez bien formé, qui vous déplaît.

Madame d'*Argental* eſt bien bonne de daigner ſe charger de faire un petit préſent à la muſe limonadière : je l'en remercie bien fort; c'eſt la ſeule façon honnête de ſe tirer d'affaire avec cette muſe.

Je suis très-fâché que *Fréron* soit au fort-l'évêque. Toutes les plaisanteries vont cesser; il n'y aura plus moyen de se moquer de lui. 1760.

L'*Ami des hommes* est donc à Vincennes ? ses ouvrages sont donc traités sérieusement ? il aurait donc quelquefois raison ? Il m'a paru un fou qui a beaucoup de bons momens.

Il court parmi vous autres de singulières nouvelles. Est-il vrai que les Anglais ont proposé de vous réduire à n'avoir jamais que vingt vaisseaux ? c'est-à-dire à en construire encore dix ou douze? On ajoute une paix particulière entre *Luc* et *Thérèse:* quand je la croirai, je croirai celle des jansénistes et des molinistes, des parlemens et des intendans, et des auteurs avec les auteurs.

J'apprends que messieurs de parlement brûlent tout ce qu'ils rencontrent, Mandemens d'évêques, vieux et nouveau Testament de frère *Berruyer*, Ouvrages de *Salomon*, Défense de la morale du bon *Jésu* contre la morale du dur *Moïse*, c'est-à-dire la réponse à l'auteur de l'Oracle des philosophes. Ils brûleront bientôt les édits dudit seigneur roi; mais je les avertis qu'ils n'auront pour eux que les halles, et point du tout les pairs et les princes. Je vois toutes ces pauvretés d'un œil bien tranquille, aux Délices et à Ferney. La petite *Corneille* contribue beaucoup à la douceur de notre vie : elle plaît à tout le monde ; elle se forme, non pas d'un jour à l'autre, mais d'un moment à l'autre. Ne vous ai-je pas mandé combien son petit gentil esprit est naturel, et que je soupçonnais que c'était la raison pour laquelle *Fontenelle* l'avait déshéritée? Mes chers anges, permettez que je

1760. prenne la liberté de vous adreſſer ma réponſe à la lettre que ſon père m'a écrite, ou qu'on lui a dictée.

Prault ne m'enverra-t-il pas ſon Tancrède à corriger ? quand jouera-t-on Tancrède ? pourquoi la Femme qui a raiſon, par-tout, hors à Paris? eſt-ce parce que *Waſp* en a dit du mal ? *Waſp* triomphera-t-il ? comment vont les yeux de mon ange ?

Eh vraiment, j'oubliais la meilleure pièce de notre ſac, l'aventure de ce bon prêtre, de ce bon directeur, de ce fameux janſéniſte, jadis laquais, qui a volé cinquante mille livres à madame d'*Egmont*.

Maître *Omer* le prendra-t-il ſous ſa protection ? requerra-t-il en ſa faveur ?

Fin du Tome cinquième.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ANONYMES.

LETTRE I. Page 113
LETTRE II. 223
LETTRE III. 376

ALBARET. (M. le comte d')

LETTRE I. 64
LETTRE II. 121

ALBERGATI CAPACELLI, (M.) *sénateur de Bologne.*

LETTRE I. 91
LETTRE II. 190
LETTRE III. 250
LETTRE IV. 329
LETTRE V. 369
LETTRE VI. 482

ALGAROTTI. (M. le comte)

LETTRE I. 70
LETTRE II. 224
LETTRE III. 249
LETTRE IV. 356
LETTRE V. 398
LETTRE VI. 462

ANNECY. (M. l'évêque d') 94
ARGENCE, (M. le marquis d') *chevalier de Saint-Louis, seigneur de Dirac, &c.*
LETTRE I. 172
LETTRE II. 276
LETTRE III. 461
ARGENTAL. (Madame la comteſſe d')
LETTRE I. 139
LETTRE II. 152
LETTRE III. 154
LETTRE IV. 374
LETTRE V. 402
LETTRE VI. 418
LETTRE VII. 422
LETTRE VIII. 428
LETTRE IX. 459
ARGENTAL. (M. le comte d')
LETTRE I. 3
LETTRE II. 7
LETTRE III. 14
LETTRE IV. 16
LETTRE V. 19
LETTRE VI. 24
LETTRE VII. 25
LETTRE VIII. 35
LETTRE IX. 38
LETTRE X. 40
LETTRE XI. 43
LETTRE XII. 47

LETTRE XIII. 49
LETTRE XIV. 51
LETTRE XV. 54
LETTRE XVI. 68
LETTRE XVII. 97
LETTRE XVIII. 126
LETTRE XIX. 129
LETTRE XX. 134
LETTRE XXI. 135
LETTRE XXII. 144
LETTRE XXIII. 145
LETTRE XXIV. 158
LETTRE XXV. 169
LETTRE XXVI. 185
LETTRE XXVII. 187
LETTRE XXVIII. 194
LETTRE XXIX. 202
LETTRE XXX. 205
LETTRE XXXI. 207
LETTRE XXXII. 215
LETTRE XXXIII. 216
LETTRE XXXIV. 221
LETTRE XXXV. 226
LETTRE XXXVI. 236
LETTRE XXXVII. 247
LETTRE XXXVIII. 251
LETTRE XXXIX. 253
LETTRE XL. 257
LETTRE XLI. 272

LETTRE XLII. 277
LETTRE XLIII. 283
LETTRE XLIV. 284
LETTRE XLV. 291
LETTRE XLVI. 297
LETTRE XLVII. 300
LETTRE XLVIII. 306
LETTRE XLIX. 312
LETTRE L. 315
LETTRE LI. 318
LETTRE LII. 331
LETTRE LIII. 336
LETTRE LIV. 338
LETTRE LV. 346
LETTRE LVI. 358
LETTRE LVII. 361
LETTRE LVIII. 366
LETTRE LIX. 372
LETTRE LX. 385
LETTRE LXI. 390
LETTRE LXII. 396
LETTRE LXIII. 397
LETTRE LXIV. 401
LETTRE LXV. 406
LETTRE LXVI. 412
LETTRE LXVII. 416
LETTRE LXVIII. 435
LETTRE LXIX. 439
LETTRE LXX. 441

LETTRE LXXI. 457
LETTRE LXXII. 464
LETTRE LXXIII. 472
LETTRE LXXIV. 475
LETTRE LXXV. 480
LETTRE LXXVI. 499
LETTRE LXXVII. 501
LETTRE LXXVIII. 504
LETTRE LXXIX. 506

ARGET. (M. d') 5

B.

BAGIEUX, (M.) *chirurgien du roi, &c.* 354

BASTIDE, (M. de) *auteur de l'ouvrage intitulé : le Nouveau ſpectateur ou le Monde.* 109

BERNIS, (M. l'abbé comte de) *au ſujet de ſa promotion au cardinalat.* 65

BOCAGE. (Madame du) 72

C.

CHAUVELIN, (M. le marquis de) *ambaſſadeur à Turin.*

LETTRE I. 218
LETTRE II. 403

CIDEVILLE. (M. de)

LETTRE I. 22
LETTRE II. 83

LETTRE III. 86
LETTRE IV. 89
LETTRE V. 115
LETTRE VI. 147
LETTRE VII. 255
LETTRE VIII. 380
CLAIRAUT. (M.) 155
CLAIRON. (Mademoiselle)
LETTRE I. 388
LETTRE II. 420
CORNEILLE. (Mademoiselle) 456

D.

DAMILAVILLE, (M.) *directeur des vingtièmes.*
LETTRE I. 363
LETTRE II. 451
DEFFANT. (Madame la marquise du)
LETTRE I. 106
LETTRE II. 160
LETTRE III. 178
LETTRE IV. 209
LETTRE V. 241
LETTRE VI. 259
LETTRE VII. 267
LETTRE VIII. 316
LETTRE IX. 339
LETTRE X. 371

LETTRE XI. 413
LETTRE XII. 432
LETTRE XIII. 468
LETTRE XIV. 479
DESHAUTERAYES. (M.) 477
DIDEROT. (M.)
LETTRE I. 53
LETTRE II. 87
DUCLOS. (M.)
LETTRE I. 295
LETTRE II. 334
LETTRE III. 347
LETTRE IV. 424

F.

FONTAINE. (Madame de)
LETTRE I. 9
LETTRE II. 124
LETTRE III. 191
LETTRE IV. 263
LETTRE V. 286
FORMONT. (M. de) 81

G.

GRAFFIGNI. (Madame de)
LETTRE I. 31
LETTRE II. 42
GOLDONI. (M.) 389

H.

HELVETIUS. (M.)
LETTRE I. 96
LETTRE II. 321
LETTRE III. 437
LETTRE IV. 470

L.

LACOMBE, (M.) *avocat, et depuis libraire à Paris.* 281

LE BRUN, (M.) *qui avait écrit à l'auteur pour l'engager à prendre chez lui la petite-fille du grand Corneille.*
LETTRE I. 445
LETTRE II. 455

LE KAIN. (M.)
LETTRE I. 394
LETTRE II. 430
LETTRE III. 473

LINANT. (M.)
LETTRE I. 27
LETTRE II. 244
LETTRE III. 324

LITTLETON. (Milord) 498

LORENZI, (M. le comte de) *de l'académie de botanique de Florence.* 262

M.

MAIRAN, (M. de) *ancien secrétaire perpétuel de l'académie des sciences.* 343
MARMONTEL. (M.) 352
MENOU, (Au père) *jésuite.* 313

N.

NOVERRE, (M.) *pensionnaire du roi, maître des ballets de l'empereur.* 400

P.

PERNETTI. (M. l'abbé) 360
PILAVOINE. (M.)
LETTRE I. 77
LETTRE II. 264

R.

ROUSSEAU. (M. *Pierre*)
LETTRE I. 67
LETTRE II *au même et aux autres auteurs du Journal encyclopédique, au sujet de la Femme qui a raison.* 232
RICHELIEU. (M. le maréchal duc de) 230

S.

SAINT-ETIENNE, (M. le comte de) *qui avait adressé à l'auteur une épître sur la comédie de l'Ecossaise.* 368

SAURIN, (M.) *de l'académie françaiſe.*
LETTRE I. 105
LETTRE II. 279
SCHOUVALOF. (M. le comte de)
LETTRE I. 37
LETTRE II. 56
LETTRE III. 60
LETTRE IV. 100
LETTRE V. 130
LETTRE VI. 149
LETTRE VII. 167
LETTRE VIII. 177
LETTRE IX. 196
LETTRE X. 199
LETTRE XI. 378
LETTRE XII. 426
LETTRE XIII. 444
SENAC, (M. de) *premier médecin du roi.* 465
SENAC DE MEILHAN. (M.)
LETTRE I. 228
LETTRE II. 304
LETTRE III. 320
SOLTIKOF. (M. de) 112

T.

THIRIOT. (M.)
LETTRE I. 74
LETTRE II. 79
LETTRE III. 84

LETTRE IV. 93
LETTRE V. 103
LETTRE VI. 118
LETTRE VII. 120
LETTRE VIII. 122
LETTRE IX. 137
LETTRE X. 165
LETTRE XI. 213
LETTRE XII. 220
LETTRE XIII. 238
LETTRE XIV. 245
LETTRE XV. 270
LETTRE XVI. 289
LETTRE XVII. 294
LETTRE XVIII. 298
LETTRE XIX. 302
LETTRE XX. 309
LETTRE XXI. 326
LETTRE XXII. 330
LETTRE XXIII. 333
LETTRE XXIV. 341
LETTRE XXV. 350
LETTRE XXVI. 364
LETTRE XXVII. 384
LETTRE XXVIII. 410
LETTRE XXIX. 434
LETTRE XXX. 466

TRESSAN. (M. le comte de)

LETTRE I. 12

LETTRE II. 17
LETTRE III. 46
LETTRE IV. 117
LETTRE V. 357
LETTRE VI. 382
LETTRE VII. 447
LETTRE VIII. 453

U.

UZÈS. (M. le duc d') 449

V.

VALLIERE. (M. le duc de la) 132
VERNES. (M.)
LETTRE I. 76
LETTRE II. 108
VOISENON, (M. l'abbé de) *qui avait envoyé à l'auteur son motet français :* Les Israélites sur la montagne d'Oreb. 33

Z.

ZURLAUBEN, (M. le baron de) *brigadier d'infanterie et capitaine au régiment des Gardes-suisses.*
LETTRE I. 28
LETTRE II. 29

Fin de la Table du tome cinquième.

S 22 9/4 (56)

AB= 22 9/4 (56)

Dl 5473a

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635242-p0533-6

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-SIXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

Farbkarte #13 B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black
Centimetres Inches
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635242-p0537-8